

L'apprenti

Tess Gerritsen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Sang d'encre



Tess Gerritsen

L'apprenti

roman

POÉSIES
DE LA CITÉ



Tess Gerritsen

L'APPRENTI

Roman

*Traduction de l'anglais (Etats-Unis)
par Jacques Martinache*

A Terrina et Mike

Prologue

Aujourd'hui, j'ai regardé un homme mourir.

C'était un événement inattendu et je m'étonne encore qu'il se soit déroulé à mes pieds. Dans nos existences, une grande partie de ce qui passe pour de l'émotion est imprévisible et nous devons apprendre à profiter du spectacle quand il survient, à apprécier les rares moments d'excitation qui ponctuent l'écoulement monotone du temps. Mes jours passent en effet lentement ici, dans ce monde ceint de murs où les hommes ne sont que des matricules, différenciés non pas par leur nom, ni par un talent accordé par Dieu, mais par la nature de leur faute. Nous portons les mêmes vêtements, avalons les mêmes repas, lisons les mêmes livres cornés pris sur le même chariot de la prison. Chaque jour est semblable aux autres. Et puis un incident surprenant nous rappelle que la vie peut basculer en un rien de temps.

C'est arrivé aujourd'hui, le 2 août, une journée superbe, chaude et ensoleillée comme je les aime. Tandis que les autres détenus transpirent et traînent les pieds comme du bétail léthargique, je me tiens au centre de la cour, le visage tourné vers le soleil tel un lézard absorbant la chaleur. Comme j'ai les yeux clos, je ne vois pas le coup de couteau, je ne vois pas l'homme vaciller en arrière et tomber, mais j'entends un grondement de voix agitées et j'ouvre les yeux.

Dans un coin de la cour, un homme gît, ensanglanté. Tous les autres reculent et affectent l'habituel masque d'indifférence j'ai-rien-vu-je-sais-rien.

Moi seul m'avance vers l'homme à terre.

Un moment, je me tiens debout près de lui et le regarde. Ses yeux sont ouverts, ils bougent. Pour lui, je ne dois être qu'une forme noire qui se découpe sur le ciel aveuglant. Il est jeune, avec des cheveux blonds presque blancs, une barbe à peine plus épaisse que du duvet. Il écarte les lèvres et une mousse rose sort de sa bouche. Une tache rouge s'élargit sur sa poitrine.

Je m'agenouille et déchire sa chemise pour dénuder la plaie, qui se trouve juste à gauche du sternum. La lame s'est glissée proprement entre les côtes et a sans aucun doute perforé le poumon, peut-être entaillé le péricarde. La blessure est mortelle et il le sait. Il tente de me parler, remue silencieusement les lèvres, s'efforce d'accommoder.

Il veut que je me penche davantage vers lui, peut-être pour que je puisse recueillir une confession d'agonisant, mais je ne suis pas du tout intéressé par ce qu'il peut avoir à dire.

Je préfère me concentrer sur sa blessure. Sur son sang.

Je connais bien le sang. Je connais jusqu'aux moindres de ses éléments. J'en ai manipulé d'innombrables tubes, j'ai admiré ses diverses nuances de rouge. Je l'ai transformé dans des centrifugeuses en colonnes bicolores d'amas de cellules et de sérum couleur paille. Je connais son éclat, sa texture soyeuse.

Je l'ai vu couler en flots satinés d'une peau fraîchement incisée.

Le sang s'épanche de son torse comme l'eau d'une source sacrée. Je presse ma paume sur la plaie, baigne ma peau dans cette chaleur liquide et le sang recouvre ma main comme un gant écarlate. Il croit que je cherche à le sauver et un bref éclair de gratitude illumine ses yeux. Très probablement, cet homme a rarement été l'objet de compassion dans sa courte vie. Quelle ironie que je sois pris pour l'image de la pitié !

Derrière moi, des bottes piétinent, une voix éructe un ordre :

– En arrière ! En arrière, tout le monde !

Quelqu'un m'empoigne par le col et me relève. On m'écarte du mourant. De la poussière tourbillonne ; l'air s'emplit de cris et de jurons cependant qu'on nous parque dans un coin. L'instrument de la mort, couteau bricolé, est abandonné sur le sol. Les gardes exigent des réponses, mais personne n'a vu, ne sait quoi que ce soit.

Comme toujours.

Dans le chaos de la cour, je me tiens un peu à l'écart des autres prisonniers, qui m'ont toujours évité. Je lève ma main, d'où dégoutte encore le sang du mort et j'inhale sa fragrance douce et métallique. Rien qu'à son odeur, je sais que c'est un sang jeune, tiré d'une jeune chair.

Les autres me regardent fixement et s'éloignent un peu plus. Ils savent que je suis différent ; ils l'ont toujours senti. Si brutaux soient-ils, ils se méfient de moi parce qu'ils comprennent qui – et ce que – je suis. J'inspecte leurs visages, je cherche mon frère de sang parmi eux. Mon pareil. Je ne le trouve pas, pas ici, même dans cette maison de monstres.

Mais il existe. Je sais que je ne suis pas le seul de mon espèce sur cette terre.

Quelque part, il y en a un autre. Et il m'attend.

Déjà les mouches affluaient. Quatre heures sur la chaussée brûlante de South Boston avaient cuit le corps éclaté, libérant l'équivalent chimique d'une cloche annonçant le dîner, et l'air bourdonnait de mouches. Bien que ce qui restait du torse fût maintenant recouvert d'un drap, il y avait encore assez de chair exposée pour que les charognards s'en repaissent. Des fragments de matière grise et autres parcelles non identifiables jonchaient la rue sur un rayon d'une dizaine de mètres. Un morceau de crâne avait atterri dans un bac à fleurs du premier étage et des lambeaux de peau adhéraient aux voitures en stationnement.

L'inspecteur Jane Rizzoli avait toujours eu l'estomac solide, mais elle dut marquer un temps d'arrêt, les yeux clos, les poings serrés, se reprochant ce moment de faiblesse. Ne craque pas. Ne craque pas. Seule femme de la Brigade criminelle de la police de Boston, elle savait que d'impitoyables projecteurs étaient sans cesse braqués sur elle. Chaque erreur, chaque triomphe était remarqué. Son coéquipier, Barry Frost, avait déjà régurgité son petit déjeuner au vu de tous de manière humiliante. Assis la tête entre les genoux dans leur voiture climatisée, il attendait que son estomac se calme. Elle, elle ne pouvait se permettre d'avoir la nausée. Elle était l'officier de police le plus exposé aux regards et, de l'autre côté du ruban de plastique jaune, la foule l'observait, enregistrant chacun de ses gestes, le moindre détail de son apparence. Sachant qu'elle faisait plus jeune que son âge, trente-quatre ans, elle veillait à garder un air d'autorité. Ce qui lui manquait en taille, elle le compensait par un regard direct, des épaules rejetées en arrière. Elle avait appris l'art de s'imposer sur un lieu de crime, fût-ce par la seule intensité de sa présence.

Mais cette canicule sapait sa détermination. Elle avait commencé la journée comme d'habitude en blazer et pantalon de toile, les cheveux bien peignés. Le blazer avait maintenant disparu, révélant un chemisier froissé, et l'humidité de l'air avait transformé sa chevelure brune en une masse frisée de mèches indociles. Elle se sentait agressée sur tous les fronts par les odeurs, les mouches et le soleil perçant. Il y avait soudain trop de choses sur lesquelles elle devait se concentrer. Et tous ces yeux sur elle...

Des éclats de voix attirèrent son attention. Un homme en chemise blanche et cravate tentait de convaincre un policier de le laisser passer.

– Ecoutez, j'ai une réunion, je suis déjà en retard. Mais vous avez enroulé votre foutu ruban autour de ma voiture et vous me dites maintenant que je ne peux pas partir ? C'est ma voiture, bon Dieu !

– C'est un lieu de crime, monsieur.

– C'est un accident !

– Ça n'est pas encore établi.

– Il vous faut la journée pour ça ? Pourquoi vous nous écoutez pas ? Tout le quartier a entendu ce qui s'est passé !

Rizzoli s'approcha de l'homme, dont le visage luisait de sueur. Il était onze heures et demie et le soleil, proche de son zénith, brillait comme un œil étincelant.

– Qu'est-ce que vous avez entendu exactement, monsieur ? demanda-t-elle.

– La même chose que tout le monde, maugréa-t-il.

– Un grand bruit.

– Ouais. Vers sept heures et demie. Je sortais de la douche. J'ai regardé par la fenêtre et je l'ai vu, allongé sur le trottoir. Le coin est mauvais, y a des cons en voiture qui déboulent comme des dingues. Il s'est sûrement fait renverser par un camion.

– Vous avez vu un camion ?

– Nan.

– Vous avez entendu un camion ?

– Nan.

– Et vous n'avez pas vu de voiture non plus ?

– Voiture, camion... fit-il avec un haussement d'épaules. En tout cas, le chauffard s'est tiré.

Elle avait entendu la même histoire une demi-douzaine de fois, répétée par les voisins de l'homme. Entre sept heures et quart et sept heures et demie, il y avait eu un bruit violent dans la rue. Personne n'avait vu l'accident. Les témoins avaient simplement entendu le bruit et découvert le corps. Rizzoli avait déjà envisagé et rejeté la possibilité d'un suicide. C'était un quartier de bâtiments à un étage, rien d'assez haut pour expliquer l'état catastrophique d'une personne qui aurait sauté d'un toit. Elle n'avait pas relevé non plus de traces d'une explosion qui aurait causé cette désintégration anatomique.

- Hé, je peux prendre ma voiture, maintenant ? C'est la Ford verte.
- Celle avec de la cervelle sur le coffre ?
- Ouais, acquiesça l'homme.
- Qu'est-ce que vous croyez ? lui lança-t-elle sèchement.

Elle alla rejoindre le médecin légiste, qui, accroupi au milieu de la chaussée, examinait l'asphalte.

– De vrais blaireaux, dans cette rue, dit Rizzoli. Tout le monde se fout de la victime. Et personne ne sait qui c'est non plus.

Le Dr Ashford Tiemey ne leva pas les yeux vers elle et continua à fixer le sol. Sous de rares mèches argentées, son crâne miroitait de transpiration. Il semblait plus vieux et plus las qu'elle ne l'avait jamais vu. Quand il voulut se relever, il tendit le bras en une demande d'aide silencieuse. Elle lui prit la main et elle sentit, transmis par cette main, le grincement d'os fatigués et d'articulations arthritiques. Tierney était un vieux gentleman du Sud, originaire de Géorgie, et il n'avait jamais apprécié la franchise bostonienne de Tlizzoli, tout comme elle n'avait jamais apprécié ses manières guindées. L'unique chose qu'ils avaient en commun, c'était les restes humains qui passaient sur la table d'autopsie du médecin. Mais en l'aidant à se relever, elle éprouva de la tristesse pour la fragilité du vieil homme et se rappela son grand-père, dont elle avait été la petite-fille préférée, peut-être parce qu'il se reconnaissait dans son orgueil, dans sa ténacité. Elle se souvint que lorsqu'elle le soutenait tandis qu'il se levait de son fauteuil, sa main paralysée par une attaque pesait comme une patte d'ours sur son bras. Même des hommes aussi durs qu'Aldo Rizzoli étaient réduits par le temps à des os cassants. Elle en voyait les effets sur le Dr Tierney, qui chancela dans la chaleur en tirant un mouchoir de sa poche pour s'en tamponner le front.

– En voilà une affaire, pour clore ma carrière, soupira-t-il. Dites-moi, inspecteur, vous viendrez au pot pour mon départ à la retraite ?

- Euh... quel pot ?
- Celui dont vous voulez tous me faire la surprise.

Elle cessa de feindre :

- Ouais, je viendrai.
- Ah. J'ai toujours obtenu des réponses franches de votre part. Ce sera la semaine prochaine ?
- Celle d'après. Et je ne vous ai rien dit, d'accord ?
- Je suis content que vous l'ayez fait. Je n'aime pas beaucoup les surprises.

Il ramena son regard sur la chaussée et elle lui demanda :

– Qu'est-ce qu'on a, Doc ? Un délit de fuite ?

– Cela semble être le point d'impact.

Rizzoli baissa les yeux vers une grande tache de sang puis regarda le cadavre recouvert d'un drap, étendu à quatre bons mètres de distance, sur le trottoir.

– Vous voulez dire qu'il aurait heurté le sol ici et rebondi là-bas ?

– Apparemment.

– Il a fallu un camion drôlement gros pour qu'il y en ait partout comme ça.

– Pas un camion, répondit Tierney, énigmatique.

Il se mit à marcher sur la chaussée, les yeux braqués vers le sol. Rizzoli le suivit en chassant de la main les essaims de mouches. Le légiste s'arrêta une dizaine de mètres plus loin et indiqua un morceau grisâtre sur le trottoir.

– Encore de la matière cérébrale, dit-il.

– Ce n'était pas un camion ?

– Non. Une voiture non plus.

– Et les traces de pneu sur le tee-shirt de la victime ?

Tierney se redressa, parcourut des yeux la chaussée, les trottoirs, les bâtiments.

– Vous ne remarquez pas quelque chose d'intéressant, inspecteur ?

– A part le fait qu'on a un type mort sans cerveau ?

– Regardez le point d'impact, reprit le médecin en désignant d'un geste l'endroit où il était accroupi peu de temps avant. Vous voyez le mode de dispersion des parties corporelles ?

– Ouais. Il a éclaté dans toutes les directions. Le point d'impact est au centre.

– Exact.

– C'est une rue passante, fit observer Rizzoli. Les voitures sortent trop vite de ce tournant. En plus, le tee-shirt de la victime présente des traces de pneu.

– Retournons les voir, ces traces.

Comme ils s'approchaient du corps, ils furent rejoints par Barry Frost, qui était finalement sorti de la voiture, pâle et légèrement embarrassé.

– Oh, merde, marmonna-t-il.

– Ça va ? s'enquit Rizzoli.

– Vous croyez pas que j'ai chopé une grippe intestinale ou quelque chose comme ça ?

– Quelque chose comme ça, dit-elle.

Elle aimait bien Frost, elle avait toujours apprécié son naturel heureux et peu porté à se plaindre et elle était désolée de le voir ainsi blessé dans sa fierté. Elle le gratifia d'une tape sur l'épaule, d'un sourire maternel. Frost titillait apparemment les instincts maternels, même chez une femme aussi peu maternelle que Rizzoli.

– La prochaine fois, je vous prendrai un sac à vomir, promit-elle.

– Vous savez, bredouilla-t-il dans son sillage, je crois vraiment que c'est la grippe...

Ils arrivèrent au torse. Tiemey émit un grognement quand il s'accroupit, ses articulations protestant contre cette torture, et souleva le drap jetable. Frost blêmit, recula d'un pas ; Rizzoli lutta contre une impulsion à faire de même.

Le corps s'était scindé en deux au niveau du nombril, la partie supérieure, couverte d'un tee-shirt de coton beige, s'étirant d'est en ouest, la partie inférieure, vêtue d'un jean bleu, s'étendant du nord au sud. Les deux moitiés n'étaient reliées que par quelques lambeaux de peau et de muscles. Les organes internes s'étaient déversés en une masse réduite en bouillie. L'arrière du crâne avait éclaté, le cerveau avait été éjecté.

– Individu de sexe masculin, bien nourri, d'origine latine ou méditerranéenne, autour de trente ans, débita Tiemey. Je vois des fractures évidentes de la colonne vertébrale, des côtes, des clavicules et du crâne.

– Un camion n'aurait pas pu faire ça ? demanda Rizzoli.

– Un camion aurait certes pu causer des dégâts aussi massifs, répondit-il, la défiant de ses yeux bleu clair. Mais personne n'a entendu ni vu un tel véhicule, n'est-ce pas ?

– Malheureusement non, reconnut-elle.

Frost parvint à articuler une remarque :

– Vous savez, je crois pas que c'est des traces de pneu, sur son tee-shirt.

Rizzoli examina les marques noires barrant le devant du tee-shirt de la victime. D'une main gantée, elle effleura l'une des taches, regarda son doigt. Le noir de la tache s'était transféré sur le gant en

latex. Elle prit en compte ce nouvel élément, l'intégra dans sa réflexion.

– Vous avez raison, dit-elle. Ce n'est pas une trace de pneu, c'est de la graisse.

Elle se redressa, inspecta la chaussée, ne décela aucune trace de pneu sanglante, aucun débris de carrosserie. Pas de morceaux de verre ou de plastique provenant d'un objet qui aurait heurté un corps.

Un moment, ils restèrent tous muets puis ils se regardèrent quand la seule explication possible leur apparut soudain. Comme pour confirmer l'hypothèse, un avion à réaction passa au-dessus d'eux dans un grondement. Rizzoli leva la tête, cligna des yeux et vit un 747 qui entamait son approche de l'aéroport international Logan, situé à dix kilomètres au nord-est.

– Putain, fit Frost, une main en visière au-dessus des yeux. Drôle de façon de finir. Dites-moi qu'il était déjà mort quand il est tombé.

– C'est fort probable, diagnostiqua Tierney. Je suppose que le corps a glissé quand les roues sont sorties, pour l'atterrissage. A supposer que le vol ait eu Boston pour destination.

– Forcément, dit Rizzoli. Vous en connaissez beaucoup, des passagers clandestins qui essaient de sortir de ce pays ?

Elle considéra la peau olivâtre du mort et ajouta :

– Il s'était planqué dans un avion venant, disons, d'Amérique du Sud...

– Volant à une altitude d'au moins dix mille mètres, enchaîna Tierney. Les logements des trains d'atterrissage ne sont pas pressurisés, les passagers clandestins sont victimes de décompression rapide. D'engelures. Même en été, la température est glaciale à cette altitude. Quelques heures dans ces conditions, ils souffrent d'hypothermie et perdent connaissance à cause du manque d'oxygène. Ou les roues les ont déjà écrasés en rentrant dans le fuselage, au décollage, et un séjour prolongé dans le logement les achève.

Le bip de Rizzoli interrompit ce qui s'annonçait comme une conférence car le Dr Tierney venait seulement de prendre son rythme professoral. Elle lut le numéro inscrit sur l'appareil, ne le reconnut pas. Un indicatif de Newton. Elle appela avec son téléphone portable.

– Inspecteur Korsak, annonça une voix d'homme.

– Rizzoli. Vous m'avez bipée ?

– Vous utilisez un portable, inspecteur ?

– Oui.

– Vous ne pourriez pas rappeler depuis un fixe ?

– Pas pour le moment, non, répondit Rizzoli qui ne connaissait pas l'inspecteur Korsak et était décidée à abréger la conversation. Dites-moi de quoi il s'agit.

Silence. Elle entendit plusieurs voix, un crépitement de talkie-walkie.

– Je suis sur un lieu de crime à Newton, je pense que vous devriez venir jeter un coup d'œil.

– Vous demandez l'assistance de la police de Boston ? Parce que je peux vous envoyer quelqu'un d'autre de la brigade.

– J'ai essayé de joindre l'inspecteur Moore, on m'a répondu qu'il était en congé. C'est pour ça que je vous appelle.

Après une nouvelle pause, Korsak ajouta, avec un calme lourd de sens :

– Il s'agit de l'affaire dont vous et Moore vous êtes occupés l'été dernier. Vous voyez ce que je veux dire ?

Rizzoli garda un instant le silence. Elle savait exactement ce qu'il voulait dire. Le souvenir de cette enquête continuait à la hanter, à faire surface dans ses cauchemars.

– Allez-y, fit-elle à voix basse.

– Je vous donne l'adresse ?

Elle ouvrit son calepin.

Un instant plus tard, elle reportait son attention sur le Dr Tiemey.

– J'ai vu des blessures similaires sur des adeptes du saut en chute libre dont le parachute ne s'était pas ouvert, dissertait-il. En tombant de cette hauteur, un corps prend une vitesse fatale, plus de soixante mètres par seconde. Assez pour causer la désintégration que nous avons ici.

– C'est cher payé pour entrer dans ce pays, commenta Frost.

Un autre avion gronda au-dessus d'eux et son ombre passa sur le sol comme celle d'un aigle.

Rizzoli leva les yeux vers le ciel. Imagina un corps tombant de là-haut. Pensa à l'air froid sifflant aux oreilles, puis devenant plus chaud. Au sol tourbillonnant et se rapprochant sans cesse.

Elle regarda la dépouille d'un homme qui avait osé rêver d'un nouveau monde, d'un avenir plus souriant.

Bienvenue en Amérique.

Le policier de Newton posté devant la maison était une nouvelle recrue et il ne reconnut pas Rizzoli. Il l'arrêta devant le ruban jaune de la police et s'adressa à elle d'un ton brusque assorti à son uniforme flambant neuf. Ridge, indiquait son badge.

– C'est un lieu de crime, madame.

– Je suis l'inspecteur Rizzoli, de la police de Boston. Je viens voir l'inspecteur Korsak.

– Papiers, s'il vous plaît.

Elle ne s'attendait pas à cette demande et dut chercher son insigne dans son sac. A Boston, presque tous les policiers savaient qui elle était. Une brève incursion hors de son territoire, dans cette banlieue friquée, et elle en était soudain réduite à montrer sa plaque. Elle la tint sous le nez de Ridge.

– Je suis vraiment désolé, dit-il en rougissant. C'est à cause de cette garce de journaliste qui a réussi à passer y a cinq minutes en me baratinant. Je voulais pas encore me faire avoir.

– Korsak est à l'intérieur ?

– Oui, madame.

Elle jeta un coup d'œil au groupe de véhicules garés n'importe comment sur la chaussée, notamment une camionnette blanche portant sur le flanc « Etat du Massachusetts – Service de médecine légale ».

– Combien de victimes ?

– Une seule. Ils sont déjà sur le point de l'emmener.

Il souleva le ruban jaune pour la laisser pénétrer dans le jardin de devant. Des oiseaux gazouillaient et l'air sentait l'herbe. Tu n'es plus à South Boston, pensa Rizzoli. Le jardin était impeccable, haies de buis soigneusement taillées et pelouse d'un vert éclatant de gazon artificiel. Elle fit halte dans l'allée de briques et leva les yeux vers le toit au faux air Tudor. Ce n'était pas une maison, pas un quartier qu'un flic honnête pouvait s'offrir.

– Belle baraque, hein ? dit Ridge.

– Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie, le type ?

– Il était chirurgien, d'après ce que j'ai compris.

Chirurgien. Pour elle, le mot avait une signification spéciale et il la perça comme une aiguille glacée. Elle regarda la porte d'entrée, vit que la poignée était noire de poudre à empreintes digitales. Elle prit une profonde inspiration, enfila des gants en latex et passa des

bottillons en papier par-dessus ses chaussures.

A l'intérieur, elle découvrit un parquet de chêne ciré, un escalier s'élevant à des hauteurs de cathédrale. Une fenêtre en vitrail éclairait la pièce de ses losanges de couleur.

Rizzoli entendit un bruissement de bottillons de papier, et une sorte d'ours s'avança dans le hall d'un pas pesant. Il portait une chemise classique et une cravate soigneusement nouée, mais l'impression correcte recherchée était ruinée par les continents jumeaux de transpiration qui tachaient ses aisselles. Ses manches retroussées révélaient des bras charnus hérissés de poils sombres.

– Rizzoli ?

– Elle-même.

Il s'approcha d'elle la main tendue, se rappela qu'il portait des gants et laissa son bras retomber.

– Vince Korsak. Désolé de ne pas vous en avoir dit plus au téléphone, mais tout le monde est équipé d'un scanner maintenant. J'ai déjà eu une journaliste qui a réussi à se faufiler ici.

– Oui, on m'a dit ça.

– Ecoutez, je sais que vous vous demandez sûrement ce que vous faites ici, mais j'ai suivi le boulot que vous avez fait l'année dernière. Vous savez, les meurtres du Chirurgien. J'ai pensé que vous voudriez voir ça.

– Qu'est-ce que vous avez ? demanda-t-elle, la bouche soudain sèche.

– La victime est dans la salle de séjour. Dr Richard Yeager, trente-six ans, chirurgien orthopédiste. C'est son domicile.

Rizzoli leva les yeux vers la fenêtre en verre cathédrale.

– A Newton, vous avez droit aux crimes haut de gamme.

– Hé, la police de Boston peut tous les avoir. C'est pas censé arriver ici. Surtout des trucs de dingue comme ça.

Korsak passa devant elle pour traverser le hall et pénétrer dans le séjour. Ce qui frappa d'abord Rizzoli, ce fut la lumière du jour passant à travers des baies vitrées qui s'élevaient du sol au plafond sur deux étages. Malgré le nombre « de techniciens au travail, la pièce semblait vaste et nue, tout en murs blancs et parquet miroitant.

Et sang. Elle avait beau avoir vu des centaines de lieux de crime, la vue du sang lui faisait toujours un choc au départ. Une queue de comète écarlate avait éclaboussé le mur et était retombée en rigoles. Source de ce sang, le Dr Richard Yeager était assis, le dos appuyé

contre le mur, les poignets attachés derrière lui. Il ne portait qu'un caleçon et ses jambes étaient étendues devant lui, les chevilles entravées par du ruban adhésif. Sa tête, tombée en avant, cachait à Rizzoli la plaie qui avait causé l'hémorragie fatale, mais elle n'avait pas besoin de la voir pour savoir qu'elle était profonde, jusqu'à la carotide et la trachée. Elle ne connaissait que trop les effets d'une telle blessure et lisait les derniers moments de Yeager dans la forme de la gerbe : l'artère crachait un sang qui emplissait les poumons, la victime l'aspirait par la trachée sectionnée. Se noyait dans son propre sang. Des gouttelettes rejetées par la trachée avaient séché sur sa poitrine nue. A en juger par sa musculature et la largeur de ses épaules, Yeager avait été un homme en pleine forme physique, capable de résister à un assaillant. Il était pourtant mort la tête basse, dans une posture de soumission.

Les deux employés de la morgue avaient déjà apporté leur civière et, debout près du mort, s'interrogeaient sur la meilleure façon d'emporter un corps en état de rigidité cadavérique.

– Quand la légiste l'a examiné, à dix heures, elle a constaté la lividité cadavérique et le corps était raide. Elle a estimé l'heure de la mort entre minuit et trois heures du matin.

– Qui l'a trouvé ?

– L'infirmière de son service. Comme il n'était pas à la clinique ce matin et qu'il ne répondait pas au téléphone, elle est venue voir ici. Elle l'a découvert autour de neuf heures. Il n'y avait pas trace de sa femme.

Rizzoli se tourna vers Korsak.

– Sa femme ?

– Gail Yeager, trente et un ans. Elle a disparu.

Le froid qu'elle avait senti devant la maison la saisit de nouveau.

– Un enlèvement ?

– Je dis simplement qu'elle a disparu.

Rizzoli regarda fixement Yeager, dont le corps musclé n'avait pas été de taille face à la mort.

– Parlez-moi de ces gens. De leur couple.

– Un couple heureux. C'est-ce que tout le monde dit.

– C'est-ce qu'on dit toujours.

– En l'occurrence, ça paraît vrai. Mariés depuis deux ans seulement. Ils ont acheté cette maison l'année dernière. Elle est infirmière au bloc opératoire dans sa clinique, ils avaient donc le

même cercle d'amis, les mêmes horaires de travail.

– Ça fait beaucoup de temps ensemble.

– Ouais, je sais. Je deviendrais cinglé si je devais passer toute la journée avec ma femme. Mais apparemment, ils s'entendaient bien. Le mois dernier, il avait pris deux semaines de congé pour rester auprès d'elle après la mort de sa mère. Ça gagne combien, un chirurgien orthopédiste en deux semaines, d'après vous ? Quinze, vingt mille dollars ? Plutôt coûteux, le réconfort qu'il lui apportait.

– Elle devait en avoir besoin.

– Quand même, fit Korsak avec un haussement d'épaules.

– Donc, vous n'avez trouvé aucune raison pour laquelle elle l'aurait plaqué ?

– Encore moins pour laquelle elle l'aurait tué.

Rizzoli coula un regard par les baies vitrées du séjour. Des arbres et des buissons barraient la vue de toutes les maisons voisines.

– Vous dites qu'il serait mort entre minuit et trois heures.

– Ouais.

– Les voisins ont entendu quelque chose ?

– Ceux de gauche sont à Paris. Ceux de droite ont dormi profondément toute la nuit.

– Traces d'effraction ?

– La fenêtre de la cuisine. Carreau découpé au diamant. Empreintes de chaussures pointure 43 dans le massif de fleurs. Les mêmes chaussures ont laissé des traces de sang dans cette pièce.

Korsak tira un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Il appartenait à ces malchanceux pour qui aucun antiperspirant n'était assez puissant. Pendant les quelques minutes de leur conversation, les taches de sueur de sa chemise s'étaient élargies.

– Bon, on l'écarte du mur en le faisant glisser, décida l'un des employés de la morgue. Et on le fait basculer sur le drap.

– Attention à la tête ! Elle tombe !

– Ah ! nom de Dieu !

Rizzoli et Korsak regardèrent en silence les deux hommes coucher le Dr Yeager sur le drap jetable. La rigidité avait figé le cadavre selon un angle de quatre-vingt-dix degrés et les employés discutaient maintenant de la façon de l'allonger sur la civière dans cette posture grotesque.

Rizzoli remarqua tout à coup un éclat blanc sur le sol, là où le

corps avait été assis. Elle s'accroupit pour ramasser ce qui semblait être un petit morceau de porcelaine.

– Une tasse brisée, expliqua Korsak.

– Quoi ?

– Y avait une tasse à thé et une soucoupe près de la victime. Comme si elles étaient tombées de ses cuisses. On les a déjà emballées pour recherche d'empreintes.

Voyant le regard intrigué de Rizzoli, il haussa les épaules.

– Me demandez pas.

– Élément symbolique ?

– Ouais. Thé rituel pour le mort.

Elle examina le minuscule tesson qui reposait au creux de sa main gantée et réfléchit à ce qu'il pouvait signifier. Un nœud s'était formé dans son estomac. Un terrible sentiment de familiarité. *Gorge tranchée. Liens en ruban adhésif. Intrusion nocturne par une fenêtre. La ou les victimes surprises dans leur sommeil. Et une femme portée disparue.*

– Où est la chambre ? demanda-t-elle.

Bien qu'elle n'eût pas envie de la voir. Bien qu'elle eût peur de la voir.

– OK. C'est ça que je voulais vous montrer.

Le couloir conduisant à la chambre était décoré de photos en noir et blanc encadrées. Pas l'habituelle famille souriante exposée dans la plupart des maisons, mais des images crues de nus féminins, visage caché ou se détournant de l'objectif, torse anonyme. Une femme enlaçant un arbre, la peau pressée contre l'écorce rugueuse. Une femme assise penchée en avant, ses longs cheveux cascadant entre ses cuisses nues. Une femme tendant les bras vers le ciel, la poitrine luisante de sueur après un exercice intense. Rizzoli s'arrêta pour regarder une photo qu'un choc avait mise de travers.

– Elles sont toutes de la même femme, dit-elle.

– C'est elle.

– M^{me} Yeager ?

– Ils avaient des goûts un peu bizarres, hein ?

Rizzoli détailla la plastique harmonieuse de Gail Yeager.

– Ne trouve rien de bizarre. Ce sont de belles photos.

– Ouais, comme vous voudrez. La chambre est par là, dit-il en tendant le bras.

Elle s'arrêta sur le seuil. Les couvertures du grand lit étaient rabattues, comme si ses occupants avaient été tirés brutalement de leur sommeil. Sur la moquette rose coquillage, les poils de Nylon étaient aplatis en deux bandes distinctes menant du lit à la porte.

– On les a traînés dans le couloir tous les deux, traduisit Rizzoli à voix basse.

Korsak acquiesça de la tête.

– Le tueur les surprend au lit. Il les maîtrise d'une manière ou d'une autre. Leur attache les poignets et les chevilles. Les tire dans le couloir, où le sol est recouvert de parquet.

Rizzoli était déconcertée. Elle imagina le meurtrier à l'endroit même où elle se tenait, regardant le couple endormi. La fenêtre sans rideaux qui se découpe bien au-dessus du lit laisse sans doute passer assez de lumière pour lui permettre de distinguer l'homme de la femme. Il s'occupe d'abord du Dr Yeager. C'est logique : neutraliser d'abord l'homme, garder la femme pour après. Cela, Rizzoli se le représentait aisément. L'approche, l'attaque initiale. Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était la suite.

– Pourquoi les déplacer ? Pourquoi ne pas tuer Yeager ici ? Quel intérêt de les sortir de la chambre ?

– Je sais pas, avoua Korsak. On a tout photographié, vous pouvez entrer.

A contrecœur, Rizzoli fit un pas dans la pièce, évita les marques sur la moquette et s'approcha du lit. Elle ne décela aucune trace de sang sur les draps et les couvertures. Un long cheveu blond barrait l'un des oreillers : le côté du lit de M^{me} Yeager, supposa-t-elle. Elle se tourna vers la commode, sur laquelle une photo du couple confirmait que Gail Yeager était effectivement blonde. Jolie, en plus, avec des yeux bleus et un saupoudrage de taches de rousseur sur une peau très bronzée. Son mari lui entourait les épaules avec l'assurance musclée d'un homme conscient d'avoir un physique imposant. Pas un type qui finirait mort en caleçon, les mains et les pieds liés.

– C'est sur la chaise, dit Korsak.

– Quoi ?

– Regardez la chaise.

Elle se tourna vers le coin gauche de la pièce et découvrit une chaise à barreaux ancienne sur laquelle était pliée une chemise de nuit. En s'approchant, elle vit des taches rouge vif qui maculaient le satin crème.

Les poils de sa nuque se dressèrent et pendant quelques secondes

elle oublia de respirer.

Elle tendit la main, souleva le dessus du vêtement. Sous le pli, le tissu était taché aussi.

– On sait pas encore à qui est le sang, dit Korsak. Peut-être à Yeager, peut-être à sa femme.

– La chemise était tachée avant qu’il la plie.

– Mais y a pas d’autres traces de sang dans la pièce. Ce qui veut dire quelle a été aspergée dans l’autre pièce et qu’il l’a ensuite rapportée ici. Qu’il l’a pliée soigneusement. Et posée sur cette chaise, comme un petit cadeau d’adieu.

Korsak marqua une pause et reprit :

– Ça vous rappelle quelqu’un ?

Rizzoli avala sa salive.

– Vous savez bien que oui.

– Le tueur imite la signature de votre gars.

– Non, c’est différent. Totalement différent. Le Chirurgien ne s’en prenait jamais à des couples.

– Les vêtements pliés. Le ruban adhésif. Les victimes surprises dans leur lit, énuméra Korsak.

– Warren Hoyt choisissait des femmes seules. Des victimes dont il pouvait rapidement se rendre maître.

– Mais regardez les similarités ! Je vous le dis, on a affaire à un copieur. Un malade qui a lu les articles sur le Chirurgien.

Rizzoli fixait la chemise de nuit et se rappelait d’autres chambres, d’autres scènes de mort. Cela s’était passé pendant un été d’une chaleur insupportable – comme celui-ci -qui incitait des femmes à dormir la fenêtre ouverte ; un nommé Warren Hoyt pénétrait chez elles, apportant avec lui ses sombres fantasmes et ses scalpels, les instruments avec lesquels il exécutait ses rituels sanglants sur des victimes éveillées, conscientes de chaque mouvement de la lame. Elle fixait la chemise de nuit, et le visage tout à fait quelconque de Hoyt apparut dans son esprit, un visage qui surgissait encore dans ses cauchemars.

Mais ce n’est pas son œuvre. Warren Hoyt est enfermé dans un endroit d’où il ne peut s’échapper. Je le sais, parce que c’est moi qui l’y ai mis, ce salaud.

– Le *Boston Globe* a publié tous les détails juteux de l’affaire, poursuivit Korsak. Votre gars s’est même retrouvé dans le *New York Times*. Ce type cherche à l’imiter.

– Non, votre tueur n’agit pas du tout comme Hoyt. Il traîne le couple hors de la chambre, dans une autre pièce. Il adosse l’homme au mur, en position assise, puis il l’égorge. C’est plutôt une exécution. Ou une partie d’un rituel. Ensuite, il y a la femme. Il tue le mari, mais qu’est-ce qu’il fait de la femme ?

Elle s’interrompt en se rappelant soudain l’éclat de porcelaine. La tasse de thé. Sa signification s’engouffra en elle tel un vent polaire.

Sans un mot, elle sortit de la chambre et retourna dans le séjour, examina le mur auquel le cadavre du Dr Yeager avait été appuyé. Elle baissa la tête et se mit à décrire en marchant un cercle toujours plus large, les yeux rivés aux éclaboussures de sang sur le parquet.

– Rizzoli ? appela Korsak.

Elle se tourna vers les fenêtres et cligna des yeux dans la lumière.

– Il fait trop clair, ici. Et les baies vitrées sont trop hautes, on ne peut pas les couvrir. Il faudra revenir ce soir.

– Vous envisagez d’utiliser un Luma-Lite ?

– On ne pourra le voir qu’aux ultraviolets.

– Voir quoi ? Qu’est-ce que vous cherchez ?

Elle se tourna de nouveau vers le mur.

– Le Dr Yeager était assis là quand il est mort. Notre inconnu l’a traîné de la chambre au séjour, il l’a adossé à ce mur, face au centre de la pièce.

– D’accord.

– Pourquoi il l’a placé là ? Pourquoi prendre cette peine ? Il doit y avoir une raison ?

– Laquelle ?

– Yeager, encore vivant, a été mis dans cette position pour regarder quelque chose. Pour qu’il soit témoin de ce qui s’est passé dans cette pièce.

Le visage de Korsak exprima enfin une compréhension stupéfaite. Il fixa le mur, public d’une seule personne dans un théâtre de l’horreur.

– Oh, bon Dieu, dit-il. M^{me} Yeager.

Rizzoli rapporta une pizza du *deli* du coin et exhuma une laitue défraîchie du bac à légumes de son réfrigérateur. Elle en détacha les feuilles brunies jusqu'à parvenir au cœur, à peine mangeable, puis se prépara une salade pâlotte et peu appétissante qu'elle avala par devoir et sans aucun plaisir. Pas le temps pour le plaisir : elle refaisait simplement le plein d'énergie pour la soirée qui l'attendait et dont la perspective ne la réjouissait pas.

Après quelques bouchées, elle repoussa son assiette et contempla les taches vives de sauce tomate qui la maculaient. Les cauchemars te rattrapent, pensa-t-elle. Tu te crois immunisée, assez forte, assez détachée pour t'en accommoder. Et tu sais jouer la comédie, tu sais comment donner le change à tout le monde. Mais ces visages demeurent en toi. Les yeux des morts.

Gail Yeager en faisait-elle partie ?

Elle baissa les yeux vers ses mains, vers les cicatrices jumelles qui marquaient ses mains, telles des traces de crucifixion. Chaque fois que le temps devenait froid et humide, elle avait mal aux mains, douloureux rappel de ce que Warren Hoyt lui avait fait subir un an plus tôt, le jour où il avait transpercé sa chair de ses lames. Ce jour quelle avait cru être le dernier sur terre pour elle. Ses vieilles blessures lui faisaient mal en ce moment, mais ce n'était pas à cause du temps. Non, c'était à cause de ce qu'elle venait de voir à Newton. La chemise de nuit pliée. La gerbe de sang sur le mur. Elle avait pénétré dans une pièce où l'air même était encore imprégné de terreur, elle avait senti que Warren Hoyt y était passé.

Impossible, bien sûr. Hoyt se trouvait en prison, là où il devait être. Pourtant Rizzoli demeurait sans bouger, glacée par le souvenir de la maison de Newton, le souvenir de cette horreur qui lui avait paru si familière.

Elle eut envie d'appeler Thomas Moore, avec qui elle avait travaillé sur l'affaire Hoyt. Il en connaissait les détails aussi intimement qu'elle, il savait combien était tenace la peur que Warren Hoyt avait tissée autour d'eux comme une toile d'araignée. Mais depuis son mariage, la vie de Moore s'était écartée de celle de Rizzoli. Son bonheur tout neuf les avait rendus étrangers l'un à l'autre. Les gens heureux se suffisent à

eux-mêmes ; ils respirent un autre air, sont soumis à une loi de la pesanteur différente. Si Moore n'avait pas remarqué ce changement dans leurs rapports, Rizzoli l'avait ressenti. Elle pleurait cette perte, bien qu'elle eût honte d'envier le bonheur de son collègue. Honte aussi de sa jalousie envers la femme qui avait capturé le cœur de Moore. Quelques jours plus tôt, elle avait reçu une carte postale de Londres, où Catherine et lui passaient leurs vacances. Un bref salut griffonné au dos d'une carte du musée de Scotland Yard, quelques mots pour lui faire savoir que le séjour était agréable et que tout allait bien dans leur monde. Repensant maintenant à cette carte, à son optimisme insouciant, elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas les perturber avec cette affaire, qu'elle ne pouvait ramener dans leur vie l'ombre de Warren Hoyt.

Immobile sur sa chaise, elle écoutait les bruits de la circulation, en bas, dans la rue, qui ne faisaient que souligner le silence total de son appartement. Elle regarda autour d'elle, promena les yeux sur la salle de séjour au mobilier austère, les murs nus auxquels elle n'avait pas accroché une seule photo. Seule décoration – si l'on pouvait dire : un plan de la ville agrafé au-dessus de la table. Un an plus tôt, ce plan était piqueté d'épingles à tête de couleur localisant les meurtres du Chirurgien. Elle était alors avide de reconnaissance, désireuse que ses collègues admettent que, oui, elle était leur égale, qu'elle avait participé à la chasse de tout son être. Même chez elle, elle prenait ses repas avec devant les yeux le spectacle sinistre des traces du tueur.

Les épingles du Chirurgien avaient disparu, mais le plan était resté et attendait de nouveaux jalons de couleur pour marquer les mouvements d'un autre meurtrier. Rizzoli se demandait ce que cela révélait d'elle, quelle interprétation pitoyable on pouvait tirer du fait que la seule décoration qu'elle eût apportée à son appartement était ce plan de Boston sur le mur. Mon territoire, pensa-t-elle.

Mon univers.

Les lumières étaient éteintes au domicile des Yeager quand Rizzoli se gara dans l'allée du garage à neuf heures dix du soir. Elle était la première arrivée. Comme elle n'avait pas la clef, elle attendit les autres, assise dans sa voiture, les vitres baissées pour laisser entrer de l'air frais. La maison se trouvait dans une impasse tranquille et les demeures voisines étaient obscures. Cela les aiderait dans leur travail car il y aurait moins de lumière ambiante pour perturber leurs recherches. Seule face à cette maison des horreurs, Rizzoli avait cependant envie de lumière vive et de compagnie. Les fenêtres de la

maison la fixaient comme les yeux vitreux d'un cadavre. Les ombres autour d'elle prenaient une myriade de formes, dont aucune n'était bienveillante. Elle tira son arme de son sac, ôta le cran de sûreté, la posa sur ses genoux et se sentit plus calme.

Des phares surgirent dans son rétroviseur. Se retournant, elle vit avec soulagement la camionnette de l'unité de lieu de crime se garer derrière elle. Elle remisa son pistolet dans son sac.

Un homme jeune aux épaules massives descendit et s'approcha de la voiture. Quand il se pencha vers sa fenêtre, elle vit étinceler sa boucle d'oreille en or.

- Salut, Rizzoli.
- Salut, Mick. Merci d'être venu.
- Beau quartier.
- Attendez d'avoir vu la maison.

Une autre paire de phares éclaira le cul-de-sac. Korsak était arrivé.

- Toute la bande est là, dit-elle. Au boulot.

Les deux hommes ne se connaissaient pas et, en faisant les présentations à la lumière du plafonnier de la camionnette, Rizzoli remarqua que Korsak fixait la boucle d'oreille du technicien et qu'il hésita un instant avant de lui serrer la main. Elle pouvait quasiment voir les rouages tourner dans la tête de l'inspecteur : boucle d'oreille, gonflette. Forcément homo.

Mick commença à décharger son matériel en disant :

- J'ai apporté le nouveau Mini Crimescope 400. Lampe à arc de quatre cents watts. Trois fois plus que la vieille GE. C'est la plus forte source lumineuse avec laquelle on ait jamais bossé. Plus puissante encore qu'une lampe au xénon de cinq cents watts.

Il jeta un coup d'œil à Korsak et reprit :

- Vous voulez bien porter le matériel photo ?

Avant que Korsak pût répondre, Mick lui fourra une valise en aluminium dans les bras et se retourna vers la camionnette pour prendre le reste de l'équipement. Korsak resta un moment immobile, l'air abasourdi, puis se dirigea vers la maison.

Quand Rizzoli et Mick arrivèrent à la porte d'entrée avec les valises contenant le Crimescope, les rallonges électriques et les lunettes protectrices, Korsak avait allumé la lumière à l'intérieur et la porte était entrouverte. Ils enfilèrent des bottillons de papier avant d'entrer.

Comme Rizzoli l'avait fait quand elle était arrivée, le technicien s'arrêta dans le hall pour admirer la cage d'escalier qui s'élançait vers

le plafond.

– Il y a un vitrail en haut, dit-elle. Vous devriez le voir avec le soleil qui passe au travers.

Un Korsak irrité lança de la salle de séjour :

– On s’y met ou quoi ?

Mick glissa à Rizzoli un regard signifiant « Quel connard ! » et elle haussa les épaules. Ils traversèrent le hall.

– C’est cette pièce, dit Korsak.

Il s’était changé, mais sa chemise propre était déjà tachée de sueur. Les jambes écartées, le menton en avant, il avait l’air d’un capitaine Bligh de mauvais poil sur le pont de son navire.

– On se concentre sur cette zone du parquet, décida-t-il.

Le sang n’avait rien perdu de son impact émotionnel.

Pendant que Mick installait son matériel, branchait la rallonge, mettait en place l’appareil photo et le trépied, Rizzoli laissa le mur capter de nouveau son regard. Aucun récurage ne faisait totalement disparaître ce témoignage silencieux de violence. Il restait toujours l’empreinte fantomatique de traces biochimiques.

Mais ce n’était pas du sang qu’ils cherchaient ce soir. Ils cherchaient quelque chose de bien plus difficile à voir et avaient besoin pour cela d’une source lumineuse assez intense pour révéler ce qui était invisible à l’œil nu.

Rizzoli savait que la lumière n’est que de l’énergie électromagnétique ondulatoire. Les longueurs d’onde de la lumière que l’œil humain détecte se situent entre quatre cents et sept cent cinquante nanomètres. Celle de longueurs d’onde plus courtes, correspondant aux ultraviolets, n’est pas visible. Mais quand des rayons UV éclairent des substances naturelles ou artificielles, ils y excitent parfois des électrons, libérant, par un phénomène appelé fluorescence, une lumière visible. Les UV peuvent ainsi révéler des fluides corporels, des esquilles d’os, des poils, des fibres. C’était la raison pour laquelle Rizzoli avait réclamé le Mini Crimescope. Sous sa lampe à UV, tout un nouvel éventail de traces leur apparaîtrait peut-être.

– On est quasiment prêts, annonça Mick. Maintenant, il faut rendre la pièce aussi obscure que possible. Inspecteur Korsak, vous pouvez commencer par éteindre la lumière du hall ?

– Attendez. Et les lunettes protectrices ? Ces UV vont m’aggraver les yeux, non ?

– Vu les longueurs d’onde que j’utilise, vous ne risquez pas grand-chose.

– J’en veux une paire quand même.

– Elles sont dans cette valise. Il y a des lunettes pour tout le monde.

– Je m’occupe de l’entrée, dit Rizzoli.

Elle sortit de la pièce, abaissa les interrupteurs. En revenant dans le séjour, elle vit que Korsak et Mick se tenaient le plus loin possible l’un de l’autre, comme s’ils craignaient d’attraper une maladie contagieuse.

– On fait quelles zones ? demanda le technicien.

– Commençons par ce côté-ci, où on a trouvé la victime, répondit Rizzoli. Ensuite on avance. Pour faire toute la pièce.

Mick regarda autour de lui.

– On a une carquette beige, là-bas, qui va probablement donner une fluorescence. Et le canapé blanc va s’illuminer aussi sous les UV. Je veux seulement vous prévenir : ce sera dur de repérer quoi que ce soit sur cet arrière-plan.

Il se tourna vers Korsak, qui portait déjà ses lunettes et faisait penser à un pathétique loser d’âge mûr cherchant à se donner un air cool avec des lunettes de soleil panoramiques.

– Eteignez dans cette pièce, demanda Mick. Qu’on voie quelle obscurité on peut avoir.

Korsak abaissa l’interrupteur et la pièce devint noire. La faible lueur des étoiles pénétrait par les grandes baies sans rideaux, mais il n’y avait pas de lune et le feuillage épais des arbres du jardin de derrière cachait les lumières des maisons voisines.

– Pas si mal, estima le technicien. On peut opérer comme ça. C’est mieux que certains lieux de crime où j’ai dû avancer à quatre pattes sous une couverture. Vous savez, on est en train de mettre au point des systèmes ima-geurs qu’on pourra utiliser en plein jour. On n’aura plus à tâtonner dans le noir comme des aveugles.

– On pourrait abréger les préliminaires et s’y coller ? fit sèchement Korsak.

– Je pensais que le côté technique pourrait vous intéresser.

– Une autre fois, OK ?

– Comme vous voudrez, dit Mick sans se démonter.

Rizzoli mit ses lunettes au moment où le Crimescope émettait sa lumière bleue. D’étranges formes fluorescentes apparurent tels des fantômes dans la pièce obscure, la carquette et le canapé renvoyant la

lumière, comme Mick l'avait prédit. Le faisceau bleu se porta sur le mur opposé, là où l'on avait retrouvé le cadavre du Dr Yeager, et des éclats brillants se détachèrent.

- Plutôt joli, non ? fit le technicien.
- Qu'est-ce que c'est ? demanda Korsak.
- Des cheveux collés par le sang.
- Ouais. *Vraiment joli.*
- Eclairez le sol, dit Rizzoli. C'est là qu'on trouvera.

Mick braqua l'appareil vers le parquet et un univers de fibres et de poils apparut à leurs pieds. Des traces que le premier passage à l'aspirateur de l'unité de lieu de crime avait laissées.

– Plus la source lumineuse est intense, plus la fluorescence est forte, expliqua Mick en balayant le sol. C'est pour ça que cet appareil est formidable. Avec quatre cents watts, il éclaire assez pour tout révéler. Le FBI en a acheté soixante et onze. Il est si compact qu'on peut le prendre avec soi dans l'avion en bagage à main.

- Vous êtes un dingue de technique ? lui demanda Korsak.
- J'aime les gadgets. J'ai fait des études d'ingénieur.
- Vraiment ?
- Vous avez l'air surpris.
- Je voyais pas les types de votre genre là-dedans.
- Les types dans mon genre ?
- Ben, la boucle d'oreille et le reste. Vous savez bien.
- Les pieds dans le plat, soupira Rizzoli.

– Quoi ? protesta Korsak. Je les dénigre pas, ni rien. Je fais seulement remarquer qu'ils font pas souvent ingénieur. Ils sont plutôt dans le théâtre, les machins artistiques. C'est bien. On a besoin d'artistes.

– J'étais à l'université du Massachusetts, précisa Mick, refusant de se vexer, continuant à balayer le parquet. En électricité.

- Eh, les électriciens gagnent bien leur vie.
- C'est pas tout à fait le même parcours.

Ils progressaient en élargissant le cercle de recherche, les UV révélant d'autres poils, fibres et particules non identifiables.

Tout à coup ils pénétrèrent dans une zone étonnamment brillante.

- La carquette, dit Mick. Je sais pas en quoi elle est, mais ça donne

une fluo d'enfer. On ne verra pas grand-chose sur un fond pareil.

– Allez-y quand même, répondit Rizzoli.

– La table basse est dans le champ. Vous pouvez la bouger ?

Elle tendit les bras vers ce qui lui apparaissait comme une ombre géométrique sur un fond blanc fluorescent.

– Korsak, prenez l'autre côté.

Une fois la table basse écartée, la carquette ressembla à une mare ovale aux reflets blancs bleutés.

– Comment repérer quelque chose là-dessus ? se plaignit Korsak. C'est comme essayer de voir du verre flottant dans l'eau.

– Le verre ne flotte pas, rappela Mick.

– Ah, ouais. C'est vous l'ingénieur. Mick, c'est le diminutif de quoi, à propos ? Mickey ?

– Passons au canapé, intervint Rizzoli.

Le technicien changea la direction de l'appareil. Le tissu du meuble brillait aussi sous les UV mais avec une fluorescence plus douce, comme de la neige au clair de lune. Lentement, Mick balaya le cadre capitonné puis les coussins mais sans révéler de taches suspectes, uniquement quelques longs cheveux et des particules de poussière.

– Ils étaient soigneux, ces gens. Pas de taches, pas beaucoup de poussière. Je parie que ce canapé est tout neuf.

– Y en a qu'ont la belle vie, grogna Korsak. Moi, le dernier canapé neuf que j'ai acheté, c'est quand je me suis marié.

– Bon, il reste une zone à explorer, là-dérrière. Allons-y.

Il se heurta à Rizzoli, qui sentit son odeur aigre de sueur.

Il respirait bruyamment, comme s'il avait des problèmes de sinus, et l'obscurité semblait exacerber sa manie de renifler. Agacée, elle s'écarta de lui et se cogna le tibia contre la table basse.

– Merde.

– Hé, regardez où vous allez.

Elle ravala une repartie cinglante – l'atmosphère était déjà assez tendue dans la pièce – et se massa la jambe. Le noir et son brusque changement de position la laissèrent étourdie et désorientée. Elle dut s'accroupir pour ne pas perdre l'équilibre. Elle resta quelques secondes immobile en espérant que Korsak ne lui tomberait pas dessus : il était assez lourd pour l'écraser. Elle entendit les deux hommes remuer à un mètre d'elle.

– La rallonge s'est prise dans quelque chose, dit Mick.

La lumière du Crimescope se braqua soudain dans la direction de Rizzoli quand il se tourna pour dégager le fil. Le faisceau éclaira l'endroit où elle était accroupie et révéla, sur la fluorescence des fibres, un point sombre irrégulier, plus petit qu'une pièce de dix cents.

– Mick...

– Vous pourriez soulever la table. Je crois que le fil est enroulé autour d'un pied.

– Mick.

– Quoi ?

– Ramenez le Scope ici. Sur la carquette. Exactement là où je suis.

Le technicien s'approcha d'elle. Korsak aussi – elle entendait plus nettement sa respiration adénoïde.

– Visez ma main. J'ai le doigt près de la tache.

Une lumière bleuâtre inonda la carquette et la main de Rizzoli se détacha, noire sur le fond fluorescent.

– Là, dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Mick s'agenouilla à côté d'elle.

– Une tache. Il faut que je prenne une photo.

– Mais c'est sombre, fit observer Korsak. Je croyais qu'on cherchait quelque chose de fluorescent.

– Quand le fond est très fluorescent, comme les fibres de ce tapis, les fluides corporels peuvent paraître sombres parce que leur fluorescence est moindre. Mais il peut s'agir de n'importe quoi. Le labo nous donnera confirmation.

– On va découper un morceau de cette superbe carquette parce qu'on a trouvé une vieille tache de café ou de je ne sais quoi ?

Après une pause, Mick répondit :

– Il y a un autre truc qu'on peut essayer.

– Lequel ?

– Je vais changer la longueur d'onde des UV. Les réduire à ondes courtes.

– Ça fera quoi ?

– Si ça marche, ce sera vraiment cool.

Mick ajusta les réglages, concentra la lumière sur la partie concernée.

– Regardez, dit-il et il appuya sur un bouton du Crime-scope.

La pièce devint d'un noir d'encre, à l'exception d'un petit point lumineux brillant à leurs pieds.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Korsak.

Rizzoli crut qu'elle avait une hallucination. Elle fixa l'image fantôme, qui semblait brûler d'un feu vert, et sous ses yeux la lueur spectrale commença à s'estomper. Quelques secondes plus tard, ils étaient dans l'obscurité totale.

– Phosphorescence, expliqua Mick. C'est de la fluorescence retardée. Cela se produit quand les UV excitent des électrons de certaines substances. Ces électrons mettent un peu plus de temps pour retourner à leur état énergétique d'origine et, au cours du processus, ils émettent des photons. C'est-ce que nous voyons. Nous avons ici une tache qui émet une phosphorescence verte après exposition à des ultraviolets ondes courtes. C'est très suggestif.

Il se releva et alluma les lampes de la pièce.

Dans la soudaine clarté, la carpeste qu'ils avaient regardée avec fascination leur parut tout à coup ordinaire. Elle provoquait cependant un sentiment de répulsion chez Rizzoli, qui savait ce qui s'était passé dessus. Une preuve des souffrances de Gail Yeager était encore accrochée à ces fibres beiges.

– C'est du sperme, dit-elle.

– Bien possible, estima Mick, qui installa l'appareil photo sur son trépied et l'équipa d'un filtre Wratten Kodak pour UV. Quand j'aurai terminé, nous découperons cette partie de la carpeste. Le labo nous donnera confirmation après test à la phosphatase acide et examen microscopique.

Rizzoli n'avait pas besoin de confirmation. Elle se tourna vers le mur taché de sang et se rappela la position du corps de Yeager, elle se rappela la tasse brisée sur le parquet. Le point vert phosphorescent sur la carpeste confirmait ce qu'elle avait redouté. Elle savait ce qui s'était passé aussi sûrement que si la scène s'était déroulée sous ses yeux.

Tu les as traînés du lit à cette pièce, au sol couvert de parquet. Tu as attaché les poignets et les chevilles du docteur, couvert sa bouche d'un bâillon pour qu'il ne puisse pas crier et te perturber. Tu l'as installé contre ce mur, faisant de lui ton public muet. Richard Yeager vit encore, il a conscience de ce que tu t'apprêtes à faire mais il ne peut pas l'empêcher. Il ne peut pas protéger sa femme. Pour être averti de ses mouvements, tu places une tasse et une soucoupe sur ses cuisses, sorte de système d'alarme rudimentaire. Elle tombera sur le sol dur en claquant s'il essaie de se mettre debout. Dans l'ardeur de ton plaisir, tu ne peux pas surveiller ce que fait Yeager, et tu ne veux pas être pris par surprise.

Mais tu veux qu'il regarde.

Rizzoli baissa de nouveau les yeux vers l'endroit où la tache verte avait brillé. S'ils n'avaient pas déplacé la table basse, s'ils n'avaient pas cherché spécialement ce genre d'indice, il leur aurait peut-être échappé.

Tu l'as prise, là, sur cette carpette. Sous les yeux de son mari qui ne pouvait rien faire pour la sauver, ni pour se sauver lui-même. Et après que tu as joui de ton butin, une petite goutte de semence est restée sur ces fibres, séchant en une pellicule invisible.

Est-ce que tuer le mari faisait partie du plaisir ? Est-ce que l'inconnu avait arrêté la main qui serrait le couteau pour savourer l'instant ? Ou n'était-ce qu'une conclusion pratique à ce qui avait précédé ? Avait-il éprouvé quoi que ce soit en saisissant Richard Yeager par les cheveux et en appuyant la lame sur sa gorge ?

Les lampes de la pièce s'éteignirent. L'obturateur de l'appareil photo de Mick cliqueta encore et encore, capturant la tache sombre entourée par la lueur fluorescente du tapis.

Et lorsque le Dr Yeager est affalé contre le mur, tête baissée, son sang coulant sur le mur derrière lui, tu accomplis un rituel emprunté à un autre tueur. Tu plies la chemise de nuit tachée de M^{me} Yeager et tu la mets bien en évidence dans la chambre, comme le faisait Warren Hoyt.

Mais tu n'as pas encore terminé. Ce n'était que le premier acte. D'autres plaisirs, terribles, t'attendent.

Pour cela, tu emportes la femme.

La lumière revint dans la pièce, coup de poignard dans les yeux de Rizzoli, hébétée et tremblante, secouée par une peur qu'elle n'avait pas ressentie depuis des mois. Et humiliée parce que ces deux hommes lisaient sans doute son état sur son visage livide. Elle fut soudain incapable de respirer.

Elle sortit de la pièce, de la maison, alla dans le jardin de devant et inspira désespérément de longues goulées d'air. Des pas la suivirent, mais elle ne se retourna pas pour voir qui c'était. Ce ne fut que lorsqu'il parla qu'elle sut que c'était Korsak.

– Ça va, Rizzoli ?

– Très bien.

– On dirait pas.

– J'ai juste la tête qui tourne un peu.

– Vous avez eu un flash-back de l'affaire Hoyt, hein ? Voir tout ça, ça vous a remuée.

– Qu'est-ce que vous en savez ?

Un silence. Suivi d'un reniflement.

– Ouais, vous avez raison, qu'est-ce que j'en sais ?

Comme il regagnait la maison, elle le rappela :

– Korsak ?

– Quoi ?

Ils se regardèrent. L'air de la nuit n'était pas désagréable, l'herbe avait une odeur douce et fraîche. Mais la peur tordait l'estomac de Rizzoli comme une nausée.

– Je sais ce qu'elle sent, murmura-t-elle. Je sais ce qu'elle subit.

– M^{me} Yeager ?

– Vous devez la retrouver. Vous devez remuer ciel et terre pour ça.

– Sa photo est dans tous les journaux, répondit-il. On enquête sur le moindre coup de fil, le moindre témoignage. Mais vous savez, ajouta-t-il après avoir secoué la tête et poussé un soupir, à ce stade je suis obligé de me demander s'il l'a laissée en vie.

– Il l'a fait. Je le sais.

– Comment vous pouvez en être si sûre ?

Elle enlaça sa propre poitrine pour réduire ses tremblements et se tourna vers la maison.

– C'est-ce que Warren Hoyt aurait fait.

De toutes ses activités d'inspecteur à la Brigade criminelle de Boston, c'était les visites au bâtiment de brique d'aspect banal d'Albany Street qui lui déplaisaient le plus. Si Rizzoli ne s'estimait pas plus impressionnable que ses collègues masculins, elle ne pouvait se permettre de montrer une quelconque vulnérabilité. Les hommes avaient l'art de repérer les points faibles et ils en feraient inmanquablement la cible de leurs sarcasmes et de leurs blagues. Elle avait appris à garder une apparence stoïque, à regarder sans broncher ce que la table d'autopsie avait de pire à offrir. Personne ne soupçonnait l'effort qu'elle devait fournir pour entrer d'un air détaché dans ce bâtiment. Elle savait que les hommes la surnommaient Jane l'intrépide, la fille aux couilles en bronze. Mais, assise dans sa voiture garée sur le parking du service de médecine légale, elle ne se sentait ni intrépide ni en bronze.

Elle n'avait pas bien dormi cette nuit-là. Pour la première fois depuis des semaines, Warren Hoyt s'était de nouveau glissé dans ses rêves et elle s'était réveillée inondée de sueur, ses vieilles blessures aux mains la faisant souffrir.

Baissant les yeux vers ses paumes balafrées, elle eut soudain envie de démarrer et de s'enfuir, tout plutôt qu'affronter l'épreuve qui l'attendait dans ce bâtiment. Elle n'avait rien à faire là, après tout, c'était un meurtre commis à Newton, elle n'était pas chargée de l'enquête. Mais Jane Rizzoli n'avait jamais été lâche et elle avait trop d'orgueil pour reculer maintenant.

Elle descendit de la voiture, referma la portière en la claquant féroce­ment et entra.

Dernière arrivée, elle fut accueillie par de brefs hochements de tête des trois autres personnes présentes dans la salle d'autopsie. Korsak était drapé dans une blouse d'hôpital XXL et coiffé d'un bonnet en papier bouffant. On aurait dit une ménagère boulotte avec un filet sur les cheveux.

– J'ai raté quelque chose ? demanda-t-elle en enfilant elle aussi une blouse pour protéger ses vêtements d'écla-boussures intempestives.

– Pas grand-chose. On parlait du ruban adhésif.

C'était le Dr Maura Isles qui procédait à l'autopsie. La Reine des morts, comme on l'avait surnommée à la Criminelle un an plus tôt lorsqu'elle avait rejoint le service de médecine légale de l'Etat du Massachusetts. Tiemey lui-même l'avait convaincue de quitter son confortable poste d'enseignante à la faculté de médecine de l'université de Californie à San Francisco pour venir à Boston. Il n'avait pas fallu longtemps pour que la presse locale reprenne ce surnom de Reine des morts. A sa première déposition au tribunal de Boston, où elle témoignait pour le service de médecine légale, elle s'était présentée tout en noir « gothique ». Les caméras de la télévision avaient suivi sa silhouette royale alors qu'elle gravissait les marches du bâtiment, femme au visage d'une pâleur frappante, barré d'un trait de rouge à lèvres écarlate, des cheveux aile de corbeau tombant en mèches raides sur ses épaules, l'air impassible et froid. Dans le box des témoins, rien ne l'avait ébranlée. Tandis que l'avocat de la défense lui faisait du charme, la flattait et, en désespoir de cause, la bousculait, le Dr Isles avait répondu à ses questions avec sa logique infaillible et son sourire de Joconde. La presse l'adorait ; les avocats la craignaient. Les flics de la Criminelle étaient à la fois effrayés et fascinés par cette femme qui avait choisi de passer ses journées en communion avec les morts.

Isles dirigeait l'autopsie avec son flegme habituel. Son assistant, Yoshima, montrait le même calme en disposant les instruments et en orientant les lampes en silence. Tous deux examinaient le corps de Richard Yeager avec un regard froid de scientifiques.

La rigidité cadavérique avait disparu depuis la veille, et le Dr Yeager gisait, flasque, sur la table. On avait défait ses liens, enlevé son caleçon et lavé une grande partie du sang qui tachait sa peau. Au bout de ses bras mous, ses mains gonflées et violacées ressemblaient à des gants couleur hématome. Mais c'était la plaie de son cou qui retenait en ce moment l'attention de tous.

– Le coup de grâce, dit Isles, qui, avec une règle, mesura la largeur de la blessure. Quatorze centimètres.

– Curieux qu'elle ait pas l'air si profonde, fit observer Korsak.

– C'est parce que la lame a suivi les lignes de Langer. La tension de la peau rapproche les bords de la plaie, mais elle est plus profonde qu'il n'y paraît.

– Abaisse-langue ? proposa Yoshima.

– Merci.

Isles prit l'instrument que l'assistant lui tendait, glissa doucement l'extrémité arrondie dans la blessure et murmura :

– Dites : « Aah... »

– Qu'est-ce que vous fabriquez ? fit Korsak.

– Je mesure la profondeur. Près de cinq centimètres.

Isles approcha une loupe de la blessure et plongea le regard dans l'entaille rouge steak.

– L'artère carotide et la jugulaire gauches ont été sectionnées. La trachée a été incisée. A un niveau – juste sous le cartilage thyroïdien – qui me laisse penser que le cou a été tendu avant que l'entaille soit faite.

Elle leva les yeux vers les deux inspecteurs.

– Votre sujet inconnu a tiré la tête de la victime en arrière et a pratiqué une incision très délibérée.

– Une exécution, marmonna Korsak.

Rizzoli se souvint que le Crimescope avait révélé des cheveux collés au mur aspergé de sang. Des cheveux du Dr Yeager, arrachés à son cuir chevelu tandis que la lame coupait sa peau.

– Quel genre de lame ? demanda-t-elle.

Au lieu de répondre immédiatement à la question, Isles se tourna vers Yoshima et réclama :

– Le Scotch.

– J'ai déjà préparé les morceaux.

– Vous les posez. Moi, je rapproche les bords.

Korsak émit un rire étonné quand il comprit ce qu'ils étaient en train de faire.

– Vous le recollez avec du Scotch ?

Isles lui lança un regard sèchement amusé.

– Vous auriez préféré de la Super Glue ?

– C'est pour faire tenir sa tête ou quoi ?

– Allons, inspecteur, on ne ferait même pas tenir la vôtre avec ça.

Elle regarda à travers la loupe et opina du chef.

– Très bien, Yoshima. Je le vois, maintenant.

– Vous voyez quoi ? fit Korsak.

– L'intérêt du Scotch. Inspecteur Rizzoli, vous me demandiez quelle sorte de lame il a utilisée.

– Je vous en prie, dites-moi que c'est pas un scalpel.

– Non, ce n'est pas un scalpel. Regardez.

Rizzoli s'approcha, examina la blessure à travers la loupe. Les bords rapprochés par le ruban transparent donnaient maintenant une approximation plus claire de la forme de l'arme en coupe transversale. Des stries parallèles marquaient l'un des bords de l'incision.

– Une lame dentelée, dit-elle.

– C'est-ce qui semblerait à première vue.

Rizzoli se redressa, croisa le regard tranquillement provocateur d'Isles.

– Mais ce n'est pas le cas ?

– Le côté tranchant n'est pas dentelé parce que l'autre bord de l'incision est parfaitement lisse. Vous remarquerez aussi que ces fines entailles parallèles n'apparaissent que sur un tiers de la plaie. Pas sur toute sa longueur. Elles ont été faites quand le tueur a retiré la lame. Il a commencé son incision sous la partie gauche de la mâchoire, il a tiré vers le devant de la gorge et s'est arrêté juste au bout de l'anneau trachéal. Les stries apparaissent lorsqu'il termine son mouvement et tourne légèrement la lame en la retirant.

– Elles ont été faites par quoi ?

– Pas par le côté tranchant. Cette arme présente une dentelure sur l'autre bord et c'est-ce qui a fait ces stries quand on a retiré la lame. Un couteau de survie à la Rambo, conclut la légiste en regardant Rizzoli. Quelque chose dont un chasseur pourrait se servir.

Un chasseur. Rizzoli baissa les yeux vers les épaules musclées de Richard Yeager et pensa : pas le genre d'homme à jouer docilement le rôle de proie.

– OK, soyons clairs, intervint Korsak. La victime, le souleveur de fonte, là, regarde le tueur s'approcher de lui avec un grand couteau à la Rambo et il se laisse égorger sans bouger ?

– Il avait les poignets et les chevilles attachés, argua Isles.

– Même entouré de bandelettes comme Toutankhamon, n'importe quel homme vigoureux aurait gigoté.

– Il a raison, approuva Rizzoli. Avec les poignets et les chevilles attachés, on peut encore donner des coups de pied. Ou même des coups de tête. Mais il est resté là, contre le mur.

Le Dr Isles se redressa, resta un moment sans rien dire, aussi majestueuse dans sa blouse qu'une grande prêtresse dans sa tunique.

– Donnez-moi une serviette mouillée et dirigez la lampe par ici, demanda-t-elle à son assistant. Nous allons lui essuyer tout le corps,

centimètre par centimètre.

– Qu'est-ce que vous cherchez ? voulut savoir Korsak.

– Je vous le dirai quand je le verrai.

Quelques instants plus tard, en levant le bras droit de Yeager, Isles découvrit des marques sur son flanc. Deux petites boursouflures rouges, visibles à travers la loupe. Isles passa son doigt ganté sur la peau.

– Triple réaction de Lewis.

– Triple quoi ? fit Rizzoli.

– Triple réaction de Lewis. Effet signature sur la peau. D'abord on voit un érythème – une rougeur, si vous préférez, puis une plaque causée par la dilatation artérielle cutanée. Enfin, au troisième stade, des boursouflures dues à une perméabilité vasculaire accrue.

– Moi, je trouve qu'on dirait une marque de pistolet incapacitant.

Isles acquiesça de la tête.

– Exactement. C'est la réaction cutanée classique à un choc électrique causé par un appareil de ce type. Cela n'aurait pas manqué de le paralyser. Zap, et il perd tout contrôle neuromusculaire. Pendant assez longtemps pour qu'on lui attache les poignets et les chevilles.

– Ces marques restent combien de temps, normalement ?

– Sur un sujet vivant, elles disparaissent au bout de deux heures.

– Et sur un sujet mort ?

– La mort stoppe le processus cutané. Voilà pourquoi nous pouvons encore les voir. Même si elles ont presque disparu.

– Il serait donc mort dans les deux heures qui ont suivi ce choc électrique ?

– Exact.

– Mais un Taser ne vous met hors circuit que pour quelques minutes, objecta Korsak. Cinq, dix au maximum. Pour que Yeager reste neutralisé, il aurait fallu d'autres chocs.

– C'est pourquoi nous allons continuer à chercher d'autres marques, répondit Isles.

Elle fit descendre le faisceau de la lampe le long du torse, le braqua impitoyablement sur les parties génitales. Jusqu'à cet instant, Rizzoli avait évité de regarder cette zone de l'anatomie de Yeager. Elle avait toujours considéré qu'examiner les organes sexuels d'un mort constituait une intrusion cruelle, un outrage de plus, une humiliation supplémentaire infligée au corps de la victime. Maintenant que la

lampe éclairait son scrotum et son pénis mou, la profanation de Richard Yeager semblait totale.

– En voici d'autres, annonça la légiste, essuyant une tache de sang pour révéler la peau. Là, dans la partie inférieure de l'abdomen.

– Et sur la cuisse, dit Rizzoli à voix basse.

Isles leva les yeux.

– Où ça ?

Rizzoli indiqua les marques révélatrices, juste à gauche du scrotum. Voilà donc les terribles derniers moments de Richard Yeager, pensa-t-elle. Pleinement conscient mais incapable de bouger. Il ne peut pas se défendre. Les muscles saillants, les heures passées au club de sport ne servent finalement à rien parce que son corps refuse de lui obéir. Ses membres gisent, inutiles, court-circuités par l'orage électrique qui a parcouru son système nerveux en crépitant. On le traîne hors de sa chambre, impuissant comme une vache hébétée menée à l'abattoir. On l'adosse au mur, pour qu'il assiste à ce qui va suivre.

Mais l'effet du Taser est bref, et bientôt ses muscles se contractent. Ses doigts se replient et forment des poings. La vue des souffrances de sa femme suscite en lui un flot de rage et d'adrénaline. Cette fois, quand il décide de bouger, ses muscles obéissent. Il tente de se lever, mais le bruit de la tasse tombant de ses cuisses le trahit.

Une autre décharge du Taser, et il s'effondre, désespéré, tel Sisyphe retombant au pied de la colline.

Rizzoli regarda le visage de Yeager, ses paupières relevées, et pensa aux dernières images que son cerveau avait enregistrées. Ses jambes qui ne lui étaient d'aucun secours. Sa femme, vaincue, sur la carpette beige. Et le couteau dans la main du chasseur s'approchant pour la mise à mort.

Il y a beaucoup de bruit dans la salle commune, où les hommes vont et viennent comme les bêtes en cage qu'ils sont. Le téléviseur braille, les marches métalliques de l'escalier conduisant aux cellules du niveau supérieur claquent à chaque pas. Nous sommes constamment dans le champ de vision des gardiens. Il y a des caméras partout, dans les douches et même aux toilettes. A travers les vitres du poste de garde, nos surveillants nous regardent nous agiter, en bas dans la fosse. Ils voient le moindre de nos gestes. Le pénitencier Souza-Baranowski est un établissement de six étages, le plus récent du système pénitentiaire du Massachusetts, une merveille technique. Les serrures sans clef sont

commandées par des terminaux informatiques de la tour de garde. Les ordres nous sont communiqués par des voix désincarnées sortant de haut-parleurs. Les portes de toutes les cellules de ce bloc peuvent être ouvertes ou refermées par télécommande, sans qu'un être humain n'apparaisse. Il y a des jours où je me demande si nos gardiens sont de chair et de sang ou si les silhouettes que nous apercevons derrière des parois de verre ne sont pas des robots animés électroniquement, torsos qui pivotent, têtes qui s'inclinent. Que ce soit par l'homme ou par la machine, je suis surveillé. Cela ne me dérange pas, pourtant, car ils ne peuvent pas voir dans mon esprit ; ils ne peuvent pas pénétrer dans le sombre paysage de mes fantasmes. Ce monde n'appartient qu'à moi.

Assis dans la salle commune, devant la télé qui diffuse les informations de six heures, je vagabonde dans ce paysage. La journaliste qui sourit sur l'écran m'accompagne. J'imagine sa chevelure répandue en une flaque noire sur l'oreiller. Je vois la sueur luire sur sa peau. Dans mon monde, elle ne sourit pas, oh, non. Dans ses yeux écarquillés, les pupilles dilatées sont des mares sans fond. Ses lèvres se retroussent en une grimace de terreur. Tout cela, je l'imagine en contemplant la jolie journaliste en tailleur vert jade. Je vois son sourire, j'entends ses commentaires modulés et je me demande comment seraient ses cris.

Une autre image apparaît alors sur l'écran et je perds tout intérêt pour la présentatrice. Un reporter se tient devant la maison du Dr Richard Yeager, à Newton. D'une voix sombre, il annonce que deux jours après le meurtre du médecin et l'enlèvement de sa femme, la police n'a toujours aucune piste. Je connais l'affaire du Dr Yeager et je me penche en avant, fixant intensément l'écran, attendant...

Je la vois enfin.

La caméra a basculé vers la maison et elle la prend en gros plan au moment où elle sort par la porte de devant. Un homme corpulent la suit. Ils discutent dans le jardin sans se rendre compte immédiatement que le cameraman de la télévision a zoomé sur eux. L'homme a un air grossier et porcin avec ses bajoues, ses quelques mèches de cheveux rabattues sur un crâne chauve. Près de lui, elle semble toute petite, insignifiante. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas vue, et elle a beaucoup changé. Oh, elle a toujours sa crinière de boucles noires indisciplinées et porte encore un de ses tailleurs-pantalons bleu marine – veste trop grande baillant autour de ses épaules, coupe peu flatteuse pour sa silhouette menue, mais son visage est différent. Naguère il était énergique et assuré, pas particulièrement joli mais frappant, à cause de la vive intelligence des yeux. Maintenant elle a l'air lasse et troublée. Elle a perdu du poids. Je discerne de nouvelles ombres sur ses traits, dans le creux de ses joues.

Soudain elle remarque la caméra et la fixe, les yeux droit dans

l'objectif, et c'est comme si elle me voyait, comme si elle se tenait devant moi en chair et en os. Nous avons vécu des choses ensemble, elle et moi, nous avons partagé des moments si intimes que nous sommes liés à jamais tels des amants.

Je me lève du canapé et m'approche du poste, presse une main contre l'écran. Je n'écoute pas la voix off du reporter, je me concentre uniquement sur son visage. Ma petite Janie. Tes mains te tourmentent-elles encore ? Te frottes-tu encore les paumes, comme au tribunal, comme si tu avais une écharde enfoncée dans ta chair ? Penses-tu comme moi que les cicatrices sont des preuves d'amour ? De petits souvenirs de ma considération pour toi ?

– Dégage de là, on voit plus le poste ! crie quelqu'un.

Je ne bouge pas. Planté devant l'écran, je touche son visage et je me rappelle la façon dont ses yeux sombres me regardaient avec soumission. Je me rappelle la douceur de sa peau. Une peau parfaite, sans la moindre touche de pinceau à maquillage.

– Vire, connard !

Tout à coup elle disparaît, remplacée par la présentatrice en veste vert jade. Quelques instants plus tôt, je me serais contenté dans mes fantasmes de ce mannequin bien élevé. Maintenant elle me paraît fade, un joli visage de plus, une autre gorge tendre. Il a suffi de l'image entrevue de Jane Rizzoli pour me rappeler ce qu'est une vraie proie.

Je retourne au canapé et reste assis devant une publicité pour les voitures Lexus. Mais je ne regarde plus la télé. Je me souviens de ce que c'était qu'être libre. De marcher dans les rues de la ville en respirant l'odeur des femmes qui passaient près de moi. Pas ces extraits de fleurs artificiels qui sortent d'un flacon, mais l'odeur de transpiration d'une femme, de ses cheveux chauffés par le soleil. Les jours d'été, je me joignais aux piétons qui attendaient que le feu devienne vert pour traverser. Dans la cohue d'une rue animée, quelle femme remarquerait que l'homme qui se tient derrière elle s'est penché pour renifler ses cheveux ? Qu'il fixe son cou, cherche les endroits où le poulx palpite, où, il le sait, la peau a l'odeur la plus douce ?

Le feu passe au vert, la foule s'ébranle et la femme s'éloigne, sans savoir, sans soupçonner que le chasseur a senti son odeur.

– La chemise de nuit pliée ne signifie pas en soi que vous avez affaire à un copieur, déclara le Dr Lawrence Zucker. C'est une simple démonstration de sang-froid. Le tueur montre qu'il maîtrise les victimes. Et le lieu de crime.

– Comme le faisait Warren Hoyt, dit Rizzoli.

– D'autres meurtriers aussi. Ce n'est pas une exclusivité du Chirurgien.

Le Dr Zucker la considéra avec une lueur étrange, presque sauvage, dans le regard. Il était professeur de psychologie criminelle à la Northeastern University, et la police de Boston le consultait fréquemment. Il avait travaillé avec la Brigade criminelle pendant l'enquête sur le Chirurgien, l'année précédente, et le profil qu'il avait établi pour le sujet inconnu s'était révélé étonnamment exact. Parfois, Rizzoli se demandait s'il était lui-même tout à fait normal. Seul un homme familier du territoire du mal aurait pu pénétrer aussi profondément dans l'esprit d'un Warren Hoyt. Elle n'avait jamais été à l'aise avec Zucker, dont la voix basse, insinuante, et les regards intenses la faisaient se sentir envahie et vulnérable. Mais il était de ces rares personnes qui avaient véritablement compris Hoyt. Peut-être comprendrait-il aussi un imitateur.

– Il n'y a pas que la chemise de nuit, insista-t-elle. Il y a d'autres similarités. Le ruban adhésif pour attacher la victime.

– Là encore, ce n'est pas une exclusivité. Vous ne regardez jamais la série *MacGyver* ? Il nous a montré les mille et une utilisations possibles du ruban adhésif.

– Intrusion de nuit par une fenêtre. Victimes surprises dans leur lit...

– Quand elles sont le plus vulnérables. C'est un moment logique pour leur tomber dessus.

– Unique entaille en travers de la gorge.

Zucker haussa les épaules.

– Une façon efficace et silencieuse de tuer.

Rizzoli revint à la charge :

– Mais mettez tout ensemble : chemise de nuit pliée, ruban adhésif, facon d'entrer, coup de grâce...

– Et vous obtenez un sujet inconnu qui choisit des options assez courantes. Même la tasse à thé sur les cuisses de la victime est une variante d'une technique déjà utilisée par des violeurs en série. Ils placent une assiette ou un plat sur le mari. Ces méthodes sont courantes parce qu'elles marchent.

Agacée, Rizzoli tira de son sac les photos de lieu de crime de Newton et les étala sur le bureau de Zucker.

– Nous essayons de retrouver une femme qui a disparu, docteur

Zucker. Jusqu'ici nous n'avons aucune piste. Je n'ose pas penser à ce qu'elle subit en ce moment... si elle est encore en vie. Alors, regardez bien ces photos et parlez-moi de ce sujet inconnu. Dites-moi comment le trouver. Comment la trouver.

Il chaussa ses lunettes et prit la première photo, l'examina un moment en silence puis passa à la suivante. On n'entendait que le craquement de son fauteuil en cuir et, de temps à autre, un grognement d'intérêt. Par la fenêtre, Rizzoli pouvait voir le campus de l'université, presque désert en cette journée d'été. Quelques étudiants se prélassaient sur la pelouse, leurs livres et leurs sacs autour d'eux. Elle les envoyait, elle envoyait leurs journées insouciantes et leur innocence. Leur confiance aveugle en l'avenir. Et leurs nuits que n'interrompaient pas des rêves sombres.

– Vous dites que vous avez trouvé du sperme.

A contrecœur, elle quitta les étudiants étendus au soleil pour revenir à Zucker.

– Oui, répondit-elle. Sur la carpe ovale de cette photo. Le labo confirme qu'il n'appartenait pas au mari et on a entré l'ADN sur la banque de données du CODIS.

Le CODIS était une banque de données nationale rassemblant les empreintes génétiques de milliers de criminels condamnés ainsi que des échantillons non identifiés qui provenaient de lieux de crime dispersés dans tout le pays.

– Je doute que votre SI soit assez imprudent pour se faire identifier comme ça. Non, je parie que son ADN ne figure pas dans le CODIS, dit Zucker, levant les yeux de la photo. Et je parie qu'il n'a pas laissé d'empreintes digitales.

– Rien qui soit sorti de l'AFIS. Malheureusement, les Yeager avaient reçu chez eux une cinquantaine de personnes au moins après l'enterrement de la mère de M^{me} Yeager. Ce qui veut dire que nous avons un tas d'empreintes non identifiées.

Le professeur étudia la photo de Richard Yeager adossé au mur taché de sang.

– Ce meurtre a été commis à Newton.

– Oui.

– Normalement, vous ne devriez pas participer à l'enquête. Pourquoi vous en occupez-vous ?

Il leva de nouveau les yeux, et son regard plongea dans celui de Rizzoli avec une intensité dérangeante.

– C'est à la demande de l'inspecteur Korsak...

– Qui est officiellement chargé de cette affaire. Exact ?

– Exact. Mais...

– Il n'y a pas assez de meurtres à Boston pour vous tenir occupée ? Pourquoi éprouvez-vous le besoin de vous charger de celui-là ?

Elle soutint son regard et eut l'impression qu'il s'était introduit dans son esprit, qu'il fouinait à l'intérieur, cherchait le point faible à tourmenter.

– Je vous l'ai dit. Cette femme vit peut-être encore.

– Et vous voulez la sauver.

– Pas vous ? répliqua-t-elle.

– Je suis simplement curieux, inspecteur, répondit Zucker, aucunement affecté. Avez-vous parlé à quelqu'un de l'affaire Hoyt ? De son impact sur vous, je veux dire ? Personnellement ?

– Je ne suis pas sûre de comprendre ce que vous voulez dire.

– Vous vous êtes fait aider ?

– Vous me demandez si j'ai vu un psy ?

– Cela a dû être une terrible épreuve, ce qui vous est arrivé dans ce sous-sol. Warren Hoyt vous a fait subir des choses qui hanteraient tous les flics. La plupart seraient restés traumatisés. Flash-back. Cauchemars. Dépression.

– Ces souvenirs ne sont pas très drôles, mais je m'en accommode.

– C'est votre façon habituelle de réagir, n'est-ce pas ? Encaisser. Ne jamais se plaindre.

– Je râle, comme tout le monde.

– Mais jamais à propos de choses qui vous feraient paraître faible. Ou vulnérable.

– Je ne supporte pas les pleurnicheuses. Je refuse d'en être une.

– Je ne parle pas de pleurnicher. Je parle d'avoir la franchise de reconnaître que vous avez des problèmes.

– Quels problèmes ?

– A vous de me le dire, inspecteur.

– Non, à vous. Puisque vous pensez que je débloque complètement.

– Je n'ai pas dit ça.

– Mais vous le pensez.

– C'est vous qui avez utilisé ce terme, « débloquer ». C'est-ce que vous ressentez ?

– Ecoutez, je suis venue pour ça, repartit Rizzoli en montrant les photos. Pourquoi est-ce qu'on parle de moi ?

– Parce que, quand vous regardez ces photos, vous ne voyez que Warren Hoyt. Je me demande pourquoi.

– Affaire classée. Je suis passée à autre chose.

– Vraiment ?

La question, posée d'une voix douce, la réduisit au silence. Elle ne supportait pas ses manières d'inquisiteur. Elle ne supportait pas, surtout, qu'il ait décelé une vérité qu'elle ne pouvait pas admettre. Warren Hoyt avait en effet laissé des cicatrices. Un simple coup d'œil à ses mains suffisait à lui rappeler les sévices qu'il lui avait infligés. Mais le pire n'était pas physique. Ce qu'elle avait perdu l'été dernier dans ce sous-sol obscur, c'était son sentiment d'invincibilité. Sa confiance en elle. Warren Hoyt lui avait révélé combien elle était en fait vulnérable.

– Je ne suis pas venue pour parler de Warren Hoyt.

– Cependant, vous êtes ici à cause de lui.

– Non, je suis ici parce que je note des ressemblances entre les deux tueurs. Et je ne suis pas la seule. L'inspecteur Korsak aussi. Alors, restons sur le sujet, d'accord ?

Il la regarda avec un sourire mielleux.

– D'accord.

– Alors, ce SI ? reprit-elle en tapotant les photos. Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur lui ?

Le Dr Zucker se concentra de nouveau sur la photo de Richard Yeager.

– Votre sujet inconnu est manifestement organisé. Mais vous le savez déjà. Il est venu bien préparé. Le diamant, le pistolet incapacitant, le ruban adhésif. Il a neutralisé le couple avec une rapidité qui amène à se demander... Aucune possibilité d'une autre présence ? Un complice ?

– Nous n'avons qu'une série d'empreintes de pas.

– Alors, votre gars est très efficace. Et méticuleux.

– Pourtant, il a laissé son sperme sur la carpe. Il nous a livré la clef de son identité. C'est une énorme erreur.

– Oui. Et il le sait.

– Alors pourquoi avoir violé cette femme dans la maison ? Pourquoi ne pas l'avoir fait plus tard, dans un endroit plus sûr ? S'il

est assez organisé pour pénétrer dans la maison, neutraliser le mari...

– C'est peut-être ça, le véritable but.

– Quoi ?

– Réfléchissez. Le Dr Yeager est assis là, ligoté et impuissant. Contraint de regarder un autre homme prendre possession de sa propriété.

– Propriété, répéta Rizzoli.

– Dans l'esprit du sujet, c'est-ce qu'est cette femme. La propriété d'un autre homme. La plupart des prédateurs sexuels ne prennent pas le risque de s'attaquer à un couple. Ils choisissent une femme seule, une proie facile. La présence d'un homme dans le tableau rend la chose dangereuse. Pourtant, ce sujet savait forcément qu'il y avait un mari dans le tableau. Et il est venu préparé à l'affronter. Est-ce que ça ne pourrait pas faire partie du plaisir ? Avoir un public ?

Un public d'une seule personne. Rizzoli baissa les yeux vers la photo de Yeager affalé contre le mur. Oui, c'était l'impression qu'elle avait eue immédiatement en entrant dans la salle de séjour.

Zucker porta son regard vers la fenêtre, laissa un moment s'écouler, puis reprit d'un ton bas et endormi, comme si les mots lui venaient en état de rêverie :

– Il s'agit de pouvoir. De maîtrise. De domination sur un autre. Pas seulement la femme, l'homme aussi. C'est peut-être même l'homme qui l'excite vraiment, qui constitue une partie essentielle de son fantasme. Notre sujet connaît les risques mais il ne peut s'empêcher de céder à ses pulsions. Ses fantasmes le dominent comme lui, à son tour, domine ses victimes. Il est tout-puissant. L'ennemi est assis par terre, immobilisé et sans défense, et notre sujet fait comme toutes les armées victorieuses. Il a capturé l'ennemi, il viole la femme. Son plaisir est accru par la défaite totale du Dr Yeager. Ce viol est plus qu'une agression sexuelle, c'est une démonstration de pouvoir masculin. La victoire d'un homme sur un autre. Le conquérant prend possession du butin.

Dehors, les étudiants rassemblaient leurs affaires, brossaient les brins d'herbe accrochés à leurs vêtements. Le soleil de l'après-midi baignait la scène d'un or brumeux. Qu'est-ce que la journée leur réserve ? se demanda Rizzoli. Une soirée de détente passée à boire de la bière et à bavarder autour d'une pizza. Suivie d'un sommeil profond, sans cauchemars. Le sommeil de l'innocent.

Quelque chose que je ne connaîtrai plus jamais.

Son téléphone portable émit une petite musique.

– Excusez-moi, dit-elle à Zucker en ouvrant l'appareil.

L'appel émanait d'Erin Volchko, du labo des « Cheveux et Fibres ».

– J'ai examiné les bandes de ruban adhésif retrouvées sur le corps du Dr Yeager, dit Volchko. J'ai déjà faxé mon rapport à l'inspecteur Korsak mais je sais que vous tenez à être mise au courant vous aussi.

– Qu'est-ce qu'on a ?

– Un certain nombre de poils châains pris dans la substance adhésive. Arrachés à la victime quand on a décollé les bandes.

– Des fibres ?

– Aussi. Mais le plus intéressant, c'est le cheveu brun de vingt et un centimètres retrouvé sur la bande entourant les chevilles de la victime.

– Sa femme est blonde.

– Je sais. C'est pour ça que c'est intéressant.

Le sujet inconnu, pensa Rizzoli. Ça provient du tueur.

– Il y a des cellules épithéliales ?

– Oui.

– Alors, on pourra avoir l'ADN. S'il correspond à celui du sperme...

– Ce ne sera pas le cas.

– Comment vous le savez ?

– Parce qu'il est impossible que ce cheveu appartienne au tueur, déclara Erin. A moins qu'il ne soit un zombie.

Pour se rendre au labo de la police, il suffisait aux inspecteurs de la Brigade criminelle de Boston de faire une courte marche dans un couloir plaisamment ensoleillé jusqu'à l'aile sud du bâtiment de Schroeder Plaza. Rizzoli l'avait emprunté d'innombrables fois, le regard s'égarant souvent vers les fenêtres qui donnaient sur le quartier agité de Roxbury où, la nuit, les magasins étaient barricadés par des grilles et des rideaux de fer, où toutes les voitures en stationnement étaient équipées de systèmes d'alarme. Ce jour-là, obnubilée par sa recherche de réponses, elle ne tourna même pas la tête et alla droit à la salle S269, « Cheveux et Fibres ».

Dans cette pièce sans fenêtre, encombrée de microscopes et d'un chromatographe, le médecin légiste Erin Volchko régnait en maître. Coupée de la lumière du jour et du paysage extérieur, elle se concentrait sur le monde placé sous l'objectif de son microscope. Elle avait les yeux plissés, le front perpétuellement froncé d'une femme qui a trop longtemps regardé dans un oculaire. Lorsque Rizzoli entra dans la salle, Erin pivota sur elle-même pour lui faire face et annonça :

– Je viens de le mettre sous le microscope pour vous.

Rizzoli s'assit, regarda dans l'oculaire, vit un cheveu barrant horizontalement le champ de l'appareil.

– C'est le long cheveu brun que j'ai trouvé sur le ruban liant les chevilles du Dr Yeager. Il est le seul de cette longueur pris dans la substance adhésive. Les autres sont des poils courts arrachés aux membres de la victime, plus un cheveu collé au ruban qui lui couvrait la bouche. Mais celui-ci est unique. Et intrigant. Il ne correspond ni aux cheveux de la victime ni à ceux récupérés sur la brosse de sa femme.

Rizzoli déplaça le champ du microscope, inspectant le cheveu sur toute sa longueur.

– Il est humain, c'est sûr ?

– Absolument.

– Alors pourquoi il ne pourrait pas appartenir au tueur ?

– Regardez bien. Dites-moi ce que vous voyez.

Rizzoli s'efforça de se remémorer tout ce qu'elle avait appris sur l'examen scientifique des cheveux. Elle savait qu'Erin devait avoir une raison de lui faire remonter systématiquement le parcours de sa recherche, elle sentait une excitation contenue dans sa voix.

– Ce cheveu est incurvé, degré de courbure 0,1 ou 0,2. Et vous m'avez dit que la tige fait vingt et un centimètres.

– Dans la moyenne pour une femme. Un peu long pour un homme.

– C'est la longueur qui vous intéresse ?

– Non. La longueur ne nous donne pas le sexe.

– Alors, sur quoi je suis censée me concentrer ?

– Le segment proximal. La racine. Vous ne remarquez rien de curieux ?

– Elle a l'air un peu effilochée. Comme une brosse.

– C'est exactement le terme que j'emploierais. Nous appelons ça une racine terminée en brosse. C'est une série de fibrilles corticales. En examinant la racine, nous pouvons établir à quel stade de croissance était ce cheveu. Vous risquez une estimation ?

Rizzoli observa le segment proximal, sa gaine arachnéenne.

– Il y a quelque chose de transparent collé à la racine.

– Une cellule épithéliale, dit Erin.

– Ce qui signifie qu'il était en phase de croissance active.

– Oui. La racine elle-même est légèrement élargie, donc le cheveu terminait sa phase active de croissance. Et la cellule épithéliale pourrait nous donner un ADN.

Rizzoli se redressa, regarda Erin.

– Je ne vois pas le rapport avec les zombies.

La légiste eut un petit rire.

– Je ne parlais pas au sens propre.

– Qu'est-ce que vous vouliez dire, alors ?

– Regardez encore. Remontez à partir de la racine.

Rizzoli colla de nouveau les yeux à l'oculaire, s'arrêta sur un segment plus sombre du cheveu.

– La couleur n'est pas uniforme.

– Continuez.

– Il y a une bande noire sur la tige, pas très loin de la racine. Qu'est-ce que c'est ?

– Ça correspond à l'endroit où le conduit de la glande sébacée pénètre dans le follicule. Cette glande sécrète notamment des enzymes qui décomposent les cellules en une sorte de processus digestif. Cela provoque ce renflement et cette bande sombre près de la racine du cheveu. C'est-ce que je voulais vous montrer. La présence de cette bande exclut toute possibilité que le cheveu ait appartenu à votre sujet. Il est peut-être tombé de ses vêtements. Mais pas de sa tête.

– Pourquoi ?

– De même que la racine en brosse, c'est un phénomène qui ne survient qu'après la mort.

Rizzoli releva brusquement la tête, regarda Erin.

– Après la mort ?

– Exactement. Le cheveu provient d'un cuir chevelu en décomposition. Ces phénomènes sont classiques et typiques du processus de décomposition. A moins que votre tueur ne soit revenu d'entre les morts, ce cheveu ne provient pas de sa tête.

Il fallut un moment à l'inspecteur pour recouvrer sa voix.

– Ces phénomènes se produisent combien de temps après la mort ?

– Malheureusement, nous ne pouvons pas le déterminer.

« Le cheveu a pu être arraché du cuir chevelu du mort à n'importe quel moment entre huit heures et plusieurs semaines après le décès. Les cheveux de corps embaumés depuis des années peuvent aussi présenter cet aspect.

– Et si on détache le cheveu quand la personne est encore vivante ? Et qu'on le laisse comme ça un moment ? Le même phénomène se produit ?

– Non. Ce type de changement n'apparaît que si le cheveu reste sur la tête de la victime. Il faut qu'il soit détaché plus tard, après la mort.

La légiste soutint le regard sidéré de Rizzoli et conclut :

– Votre sujet inconnu a été en contact avec un cadavre. Ce cheveu s'est accroché à ses vêtements puis est tombé sur le ruban adhésif pendant qu'il attachait les chevilles du Dr Yeager.

– Une autre victime, murmura Rizzoli.

– C'est une possibilité. J'aimerais vous en proposer une autre.

Erin alla à un plan de travail, revint avec un petit plateau sur lequel était posé un morceau de ruban adhésif à l'envers.

– Il entourait les poignets de Yeager. Je veux vous le montrer sous UV. Eteignez, s'il vous plaît.

Rizzoli abaissa l'interrupteur. Dans l'obscurité soudaine, la petite lampe à ultraviolets du médecin avait une étrange lueur bleu-vert. C'était une source lumineuse beaucoup moins puissante que le Crimescope que Mick avait utilisé chez les Yeager, mais le faisceau balayant le ruban n'en révélait pas moins des détails surprenants. Un ruban adhésif abandonné sur un lieu de crime peut-être une véritable mine pour un policier. Des fibres, des poils, des cheveux, des empreintes digitales et même des cellules épidermiques contenant l'ADN d'un criminel peuvent y demeurer collés. Sous les UV, Rizzoli distinguait des grains de poussière et des poils, ainsi que, sur l'un des bords du ruban, une très fine frange de fibres.

– Vous voyez comme ces fibres adhérant à la tranche du ruban présentent un aspect continu ? dit Erin. Il y en a sur toute la longueur du ruban entourant ses poignets et aussi sur celui des chevilles. On dirait presque qu'il a été fabriqué comme ça.

– Mais ce n'est pas le cas ?

– Non. Si vous posez un rouleau de ruban adhésif sur le côté, le bord ramasse tout ce qui se trouve dessous. C'est- ce qui s'est passé. Partout où nous allons, nous prélevons des traces de notre environnement. Et nous les redéposons ailleurs plus tard.

Erin ralluma la lumière.

– Ces fibres sont de quelle nature ? demanda Rizzoli en clignant des yeux.

– Je vais vous montrer.

La légiste remplaça la lamelle du cheveu par une autre.

Jetez un coup d'œil dans le microscope, je vous explique.

Rizzoli regarda dans l'oculaire, vit une fibre sombre, recourbée en forme de C.

– Elle provient du bord du ruban, dit Erin. Avec de l'air chaud, j'ai séparé les diverses couches. Ces fibres bleu foncé sont présentes sur toute la longueur. Maintenant, je vous montre une coupe transversale.

Elle tira une photo d'un dossier et poursuivit :

– Voilà ce que ça donne au microscope électronique. Vous voyez la forme en delta de la fibre ? Comme un petit triangle. On lui donne cette forme à la fabrication pour qu'elle piège moins la poussière. Cette forme en delta est caractéristique des fibres de moquette.

– C'est donc un matériau artificiel ?

– Oui.

– Et la biréfringence ?

Rizzoli savait que la lumière traversant une fibre synthétique ressortait souvent polarisée sur deux plans distincts, comme si elle passait à travers un cristal. Cette double réfraction était appelée biréfringence. Chaque type de fibre présentait un indice caractéristique qu'on pouvait mesurer avec un microscope polarisant.

– Cette fibre particulière a un indice de réfringence de 0,063.

– C'est caractéristique de quelque chose ?

– Du Nylon six, six. Généralement utilisé pour les moquettes parce qu'il ne se tache pas facilement et qu'il est résistant. En l'occurrence, la forme de cette fibre et sa spectrographie aux infrarouges correspondent à un produit de la firme Dupont, l'Antron, utilisé dans la fabrication de moquette.

– Et ce produit est bleu foncé ? Ce n'est pas vraiment une couleur qu'on choisirait pour un intérieur. Ça fait plutôt penser à une moquette de plancher de voiture.

Erin approuva de la tête.

– En fait, cette couleur particulière, le bleu 802, a longtemps été proposée en option pour des modèles de luxe américains. Cadillac et Lincoln, par exemple.

Rizzoli comprit immédiatement où cela les menait.

– Cadillac fabrique des corbillards, dit-elle.

– Lincoln aussi, ajouta Erin avec un sourire.

Les deux femmes pensaient la même chose : le tueur est quelqu'un qui est en contact avec des cadavres dans le cadre de son travail.

Rizzoli songea à toutes les personnes qui pouvaient être en contact avec un mort. Les flics et le médecin légiste. Le pathologiste et son assistant. L'embaumeur et l'entrepreneur de pompes funèbres. Le maquilleur, qui lave les cheveux et applique les produits cosmétiques pour que le cher disparu soit présentable pour les derniers adieux. Le mort passe entre les mains d'une succession de personnes vivantes qui s'occupent de lui, et tous ceux qui ont eu affaire au défunt peuvent garder une trace de ce passage.

Elle regarda Erin.

– La femme qui a disparu. Gail Yeager...

– Eh bien ?

– Sa mère est décédée le mois dernier.

Joëy Valentine redonnait vie aux morts.

Dans la salle de préparation brillamment éclairée de l'entreprise de pompes funèbres Whitney, Rizzoli et Korsak le regardaient fouiller dans sa trousse à maquillage contenant de petits pots de crème éclaircissante, de rouge à joues et de poudre. Comme une trousse à maquillage de comédien, mais ces fards servaient à insuffler de la vie dans la peau cendreuse des cadavres. La voix de velours d'Elvis Presley chantait *Love Me Tender* dans une radiocassette, cependant que Joëy appliquait de la cire à modeler sur les mains du mort, rebouchant les trous et entailles laissés par de multiples cathéters veineux et artériels.

– C'était l'air préféré de M^{me} Ober, dit-il.

Il travaillait en jetant de temps en temps un coup d'œil aux trois photos agrafées au chevalet qu'il avait posé près de la table de préparation. Rizzoli présumait qu'elles représentaient M^{me} Ober, bien que la femme vivante des photos ressemblât peu au cadavre délabré et grisâtre sur lequel Joëy s'affairait.

– D'après son fils, c'était une fan d'Elvis, poursuivit-il. Elle était allée trois fois à Graceland. Il m'a apporté cette cassette pour que je l'écoute en la maquillant. J'essaie toujours d'écouter leur chanson ou leur air préféré, vous savez. Ça m'aide à me faire une idée. On apprend beaucoup de choses sur une personne rien qu'en écoutant la musique qu'elle aimait.

– Et c'est censé ressembler à quoi, une fan d'Elvis ? demanda Korsak.

– Oh, vous savez bien : rouge à lèvres plus vif, coiffure plus volumineuse. Rien à voir avec quelqu'un qui écoute, disons, Chostakovitch.

– Quelle musique elle écoutait, M^{me} Hallowell ?

– Je ne me souviens pas vraiment.

– Vous vous êtes occupé d'elle il y a un mois seulement.

– Oui, mais je ne me rappelle pas toujours les détails.

Ayant terminé le rebouchage des mains à la cire, Joëy alla au bout de la table et se mit à hocher la tête au rythme de *You Ain't Nothing but a Hound Dog*. Avec son jean noir et ses Doc Martens, il avait l'air d'un jeune peintre branché contemplant une toile vierge. Mais sa toile était en l'occurrence de la chair froide, et son pinceau la brosse à maquillage.

– Une touche de blush bronze, je pense, dit-il avant de tendre la main vers le pot approprié.

Avec une spatule, il mélangea des couleurs sur une palette en inox.

– Ouais, ça paraît bien pour une vieille fan d’Elvis.

Il appliqua le fard sur les joues de la morte, remonta jusqu’à la naissance des cheveux, où des racines argentées apparaissaient en dépit de la teinture noire.

– Vous vous souvenez peut-être d’avoir parlé à la fille de M^{me} Hallowell, dit Rizzoli en lui montrant une photo de Gail Yeager.

– Vous devriez demander à M. Whitney, c’est lui qui s’occupe de tous les arrangements. Je ne suis que son assistant.

– Mais vous avez sûrement discuté avec M^{me} Yeager du maquillage de sa mère pour l’enterrement. Puisque vous préparez les morts.

Le regard de Joëy s’attarda sur la photo de Gail Yeager.

– Je me souviens que c’était une femme vraiment gentille, dit-il à voix basse.

– « Etait » ? releva Rizzoli en lui lançant un regard interrogateur.

– Ecoutez, je regarde les infos. Vous croyez qu’elle est encore en vie, vous ?

Joëy se retourna et plissa le front en découvrant Korsak qui fouinait dans les placards de la salle de préparation.

– Euh... inspecteur ? Vous cherchez quelque chose en particulier ?

– Nan. Je me demandais simplement ce qu’on range dans les placards d’une entreprise de pompes funèbres, répondit l’inspecteur, tendant la main vers une étagère. Hé, c’est un fer à friser, ça ?

– Oui. Nous faisons les shampooings et les ondulations. La manucure. Tout pour que nos clients soient à leur avantage.

– Il paraît que vous êtes bon.

– Ils ont tous été satisfaits de mon travail.

Korsak s’esclaffa.

– Ils vous l’ont dit ?

– Je parle des familles. Les familles sont satisfaites.

Korsak reposa le fer à friser.

– Ça fait combien de temps que vous travaillez pour M. Whitney ? Sept ans ?

– A peu près.

– Vous avez commencé juste après le lycée, alors.

– Au début, je lavais ses corbillards. Je nettoyait la salle de

préparation. Je répondais aux appels de nuit et j'allais chercher les corps. Et puis M. Whitney m'a demandé de l'aider pour l'embaumement. Maintenant qu'il prend de l'âge, je fais presque tout, ici.

– Vous avez un diplôme d'embaumeur, je suppose ?

Un silence.

– Euh, non. J'ai jamais fait la demande. J'aide seulement M. Whitney.

– Pourquoi vous faites pas la demande ? Vous monteriez d'un cran, non ?

– Je suis content comme ça.

Jøey ramena son attention sur M^{me} Ober, dont le visage avait pris une teinte rosée. A l'aide d'une brosse, il entreprit de colorer en brun les sourcils gris, ses mains se mouvant avec une délicatesse presque tendre. A un âge où la plupart des jeunes gens sont impatients d'empoigner la vie, Jøey Valentine avait choisi de passer ses journées avec les morts. Il était allé prendre des corps dans les hôpitaux et les maisons de retraite, il les avait amenés dans cette salle nette et claire. Il les avait lavés et séchés, il leur avait appliqué des crèmes et des poudres pour donner l'illusion de la vie. En colorant les joues de M^{me} Ober, il murmura :

– Bien. Oui, c'est vraiment bien. Vous serez superbe, comme ça...

– Donc, vous travaillez ici depuis sept ans, hein ? fit Korsak.

– Je viens de vous le dire.

– Et vous n'avez jamais cherché à obtenir, euh... une qualification professionnelle ?

– Pourquoi vous demandez encore ça ?

– C'est parce que vous saviez que vous ne l'obtiendriez pas ?

Jøey se figea, le tube de rouge au-dessus des lèvres de la morte.

– Le vieux M. Whitney sait que vous avez un casier ? poursuivit Korsak.

Jøey leva enfin les yeux.

– Vous ne lui avez pas dit, au moins ?

– J'aurais peut-être dû. Vu la trouille que vous avez flanquée à cette pauvre fille.

– J'avais dix-huit ans. C'était une erreur...

– Une erreur ? T'as pas maté à la bonne fenêtre ? Tu t'es gouré de fille ?

– On allait au lycée ensemble ! Ce n'est pas comme si je la connaissais pas !

– Parce que tu mates seulement les filles que tu connais ? Tas fait autre chose pour quoi tu t'es pas fait prendre ?

– Je vous dis que c'était une erreur !

– Tu serais pas entré en douce dans la maison d'une fille ? Monté à sa chambre ? Pour piquer un petit quelque chose comme un soutien-gorge ou une culotte ?

– Oh, mon Dieu, gémit Joey en regardant le tube qu'il venait de laisser tomber.

Il avait l'air sur le point de vomir.

– Tu sais, les voyeurs passent souvent à d'autres choses, insista Korsak, implacable. De vilaines choses.

Joey alla à la radiocassette et l'arrêta. Dans le silence qui suivit, il se tint devant la fenêtre qui donnait sur le cimetière, le dos tourné aux inspecteurs.

– Vous voulez foutre ma vie en l'air.

– Non, Joey. On essaie juste d'avoir une conversation franche avec toi.

– M. Whitney n'est pas au courant.

– Et il a pas besoin de l'être.

– A condition que ?

– Où tu étais, dimanche soir ?

– Chez moi.

– Tout seul ?

Joey soupira.

– Ecoutez, je sais où vous voulez en venir. Mais je vous l'ai dit, je connaissais à peine M^{me} Yeager. Je me suis juste occupé de sa mère. J'ai fait du bon boulot, vous savez. Tout le monde me l'a dit après. Elle avait l'air vivante.

– Ça te dérangerait qu'on jette un coup d'œil dans ta voiture ?

– Pour quoi faire ?

– Simple vérification.

– Oui, ça me dérangerait. Mais vous le ferez quand même, hein ?

– Seulement avec ta permission.

Après une pause, Korsak reprit :

– La coopération, ça marche dans les deux sens, tu sais.

Joëy continuait à regarder par la fenêtre.

– Il y a un enterrement, aujourd'hui, dit-il d'une voix étouffée. Vous voyez toutes ces limousines ? Depuis tout gosse, j'aime regarder les cortèges funèbres. C'est beau. C'est digne. C'est la seule chose que les gens font encore bien. La seule chose qu'ils n'aient pas gâchée. Pas comme les mariages, avec ces singerie comme sauter d'un avion. Ou dans une piscine, devant les caméras de la télé. Aux enterrements, les gens montrent encore le respect qui s'impose...

– Ta voiture, Joëy.

Il se retourna enfin, s'approcha de l'un des classeurs, prit un trousseau de clefs dans un tiroir et le tendit à Korsak.

– C'est la Honda marron.

Dans le parking, Rizzoli et Korsak examinaient la moquette taupe qui tapissait le coffre de la voiture de Joëy Valentine.

– Merde, maugréa Korsak en refermant le coffre. Mais j'en ai pas fini avec ce type.

– Vous n'avez pas la moindre chose contre lui.

– Vous avez vu ses chaussures ? Du 43, j'ai l'impression. Et le corbillard a une moquette bleu marine.

– Comme des milliers d'autres voitures. Ça ne fait pas de lui votre homme.

– En tout cas, c'est sûrement pas le vieux Whitney.

Le patron de Joëy, Léon Whitney, avait soixante-six ans.

– On a déjà l'ADN du SI, continua Korsak. Tout ce qu'il nous faut, c'est celui de Joëy.

– Vous croyez qu'il va cracher dans une tasse pour vous ?

– S'il veut garder son boulot, il fera le beau devant moi comme un chien.

Rizzoli regarda, de l'autre côté de la route ondulant de chaleur, le cimetière où le cortège funèbre descendait dignement l'allée sinueuse vers la sortie. Une fois les morts enterrés, la vie continue, pensa-t-elle. Si grande que soit la tragédie, la vie doit toujours continuer. Et moi aussi.

– Je ne peux plus passer mon temps sur cette affaire, déclara-t-elle.

– Quoi ?

– J’ai mon propre boulot qui m’attend. Et je ne crois pas qu’elle ait quelque chose à voir avec Warren Hoyt.

– Vous disiez pas ça il y a trois jours.

– Je me trompais.

Rizzoli traversa le parking en direction de sa voiture, ouvrit la portière, baissa les vitres. Une vague de chaleur s’échappant de l’intérieur recuit se rua sur elle.

– J’ai dit quelque chose qui vous a pas plu ? demanda Korsak.

– Non.

– Alors, pourquoi vous laissez tomber ?

Elle se glissa derrière le volant et sentit la brûlure du siège, même à travers le tissu de son pantalon.

– J’ai passé une année à essayer de me remettre de ce que m’a fait le Chirurgien, dit-elle. Il faut que j’arrive à l’oublier. Il faut que je cesse de voir sa main partout.

– Vous savez, quelquefois, on a raison de se fier à son instinct.

– Quelquefois, mais c’est tout. Une impression n’est pas un fait. Un instinct de flic, ça n’a rien de sacré. C’est quoi, l’instinct, de toute façon ? Combien de fois les pressentiments se révèlent-ils erronés ?

Elle démarra, répondit elle-même à sa question :

– Trop souvent.

– Alors, j’ai rien dit de mal ?

– Non, fit Rizzoli, et elle claqua la portière.

– Vous êtes sûre ?

Elle le regarda par la fenêtre à la vitre baissée. Il grimaçait dans le soleil, les yeux réduits à des fentes sous la frange broussailleuse des sourcils. Sur ses bras, des poils noirs se hérissaient, épais comme une fourrure, et sa posture, les hanches en avant, les épaules tombantes, faisait penser à un gorille avachi. Non, il n’avait rien dit de mal. Mais elle ne pouvait le regarder sans éprouver un pincement de dégoût.

– Je n’ai plus de temps à consacrer à cette affaire, répondit-elle. Vous savez ce que c’est.

De retour à son bureau, elle se concentra sur la paperasse qui s’était accumulée sur sa table. Au-dessus du tas, le dossier de l’Homme

de l'avion, dont l'identité demeurait inconnue et dont le corps en morceaux attendait encore qu'on le réclame au légiste. Elle avait négligé cette victime trop longtemps. Mais tandis qu'elle ouvrait le dossier et qu'elle examinait les photos de l'autopsie, elle pensait toujours aux Yeager et à un homme dont les vêtements avaient retenu le cheveu d'un mort. Elle parcourut les horaires des atterrissages et des décollages de l'aéroport Logan, mais c'était le visage de Gail Yeager, souriant sur la photo de la commode, qui demeurait dans sa tête. Elle se rappela la galerie de photos de femmes qu'on avait scotchées sur le mur de la salle de réunion, un an plus tôt, pendant l'enquête sur le Chirurgien. Certaines souriaient, le visage photographié alors qu'elles étaient encore de chair chaude, que la vie étincelait encore dans leurs yeux. Elle ne pouvait penser à Gail Yeager sans se rappeler les mortes qui l'avaient précédée.

Elle se demanda si Gail les avait déjà rejointes.

Son bip vibra, telle une décharge électrique provenant de sa ceinture. Signe avertisseur d'une découverte qui bouleverserait sa journée. Elle décrocha le téléphone.

Quelques instants plus tard, elle sortait à la hâte du bâtiment.

Le chien était un labrador beige rendu quasi hystérique par les policiers qui se tenaient à proximité. Il sautait et aboyait au bout de sa laisse attachée à un arbre. Son propriétaire, un homme sec d'une quarantaine d'années en short de coureur, était assis sur un rocher, la tête entre les mains, ignorant les jappements du chien qui implorait son attention.

– Le maître s'appelle Paul Vandersloot. Domicilié dans River Street, à un kilomètre d'ici, dit l'agent Gregory Doud, qui avait déjà protégé le lieu de crime par un demi-cercle de ruban de plastique jaune reliant quelques arbres.

À la lisière du terrain de golf municipal, ils plongeaient le regard dans le bois de la réserve attenante. Située à la pointe sud de la ville de Boston, la réserve de Stony Brook était entourée par un océan de banlieues mais offrait sur ses deux cent vingt hectares un paysage accidenté de collines et de vallées, d'affleurements rocheux et de marais entourés de joncs. En hiver, les skieurs de fond exploraient les quinze kilomètres de pistes du parc ; en été, les joggeurs trouvaient refuge dans ses bois tranquilles.

C'est-ce qu'avait fait M. Vandersloot jusqu'à ce que son chien le mène à ce qui gisait entre les arbres.

– Il dit qu'il vient ici tous les après-midi faire courir son chien, dit l'agent Doud. En général, il commence par remonter la piste de la limite est à travers le bois puis il revient en longeant le terrain de golf. Un parcours d'environ six kilomètres. Il tient son chien en laisse tout le temps. Mais aujourd'hui le chien s'est écarté de lui pour s'enfoncer dans le bois, à l'est, et n'est pas revenu. Vandersloot a couru derrière lui, il est quasiment tombé sur le corps.

Doud jeta un coup d'œil au joggeur, toujours affalé sur le rocher.

– Il a appelé le 911.

– D'un portable ? demanda Rizzoli.

– Non. De la cabine du Thompson Center, là-bas. Je suis arrivé ici à deux heures vingt. J'ai fait attention de toucher à rien. Je me suis avancé juste assez dans le bois pour vérifier que c'était bien un corps. Au bout de cinquante mètres, j'ai senti son odeur. Cinquante mètres

plus loin, je l'ai vu. J'ai reculé aussitôt, j'ai protégé le lieu de crime en barrant les deux extrémités de la piste.

– Les autres sont arrivés quand ?

– Les inspecteurs Sleeper et Crowe vers trois heures. La légiste à trois heures et demie. Je savais pas que vous viendriez aussi.

– Le Dr Isles m'a appelée. Tout le monde s'est garé sur le terrain de golf ?

– Ordre de l'inspecteur Sleeper. Pour qu'on puisse pas voir les véhicules du boulevard Enneking. Que les gens remarquent rien.

– Vous avez eu des journalistes quand même ?

– Non, inspecteur. J'ai pas appelé par radio, j'ai utilisé la cabine au bout de la rue.

– Très bien. Avec un peu de chance, on n'en verra peut-être pas.

– Hum, fit Doud. C'est pas le premier chacal qui se pointe, là-bas ?

Une Marquis bleu foncé traversa la pelouse du terrain de golf et s'arrêta le long du fourgon du médecin légiste. Une silhouette enveloppée familière s'en extirpa et lissa ses cheveux clairsemés sur son crâne.

– Ce n'est pas un reporter, dit Rizzoli. Lui, je l'attendais.

Korsak les rejoignit d'un pas lourd.

– Vous pensez vraiment que c'est elle ? demanda-t-il.

– D'après le Dr Isles, c'est une forte possibilité. Auquel cas, votre meurtre vient de franchir les limites de la ville de Boston, dit Rizzoli, qui se tourna vers Doud. On approche comment pour pas contaminer les lieux ?

– Par l'est, vous risquez rien. Sleeper et Crowe ont déjà filmé l'endroit. Les empreintes de pas et les traces de traînage partent toutes de l'autre direction, du boulevard. Guidez-vous à l'odeur.

Rizzoli et Korsak passèrent sous la tresse de délimitation, pénétrèrent dans le bois. Ce secteur d'arbres de seconde pousse était aussi dense qu'une forêt épaisse. Ils se faufilèrent sous des branches pointues qui leur griffèrent le visage, accrochèrent leur pantalon aux ronces. En arrivant au sentier de la limite est, ils avisèrent un morceau de ruban de plastique jaune fixé à un arbre.

– On dirait que Sleeper nous a laissé une piste à suivre.

Ils traversèrent le sentier, s'enfoncèrent de nouveau dans le bois.

– Bon Dieu, je crois que je le sens déjà, dit Korsak.

Avant même de découvrir le corps, ils entendirent un sinistre

bourdonnement de mouches. Des brindilles sèches se brisaient sous leurs pas en claquant comme des coups de feu. Devant eux, entre les arbres, Sleeper et Crowe grimaçaient de dégoût en chassant les insectes de la main. Le Dr Isles était accroupie, des diamants de soleil pris dans sa chevelure noire. En se rapprochant, ils virent ce quelle faisait.

Korsak émit un grognement.

– Merde, j'ai pas besoin de voir ça.

– Humeur vitrée, dit Isles, et sa voix rauque donnait aux mots une sonorité presque agréable. Cela nous donnera une autre estimation du temps écoulé depuis la mort.

Le moment de la mort sera difficile à déterminer, pensa Rizzoli en baissant les yeux vers le corps nu. Isles l'avait fait rouler sur un drap, le visage vers le haut, les yeux exorbités sous la pression des tissus dilatés par la chaleur à l'intérieur du crâne. Un collier d'hématomes en forme de disque ceignait le cou. Les longs cheveux blonds formaient un paillason raide. L'abdomen était gonflé, le ventre avait pris une couleur vert bile. Des vaisseaux sanguins étaient altérés par la décomposition bactérienne du sang et les veines étaient étonnamment visibles, comme des rivières noires coulant sous la peau. Les deux inspecteurs ne purent s'empêcher de grimacer en voyant Isles transpercer un œil du cadavre avec une aiguille de vingt. Lentement, elle aspira le fluide vitré dans une seringue de dix centimètres cubes.

– Il a l'air bien clair, dit-elle d'un ton satisfait.

Elle plaça la seringue dans une glacière puis se releva et inspecta les lieux de son regard royal.

– La température du foie n'est que de deux degrés inférieure à la température ambiante, reprit-elle. Et il n'y a pas de dommages causés par des insectes ou d'autres animaux. Elle n'est pas ici depuis très longtemps.

– On l'a juste jetée ici ? demanda Sleeper.

– La lividité indique qu'elle est morte le visage tourné vers le haut. Vous voyez comme c'est plus sombre dans le dos, là où le sang s'est accumulé ? Mais quand on l'a trouvée, elle était sur le ventre.

– On l'a amenée ici.

– Il y a moins de vingt-quatre heures.

– Apparemment, elle est morte depuis plus longtemps que ça, fit observer Crowe.

– Oui. Le corps est flasque. La peau commence déjà à se détacher.

– Elle saigne du nez ? dit Korsak.

– Du sang décomposé. Le processus de purge a commencé. Les fluides sont chassés du corps par les gaz qui se forment à l'intérieur.

– La mort remonte à quand ? voulut savoir Rizzoli.

Isles marqua une pause, le regard fixé sur la dépouille boursouflée d'une femme dont ils pensaient tous qu'elle était Gail Yeager. Les mouches voletaient, emplissant le silence de leur bourdonnement avide. Hormis les cheveux blonds, peu de choses rappelaient la femme des photos, qui, d'un sourire, faisait sans doute tourner la tête des hommes. Rappel dérangentant que les bactéries et les insectes réduisent belles et laides à la lugubre égalité de la chair en décomposition.

– Je ne peux pas vous donner de réponse, dit Isles. Pas encore.

– Plus d'un jour ?

– Oui.

– L'enlèvement a eu lieu dimanche soir. La mort pourrait remonter aussi loin ?

– Quatre jours ? Cela dépend de la température ambiante. L'absence de dégâts causés par les insectes m'incline à penser que le corps est resté un moment à l'intérieur, protégé de l'environnement. Une pièce climatisée ralentit la décomposition.

Rizzoli et Korsak échangèrent un regard. Tous deux se posaient la même question : pourquoi le sujet avait-il attendu aussi longtemps pour se débarrasser d'un corps en décomposition ?

Le talkie-walkie de Sleeper crépita et ils entendirent la voix de Doud :

– L'inspecteur Frost vient d'arriver. Et la camionnette de l'ULC est là. Je vous les envoie ?

– Attends un peu, répondit Sleeper.

Il avait déjà l'air épuisé, vidé par la chaleur. Inspecteur le plus âgé de la brigade, il n'était qu'à cinq ans de la retraite et n'avait plus à faire ses preuves. Il regarda Rizzoli.

– On prend le train en marche, sur cette affaire. Vous bossiez dessus avec la police de Newton ?

– Depuis lundi.

– Donc vous allez diriger l'enquête ?

– Oui, répondit Rizzoli.

– Hé, on était les premiers sur les lieux, protesta Crowe.

– L'enlèvement s'est passé à Newton, argua Korsak.

- Mais le corps est maintenant à Boston, répliqua Crowe.
- Bon Dieu, on va pas se chicaner là-dessus, soupira Sleeper.
- L'affaire est pour moi, déclara Rizzoli.

Elle défiait son collègue du regard en s'attendant que leur rivalité éclate, comme toujours. Un coin de la bouche de Crowe se releva pour ébaucher une moue méprisante. Sleeper régla le problème en annonçant dans son talkie-walkie :

- L'inspecteur Rizzoli prend la direction de l'enquête.

Il se tourna de nouveau vers elle et demanda :

- Vous voulez l'ULC maintenant ?

Elle leva les yeux vers le ciel. Il était déjà cinq heures et le soleil avait sombré derrière les arbres.

- Qu'ils viennent pendant qu'ils peuvent encore voir ce qu'ils font.

Un lieu de crime extérieur dans un jour déclinant n'était pas un scénario qu'elle appréciait. Dans un secteur boisé, il y avait toujours des animaux sauvages prêts à descendre des arbres, à éparpiller les restes et à emporter des indices. Les averses lavaient le sang et le sperme, le vent emportait les fibres. Aucune porte n'interdisant les lieux, les curieux pénétraient facilement dans le périmètre délimité. Rizzoli éprouvait donc un sentiment d'urgence quand l'unité de lieu de crime entama son quadrillage avec des détecteurs de métaux, des yeux attentifs et des sacs spécialement destinés à recueillir de macabres trésors.

Lorsque Rizzoli ressortit enfin du bois pour regagner le terrain de golf, elle était sale et en sueur, fatiguée d'écraser des moustiques. Elle s'arrêta pour faire tomber des brindilles de ses cheveux, détacher des bardanes de son pantalon. En se redressant, elle découvrit un homme en costume cravate, les cheveux blond sable, qui se tenait près de la camionnette du service de médecine légale, un portable à l'oreille.

Elle rejoignit l'agent Doud, toujours posté à la limite du périmètre.

- Qui c'est, le costard, là-bas ?
- Il dit qu'il est du FBI.
- Quoi ?
- Il m'a montré sa plaque pour essayer de passer. J'ai répondu qu'il fallait que je voie avec vous d'abord. Ça lui a pas plu.
- Qu'est-ce que les fibbies foutent ici ?
- Vous m'en demandez trop.

Contrariée, Rizzoli examina un moment l'agent fédéral. En tant que

responsable de l'enquête, elle ne voulait rien qui pût contester son autorité, et cet homme à la posture militaire et au costume d'homme d'affaires se comportait déjà comme s'il était chez lui. Elle s'approcha, mais il ne prit acte de sa présence que lorsqu'elle fut à un mètre de lui.

– Excusez-moi, dit-elle, j'ai cru comprendre que vous étiez du FBI ?

Il referma son téléphone d'un geste sec, se tourna vers Rizzoli. Elle vit des traits énergiques, bien dessinés, un regard froid et fermé.

– Je suis l'inspecteur Jane Rizzoli, responsable de l'affaire. Je peux jeter un œil à vos papiers ?

Il plongeait une main sous sa veste, montra sa plaque et, pendant qu'elle l'examinait, elle sentit son regard sur elle. Elle n'aimait pas la façon dont il la toisait en silence, dont il la mettait sur la défensive, comme s'il était le maître de la situation.

– Agent Gabriel Dean, dit-elle en lui rendant la plaque.

– Oui, inspecteur.

– Je peux vous demander ce que le FBI fait ici ?

– On est dans des camps opposés ?

– Je n'ai pas dit ça.

– Vous me donnez la nette impression que je n'ai rien à faire ici.

– Le FBI n'a pas pour habitude d'envoyer des agents sur nos lieux de crime. Je me demande simplement ce qui vous amène.

– Nous avons reçu une note de la police de Newton sur l'affaire Yeager.

La réponse était incomplète. Dean omettait trop de choses, il la forçait à quémander. Rizzoli comprenait parfaitement son jeu : garder des informations pour soi était une forme de pouvoir.

– J' imagine que vous en recevez beaucoup, des notes de routine, fit-elle observer.

– En effet.

– Pour tous les meurtres, non ?

– Nous sommes informés.

– Et celui-ci a quelque chose de spécial ?

Il la regarda avec son expression impassible.

– Je dirais que les victimes sont de cet avis.

La colère se frayait un chemin en elle comme une écharde remontant à la surface.

– On a découvert le corps il y a quelques heures seulement. Les notes sont instantanées, maintenant ?

Les lèvres de Dean esquissèrent un sourire.

– Nous ne sommes pas entièrement hors du coup, inspecteur. Nous vous serions reconnaissants de nous tenir au courant de la progression de votre enquête. Rapports d'autopsie. Indices. Copie de toutes les dépositions des témoins...

– Ça fait beaucoup de paperasse.

– Je m'en rends compte.

– Et vous voulez tout ?

– Oui.

– Pour une raison particulière ?

– Un meurtre et un enlèvement ne peuvent que nous intéresser. Nous souhaitons suivre cette affaire.

Tout imposant qu'il fût, elle n'hésita pas à le défier en s'approchant encore de lui.

– Quand exactement vous comptez prendre la barre ?

– Vous gardez l'affaire. Je ne suis là que pour vous aider.

– Même si je n'en vois pas l'utilité ?

Le regard de l'agent fédéral se porta sur les deux hommes qui venaient de sortir du bois et chargeaient la civière du cadavre dans le fourgon du médecin légiste.

– Peu importe qui dirige l'affaire, non ? dit-il d'un ton calme. Du moment qu'on trouve le sujet inconnu.

Ils regardèrent le fourgon emporter le corps déjà profané vers de nouvelles indignités qui seraient commises cette fois sous la lumière vive de la salle d'autopsie. La réponse de Gabriel Dean lui avait rappelé, avec une clarté accablante, que les questions de juridiction étaient sans importance. Gail Yeager se moquait de l'identité de celui qui capturerait son assassin. Elle ne demandait que justice, quel que fût celui qui la lui apporterait. Cette justice, Rizzoli la lui devait.

– J'apprécie l'offre du Bureau, dit-elle. Mais pour le moment, nous avons la situation en main. Je vous ferai savoir si nous avons besoin de vous.

Là-dessus, elle pivota sur elle-même et s'éloigna. Il la rappela :

– Je crois que vous n'avez pas compris. Nous faisons partie de la même équipe, maintenant.

– Je ne me souviens pas d'avoir sollicité l'aide du FBI.

– C'est passé par le chef de votre unité, le commissaire Marquette. Vous voulez qu'il vous le confirme ? fit Dean en lui proposant son portable.

– J'ai le mien, merci.

– Alors, je vous recommande instamment de l'appeler. Pour que nous ne perdions pas de temps en conflits territoriaux.

Rizzoli était sidérée par la facilité avec laquelle il s'était imposé. Elle l'avait correctement jugé : il n'était pas du genre à demeurer tranquillement sur la touche.

Elle prit son portable, composa un numéro mais, avant que Marquette ne réponde, elle entendit Doud l'appeler.

– L'inspecteur Sleeper pour vous, dit le policier en lui passant son talkie-walkie.

Elle appuya sur le bouton « Emettre ».

– Rizzoli.

– Faudrait que vous reveniez ici, dit la voix de Sleeper par-dessus la friture.

– Pourquoi ?

– Euh... autant que vous voyiez-vous-même. On est à une cinquantaine de mètres au nord de l'endroit où on a trouvé l'autre.

L'autre ?

Elle lança le talkie-walkie à Doud et repartit au pas de charge vers le bois. Elle marchait avec une telle hâte qu'elle ne s'aperçut pas tout de suite que Dean la suivait. En entendant une branche craquer, elle fit volte-face : il était derrière elle, l'expression sinistre et implacable.

Elle repéra les policiers qui formaient un cercle sous les arbres, la tête baissée comme des parents affligés à un enterrement. Sleeper se tourna vers elle.

– Ils venaient juste de terminer un premier passage au détecteur de métaux, dit-il. Le technicien repartait vers le terrain de golf quand la sonnerie s'est déclenchée.

Elle s'approcha du groupe d'hommes, s'accroupit pour examiner ce qu'ils avaient découvert.

Le crâne avait été séparé du corps et se trouvait à quelque distance du reste du cadavre, presque réduit à l'état de squelette. Une couronne en or luisait dans la rangée de dents maculées de terre. Rizzoli ne vit aucun vêtement, aucun lambeau de tissu, rien que des os auxquels adhéraient encore des morceaux parcheminés de chair en décomposition. Des mèches de longs cheveux bruns collés aux feuilles

laissaient penser que ces restes étaient ceux d'une femme.

Rizzoli se releva, balaya du regard le sol du bois. Des moustiques se posaient sur son visage, se gavaient de son sang, mais elle ne sentait pas leur piquûre. Elle ne voyait que les couches de feuilles mortes et les brindilles, les épais fourrés. Une paisible retraite sylvestre qui lui faisait maintenant horreur.

Combien de femmes gisent dans ce bois ?

– C'est sa décharge.

Elle se retourna et regarda Gabriel Dean, qui venait de parler. Accroupi à quelques mètres d'elle, il ratissait les feuilles de ses mains gantées. Elle ne l'avait même pas vu enfiler des gants. Il se leva en disant :

– Votre SI a déjà utilisé cet endroit. Et il l'utilisera probablement de nouveau.

– Si on ne le fait pas détalier.

– C'est tout le problème. Ne pas ébruiter l'affaire. Si vous ne l'effrayez pas, il y a une chance pour qu'il revienne. Pas seulement pour déposer un autre corps, mais en visite. Pour revivre des émotions fortes.

– Vous faites partie de l'unité des sciences du comportement, non ?

Sans répondre, il tourna sur lui-même pour évaluer le nombre de policiers se tenant dans le bois.

– Si nous réussissons à tenir la presse dans l'ignorance, nous avons peut-être une chance. Mais nous devons fermer le couvercle tout de suite.

Nous. Avec ce seul mot, il avait accédé à un partenariat qu'elle n'avait pas recherché, auquel elle n'avait pas consenti. Il était là, pourtant, énonçant ses édits. Fait particulièrement rageant, tous les autres écoutaient leur conversation et comprenaient que l'autorité de l'inspecteur Rizzoli était mise en cause.

Seul Korsak, avec sa brusquerie habituelle, osa intervenir.

– Excusez-moi, *inspecteur* Rizzoli, c'est qui, ce monsieur ?

– FBI, répondit-elle, les yeux toujours sur Dean.

– Alors quelqu'un pourrait m'expliquer quand cette affaire est devenue fédérale ?

– Elle ne l'est pas, dit-elle. Et l'agent Dean s'apprête à partir. Quelqu'un pourrait le raccompagner ?

Rizzoli et Dean s'affrontèrent un moment du regard, puis il inclina

la tête dans sa direction, reconnaissance silencieuse qu'il lui concédait ce round.

– Je trouverai le chemin tout seul, dit-il.

Il se retourna et repartit en direction du terrain de golf.

– Pour qui ils se prennent, ces fibbies ? grogna Korsak. Et qu'est-ce que le Bureau fout ici, d'ailleurs ?

Rizzoli fixait le bois dans lequel Gabriel Dean venait de disparaître, silhouette grise se fondant dans l'obscurité.

– J'aimerais le savoir, dit-elle.

Le commissaire Marquette arriva une demi-heure plus tard.

La présence d'un ponton était généralement la dernière chose que Rizzoli souhaitait. Elle n'aimait pas qu'un supérieur regarde par-dessus son épaule pendant qu'elle travaillait. Marquette n'intervint cependant pas et demeura parmi les arbres, évaluant en silence la situation.

– Commissaire, le salua-t-elle.

Il répondit d'un bref hochement de tête.

– Rizzoli.

– Qu'est-ce qui se passe avec le FBI ? Ils nous ont envoyé un agent qui voudrait avoir accès à tout le dossier.

– La demande a été transmise par le BCP, confirma Marquette.

Ça venait d'en haut, donc : Bureau du chef de la police.

Elle regarda l'équipe de l'ULC remballer son matériel et retourner au fourgon. Bien que situé sur le territoire de la ville de Boston, ce coin sombre de la réserve de Stony Brook semblait aussi isolé qu'une forêt profonde. Le vent soulevait des feuilles mortes et brassait des relents de putréfaction. Entre les arbres, elle vit danser la torche électrique de Barry Frost qui détachait le ruban de plastique jaune, effaçant toute trace d'une activité policière. La souricière serait tendue dès le soir même pour un sujet inconnu qu'une envie de respirer une bouffée de pestilence attirerait peut-être dans ce bois silencieux.

– Alors, j'ai pas le choix ? fit-elle. Je dois coopérer avec l'agent Dean.

– J'ai assuré au BCP qu'on le ferait.

– Pourquoi le FBI s'intéresse à cette affaire ?

– Vous avez posé la question à Dean ?

– Autant s’adresser à cet arbre, là-bas. Aucune réponse. Franchement, ça m’emballe pas. On doit tout lui filer, et lui, il ne nous livre même pas une miette d’information.

– Vous vous y êtes peut-être mal prise avec lui.

La colère se ficha en elle comme une fléchette empoisonnée. Rizzoli saisissait parfaitement le sens implicite de cette remarque : vous avez un comportement arrogant, Rizzoli. Vous avez le chic pour foutre les hommes en rogne.

– Vous l’avez rencontré, Dean ?

– Non.

Elle eut un rire teinté de sarcasme.

– Vous avez de la chance.

– Ecoutez, j’essaierai d’en savoir plus. En attendant, vous coopérez avec lui, d’accord ?

– Parce que je ne l’ai pas fait, peut-être ?

– Pas d’après le coup de fil que j’ai reçu. Il paraît que vous l’avez viré du lieu de crime. Ce n’est pas ce que j’appelle des rapports de coopération.

– Il avait mis mon autorité en cause. J’ai besoin que les choses soient claires dès le départ : je suis chargée de l’enquête ou pas ?

Un silence.

– Vous l’êtes.

– J’espère que Dean recevra aussi le message.

– J’y veillerai, dit Marquette, qui se tourna vers le bois. Alors, on a deux cadavres, maintenant. Deux femmes ?

– A en juger par la taille du squelette et les cheveux, le deuxième semble être aussi de sexe féminin. Il ne reste quasiment plus de tissus mous. Dégâts causés par des charognards, mais aucune cause évidente de la mort.

– On est sûrs qu’il n’y en a pas d’autres ?

– Les chiens à cadavres rien ont pas trouvé.

– Dieu merci, soupira Marquette.

Le bip de Rizzoli vibra. Elle baissa les yeux vers sa ceinture, reconnut le numéro sur le cadran : les services du médecin légiste.

– C’est comme l’été dernier, murmura Marquette, contemplant toujours les arbres. Le Chirurgien s’est mis à tuer à peu près à cette époque, lui aussi.

– C’est la chaleur, dit Rizzoli qui tendit la main vers son portable.
Elle fait sortir les monstres.

Je tiens la liberté au creux de ma main.

Elle a la forme d'un minuscule pentagone blanc frappé sur une face de l'inscription MSD 97. Du Decadron, quatre milligrammes. Jolie forme pour un cachet, cela change des pilules ou gélules de tant d'autres médicaments. Il a fallu pour la concevoir un bond de l'imagination, une étincelle de fantaisie. J'imagine les responsables marketing de Merck Pharmaceuticals assis autour d'une table et se demandant : comment rendre cette pilule immédiatement reconnaissable ? Le résultat est-ce comprimé à cinq côtés qui repose sur ma paume comme un joyau. Je l'ai gardé, je l'ai caché dans une déchirure de mon matelas, attendant le bon moment pour faire usage de sa magie.

Attendant un signe.

Je suis assis au bord de la couchette de ma cellule, penché en avant, un livre sur les genoux. La caméra de surveillance ne voit qu'un prisonnier studieux lisant les Œuvres complètes de William Shakespeare. Elle ne traverse pas la couverture du livre, elle ne voit pas ce que je tiens dans ma main.

En bas, dans la fosse de la salle commune, le téléviseur braille une publicité, une balle de ping-pong passe en claquant d'un côté à l'autre de la table. Encore une soirée passionnante au bloc C. Dans une heure, le haut-parleur annoncera le couvre-feu et les hommes monteront à leur cellule, leurs pas résonnant dans l'escalier de métal. Chacun d'eux entrera dans sa cage, rat docile obéissant à son maître. Au poste de garde, l'ordre sera tapé sur l'ordinateur et toutes les portes se verrouilleront simultanément, enfermant les rats pour la nuit.

Je me penche plus encore, comme si les caractères de la page étaient trop petits, et je fixe avec une concentration farouche « La Nuit des rois, acte III, scène 3. Une rue. Antonio et Sébastien approchent... »

Rien à regarder, mes amis. Rien qu'un homme qui lit, assis sur sa couchette. Et qui, pris d'une quinte de toux, porte machinalement une main à sa bouche. La caméra ne voit pas le petit comprimé dans ma main. Elle ne voit pas le mouvement vif de ma langue ni le cachet qui s'y colle comme une gaufre amère entraînée dans ma bouche. Je l'avale, pas besoin d'eau, il est assez petit pour descendre facilement.

Avant même qu'il se dissolve dans mon estomac, je crois sentir son pouvoir déferler dans mon système sanguin. Le Decadron est le nom commercial de la dexaméthasone, un stéroïde à effet puissant sur tous les organes du corps humain. Des glucocorticoïdes comme le Decadron affectent tout l'organisme, de la glycémie à la rétention des fluides et à la synthèse de l'ADN. Sans eux, le corps s'effondre. Ils nous aident à maintenir notre tension artérielle, à atténuer le choc des blessures et des infections. Ils influencent notre croissance osseuse et notre fertilité, notre développement musculaire et notre système immunitaire.

Ils altèrent la composition de notre sang.

Quand les portes des cages se ferment enfin et que les lumières s'éteignent, je m'allonge sur mon lit et je sens mon sang battre en moi. J'imagine les globules roulant dans mes veines et mes artères.

Je les ai souvent vus au microscope, les globules. Je connais la forme et la fonction de chacun d'eux. Un coup d'œil dans l'oculaire me suffit pour vous dire si un frottis sanguin est normal. Je peux évaluer immédiatement les pourcentages des divers leucocytes, les globules blancs qui nous protègent des infections. Cette analyse s'appelle un différentiel de globules blancs, et je l'ai pratiquée d'innombrables fois quand j'étais assistant médical.

Je pense à mes propres leucocytes circulant dans mes veines. En ce moment même, le différentiel de mes globules blancs se modifie. Le cachet de Decadron que j'ai avalé deux heures plus tôt s'est dissous dans mon estomac et la magie de l'hormone opère dans mon corps. Un prélèvement sanguin révélerait une anormalité stupéfiante : la présence d'une armée de globules blancs à noyau multilobé et aspect granuleux. Ce sont des neutrophiles, qui entrent automatiquement en action devant une menace d'infection grave.

Lorsqu'on entend un bruit de sabots, il faut penser à un cheval, pas à un zèbre, apprend-on aux étudiants en médecine. Le médecin qui verra ma numération globulaire pensera à un cheval. Il arrivera à une conclusion parfaitement logique. L'idée ne lui viendra pas que, cette fois, c'est bien un zèbre qu'il entend galoper.

Rizzoli se mit en tenue dans le vestiaire de la salle d'autopsie en enfilant une blouse, des surchaussures, des gants et un bonnet en papier. Elle n'avait pas eu le temps de prendre une douche depuis l'excursion à la réserve de Stony Brook et, dans cette salle trop climatisée, la sueur semblait glacée comme du givre sur sa peau. Elle n'avait pas dîné non plus et la faim lui tournait la tête. Pour la

première fois de sa carrière, elle envisagea de se tamponner le dessous du nez au Vicks pour masquer les odeurs de l'autopsie mais résista à la tentation. Jamais elle n'avait eu recours à ce truc parce qu'elle y voyait un signe de faiblesse. Un flic de la Criminelle doit être capable de faire face à tous les aspects du boulot, si désagréables soient-ils, et si certains de ses collègues se retranchaient derrière un bouclier au menthol, elle avait toujours affronté avec opiniâtreté les odeurs non diluées de la salle d'autopsie.

Elle respira à fond, inhala une dernière bouffée d'air non empuanti et poussa la porte.

Elle s'attendait à découvrir Isles et Korsak, pas à la présence de Gabriel Dean. Il se tenait de l'autre côté de la table, une blouse chirurgicale couvrant sa chemise et sa cravate. Si l'épuisement se lisait clairement dans l'expression de Korsak et l'affaissement de ses épaules, l'agent Dean n'avait l'air ni fatigué ni éprouvé par les événements de la journée. Seule la barbe de cinq heures ombrant sa mâchoire ternissait la fraîcheur de son apparence. Il la toisa avec l'assurance d'un homme conscient d'avoir pleinement le droit de se trouver là.

Sous la lumière vive des lampes, le corps semblait en bien plus mauvais état que lorsque Rizzoli l'avait vu quelques heures plus tôt. Des fluides continuaient à couler par le nez et la bouche, laissant des traces sanglantes sur le visage. L'abdomen était si distendu qu'il paraissait à un stade avancé de grossesse. Des ampoules s'étaient formées sous la peau, la soulevant du derme en couches rêches comme du papier. Sur certaines zones du torse, la peau s'était totalement détachée et se recourbait comme un parchemin ridé sous les seins.

Rizzoli remarqua des taches d'encre aux extrémités des doigts.

– Vous avez déjà pris les empreintes ?

– Juste avant que vous n'arriviez, dit Isles, concentrée sur le chariot d'instruments que Yoshima venait de faire rouler près de la table.

Les morts intéressaient plus la légiste que les vivants et, comme toujours, elle était insensible à la tension émotive qui régnait dans la pièce.

– Et les mains ? Avant de les encrer ?

– Nous avons procédé à l'examen externe, répondit Dean. Nous avons tamponné la peau avec du papier adhésif pour récupérer les fibres, nous avons raclé les ongles...

– Et vous êtes arrivé quand, agent Dean ?

– Il était là avant moi aussi, dit Korsak. Y en a qui sont mieux

placés dans la chaîne alimentaire.

Si le commentaire de Korsak visait à attiser l'irritation de Rizzoli, il atteignit son but. Les ongles d'une victime peuvent abriter des fragments de peau arrachés à l'agresseur. Un poing fermé peut retenir des cheveux ou des fibres. Bref, l'examen des mains de la victime constituait un moment crucial de l'autopsie et elle l'avait manqué.

Mais pas Dean.

– Nous avons déjà une identification certaine, annonça Isles. Les radios dentaires de Gail Yeager sont sur la table lumineuse, vous pouvez regarder. La couronne en or occupe le numéro vingt de la série périapicale. Elle avait aussi des plombages en argent aux dents trois, quatorze et vingt-neuf.

– C'est concluant ?

La légiste acquiesça.

– Je n'ai aucun doute, c'est bien le cadavre de Gail Yeager.

Rizzoli se tourna de nouveau vers le corps et son regard tomba sur le collier d'hématomes entourant la gorge.

– Vous avez fait une radio du cou ?

– Oui. Fractures bilatérales au niveau de la corne du thyroïde. Ce qui colle avec une strangulation manuelle.

Isles se tourna vers Yoshima dont l'efficacité silencieuse et effacée faisait parfois oublier qu'il était dans la salle.

– Mettez-la en position pour les frottis vaginaux.

Ce qui suivit apparut à Rizzoli comme la pire indignité qui pût frapper le corps d'une morte. Pire que l'ouverture du ventre, pire que la résection du cœur et des poumons.

Yoshima disposa les jambes flasques comme les pattes d'une grenouille, écarta largement les cuisses pour l'examen pelvien.

– Excusez-moi, inspecteur, dit-il à Korsak, le plus proche de la cuisse gauche de Gail Yeager. Vous pourriez maintenir cette jambe en position ?

Korsak eut une expression horrifiée.

– Moi ?

– Vous tenez simplement le genou fléchi, comme ça, pour qu'on puisse procéder aux prélèvements.

Avec répugnance, l'inspecteur tendit le bras vers la cuisse du cadavre, sursauta quand un lambeau de peau se détacha sous sa main gantée.

– Nom de Dieu. Ah, nom de Dieu.

– La peau glissera quoi que vous fassiez. Vous maintenez la jambe écartée, d'accord ?

Korsak poussa un soupir. Dans la puanteur de la pièce, Rizzoli perçut une odeur de menthol Vicks. Lui au moins n'avait pas été trop fier pour s'en enduire la lèvre supérieure. Grimaçant, il saisit la cuisse et la fit pivoter sur le côté, révélant les parties génitales de Gail Yeager.

– Je vais avoir envie de baiser, après ça, tiens, marmonna-t-il.

Le Dr Isles braqua sa lampe sur le périnée. Ecarta doucement les lèvres gonflées pour découvrir l'entrée du sexe. Tout endurante qu'elle fût, Rizzoli ne put supporter d'assister à cette intrusion macabre et détourna la tête.

Son regard rencontra celui de Gabriel Dean.

Jusqu'alors, il observait l'autopsie avec un détachement tranquille, mais elle vit de la colère dans ses yeux. Cette même rage qu'elle ressentait pour l'homme qui avait amené Gail Yeager à ce stade ultime de dégradation. Leurs regards noués par une indignation commune, ils oublièrent provisoirement leur rivalité.

La légiste introduisit un tampon de coton dans le vagin, le frotta ensuite sur une lamelle de microscope et posa celle-ci sur un plateau. Elle procéda ensuite à un prélèvement anal, également en vue d'une recherche de traces de sperme. Lorsqu'elle eut terminé, que les jambes de Gail Yeager furent de nouveau allongées sur la table, Rizzoli pensa que le pire était passé. Même lorsque Isles pratiqua l'incision en Y, commençant par couper en diagonale de l'épaule droite à la partie inférieure du sternum, Rizzoli se dit que rien ne pouvait surpasser en indignité ce que la victime avait déjà subi.

Isles s'apprêtait à inciser l'épaule gauche, quand Dean demanda :

– Et le frottis vaginal ?

– Les lamelles iront au labo, répondit le médecin.

– Vous ne faites pas une préparation fraîche ?

– Le labo peut parfaitement identifier des spermatozoïdes sur une lamelle sèche.

– C'est votre seule chance d'examiner un prélèvement frais.

Isles marqua une pause, la pointe du bistouri au-dessus de la peau, lança à Dean un regard perplexe puis dit à Yoshima :

– Mettez quelques gouttes de saline sur cette lamelle et placez-la sous le microscope. Je l'examine dans un instant.

Vint ensuite l'incision abdominale. Lorsque la lame s'enfonça dans le ventre gonflé, la puanteur fut telle que Rizzoli ne put soudain plus la supporter. Elle s'éloigna en titubant et se tint devant l'évier, secouée de haut-le-cœur, regrettant d'avoir si stupidement voulu prouver sa résistance. Elle se demanda si l'agent Dean l'observait et s'il en retirait un sentiment de supériorité. Sur sa lèvre elle n'avait pas vu luire de Vicks. Le dos tourné à la table, elle écouta la suite, faute de la voir, entendit le claquement des instruments par-dessus le bourdonnement du système de ventilation et le gargouillement de l'eau.

Puis la voix de Yoshima s'éleva, étonnée :

- Docteur Isles ?
- Oui ?
- J'ai mis la lamelle sous le microscope et...
- Il y a du sperme ?
- Venez voir.

Sa nausée refluant, Rizzoli se retourna au moment où Isles ôtait ses gants et s'asseyait devant l'appareil. Yoshima se pencha vers la légiste quand elle regarda dans l'oculaire.

- Vous les voyez ?
- Oui, murmura-t-elle.

Elle se laissa aller en arrière, l'air abasourdi, demanda à Rizzoli :

- On a trouvé le corps vers deux heures ?
- A peu près.
- Il est maintenant neuf heures du soir...
- Y a du sperme ou pas ? s'impatiente Korsak.
- Oui, il y a du sperme. Et en motilité.

Korsak plissa le front.

- Il bouge, vous voulez dire ?
- Oui.

Le silence se fit dans la pièce.

– Combien de temps le sperme demeure en motilité ? demanda Rizzoli.

- Cela dépend de l'environnement.
- Combien de temps ?
- Après l'éjaculation, les spermatozoïdes peuvent rester mobiles un ou deux jours. Au moins la moitié de ceux qui sont sous ce microscope

bougent. C'est une éjaculation récente. Elle n'a probablement pas plus d'un jour.

– Et depuis combien de temps la victime est morte ? dit l'agent Dean.

– D'après le taux de potassium de l'humeur vitrée, que j'ai ponctionnée il y a quatre heures environ, elle est morte depuis au moins soixante heures.

Nouveau silence, pendant lequel Rizzoli vit la même conclusion s'inscrire sur chaque visage. Elle baissa les yeux vers Gail Yeager, qui avait maintenant le torse ouvert, les organes exposés. Plaquant une main sur sa bouche, elle se retourna vivement vers l'évier. Pour la première fois de sa carrière de flic, Jane Rizzoli vomissait.

– Il savait, dit Korsak à Rizzoli. Ce fils de pute savait.

Sur le parking situé derrière le bâtiment, le bout de la cigarette de Korsak rougeoyait. Après l'air glacé de la salle d'autopsie, c'était presque agréable de baigner dans la moiteur d'une nuit d'été, d'échapper à la lumière dure des lampes d'examen et de se réfugier dans l'obscurité. Rizzoli se sentait humiliée par son moment de faiblesse, humiliée surtout que Dean y eût assisté. Au moins, il avait eu la délicatesse de s'abstenir de tout commentaire et l'avait regardée sans compassion ni moquerie, avec indifférence.

– C'est lui qui a réclamé ce test, pour le sperme, poursuivit Korsak. Comment il a dit ?

– Préparation fraîche.

– Ouais, c'est ça. Isles l'aurait même pas regardée fraîche, elle l'aurait laissée sécher. Un fibbie qui explique à la légiste ce qu'elle doit faire. Comme s'il savait exactement ce qu'on trouverait. Comment il le savait ? Et qu'est-ce que le FBI fait sur cette affaire ?

– C'est vous qui avez enquêté sur les Yeager. Vous avez déniché quelque chose qui aurait pu intéresser le Bureau ?

– Rien du tout.

– Il était médecin. Pas d'histoire de drogue ?

– Il était blanc comme neige. Sa femme aussi.

– Ce coup de grâce, ça pourrait faire penser à une exécution. C'est peut-être ce qu'il signifie. La gorge tranchée, pour le faire taire.

– Putain, Rizzoli, vous prenez un virage à cent quatre-vingts degrés, là. D'abord un pervers sexuel qui tue pour le plaisir, et

maintenant le crime organisé.

– J’essaie de comprendre pourquoi Dean est dans le coup. Les types du FBI ne s’intéressent jamais à ce qu’on fait. Ils nous laissent tranquilles, on les laisse tranquilles et tout le monde est content. On ne leur a pas demandé leur aide pour le Chirurgien, on a tout fait maison, avec notre propre profileur. Leur unité des sciences du comportement est trop occupée à lécher le cul d’Hollywood pour nous dire bonjour. En quoi cette affaire est différente ? Qu’est-ce qui rend les Yeager particuliers ?

– On n’a rien trouvé sur eux. Pas de dettes, pas de problèmes financiers. Pas de procès en perspective.

– Alors pourquoi cet intérêt du FBI ?

Korsak réfléchit.

– Ils avaient peut-être un ami haut placé qui se remue maintenant pour qu’ils obtiennent justice.

– Si c’était ça, pourquoi Dean ne nous le dirait pas ?

– Les fédéraux vous disent jamais rien, déclara Korsak.

Rizzoli se tourna vers le bâtiment. Il était près de minuit et ils n’avaient pas encore vu Isles sortir. Quand ils avaient quitté la salle d’autopsie, elle dictait son rapport et leur avait à peine adressé un signe de la main en guise de bonsoir. La Reine des morts prêtait peu d’attention aux vivants.

En quoi suis-je différente ? Lorsque je suis étendue dans mon lit, la nuit, c’est les visages des assassinés que je vois.

– Cette affaire dépasse les Yeager, dit Korsak. On a maintenant une deuxième série de restes.

– Ce qui met peut-être Joey Valentine hors de cause, suggéra Rizzoli. On sait maintenant où le sujet a ramassé ce cheveu de cadavre : sur une précédente victime.

– J’ai pas fini avec Joey. Je vais encore donner un tour de vis.

– Vous avez quelque chose sur lui ?

– Je cherche, je cherche.

– Il vous faudra autre chose qu’une vieille inculpation de voyeurisme.

– Ce type, il est bizarre. Faut être bizarre pour prendre son pied à mettre du rouge à lèvres à des mortes.

Rizzoli regarda de nouveau le bâtiment, pensa à Maura Isles.

– Bizarres, nous le sommes tous. D’une façon ou d’une autre.

– Ouais, mais on est bizarres *normalement*. Lui, il est pas normal dans sa bizarrerie.

Elle lâcha un rire. La conversation s'était égarée dans l'absurde et Rizzoli était trop fatiguée pour voir encore les choses sérieusement.

– Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Korsak.

– Je suis crevée. Il faut que je rentre dormir un peu.

– Vous serez là demain pour le docteur des os ?

Le lendemain matin, un expert en anthropologie légale se joindrait à Isles pour examiner ce qui restait du squelette de la deuxième femme. Bien qu'elle ne se fit pas une joie de retourner dans cette maison des horreurs, Rizzoli ne pouvait se dérober à cette corvée. Elle regagna sa voiture, ouvrit la portière.

– Hé, Rizzoli, la rappela Korsak.

– Ouais ?

– Vous avez mangé ? On pourrait se taper un hamburger ou autre chose.

C'était le genre d'invitation que n'importe quel flic adressait à un autre. Un hamburger, une bière, quelques heures pour se détendre après une journée stressante. Rien d'inhabituel ou de déplacé et cependant cela la mettait mal à l'aise parce qu'elle sentait derrière une solitude, un désespoir, et elle ne voulait pas se retrouver engluée dans la toile de manque affectif de cet homme.

– Une autre fois, peut-être, répondit-elle.

– Ouais. OK. Une autre fois, dit-il.

Et, avec un petit salut de la main, il retourna à sa voiture.

Rentrée chez elle, elle trouva un message de son frère Frankie sur le répondeur. En feuilletant son courrier, elle entendit sa voix résonner dans l'appareil et se représenta son visage de brute, sa posture de fanfaron.

« Janie, t'es là ? » Une longue pause. « Ah ! merde. Ecoute, j'ai complètement oublié, pour l'anniversaire de maman, demain. Si on lui faisait un cadeau ensemble ? Tu rajoutes mon nom dessus, je t'envoierai un chèque. Tu me dis combien je te dois, d'accord ? Salut. Oh, et toi, ça va ? »

Elle jeta le courrier sur la table et murmura :

– Ouais, Frankie. Comme tu m'as payée la dernière fois.

Il était trop tard, de toute façon. Le cadeau avait déjà été livré : un ensemble de serviettes de bain couleur pêche avec les initiales

d'Angela brodées. Cette année, tout le mérite reviendrait à Janie. Pour ce que ça changeait... Frankie était l'homme aux mille excuses, et toutes parfaitement valables aux yeux de leur mère. Il était sergent instructeur au camp Pendleton et Angela se faisait du souci pour lui, pour sa sécurité, comme s'il affrontait chaque jour le feu de l'ennemi dans la dangereuse cambrousse californienne. Elle se demandait même si Frankie avait assez à manger. Ouais, m'man. Les marines vont pas laisser ton gros bébé de cent dix kilos mourir de faim. C'était Jane qui n'avait rien avalé depuis le midi. L'embarrassant dégobillage dans l'évier de la salle d'autopsie avait vidé le peu qui lui restait dans l'estomac et elle mourait de faim.

Elle fit une razzia dans son placard, mit la main sur la providence des paresseuses, du thon Starkist qu'elle mangea à même la boîte, avec une poignée de crackers. Ayant encore faim, elle retourna au placard prendre des pêches en conserve et les engloutit également, lécha le sirop de sa fourchette en contemplant le plan de Boston agrafé au mur.

La réserve de Stony Brook était une large bande verte entourée de banlieues : West Roxbury et Clarendon Hills au nord, Dedham et Readville au sud. L'été, elle attirait un grand nombre de familles, de joggeurs et de pique-niqueurs. Qui remarquerait un homme seul roulant en voiture sur le boulevard Enneking ? Qui prendrait la peine de l'observer tandis qu'il s'arrêtait sur l'une des aires de stationnement et regardait le bois ? Un parc en banlieue présente un attrait irrésistible pour les citadins las du béton et de l'asphalte, des marteaux piqueurs et des coups de klaxon. A ceux qui recherchaient la fraîcheur de l'herbe se mêlait un homme qui avait un tout autre objectif en tête. Un prédateur en quête d'un coin où se débarrasser de sa proie. Rizzoli voyait l'endroit avec les yeux de cet homme : un bois épais, un tapis de feuilles mortes. Un monde où insectes et autres animaux se feraient un plaisir de collaborer à la corvée.

Elle reposa sa fourchette, qui claqua étonnamment fort sur la table.

Sur une étagère de la bibliothèque, elle prit la boîte d'épingles à tête colorée. Elle en piqua une rouge dans la rue où Gail Yeager avait vécu, à Newton, une autre rouge dans la réserve de Stony Brook, où on avait retrouvé son corps. Elle en ajouta une troisième, bleue celle-là, pour représenter les restes de l'inconnue. Puis elle se rassit et considéra la géographie du monde de son sujet inconnu.

Pendant l'affaire du Chirurgien, Rizzoli avait appris à étudier le plan d'une ville de la façon dont un prédateur inspecte son terrain de chasse. Elle aussi était un chasseur, après tout, et pour capturer son gibier elle devait comprendre l'univers dans lequel il vivait, les rues

qu'il parcourait, les quartiers où il rôdait. Elle savait que les prédateurs humains chassent le plus souvent dans des lieux qui leur sont familiers. Comme tout le monde, ils ont leurs habitudes dans certains endroits, où ils se sentent en confiance. Et quand elle regardait les épingles du plan, elle voyait davantage que l'emplacement des lieux de crime et de dépôt de corps. Elle voyait la sphère d'activité du tueur.

Newton était une ville huppée et chère, une banlieue pour membres des professions libérales. La réserve de Stony Brook se trouvait à cinq kilomètres au sud-est dans un secteur beaucoup moins chic. Le sujet habitait-il dans l'un de ces quartiers ? Chassait-il des proies qu'il croisait sur son chemin en se rendant au travail ? Il fallait qu'il se fonde dans son environnement, qu'il n'éveille pas les soupçons en apparaissant comme un intrus. S'il vivait à Newton, il devait être un cadre avec des goûts de cadre.

Et des victimes de cadre.

Le quadrillage des rues de Boston se brouillait devant ses yeux fatigués, mais elle ne renonçait pas, elle refusait d'aller se coucher. Elle demeurait sur sa chaise, abrutie, au-delà de l'épuisement, une centaine de détails tournoyant dans sa tête. Elle pensa à du sperme frais dans un corps pourrissant. Elle pensa à des ossements sans nom. A des fibres bleu marine. A un tueur qui semait les cheveux de ses victimes précédentes. A un pistolet incapacitant, un couteau de chasse, une chemise de nuit soigneusement pliée.

A Gabriel Dean. Quel était le rôle du FBI dans tout ça ?

Rizzoli laissa sa tête tomber entre ses mains. Elle avait l'impression que cette tête allait exploser sous la pression du trop-plein de données. Elle avait voulu être chargée de l'affaire, elle l'avait exigé, même, et maintenant le poids de cette enquête l'écrasait. Elle était trop exténuée pour réfléchir, trop tendue pour dormir. Elle se demanda si ce n'était pas ça, la dépression, et refoula impitoyablement cette idée. Jane Rizzoli ne s'autoriserait jamais à devenir assez faible pour faire une dépression nerveuse. Au cours de sa carrière, elle avait poursuivi un criminel sur un toit, elle avait enfoncé des portes à coups de pied, elle avait affronté la mort dans une cave obscure.

Elle avait tué un homme.

Mais elle ne s'était jamais sentie aussi près de s'écrouler.

Sans douceur, l'infirmière de la prison noue le garrot autour de mon bras droit, fait claquer le caoutchouc comme un élastique. Il me pince la

peau, m'arrache des poils, mais elle s'en moque. Pour elle, je ne suis qu'un simulateur qui l'a tirée de son lit et a perturbé son tour de garde normalement sans histoire à l'infirmerie de la prison. Elle est d'âge mûr, ou du moins elle le paraît, avec des yeux bouffis sous des sourcils trop épilés, une haleine qui sent le sommeil et le tabac. Mais c'est une femme et je fixe son cou, mou et hérissé de caroncules, quand elle se penche sur mon bras pour repérer une bonne veine, je pense à ce qui se cache sous sa peau de crêpe blanc. L'artère carotide, palpitante de sang brillant, et, à côté, la jugulaire, gonflée par son flot sombre de sang veineux. Je connais intimement l'anatomie d'un cou de femme et j'étudie le sien, si peu attirant soit-il.

Ma veine antécubitale est apparue et l'infirmière grogne de satisfaction. Elle tire de son sachet un coton imbibé d'alcool et le passe sur ma peau. Le geste est insouciant, négligé, pas ce qu'on attend d'une professionnelle, la routine et rien d'autre.

– Vous allez sentir une piqûre, prévient-elle.

J'enregistre la pénétration de l'aiguille sans broncher. Elle a piqué nettement la veine et le sang coule dans le tube à bouchon rouge du Vacutainer. J'ai travaillé sur le sang d'innombrables autres personnes mais jamais sur le mien et je l'observe avec intérêt, je remarque qu'il est riche et sombre, couleur de cerise mûre.

Le tube est presque plein. Elle l'ôte de l'aiguille du Vacutainer, le remplace par un autre, à bouchon violet, celui-là, pour une numération globulaire totale. Lorsqu'il est plein lui aussi, elle retire l'aiguille de ma veine, défait le garrot et presse un coton à l'endroit de la piqûre.

– Tenez-le, m'ordonne-t-elle.

Je secoue les menottes qui attachent mon poignet gauche au montant du lit de l'infirmerie et gémis d'une voix abattue :

– Je ne peux pas.

– Oh ! pour l'amour du ciel, soupire-t-elle avec irritation. Elle fait partie de ceux qui méprisent les faibles. Avec un pouvoir absolu, un sujet vulnérable, elle se transformerait facilement en l'un de ces monstres qui ont torturé les juifs dans les camps de concentration. La cruauté est là, sous la surface, dissimulée par l'uniforme blanc et le badge d'infirmière.

Elle jette un coup d'œil au gardien et lui lance :

– Tenez-le, vous.

Il hésite puis pose les doigts sur le coton, le presse contre ma peau. Sa répugnance à me toucher ne provient pas d'une crainte de violence de ma part. J'ai toujours été sage et poli, un détenu modèle, et aucun surveillant n'a peur de moi. Non, c'est mon sang qui l'inquiète. Il voit du rouge

imprégner le coton et imagine toutes sortes d'horreurs microbiennes grouillant sous ses doigts. Il paraît soulagé quand l'infirmière colle un morceau de sparadrap sur le coton. Aussitôt, le gardien va se laver les mains avec de l'eau et du savon. J'ai envie de rire de cette terreur devant quelque chose d'aussi élémentaire que le sang, mais je reste immobile sur le lit, les genoux relevés, les yeux clos, émettant de temps à autre un gémissement de détresse.

L'infirmière quitte la pièce avec les tubes contenant mon sang et le gardien aux mains soigneusement lavées s'assied sur une chaise pour attendre.

Et attendre.

J'ai l'impression que des heures s'écoulent dans cette pièce froide et aseptisée. Pas de nouvelles de l'infirmière. C'est comme si elle nous avait abandonnés, oubliés. Le gardien remue sur sa chaise et se demande sans doute ce qui la retient.

Je le sais déjà.

L'appareil a procédé à l'analyse de mon sang, dont l'infirmière a les résultats en main. Les chiffres l'alarment. Toute idée de simulation d'un prisonnier a disparu. Elle a la preuve sous les yeux, là, sur le feuillet d'imprimante, qu'une infection dangereuse ravage mon corps. Que les douleurs abdominales dont je me plains sont réelles. Lorsqu'elle avait examiné mon ventre, qu'elle avait senti mes muscles se contracter et qu'elle m'avait entendu gémir sous ses doigts, elle n'avait pas cru à mes symptômes. Elle est infirmière de prison depuis longtemps, son expérience l'a rendue sceptique face aux lamentations des détenus. A ses yeux, nous sommes tous des manipulateurs qui cherchent, avec leurs symptômes, à obtenir des médicaments.

Mais une analyse en laboratoire est objective. Le sang entre dans l'appareil, des chiffres en ressortent. Il lui est impossible de ne pas tenir compte d'un taux inquiétant de globules blancs. En ce moment, elle consulte sans doute par téléphone le médecin de la prison : « J'ai un détenu qui souffre de fortes douleurs abdominales. Pourtant le ventre est souple dans la partie inférieure droite. Ce qui me préoccupe, c'est le taux de globules blancs... »

La porte s'ouvre et j'entends les chaussures de l'infirmière grincer sur le linoléum. Lorsqu'elle s'adresse à moi, je ne retrouve rien du ton dédaigneux quelle prenait avant. Elle est maintenant courtoise, respectueuse, même. Elle sait qu'elle a affaire à un homme gravement malade et que, s'il devait m'arriver quelque chose, elle serait tenue pour responsable. Soudain, je ne suis plus un objet de mépris mais une bombe à retardement qui pourrait ruiner sa carrière. Elle n'a déjà que trop tardé.

– Nous allons vous conduire à l'hôpital, dit-elle.

Elle regarde le surveillant et lui précise :

– Il faut l'emmener immédiatement.

– A Shattuck ? demande-t-il, se référant à l'hôpital pénitentiaire Lemuel Shattuck de Boston.

– Non, c'est trop loin. Il ne peut pas attendre. J'ai déjà arrangé son transfert à Fitchburg.

Il y a de l'urgence dans la voix de l'infirmière et le gardien me regarde maintenant avec inquiétude.

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Une péritonite, peut-être. J'ai préparé les papiers, j'ai prévenu les urgences de Fitchburg. Il faut l'emmener en ambulance.

– Ah, merde. Du coup, faut que je l'accompagne. Ça prendra combien de temps ?

– Il sera probablement admis. Je crois qu'il faut l'opérer.

Le gardien consulte sa montre. Il pense à la fin de son service, il se demande si quelqu'un viendra le relever à l'hôpital. Il ne pense pas à moi mais aux détails de son emploi du temps, à sa vie. Je ne suis qu'une complication.

L'infirmière plie une liasse de feuilles de papier, les glisse dans une enveloppe, la tend au surveillant.

– Pour les urgences de Fitchburg. Vous veillez à ce que le médecin les ait.

– Faut absolument que ce soit par ambulance ?

– Oui.

– Ça pose un problème de sécurité.

Elle se tourne vers moi. Le poignet toujours attaché au lit, je suis parfaitement immobile, les genoux relevés, dans la position classique du patient souffrant d'une péritonite aiguë.

– A votre place, je ne m'en ferais pas trop pour les questions de sécurité. Cet homme est trop malade pour vous poser des problèmes.

– La nécrophilie, ou « amour des morts », a toujours été un des noirs secrets de l'humanité, dit le Dr Lawrence Zucker. Le mot vient du grec, mais sa pratique est avérée dès l'époque des pharaons. Une femme belle ou de haut rang qui mourait en ce temps-là n'était confiée aux embaumeurs que trois jours au moins après sa mort. Cela pour s'assurer que les hommes chargés de la préparer pour les funérailles n'abusent pas de son corps. Dans toute l'histoire on trouve trace d'abus sexuels commis sur des morts. On dit que le roi Hérode lui-même aurait eu des rapports sexuels pendant sept ans avec sa femme morte.

Rizzoli parcourut la salle de réunion des yeux et fut frappée par l'étrange familiarité de la scène : un groupe d'inspecteurs fatigués, des dossiers et des photos de lieux de crime éparpillés sur la table. La voix murmurante du professeur Lawrence Zucker les attirant dans l'esprit cauchemardesque d'un prédateur. Et le froid : elle se rappelait surtout le froid de cette pièce, la façon dont il s'était insinué dans ses os et avait engourdi ses mains. Pour la plupart, les visages étaient les mêmes : les inspecteurs Jerry Sleeper et Darren Crowe, son coéquipier Barry Frost. Les flics avec qui elle avait travaillé sur l'affaire du Chirurgien, l'année d'avant.

Autre été, autre monstre.

Un visage était absent, cependant. L'inspecteur Thomas Moore ne faisait pas partie de l'équipe et il lui manquait, comme lui manquaient son assurance tranquille, sa ténacité. Ils avaient eu un sévère accrochage pendant l'enquête sur le Chirurgien mais ils avaient ensuite renoué leur amitié, et son absence laissait un trou béant dans le groupe.

A sa place, sur la chaise même que Moore occupait d'habitude, il y avait un homme en qui elle n'avait pas confiance : Gabriel Dean. Toute personne entrant dans la pièce remarquerait immédiatement que Dean était l'intrus dans cette réunion de flics. De son costume bien coupé à ses manières militaires, tout le distinguait des autres et tous avaient conscience de ce fossé qui les séparait. Personne ne lui adressait la parole. Il était l'observateur silencieux, l'homme du Bureau dont le rôle demeurait un mystère.

– La nécrophilie est une pratique à laquelle la plupart d’entre nous préfèrent ne pas penser, poursuivit Zucker. Mais elle apparaît de manière récurrente dans la littérature, dans l’histoire et dans un bon nombre d’affaires criminelles. Neuf pour cent des victimes de tueurs en série sont violées après leur mort. Jeffrey Dahmer, Henry Lee Lucas et Ted Bundy ont tous avoué s’y être adonnés.

Son regard se porta sur la photo d’autopsie de Gail Yeager et il ajouta :

– La présence de sperme frais dans ce dernier cas n’est donc pas si surprenante.

– On disait avant que c’était un truc de cinglé, fit remarquer Darren Crowe. C’est-ce qu’un profileur du FBI m’a expliqué un jour. Des dingues qui se baladent en se parlant à eux-mêmes.

– Oui, on y voyait autrefois le signe de troubles psychiques graves, confirma Zucker. Un malade qui avance en traînant les pieds dans un brouillard psychotique. Un bon nombre de nécrophiles sont effectivement des psychotiques qui entrent dans la catégorie des tueurs désorganisés : ni sains d’esprit ni intelligents. Ils maîtrisent si peu leurs pulsions qu’ils laissent toutes sortes d’indices derrière eux. Poils, cheveux, sperme, empreintes digitales. Ceux-là sont faciles à attraper parce qu’ils ignorent les méthodes scientifiques de la police, ou qu’ils s’en moquent.

– Et notre gars ?

– Ce sujet inconnu n’est pas psychotique. C’est une créature d’un tout autre type.

Zucker ouvrit le dossier des photos prises chez les Yea-ger, les disposa sur la table puis regarda Rizzoli.

– Inspecteur, vous avez examiné le lieu de crime.

Elle hocha la tête.

– Le sujet est méthodique, dit-elle. Il est venu avec sa trousse de tueur, il s’est montré efficace et méticuleux. Il n’a quasiment laissé aucun indice derrière lui.

– Y avait du sperme, quand même, objecta Crowe.

– Pas à l’endroit où nous l’aurions logiquement cherché. Nous avons failli le manquer, d’ailleurs.

– Et votre impression générale ? demanda Zucker.

– Il est organisé. Intelligent...

Rizzoli marqua une pause puis ajouta :

– Exactement comme le Chirurgien.

Les yeux de Zucker se rivèrent aux siens. Il la mettait toujours mal à l'aise et elle ressentit son regard comme une intrusion. Mais tout le monde pensait forcément à Warren Hoyt. Elle ne pouvait être la seule à croire à la résurgence d'un ancien cauchemar.

– Je suis de votre avis, dit Zucker. C'est un tueur organisé. Il suit ce que certains profileurs appelleraient un schème d'objet cognitif. Son comportement ne vise pas uniquement à obtenir une satisfaction immédiate. Ses actes ont un but spécifique, à savoir la maîtrise absolue du corps d'une femme, en l'occurrence la victime, Gail Yeager. Le sujet veut la posséder, en faire usage même après sa mort. En la violant sous les yeux de son mari, il établit ce droit de possession. Il devient le dominateur, pour lui comme pour elle.

Il tendit la main vers la photo d'autopsie et continua :

– Je trouve intéressant qu'elle n'ait été ni mutilée ni démembrée. Mis à part les changements naturels d'un début de décomposition, le cadavre semble en bon état.

Du regard, il interrogea Rizzoli.

– Il n'y avait pas de blessures ouvertes, confirma-t-elle. La mort a été causée par strangulation.

– La façon la plus intime de tuer.

– Intime ?

– Pensez à ce que cela signifie, étrangler quelqu'un avec ses mains. Le contact est personnel, direct. Peau contre peau. Vos mains sur sa chair. En pressant sa gorge, vous sentez la vie la quitter.

– Bon Dieu, lâcha Rizzoli, regardant Zucker avec dégoût.

– C'est- ce qu'il pense. Ce qu'il sent. C'est l'univers qu'il habite et nous devons apprendre à connaître cet univers.

Le psychologue pointa le doigt vers la photo de Gail Yeager.

– Il est déterminé à posséder son corps, à en devenir le maître, qu'elle soit morte ou vive. Cet homme développe un attachement personnel avec le cadavre et il continue à le caresser. A le violer.

– Alors, pourquoi s'en débarrasser ? s'étonna Sleeper. Pourquoi ne pas le garder sept ans ? Comme ce roi Hérode avec sa femme.

– Pour des raisons pratiques ? suggéra Zucker. S'il vit en appartement, l'odeur d'un corps en décomposition pourrait alerter les voisins. Trois jours, c'est à peu près le temps maximal pendant lequel on peut souhaiter garder un cadavre.

– Trois secondes, vous voulez dire, s'esclaffa Crowe.

– Selon vous, il est quasiment attaché à ce corps comme un

amoureux, dit Rizzoli.

Zucker acquiesça de la tête.

– Alors, ça a dû être dur pour lui de s'en séparer. En le déposant là-bas, à Stony Brook.

– Oui, très dur, approuva-t-il. Comme une femme qui vous quitte.

Rizzoli revit l'endroit. Les arbres, l'ombre tachetée. Loin de la chaleur et du vacarme de la ville.

– Ce n'est pas un simple lieu de dépôt. C'est peut-être pour lui une terre consacrée.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

– Pardon ? fit Crowe.

– L'inspecteur Rizzoli vient d'énoncer le point où je voulais arriver, dit Zucker. Il ne s'agit pas d'un endroit commode pour se débarrasser d'un cadavre après usage. Vous devez vous demander : pourquoi il ne les enterre pas ? Pourquoi les laisse-t-il exposés à une éventuelle découverte ?

– Parce qu'il leur rend visite, répondit Rizzoli à voix basse.

– Ce sont ses amantes, développa Zucker. Son harem. Il y retourne pour les contempler, les toucher. Les enlacer, même. Voilà pourquoi il perd des cheveux de morte. Quand il touche les corps, des cheveux s'accrochent à ses vêtements.

Il regarda Rizzoli.

– Le cheveu retrouvé correspond à la deuxième série de restes ?

Elle hocha la tête.

– L'inspecteur Korsak et moi avions d'abord supposé que le sujet avait ramassé ce cheveu sur son lieu de travail. Maintenant que nous connaissons son origine, est-ce que ça a encore un sens de suivre la piste des pompes funèbres ?

– Oui, répondit le psychologue. Et je vais vous dire pourquoi. Les nécrophiles sont attirés par les cadavres. Ils éprouvent une excitation sexuelle à les manipuler. A les embaumer, les habiller. Les maquiller. Ils peuvent essayer d'obtenir cette excitation en choisissant un boulot dans le secteur funéraire. Embaumeur assistant, par exemple, ou maquilleur de morts. Gardez à l'esprit que le cadavre non identifié n'a peut-être pas été victime d'un meurtre. L'un des nécrophiles les plus célèbres, un psychotique nommé Ed Gein, a commencé sa carrière en pillant les cimetières. Il déterrait des cadavres de femme puis les rapportait chez lui. Ce n'est que plus tard qu'il a eu recours au meurtre pour se procurer des corps.

– De mieux en mieux, grommela Frost.

– Ce n'est qu'un aspect du vaste éventail de comportements humains, reprit Zucker. Nous voyons les nécrophiles comme des malades, des pervers, mais elle a toujours fait partie de nous, cette sous-catégorie d'individus mus par d'étranges obsessions. Des faims bizarres. Oui, certains sont psychotiques. Mais d'autres sont parfaitement normaux à tous égards.

Warren Hoyt était parfaitement normal lui aussi.

Gabriel Dean intervint alors. Il n'avait pas prononcé un mot de toute la réunion et Rizzoli fut étonnée d'entendre sa voix grave.

– Vous dites que le sujet pourrait retourner dans le bois rendre visite à son harem.

– Oui. C'est pourquoi il faut maintenir la souricière de Stony Brook.

– Et que se passera-t-il quand il découvrira que son harem a disparu ?

Après un temps de réflexion, Zucker répondit :

– Il ne le prendra pas très bien.

Un frisson parcourut lechine de Rizzoli. *Ce sont ses maîtresses. Comment réagit n'importe quel homme quand on lui prend sa maîtresse ?*

– Il sera furieux, poursuit le professeur. Et impatient de remplacer ce qu'on lui a volé. Il se remettra en chasse.

Il capta le regard de Rizzoli.

– Vous devez tenir les médias dans l'ignorance le plus longtemps possible. La souricière de Stony Brook est peut-être votre meilleure chance de le coincer. Parce qu'il retournera là-bas, mais uniquement s'il pense qu'il ne risque rien. Uniquement s'il croit que le harem est encore là à l'attendre.

La porte s'ouvrit, le commissaire Marquette passa la tête dans la pièce.

– Inspecteur Rizzoli. J'ai besoin de vous parler.

– Tout de suite ?

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Allons dans mon bureau.

A en juger par les expressions autour de la table, tout le monde faisait la même supposition : Rizzoli allait se faire remonter les bretelles. Elle se leva en rougissant et sortit.

Marquette garda le silence pendant qu'ils remontaient le couloir. Ils pénétrèrent dans son bureau et il referma la porte. A travers la cloison de verre, Rizzoli vit des inspecteurs l'observer de leur poste de travail.

Marquette baissa le store.

- Asseyez-vous, Rizzoli.
- Non, ça va.
- Je vous en prie, insista-t-il.

Sa sollicitude la mit mal à l'aise. Marquette et elle ne s'étaient jamais pris de sympathie l'un pour l'autre. La Criminelle demeurait un club d'hommes et elle était l'intruse. Elle se laissa tomber sur une chaise.

Marquette resta un moment silencieux, comme s'il cherchait ses mots.

– J'ai tenu à vous informer avant les autres parce que je pense que c'est pour vous que ce sera le plus dur. Mais je suis sûr que la situation n'est que provisoire et que le problème sera réglé dans les jours, voire dans les heures, qui viennent.

- Quelle situation ?
- Ce matin à cinq heures, Warren Hoyt s'est évadé.

Elle comprenait maintenant pourquoi il avait insisté pour qu'elle s'asseye. Il s'attendait qu'elle s'écroule.

Elle ne s'écroula pas. Parfaitement immobile, elle demanda d'une voix étrangement calme, qu'elle reconnut à peine comme la sienne :

- Comment est-ce arrivé ?
- Pendant un transfert médical. Il avait été admis la nuit dernière à l'hôpital de Fitchburg pour une appendicectomie en urgence. Nous ne savons pas vraiment ce qui s'est passé. Mais dans la salle d'opération... Il n'a laissé aucun témoin vivant.

– Combien de morts ? demanda-t-elle.

D'une voix toujours calme. Une voix d'étrangère.

– Trois. L'infirmière et l'anesthésiste, une femme, qui le préparait pour l'intervention. Plus le gardien qui l'avait accompagné.

- Souza-Baranowski est un établissement de niveau six.
- Oui.

– Et on l'a laissé aller dans un hôpital ordinaire ?

– Si cela avait été une admission de routine, on l'aurait transporté à Shattuck. Mais, en cas d'urgence, l'administration pénitentiaire a pour règle de conduire les prisonniers dans l'établissement sous contrat le plus proche. En l'occurrence à Fitchburg.

- Qui a décidé que c'était une urgence ?

– L’infirmière de Souza-Baranowski. Elle a examiné Hoyt, elle a consulté le médecin de la prison. Ils ont estimé tous deux que son état nécessitait une intervention immédiate.

– Sur quelle base ?

La voix de Rizzoli commençait à se durcir, à laisser transparaître une première trace d’émotion.

– Il présentait des symptômes. Douleurs abdominales...

– Hoyt a une formation médicale. Il savait exactement ce qu’il devait dire.

– Les résultats des analyses étaient également anormaux.

– Quels résultats ?

– Un taux de globules blancs élevé, si j’ai bien compris.

– Ils savaient à qui ils avaient affaire ? Ils en avaient une idée ?

– On ne peut pas truquer une analyse de sang.

– Hoyt peut. Il a travaillé dans un hôpital.

– Inspecteur...

– Nom de Dieu, il était spécialisé dans les analyses de sang !

Le son aigu de sa propre voix la fit sursauter. Elle regarda le commissaire, atterrée par son emportement. Et submergée par les émotions qui déferlaient enfin en elle. La rage. L’impuissance.

Et la peur. Pendant des mois, elle l’avait refoulée, parce qu’il aurait été irrationnel d’avoir peur de Hoyt. Il était enfermé dans un endroit d’où il ne pouvait pas l’atteindre, lui faire mal. Ses cauchemars n’étaient que des répliques sismiques, les échos d’une vieille terreur qui finirait par disparaître, espérait-elle. Mais la peur semblait maintenant parfaitement logique et plantait ses crocs en elle.

Elle se leva tout à coup, se tourna pour quitter le bureau.

– Inspecteur Rizzoli !

Elle s’arrêta sur le pas de la porte.

– Où allez-vous ?

– Je crois que vous le savez.

– Les collègues de Fitchburg et la police de l’Etat ont les choses en main.

– Ah, oui ? Pour eux, ce n’est qu’un taulard en cavale comme les autres. Ils s’attendent qu’il commette les erreurs habituelles. Mais il ne les commettra pas. Il se glissera entre les mailles de leur filet.

– Vous les sous-estimez.

– Ils sous-estiment Hoyt. Ils ne comprennent pas à qui ils ont affaire, dit-elle.

Moi si. Je comprends parfaitement.

Dehors, le parking brûlant miroitait au soleil ; le vent soufflant de la rue était chargé d'une odeur de soufre. Le temps que Rizzoli grimpe dans sa voiture, son chemisier était déjà trempé de sueur. Hoyt aime cette chaleur, pensa-t-elle. Il s'en repaît, comme un lézard sur le sable du désert. Et comme tout reptile, il sait comment se mettre rapidement à l'abri du danger.

Ils ne le trouveront pas.

En roulant vers Fitchburg, elle pensa au Chirurgien, à nouveau en liberté. Elle l'imagina parcourant les rues d'une ville, prédateur revenu parmi les proies. Elle se demanda si elle avait encore la force de l'affronter. Si, pour le vaincre une première fois, elle n'avait pas dilapidé le courage de toute une vie. Elle n'était pas lâche. Elle n'avait jamais reculé devant un défi, elle avait toujours foncé tête baissée dans la bagarre. Mais la perspective d'affronter de nouveau Hoyt la faisait trembler.

Il y a un an, je me suis battue contre lui et il a failli me tuer. Je ne sais pas si je suis capable de le refaire. De ramener le monstre dans sa cage.

Personne ne gardait le périmètre du lieu de crime. Rizzoli fit halte dans le couloir de l'hôpital, chercha du regard un policier en uniforme mais ne vit que quelques infirmières. Deux d'entre elles se réconfortaient mutuellement dans les bras l'une de l'autre, les autres parlaient à voix basse en petits groupes, le visage gris de stupeur.

Elle passa sous le ruban jaune, franchit les doubles portes qui avaient automatiquement coulissé pour la laisser accéder à la réception des salles d'opération. Elle remarqua sur le sol les taches et les pas de tango d'empreintes sanglantes. Un technicien rangeait déjà ses instruments. C'était un lieu de crime totalement refroidi, chamboulé et piétiné, n'attendant plus que l'équipe de nettoyage.

Mais aussi froid et bousillé qu'il fût, Rizzoli pouvait encore lire ce qui s'était passé dans cette salle, car c'était écrit au sang sur les murs. Elle vit les arcs séchés d'écla-boussures projetées par l'artère palpitante d'une victime. Leur onde sinueuse avait aspergé le mur et le tableau où étaient inscrits les opérations prévues, les numéros des salles, les noms des patients et l'intervention à pratiquer. Toute une journée de travail. Elle se demanda ce que devenaient les patients dont l'opération avait été brusquement annulée parce que ce secteur était maintenant un lieu de crime. Elle se demanda quelles pouvaient

être les conséquences d'un report de cholécystectomie, quoi que ce mot pût vouloir dire. Ce tableau expliquait pourquoi les techniciens de lieu de crime avaient été aussi rapides. Il fallait répondre aux besoins des vivants. On ne pouvait pas garder indéfiniment fermées les salles d'opération les plus utilisées de la ville de Fitchburg.

Les arcs de sang continuaient après le tableau, tournaient un coin et passaient sur le mur suivant. Là les pointes étaient moins hautes, car la pression systolique avait chuté et les pulsations commençaient à descendre, à glisser vers le sol. Elles se terminaient en un lac trouble près du bureau de la réception.

Le téléphone. La personne qui est morte ici essayait d'arriver au téléphone.

Au-delà de la réception, un large couloir bordé de lavabos longeait les salles d'opération. Des voix d'hommes et le crépitemment d'une radio l'attirèrent vers une porte ouverte. Elle passa devant la rangée de lavabos, devant un technicien de lieu de crime qui lui accorda à peine un regard. Personne ne l'arrêta, pas même quand elle pénétra dans la salle n° 4. Rizzoli s'immobilisa, sidérée par les traces de carnage. Bien qu'il ne restât plus aucune victime dans la salle, leur sang était partout : projeté sur les murs, les éléments, les plans de travail, et étalé sur le sol par tous ceux qui avaient fait irruption dans le sillage des meurtres.

– Madame ? Madame ?

Deux hommes en civil se tenaient près du meuble à instruments et lui lançaient un regard sombre. Le plus grand s'approcha d'elle en faisant chuintier ses surchaussures de papier sur le sol collant. Trente-cinq ans environ, avec cet air de supériorité qu'affectent tous les hommes lourdement musclés. Compensation masculine à une calvitie précoce, pensa-t-elle.

Avant qu'il n'ait pu poser la question évidente, elle lui montra son insigne.

– Jane Rizzoli, Criminelle. Boston.

– Qu'est-ce que Boston fout ici ?

– Désolée. Je ne connais pas votre nom.

– Sergent Canady. Section Recherche des fugitifs.

Un flic de la police de l'Etat du Massachusetts. Elle tendit le bras pour une poignée de main, s'aperçut qu'il portait des gants en caoutchouc. De toute façon, il n'avait pas l'air disposé à lui faire cette politesse.

– On peut vous aider ? s'enquit-il.

– Moi, je peux peut-être vous aider.

Il ne parut pas particulièrement emballé par la proposition.

– Comment ?

Elle regarda les serpents de sang qui avaient été projetés en travers du mur.

– Le type qui a fait ça, Warren Hoyt...

– Ouais ?

– Je le connais bien.

L'autre homme les rejoignit. Il avait un visage pâle et des oreilles à la Dumbo et, bien que manifestement flic lui aussi, il ne semblait pas avoir le sens du territoire aussi développé que Canady.

– Hé, je vous connais. Rizzoli. C'est vous qui l'avez envoyé en taule.

– Je faisais partie de l'équipe.

– Non, c'est vous qui l'avez coincé à Lithia.

Contrairement à Canady, il ne portait pas de gants et il serra la main de Rizzoli.

– Inspecteur Arien. Police de Fitchburg. Vous avez fait tout ce trajet rien que pour ça ?

– Dès que je l'ai appris, répondit Rizzoli, dont le regard dériva de nouveau vers le mur. Vous savez à qui vous avez affaire, n'est-ce pas ?

– Nous maîtrisons la situation, intervint Canady.

– Vous connaissez son histoire ?

– Nous savons ce qu'il a fait ici.

– Mais lui, vous le connaissez ?

– Nous avons son dossier à Souza-Baranowski.

– Où les surveillants n'avaient aucune idée de qui il était. Sinon, rien de tout ça ne serait arrivé.

– Y en a pas un que je n'ai pas ramené dans sa cellule. Ils font tous les mêmes boulettes.

– Pas lui.

– Il n'a que six heures d'avance.

– Six heures ? Vous l'avez déjà perdu.

Canady se hérissa.

– On est en train de quadriller le secteur. D'établir des barrages, de

contrôler les véhicules. Les médias sont alertés, toutes les chaînes locales de télévision ont diffusé sa photo. Je vous l'ai dit, nous maîtrisons la situation.

Sans répondre, elle reporta son attention sur les rubans de sang et demanda avec douceur :

– Qui est mort ici ?

Ce fut Arien qui répondit.

– L'anesthésiste et l'infirmière. L'anesthésiste était étendue là, au bout de la table. L'infirmière a été retrouvée près de la porte.

– Elles n'ont pas crié ? Elles n'ont pas appelé le gardien ?

– Elles auraient eu du mal : il leur a tranché le larynx à toutes les deux.

Rizzoli s'approcha de la table et regarda le trépied métallique auquel pendait un sac à solution intraveineuse, le tube en plastique et le cathéter se recourbant vers une flaque d'eau, par terre. Une seringue brisée avait roulé sous la table.

– Il était sous perfusion, dit-elle.

– Depuis les urgences, précisa Arien. On l'a amené directement ici après que le chirurgien l'a examiné, en bas.

– Pourquoi le chirurgien ne l'a pas accompagné ?

– Il s'est occupé d'un autre patient aux urgences. Il est monté dix ou quinze minutes après. Il a franchi les portes, il a vu le gardien par terre à la réception, il s'est rué sur le téléphone. Pratiquement tout le personnel des urgences est accouru, mais ils n'ont rien pu faire pour aucune des victimes.

Elle baissa les yeux vers le sol, vit les traces d'un trop grand nombre de chaussures, un chaos impossible à interpréter.

– Pourquoi le gardien n'était pas ici pour surveiller le prisonnier ?

– Une salle d'opération est une pièce stérile où on n'entre pas sans tenue d'hôpital. On lui a probablement demandé d'attendre dehors.

– Mais l'administration pénitentiaire exige que les détenus soient menottés en permanence quand ils sortent de la prison, non ?

– Si.

– Même en salle d'opération, même sous anesthésie, Hoyt aurait dû être attaché à la table par un bras ou une jambe.

– Il aurait dû.

– Vous avez retrouvé les menottes ?

Arien et Canady échangèrent un regard.

– Les menottes étaient par terre, sous la table.

– Alors il était bien attaché.

– A un moment, oui.

– Pourquoi elles l'ont détaché ?

– Pour une raison médicale, peut-être, hasarda Arien. Installer une autre intraveineuse, le repositionner...

Rizzoli secoua la tête.

– Elles auraient eu besoin du gardien pour ouvrir les menottes. Il ne serait pas retourné dans le couloir en laissant son prisonnier sans entrave.

– Il a commis une imprudence, alors, dit Canady. Tout le monde aux urgences avait l'impression que Hoyt était très malade, qu'il souffrait trop pour tenter quoi que ce soit. Manifestement, personne ne s'attendait à...

– Seigneur, murmura-t-elle, il n'a pas perdu la main.

Elle regarda le chariot d'anesthésie et vit qu'un des tiroirs était ouvert. A l'intérieur, trois ampoules de thiopental brillaient à la lumière vive de la salle. Un anesthésique. Elles s'apprêtaient à l'endormir, pensa-t-elle. Il est étendu sur la table, une perf dans le bras. Gémissant, grimaçant. Elles ne soupçonnent absolument pas ce qui va se produire, elles font leur travail. L'infirmière réfléchit aux instruments à préparer, à ce dont le chirurgien aura besoin ; l'anesthésiste calcule les doses de thiopental tout en surveillant le rythme cardiaque du patient sur le moniteur. Elle voit peut-être les battements s'accélérer et présume que c'est à cause de la douleur. Elle ne sait pas que Hoyt se prépare à bondir. A tuer.

Et puis... Que s'est-il passé ensuite ?

Rizzoli baissa les yeux vers le plateau à instruments, constata qu'il était vide.

– Il s'est servi d'un bistouri ?

– On n'a pas retrouvé l'arme.

– C'est son instrument préféré, le bistouri...

Une pensée fit soudain se dresser les poils de sa nuque.

– Et s'il était encore dans le bâtiment ?

– Impossible, répondit Canady.

– Il s'est déjà fait passer pour un médecin. Il sait se fondre dans le personnel médical. Vous avez fouillé l'hôpital ?

- Pas la peine.
- Comment vous pouvez être sûr qu'il n'est pas encore ici ?
- Parce que nous avons la preuve qu'il a quitté le bâtiment. C'est sur vidéo.

Le cœur de Rizzoli battit plus vite.

- Les caméras de surveillance l'ont filmé ?

Canady hocha la tête.

- Je suppose que vous voulez voir l'enregistrement.

– Curieux, ce qu'il fait, dit Arien. On s'est passé la bande plusieurs fois, on comprend toujours pas.

Ils étaient descendus à la salle de réunion de l'hôpital. Dans un coin, un meuble roulant supportait un téléviseur et un magnétoscope. Arien laissa Canady mettre les appareils en marche et manier la télécommande. Manier la télécommande, c'était le rôle du mâle lambda, que Canady avait besoin d'assumer. Arien était suffisamment sûr de lui pour s'en moquer.

Canady glissa la cassette dans le magnétoscope et dit :

– OK. Voyons ce que la police de Boston comprendra.

L'équivalent verbal de jeter le gant. Il appuya sur « Play ».

L'image d'une porte close apparut sur l'écran.

– La caméra est fixée au plafond dans un couloir du rez-de-chaussée, expliqua Arien. Cette porte que vous voyez là donne directement dehors, sur le parking du personnel, à l'est du bâtiment. C'est l'une des quatre sorties. L'heure d'enregistrement est inscrite en bas.

– Cinq heures dix, lut Rizzoli.

– D'après le registre des urgences, on a monté le prisonnier en salle d'op à quatre heures quarante-cinq, vingt-cinq minutes avant. Regardez, maintenant. Ça s'est passé à cinq heures onze.

Sur l'écran, les secondes s'écoulaient. A cinq heures onze minutes treize secondes, une silhouette entra dans le champ, marchant d'un pas tranquille vers la sortie. L'homme avait le dos tourné à la caméra et Rizzoli vit une nuque bien dégagée au-dessus du col de la blouse blanche. Il portait un pantalon de chirurgien et des surchaussures en papier. Il alla jusqu'à la porte, appuya sur la barre et se figea soudain.

– Regardez ça, dit Arien.

L'homme se retourna lentement, leva la tête vers la caméra.

Rizzoli se pencha en avant, la bouche sèche, les yeux rivés au visage de Warren Hoyt. Il s'approcha et elle vit qu'il avait quelque chose sous le bras gauche. Un paquet. Il avança jusqu'à se trouver

directement sous l'appareil.

– C'est ici que ça devient bizarre, dit Arien.

Fixant toujours l'objectif, Hoyt leva la main droite, comme pour jurer de dire toute la vérité. De sa main gauche, il montra sa paume exposée et sourit.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? fit Canady.

Rizzoli ne répondit pas. En silence, elle regarda Hoyt se retourner, redescendre le couloir, franchir la porte et disparaître.

– Repassez-le, demanda-t-elle.

– Vous savez ce que ça veut dire, ce truc des mains ?

– Repassez-le.

Canady appuya sur « Rewind » puis sur « Play ».

Hoyt s'approcha de nouveau de la porte. Se retourna. Alla à la caméra, le regard fixé sur ceux qui le regardaient maintenant.

Le cœur battant, les muscles tendus, Rizzoli attendait le geste. Celui quelle avait déjà compris.

Il leva la main.

– Arrêtez, dit-elle. Maintenant !

Canady appuya sur « Pause ».

Hoyt s'immobilisa sur l'écran, un sourire aux lèvres, l'index de la main gauche tendu vers la paume ouverte de sa main droite. Rizzoli regardait, hébétée. Ce fut Arien qui rompit le silence :

– Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? Vous le savez ?

Elle avala sa salive.

– Oui.

– Ben, dites-le, lança sèchement Canady.

Elle ouvrit lentement ses poings serrés sur ses genoux. Ses deux paumes gardaient les traces des blessures que Hoyt lui avait infligées un an plus tôt, d'épaisses cicatrices là où il avait percé deux trous avec ses scalpels.

– C'est lui qui vous a fait ça ? demanda Arien.

Elle hocha la tête, regarda de nouveau l'écran où Hoyt continuait à sourire, la main levée.

– Une petite plaisanterie entre nous. Une façon de me saluer. Le Chirurgien s'adresse à moi.

– Vous avez dû le flanquer dans une de ces rognés, estima Canady.

Regardez-le, on dirait qu'il vous dit « Je t'emmerde ».

– Ou « On se retrouvera », fit Arien à voix basse.

Ces mots la glacèrent. *Oui, je te retrouverai. Je ne sais ni où ni quand, mais je te retrouverai.*

Canady pressa de nouveau le bouton « Play » et l'image s'anima. Hoyt baissa la main, marcha de nouveau vers la sortie. Au moment où il poussait la porte, Rizzoli concentra son attention sur le paquet glissé sous son bras.

– Arrêtez.

Canady appuya sur « Pause ».

Elle se pencha, toucha l'écran.

– Qu'est-ce qu'il emporte ? On dirait une serviette roulée.

– C'en est une, confirma Canady.

– Pour quoi faire ?

– C'est pas la serviette, c'est-ce qu'il y a dedans.

Elle fronça les sourcils, pensa à ce qu'elle venait de voir en haut, dans la salle d'opération. Se rappela le plateau vide près de la table.

– Des instruments, fit-elle. Il a emporté des instruments chirurgicaux.

– Il manque un jeu de laparotomie, dit Arien.

– Laparotomie ?

– Le terme médical pour dire qu'on t'ouvre le ventre, traduisit Canady.

Il éteignit le téléviseur et se tourna vers Rizzoli.

– Apparemment, votre gars est pressé de se remettre au boulot.

La musiquette de son portable la fit sursauter. Elle sentit son cœur marteler ses côtes quand elle tendit la main vers l'appareil. Comme les deux hommes la regardaient, elle se leva et se tourna vers la fenêtre avant d'appuyer sur le bouton.

C'était Gabriel Dean.

– Vous vous souvenez que nous devons voir l'anthropologue à trois heures ?

Elle regarda sa montre.

– J'y serai.

Tout juste.

– Où êtes-vous ?

– Ecoutez, j’y serai, d’accord ?

Elle coupa la communication. Regarda par la fenêtre, prit une longue inspiration. Je ne tiendrai pas, pensa-t-elle. Les monstres me vident de mes forces...

– Inspecteur Rizzoli ? l’appela Canady.

– Pardon, fit-elle en se retournant. Il faut que je rentre. Vous me prévenez dès que vous avez du nouveau sur Hoyt ?

Il hocha la tête. Sourit.

– Ce ne sera pas long.

Dean était bien la dernière personne à qui elle avait envie de parler. Quand elle pénétra dans le parking du service de médecine légale, elle le vit descendre de sa voiture. Elle se gara rapidement, coupa le contact et se dit que si elle attendait quelques minutes, il franchirait la porte et qu’elle éviterait une conversation inutile. Malheureusement, il l’avait repérée et il demeurait planté sur le parking.

Elle sortit dans la chaleur accablante et se dirigea vers lui, du pas vif de celle qui n’a pas de temps à perdre.

– Vous n’êtes pas revenue à la réunion, ce matin, fit-il observer.

– Marquette m’a retenue.

– Oui, il me l’a dit.

Elle s’arrêta, le regarda.

– Qu’est-ce qu’il vous a dit ?

– Que l’un des types que vous avez coincés s’est évadé.

– Exact.

– Et cela vous a secouée.

– Il a dit ça aussi ?

– Non. Mais comme vous n’êtes pas revenue à la réunion...

Elle se remit à marcher en direction du bâtiment.

– D’autres problèmes ont réclamé mon attention.

– Vous êtes responsable de l’enquête, inspecteur Rizzoli.

Elle s’arrêta de nouveau.

– Pourquoi éprouvez-vous le besoin de me le rappeler ?

Il s'approcha lentement d'elle. Assez près pour l'intimider, et c'était peut-être son intention. Ils étaient maintenant face à face et, bien qu'elle fût résolue à ne pas reculer d'un pouce, elle ne put s'empêcher de s'empourprer sous son regard. Ce n'était pas seulement à cause de sa supériorité physique qu'elle se sentait menacée, mais aussi parce qu'elle venait de se rendre soudain compte qu'il était attirant, une réaction parfaitement déplacée à la lumière de sa colère. Elle s'efforça de chasser le désir qu'elle éprouvait mais il avait déjà enfoncé ses griffes en elle.

– Cette affaire exige toute votre attention, dit-il. Je comprends que l'évasion de Hoyt vous bouleverse. Il y a de quoi déstabiliser n'importe quel flic...

– Vous ne me connaissez pas. N'essayez pas d'être mon psy.

– Je me demande simplement si vous aurez la concentration nécessaire pour diriger cette enquête. Ou si d'autres préoccupations ne vous en détourneront pas.

Elle parvint à garder son sang-froid. A demander, avec un calme extrême :

– Vous savez combien de personnes Hoyt a tuées ce matin ? Trois, agent Dean. Un homme et deux femmes. Il leur a tranché la gorge et il est parti, comme ça.

Elle leva les mains, lui montra ses cicatrices.

– Voilà les souvenirs qu'il m'a laissés l'année dernière, avant de passer à ma gorge.

Elle laissa ses bras retomber et eut un rire.

– Alors, oui, vous avez raison, Hoyt me préoccupe.

– Vous avez un travail à faire ici.

– Je le fais.

– Hoyt distrait votre attention. Il vous empêche de vous concentrer.

– Le seul qui m'empêche de me concentrer, c'est vous. Je ne sais même pas ce que vous faites ici.

– Coopération entre forces de l'ordre. Ce n'est pas la ligne à suivre ?

– Je suis la seule qui coopère. Qu'est-ce que vous me donnez en échange ?

– Qu'est-ce que vous attendez ?

– Vous pourriez commencer par me dire pourquoi le Bureau est impliqué. Il ne s'était jamais mêlé de mes enquêtes. Qu'est-ce qui rend

les Yeager différents ? Qu'est-ce que vous savez sur eux que j'ignore ?

– Je n'en sais pas plus que vous, répondit-il.

Etait-ce la vérité ? Elle n'arrivait pas à déchiffrer cet homme. L'attrait sexuel ajoutait maintenant à sa confusion, brouillait tous les messages entre elle et lui.

Il regarda sa montre.

– Il est trois heures passées. Ils nous attendent.

Quand il repartit vers le bâtiment, elle ne le suivit pas tout de suite. Elle resta un moment seule sur le parking, ébranlée par la réaction que Dean suscitait en elle. Finalement, elle poussa un soupir et entra dans la morgue, se cuirassant pour une nouvelle visite chez les morts.

Celle-là au moins ne lui retourna pas l'estomac. La deuxième série de restes ne dégageait pas la puanteur suffocante qui lui avait donné la nausée pendant l'autopsie de Gail Yeager. Korsak avait néanmoins pris ses précautions habituelles en se barbouillant de Vicks sous le nez. Seuls quelques morceaux de tissu conjonctif racorni adhéraient encore aux os et, si l'odeur était désagréable, elle n'expédia pas Rizzoli vers levier, saisie de haut-le-cœur. Elle garda une apparence impassible pendant qu'Isles et l'expert en anthropologie légale, le Dr Carlos Pepe, ouvraient la boîte et en tiraient les restes, les posaient avec soin sur la table recouverte d'un drap.

Agé de soixante ans et tordu comme un gnome, le Dr Pepe vidait la boîte de son contenu avec une mine d'enfant ravi et examinait chaque élément comme un trésor. Là où Rizzoli ne voyait que des os couverts de terre, aussi anonymes que les branches d'un arbre, l'anthropologue distinguait radius, cubitus et clavicules, qu'il plaçait en position anatomique. Le sternum et des côtes désarticulées claquèrent contre l'acier inoxydable recouvert du drap. Les vertèbres – dont deux soudées chirurgicalement – formèrent au centre de la table une chaîne noueuse descendant vers l'anneau du pelvis, couronne macabre pour un roi. Les os des bras avaient l'air de membres grêles terminés par des cailloux sales, semblait-il, en réalité les osselets donnant aux mains humaines leur agilité prodigieuse. Les traces d'une ancienne fracture – broche dans le fémur droit – sautaient aux yeux. Au bout de la table, le Dr Pepe posa le crâne et la mâchoire désarticulée. Des dents en or luisaient à travers la croûte de terre. Tous les os étaient maintenant en place.

Mais la boîte n'était pas encore vide.

Il la retourna pour faire tomber sur un plateau recouvert d'un tissu une pluie de terre, de feuilles, de cheveux bruns collés. Il braqua la lampe d'examen sur le plateau et, à l'aide d'une pince, se mit à fouiller la terre. En quelques secondes, il trouva ce qu'il cherchait : une petite pépite noire, en forme de grain de riz.

- Un puparium, dit-il. On les prend souvent pour des crottes de rat.
- C'est-ce que j'aurais dit, avoua Korsak. De la merde de rat.
- Il y en a beaucoup là-dedans. Il faut savoir ce qu'on cherche.

Pepe ramassa encore quelques grains noirs, en fit un petit tas sur le côté.

- De la famille des *Calliphoridae*.
- Quoi ? fit Korsak.
- Les mouches à viande, dit Gabriel Dean.

– Ce sont les enveloppes dans lesquelles les larves de mouches à viande se développent. Des sortes de cocons. Le squelette extérieur de la larve à son troisième stade. Ceux-ci ont éclos.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Rizzoli.
- Qu'ils sont vides. Les mouches se sont envolées.

Dean posa à son tour une question :

– Combien de temps prend la métamorphose des calliphoridés dans cette région ?

– A cette période de l'année, trente-cinq jours environ. Mais vous avez remarqué que les deux puparia ne présentent ni la même couleur ni la même érosion ? Ils proviennent de la même espèce mais l'une des coquilles a été exposée plus longtemps aux intempéries.

– Deux générations différentes ? suggéra Isles.

– Je pencherais pour cette hypothèse. J'écouterai avec intérêt ce que l'entomologiste aura à dire.

– S'il faut trente-cinq jours à chaque génération pour se développer, est-ce que cela signifie que le corps de la victime est resté soixante-dix jours dans le bois ? demanda Rizzoli.

Le Dr Pepe jeta un coup d'œil aux os placés sur la table.

– Ce que je vois n'est pas incompatible avec un intervalle de deux mois d'été écoulés depuis la mort.

– Vous ne pouvez pas être plus précis ?

– Pas avec des restes quasiment réduits au squelette. Cette personne a passé deux mois dans le bois. Ou six.

Peu impressionné jusqu'ici par l'expert, Korsak leva les yeux au plafond.

Mais le Dr Pepe ne faisait que commencer. Il ramena son attention sur la dépouille.

– Un seul individu, dit-il en examinant les os. De sexe féminin. Plutôt petit, un mètre cinquante-cinq maximum. Traces de fracture visibles. Nous avons une vieille fracture fémorale comminutive, traitée par une vis chirurgicale.

– On dirait une broche de Steinman, commenta Isles. Et là, ajouta-t-elle, montrant la colonne vertébrale, on lui a fait une fusion de L2 et L3.

– Blessures multiples ? demanda Rizzoli.

– Cette femme a subi un traumatisme grave.

Le Dr Pepe poursuivit son inventaire :

– Il manque deux côtes gauches ainsi que... trois carpiens et la plupart des phalanges de la main gauche, conclut-il après avoir remué les osselets. Un charognard qui s'est offert un casse-croûte, je suppose.

– Un sandwich fait main, dit Korsak.

Personne ne rit.

– Les longs os sont tous là. Ainsi que les vertèbres...

Il s'interrompt, regarda en plissant le front les os du cou.

– Il manque l'hyoïde.

– Nous ne l'avons pas trouvé, dit Isles.

– Vous avez tamisé ?

– Oui. Je suis retournée moi-même sur le site pour le chercher.

– Il a peut-être été emporté par une bête.

L'anthropologue prit une omoplate et poursuivit :

– Vous voyez ces morsures en V ? Elles ont été faites par des canines de carnassier. La tête était séparée du corps ?

– Elle se trouvait à un mètre du torse, répondit Rizzoli.

– Typique des chiens. Pour eux, la tête est une grosse balle. Un jouet. Ils la font rouler mais ils n'arrivent pas à y planter leurs crocs comme ils le font dans un bras ou une gorge.

– Attendez, dit Korsak. On parle de Fifi et Médor, là ?

– Tous les canidés, sauvages ou domestiques, ont des comportements semblables. Même les coyotes et les loups aiment

jouer à la balle, comme Fifi et Médor. Puisque la réserve est entourée de zones résidentielles, le bois où on a retrouvé les restes est certainement fréquenté par des chiens domestiques. Comme tous les canidés, ils ont un instinct de charognard. Ils rongent tout ce sur quoi ils peuvent mettre la dent. Les ailes du sacrum, les apophyses spinales, les côtes et les crêtes iliaques. Et, bien sûr, ils déchirent tous les tissus mous restants.

Korsak avait l'air consterné.

– Ma femme a un petit terrier écossais. Je le laisserai plus jamais me lécher le visage.

Pepe prit le crâne et lança à Isles un regard malicieux.

– On passe à la colle, docteur Isles ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

– A la colle ? fit Korsak.

– C'est de l'argot de carabin, expliqua Isles. Une colle est une interrogation, un test de connaissance.

– Vous avez sans doute pratiqué ce genre d'exercices avec vos étudiants en pathologie à l'UC, dit Pepe.

– Sans la moindre pitié, reconnut Isles.

– A mon tour de vous coller, dit l'anthropologue avec une pointe de jubilation. Que pouvez-vous me dire de cet individu ?

Isles se concentra sur les ossements.

– Les incisives, la forme du palais et la longueur du crâne indiquent la race blanche. Le crâne est petit, avec un bourrelet sus-orbitaire peu marqué. Il y a aussi le pelvis. La forme de l'ouverture, l'angle suprapubien. C'est une femme de race blanche.

– Et l'âge ?

– La soudure épiphysaire de la crête iliaque est incomplète. Pas de modifications arthritiques de la colonne vertébrale. Une jeune adulte.

– Je suis de votre avis, approuva Pepe en soulevant la mâchoire. Trois couronnes en or. Et de nombreux plombages. Vous avez fait des radios ?

– Yoshima s'en est occupé ce matin. Elles sont là-bas.

Pepe s'approcha de la table lumineuse, pointa l'index vers l'une des radios.

– On a bouché deux canaux radiculaires à la gutta-percha, semble-t-il. Et regardez ça : les racines de sept à dix et de vingt-deux à vingt-sept sont courtes et épointées. Il y a eu traitement orthodontique.

– Je ne l'avais pas remarqué, confessa Isles.

Pepe sourit.

– Je suis heureux d’avoir encore quelque chose à vous apprendre, docteur Isles. Je commençais à me sentir inutile.

Gabriel Dean intervint :

– Nous avons donc affaire à quelqu’un qui avait les moyens de se payer des soins dentaires.

– Des soins dentaires très onéreux, renchérit Pepe.

Rizzoli pensa à Gail Yeager et à ses dents parfaitement droites. Longtemps après que le cœur avait cessé de battre, longtemps après que la chair avait pourri, l’état des dents distinguait encore les riches des pauvres. Ceux qui avaient du mal à payer le loyer négligeaient la molaire douloureuse, les dents avançant légèrement. Les caractéristiques de cette victime commençaient à paraître familières.

Une jeune femme. Blanche. Aisée.

Pepe reposa la mâchoire et reporta son attention sur le torse. Il examina un moment la cage thoracique effondrée, prit une côte désarticulée et l’inclina vers le sternum, étudia l’angle formé par les deux os.

– *Pectus excavatum*, lâcha-t-il.

Pour la première fois, Isles eut l’air étonnée.

– Je ne l’avais pas noté.

– Et les tibias ?

Elle alla aussitôt au bout de la table, tendit la main vers l’un des os longs, le considéra en plissant le front. Puis elle souleva l’os correspondant de l’autre membre et le plaça à côté du premier.

– *Genu varum* bilatéral, dit-elle, franchement troublée à présent. Quinze degrés environ. Je ne sais pas comment cela a pu m’échapper.

– Vous étiez obnubilée par la fracture. Cette broche vous saute littéralement aux yeux. Et ce n’est plus un état qu’on voit souvent de nos jours. Il faut être vieux comme moi pour le repérer.

– Ce n’est pas une excuse. J’aurais dû le remarquer tout de suite.

Silencieuse, Isles fit passer son regard des os de la jambe à la poitrine.

– Ça ne colle pas avec les traitements dentaires. C’est comme si on avait affaire à deux personnes différentes.

– Vous pourriez nous expliquer de quoi vous parlez ? dit Korsak. Qu’est-ce qui ne colle pas ?

– Cette femme présente un *genu varum*, ce qu’on appelle plus

communément des jambes arquées, dit Pepe. Ses tibias s'incurvent d'une quinzaine de degrés, soit deux fois la courbure normale.

– Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Des tas de gens ont les jambes arquées.

– Il y a aussi la poitrine, dit Isles. Regardez l'angle que les côtes font avec le sternum. Elle a un *pectus excavatum*, la poitrine creuse. Une formation osseuse et cartilagineuse anormale a amené le sternum à s'enfoncer. Dans les cas graves, cela peut causer des problèmes respiratoires et cardiaques. Ici, la malformation était légère et n'a probablement entraîné aucun symptôme. Le problème était avant tout esthétique.

– Et c'est dû à une formation osseuse anormale ? demanda Rizzoli.

– Oui. Une anomalie du métabolisme des os.

– Il s'agit de quelle maladie ?

Isles hésita, se tourna vers Pepe.

– Elle est petite.

– Quelle est l'estimation Trotter-Gleiser ?

La légiste prit un mètre ruban, le déroula le long du fémur et du tibia.

– Un mètre cinquante-deux, à peu près.

– Nous avons donc un *pectus excavatum*, un *genu varum* bilatéral et une petite taille, résuma Pepe. Tout converge.

Isles regarda Rizzoli.

– Elle a souffert de rachitisme dans son enfance.

Le mot semblait presque étrange. Pour Rizzoli, il évoquait des gosses pieds nus dans des taudis, des bébés en pleurs, la crasse de la misère. Une époque différente, couleur sépia. Le rachitisme n'était pas un terme qu'on pouvait appliquer à une femme ayant trois couronnes en or et des dents redressées par orthodontie.

Gabriel Dean avait lui aussi relevé la contradiction :

– Je croyais que le rachitisme était dû à la malnutrition.

– C'est exact, confirma Isles. Manque de vitamine D. Pour la plupart des enfants, la quantité indispensable de vitamine D est fournie par le lait et le soleil. Mais si l'enfant est mal nourri et ne sort jamais, il y a carence, ce qui affecte le métabolisme et la croissance osseuse.

Après une pause, elle ajouta :

– Je n'avais jamais vu de cas de rachitisme.

– Venez un jour assister à une de mes fouilles, proposa Pepe. Je vous montrerai des tas de cas remontant au XIX^e siècle. Scandinavie, Russie...

– Mais aujourd’hui ? fit Dean. Aux Etats-Unis ?

L’anthropologue secoua la tête.

– Tout à fait inhabituel. En me fondant sur les déformations osseuses et la petite taille, je dirais que cette femme a connu une vie misérable. Du moins dans son enfance.

– Ça ne cadre pas avec l’état des dents.

– Non. D’où la remarque du Dr Isles : c’est comme si nous avions affaire à deux personnes différentes.

L’enfant et l’adulte, pensa Rizzoli. Elle se souvint de sa propre enfance à Revere, la famille entassée dans une bicoque étouffante où, pour avoir un peu d’intimité, elle devait se glisser dans sa retraite secrète, sous la véranda de devant. Elle se rappela la brève période qui avait suivi le licenciement de son père, les murmures effrayés dans la chambre des parents, les repas de maïs en boîte et de pommes de terre. La mauvaise passe n’avait pas duré : en un an, son père avait retrouvé du travail et la viande avait fait sa réapparition à table. Mais frôler la pauvreté laisse des marques et les trois rejetons Rizzoli avaient tous choisi des emplois stables, Jane dans la police, Frankie chez les marines, Mike à la poste, cherchant tous à échapper à l’insécurité de leur enfance.

Elle regarda le squelette étendu sur la table et commenta :

– De la misère à la richesse. Cela arrive.

– Comme dans les romans de Dickens, fit remarquer Dean.

– Ouais, l’histoire de Tiny Tim, dit Korsak.

Isles hocha la tête.

– Il souffrait de rachitisme.

– Et puis il a connu toute une vie de bonheur, enchaîna Korsak. Parce que le vieux Scrooge lui a laissé un paquet de fric.

Mais toi, tu n’as pas connu toute une vie de bonheur, pensa Rizzoli en contemplant la dépouille. Ce n’était plus un simple ramassis d’ossements mais une femme dont l’existence commençait à prendre forme dans l’esprit de l’inspecteur. Elle vit une enfant aux jambes torses et à la poitrine creuse, pousse rabougrie sur le sol chiche de la misère. Puis une adolescente vêtue de blouses aux boutons dépareillés, au tissu élimé jusqu’à la transparence. Même alors, y avait-il quelque chose de différent chez cette fille ? Un regard déterminé, un

mouvement du menton annonçant quelle était destinée à une vie meilleure que celle qu'elle avait connue à sa naissance ?

Parce que la femme qu'elle était devenue vivait dans un monde différent où l'argent offrait des dents droites et des couronnes en or. La chance, le travail opiniâtre ou peut-être l'attention d'un homme l'avait élevée à une condition bien plus agréable. Mais la pauvreté de l'enfance demeurait gravée dans ses os, dans les jambes arquées et la poitrine creuse.

Son corps gardait aussi la trace de souffrances, d'un événement traumatique qui lui avait brisé la jambe gauche et la colonne, la laissant avec deux vertèbres soudées et une tige d'acier logée en permanence dans le fémur.

– Compte tenu de l'état de ses dents, elle faisait probablement partie d'une catégorie socioprofessionnelle élevée et sa disparition a forcément été remarquée, raisonna Isles. Elle est morte depuis deux mois au moins. Il y a de fortes chances pour qu'elle figure au CNRC.

– Ouais, avec cent mille autres, grommela Korsak.

Le Centre national de recherches criminelles du FBI tenait à jour un fichier de personnes disparues qu'on pouvait utiliser pour tenter d'identifier des cadavres inconnus.

– Nous avons quelque chose localement ? s'enquit Pepe. Des femmes disparues qui pourraient correspondre ?

Rizzoli secoua la tête.

– Pas dans l'Etat du Massachusetts.

Malgré sa fatigue, elle n'arrivait pas à dormir. Elle se releva pour vérifier les verrous de la porte d'entrée et le loquet de la fenêtre donnant sur l'escalier de secours. Une heure plus tard, elle entendit un bruit et imagina Warren Hoyt marchant dans le couloir, un scalpel à la main. Elle saisit le pistolet posé sur sa table de nuit et fléchit les genoux dans le noir. Couverte de sueur, elle attendit, l'arme braquée, que l'ombre apparaisse sur le seuil de la chambre.

Elle ne vit rien, n'entendit rien, excepté le battement de son cœur et les vibrations de la radio d'une voiture qui passait en bas dans la rue.

Finalement, elle se glissa dans le couloir et alluma la lumière.

Personne.

Elle entra dans la salle de séjour, alluma une lampe. D'un coup

d'œil, elle vit que la chaîne de sûreté était en place sur la porte, que la fenêtre de l'escalier de secours était bien fermée. La pièce était exactement comme elle l'avait laissée et elle se dit qu'elle perdait les pédales.

Elle se laissa tomber sur le canapé, posa son arme et secoua la tête comme pour chasser de son esprit toute pensée concernant Warren Hoyt. Mais il était toujours là, telle une tumeur qu'on ne pouvait exciser et dont les métastases envahissaient chaque moment de sa vie. Etendue dans son lit, ce n'était pas à Gail Yeager ni à la femme inconnue qu'elle pensait. Ni à l'Homme de l'avion, dont le dossier, resté sur son bureau, au travail, semblait lui reprocher silencieusement sa négligence. Tant de noms et de rapports exigeaient son attention, mais, allongée sur son lit, fixant l'obscurité, elle ne voyait que le visage de Warren Hoyt.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Son cœur lui martelait la poitrine et elle dut prendre quelques inspirations pour essayer de se calmer avant de décrocher.

– Rizzoli ? fit Thomas Moore.

C'était une voix qu'elle ne s'attendait pas à entendre et une bouffée de nostalgie la cueillit par surprise. Un an plus tôt, Moore et elle avaient fait équipe pendant l'enquête sur le Chirurgien. Si leurs rapports n'avaient jamais dépassé ceux de simples collègues, chacun avait confié à l'autre sa vie même et, à certains égards, il y avait entre eux une intimité aussi profonde que celle d'un couple. Entendre sa voix lui rappela que Moore lui manquait terriblement. Et que son mariage avec Catherine la blessait encore.

– Salut, Moore, dit-elle d'un ton détaché qui ne trahissait rien de ses sentiments. Il est quelle heure, là-bas ?

– Presque cinq heures. Pardon de vous appeler si tard, je ne voulais pas que Catherine entende.

– Je ne dormais pas.

Un silence.

– Vous avez du mal à dormir, vous aussi.

Ce n'était pas une question mais une affirmation. Il savait que le même fantôme les hantait tous les deux.

– Marquette vous a téléphoné ? demanda-t-elle.

– J'espérais qu'il y aurait du nouveau...

– Non, rien. Cela fait près de vingt-quatre heures et personne ne l'a vu.

– La piste est froide.

– Il n’y a jamais eu de piste, pour commencer. Il tue trois personnes en salle d’op, il sort de l’hôpital et se transforme en homme invisible. Les flics de Fitchburg et de la police de l’Etat ont ratissé tout le secteur, installé des barrages routiers. Sa photo passe dans tous les bulletins d’informations. Rien.

– Il y a un endroit qui l’attirera. Une personne...

– On planque autour de votre immeuble. Si Hoyt s’en approche, on l’aura.

Après un long silence, Moore reprit à voix basse :

– Je ne peux pas faire rentrer Catherine. Je la garde ici, où je sais qu’elle est en sécurité.

Rizzoli entendit de la peur dans la voix de Moore, non pour lui-même mais pour sa femme, et elle se demanda avec un pincement d’envie : ça fait quoi d’être aimée aussi profondément ?

– Elle sait qu’il est en liberté ? demanda-t-elle.

– Oui. J’ai bien été obligé de le lui dire.

– Elle le prend comment ?

– Mieux que moi. C’est même elle qui s’efforce de me rassurer.

– Elle a déjà affronté le pire, Moore. Deux fois elle a battu Hoyt. Elle a prouvé qu’elle était plus forte que lui.

– Elle se *croit* plus forte. Et c’est là que ça devient dangereux.

– Catherine vous a, maintenant, argua Rizzoli.

Et je n’ai que moi-même. Ça a toujours été comme ça, ça sera toujours comme ça.

Il dut percevoir la note de lassitude dans sa voix car il dit :

– C’est l’enfer pour vous aussi, sûrement.

– Je tiens le coup.

– Alors, vous encaissez mieux que moi.

Elle lâcha un rire, sorte d’éclat sec et sonore qui n’était que fanfaronnade.

– Comme si j’avais le temps de m’en faire pour Hoyt. Je comaque une nouvelle équipe. On a trouvé une décharge à cadavres dans la réserve de Stony Brook.

– Combien de victimes ?

– Deux femmes, plus un homme tué pendant l’enlèvement de la

première. Encore une sale histoire, Moore. On sait que c'est mauvais quand Zucker leur donne un nom et celui-là, il l'a baptisé le Dominateur.

– Pourquoi le Dominateur ?

– C'est son truc, dominer, apparemment. Le pouvoir. Domination absolue sur le mari. Ces monstres et leurs rites de malade...

– On dirait un remake de l'été dernier.

Sauf que cette fois tu n'es pas là pour protéger mes arrières. Tu as d'autres priorités.

– Et vous avancez ? demanda-t-il.

– Lentement. L'équipé regroupe plusieurs juridictions et chacun cherche à jouer son propre jeu. On a la police de Newton sur le coup et – tenez-vous bien – le FBI est venu fourrer son nez dans l'affaire.

– Quoi ?

– Ouais. Un nommé Gabriel Dean. Il prétend n'être là que comme conseiller mais il met les mains partout. Vous avez déjà subi ce genre d'intervention ?

– Jamais.

Après un temps, Moore reprit :

– Y a quelque chose qui cloche, Rizzoli.

– Je sais.

– Il en pense quoi, Marquette ?

– Il s'est couché sur le dos et il fait le mort. Parce que le BCP nous a ordonné de collaborer.

– Dean, c'est quoi, sa version ?

– Mutisme absolu. Le genre si-je-t'en-parle-je-serai-obligé-de-te-tuer.

Rizzoli garda un moment le silence, se rappela le regard de l'agent, ses yeux perçants comme des éclats de verre bleu. Oui, elle l'imaginait bien pressant une détente sans sourciller.

– Bref, Warren Hoyt n'est pas en tête de mes préoccupations en ce moment, conclut-elle.

– Des miennes, si.

– S'il y a du nouveau, vous serez le premier que je préviendrai.

Rizzoli raccrocha et, dans le silence qui suivit, la façade de courage qu'elle avait présentée à Moore pendant le coup de téléphone s'écroula instantanément. Une fois de plus elle se retrouva seule avec

ses peurs, barricadée dans son appartement, avec un pistolet pour toute compagnie.

Tu es peut-être le meilleur ami que j'aie, pensa-t-elle en rapportant l'arme dans sa chambre.

– Dean est venu me voir ce matin, dit le commissaire Marquette. Il a des doutes à votre sujet.

– C'est réciproque, repartit Rizzoli.

– Il ne met pas vos capacités en cause. Il vous considère comme un excellent flic.

– Mais ?

– Il se demande si vous êtes le bon inspecteur pour diriger cette affaire.

Elle demeura un moment sans rien dire, assise calmement devant le bureau de Marquette. Lorsqu'il l'avait convoquée, ce matin-là, elle avait immédiatement deviné de quoi il s'agissait. Elle était entrée dans la pièce résolue à garder une maîtrise totale de ses émotions, à ne pas laisser Marquette entrevoir ce qu'il attendait : un signe qu'elle était déjà au bout du rouleau, qu'il fallait la remplacer.

Ce fut d'un ton mesuré et raisonnable qu'elle reprit :

– De quoi s'inquiète-t-il ?

– Il trouve que vous êtes déconcentrée. Que vous avez des problèmes non réglés avec Warren Hoyt. Que vous n'êtes pas complètement remise de l'enquête sur le Chirurgien.

– Comment ça, « pas remise » ? demanda-t-elle, sachant exactement ce que Dean voulait dire.

Marquette hésita.

– Bon sang, Rizzoli, c'est pas facile à dire, vous le savez.

– J'aimerais que vous essayiez.

– Il vous trouve instable, d'accord ?

– Et vous, commissaire ?

– Moi, je pense que vous êtes surchargée de boulot et que la cavale de Hoyt vous a fichu un coup.

– Vous me trouvez instable ?

– Le Dr Zucker a aussi fait part de ses préoccupations. Vous n'avez

consulté aucun psy l'année dernière.

– On ne m'en a pas donné l'ordre.

– C'est comme ça que ça marche, avec vous ? Il vous faut un ordre ?

– Je n'ai pas éprouvé le besoin de me faire aider.

– Zucker pense que vous n'arrivez pas à lâcher le Chirurgien. Que vous voyez Hoyt partout. Comment vous pouvez diriger cette enquête si vous êtes en train de revivre celle de l'année dernière ?

– Je voudrais l'entendre de votre bouche, commissaire. Vous, vous me trouvez instable ?

– Je sais pas, soupira Marquette. Mais quand l'agent Dean me déballe ses inquiétudes, je suis bien obligé d'écouter.

– Je ne crois pas que l'agent Dean soit une source fiable.

Marquette se pencha en avant, fronça les sourcils.

– C'est une accusation grave.

– Pas plus que celle qu'il porte contre moi.

– Vous avez de quoi l'étayer ?

– J'ai appelé le bureau du FBI de Boston, ce matin.

– Oui ?

– Ils ne savent rien de l'agent Gabriel Dean.

Marquette se renversa contre le dossier de son fauteuil, considéra un moment Rizzoli sans rien dire.

– Il est venu directement de Washington, poursuivit-elle. Le bureau de Boston n'était pas du tout dans le coup. Ce n'est pas la façon dont ça marche, normalement. Quand nous leur demandons un profil criminel, ça passe toujours par leur chef de secteur. Cette fois, ça n'est pas passé par le chef de secteur, c'est venu directement de Washington. Pourquoi le FBI fourre son nez dans mon enquête, pour commencer ? Et qu'est-ce que Washington vient faire là-dedans ?

Marquette continuait à garder le silence.

Frustrée, Rizzoli insista :

– Vous m'avez dit que l'ordre de coopérer venait du directeur de la police.

– Exact.

– Qui a pris contact avec le BCP ? Quel responsable du FBI ?

Le commissaire secoua la tête.

– Ce n'était pas le FBI.

– Quoi ?

– La requête n'est pas venue du Bureau. J'ai parlé au BCP la semaine dernière, le jour où Dean s'est pointé. Je leur ai posé la même question.

– Et ?

– Je leur ai promis que je le garderai pour moi. J'attends la même chose de vous.

Ce ne fut qu'après qu'elle eut donné son assentiment d'un hochement de tête qu'il reprit :

– La requête venait du sénateur Conway.

Elle le regarda avec stupéfaction.

– Qu'est-ce que notre sénateur vient faire là-dedans ?

– J'en sais rien.

– Le BCP n'a pas voulu vous le dire ?

– Ils n'en savent peut-être rien non plus. En tout cas, on ne rejette pas une telle requête, pas quand elle vient de Conway. Et il ne demande pas la lune. Rien que de la coopération entre forces de l'ordre. Nous faisons ça tout le temps.

Rizzoli se pencha en avant et énonça lentement :

– Il y a quelque chose qui ne va pas, commissaire. Vous le savez. Dean ne joue pas franc jeu avec nous.

– Je ne vous ai pas fait venir pour parler de Dean. Nous parlons de vous.

– Mais c'est sur sa parole que vous vous appuyez. Le FBI donne maintenant des ordres à la police de Boston ?

Marquette se redressa dans son fauteuil et la regarda pardessus le bureau. Elle avait touché le point sensible. *Le FBI ou nous. C'est vraiment vous, le patron ?*

– OK, dit-il. Nous avons parlé. Vous avez écouté. Pour moi, c'est bon.

– Pour moi aussi, répondit-elle en se levant.

– Mais je vous ai à l'œil, Rizzoli.

Elle hocha la tête.

– Comme toujours, non ?

– J'ai trouvé des fibres intéressantes, annonça Erin Vol-chko. On les

a récupérées sur la peau de Gail Yeager avec du ruban adhésif.

– Encore de la moquette bleu marine ? dit Rizzoli.

– Non. Pour être tout à fait franche, je ne sais pas ce que c'est.

Erin ne reconnaissait pas souvent qu'elle était déroutée et ce seul fait piqua la curiosité de Rizzoli pour la lamelle placée sous le microscope. A travers les lentilles, elle vit une tige sombre.

– Nous avons affaire à une fibre synthétique d'une couleur que je qualifierais de vert terne. Si j'en crois ses indices de réfraction, notre vieil ami le Nylon Dupont six, six est de retour.

– Six, six, comme les fibres de moquette bleu marine.

– Oui. Le Nylon six, six est une fibre très appréciée pour sa solidité et sa résistance. On le trouve dans une grande variété de tissus.

– Vous dites que cette fibre a été prélevée sur la peau de Gail Yeager ?

– On en a trouvé sur ses hanches, sur ses seins et sur une épaule.

Rizzoli plissa le front.

– Un drap ? Quelque chose que le sujet a utilisé pour envelopper le corps ?

– Oui, mais pas un drap. Le Nylon ne convient pas pour ce genre d'usage, il n'est pas assez absorbant. De plus, ces fibres sont constituées de filaments trente deniers extrêmement fins, dix par fil. Et chaque fil est plus fin qu'un cheveu. Ce type de fibre donne un produit fini très serré. Etanche, peut-être.

– Une tente ? Une bâche ?

– C'est possible. Le genre de toile avec laquelle on pourrait envelopper un corps.

Rizzoli eut une vision de rouleaux de bâches proposés dans un rayon de supermarché, avec cette suggestion du fabricant sur l'étiquette : « Parfait pour camper, bâcher et envelopper les cadavres. »

– Si c'est une simple bâche, on en trouve partout.

– Allons, inspecteur. Est-ce que je vous aurais fait venir pour une fibre ordinaire ?

– Ce n'est pas une fibre courante ?

– C'est en fait tout à fait intéressant.

– Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant dans une toile de nylon ?

Erin prit un dossier sur le plan de travail du labo, en tira un

graphique imprimé par ordinateur sur lequel se succédaient une série de pics.

– J’ai procédé à une analyse RTA de ces fibres. Voilà ce que j’ai obtenu.

– RTA ?

– Réflexion totale atténuée. On utilise la microspectroscopie à infrarouges. On dirige des rayons infrarouges sur la fibre et on lit les spectres de lumière renvoyés. Ce graphique montre l’IR caractéristique de la fibre et confirme qu’il s’agit de Nylon six, six, comme je vous l’ai dit.

– Pas de surprise.

– Pas encore, dit Erin, un sourire malicieux jouant sur ses lèvres.

Elle tira un deuxième graphique du dossier, le posa à côté du premier.

– Nous avons ici le tracé de l’IR de la même fibre. Vous remarquez quelque chose ?

Rizzoli fit aller son regard de l’un à l’autre.

– Ils sont différents

– En effet.

– Mais s’ils proviennent de la même fibre, les graphiques devraient être identiques.

– Pour le second, j’ai changé le plan de l’image. Il s’agit de la réflexion de la surface de la fibre. Pas de son centre.

– Donc surface et centre sont différents

– Exactement.

– Deux fibres différentes tressées ensemble ?

– Non c’est la même fibre. Mais la toile a été traitée en surface et c’est ce que relève la deuxième RTA : le produit chimique recouvrant la surface. Je l’ai passé au chromatographe, il s’agit apparemment d’un revêtement à base de silicone. Après tissage et teinture des fibres, on a appliqué une pellicule de silicone sur le produit fini.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas au juste. Etanchéité ? Résistance ? C’est sans doute un procédé coûteux. Cette toile doit avoir un usage très particulier, mais j’ignore lequel.

Rizzoli se pencha en arrière sur son tabouret de laboratoire.

– Trouvez cette toile et nous trouverons notre bonhomme, conclut-

elle.

– Oui. A la différence de la moquette bleue, ce produit est unique.

Les serviettes de bain brodées d'initiales étaient disposées sur la table basse de manière que tous les invités puissent voir les lettres AR, pour Angela Rizzoli, qui s'entrelaçaient en fioritures baroques. Jane les avait choisies pêche, la couleur préférée de sa mère, et avait payé un supplément pour l'emballage anniversaire avec rubans abricot et petit bouquet de fleurs en soie. Elles avaient été livrées spécialement par Fédéral Express parce que sa mère associait les camionnettes bleu, blanc, rouge aux cadeaux surprises et aux événements heureux.

Le cinquante-neuvième anniversaire d'Angela Rizzoli aurait dû être un événement heureux. Dans la famille Rizzoli, les anniversaires étaient très importants. Chaque mois de décembre, la première chose que faisait Angela après avoir acheté un nouveau calendrier, c'était y indiquer les anniversaires des membres de la famille. En oublier un aurait constitué une grave transgression. Oublier celui de sa mère aurait été un péché impardonnable et Jane veillait à ce qu'il soit fêté chaque année. C'était elle qui avait acheté la crème glacée et accroché les décorations, elle qui avait envoyé les invitations à la dizaine de voisins rassemblés dans la salle de séjour des Rizzoli. Elle qui coupait maintenant le gâteau et passait les assiettes en carton. Elle avait rempli son devoir, comme toujours, mais cette année la fête était tombée à plat. Et tout cela à cause de Frankie.

– Il se passe quelque chose, dit Angela.

Assise sur le canapé, flanquée de son mari et de son plus jeune fils, Michael, elle fixait d'un regard sans joie les cadeaux posés sur la table basse, assez de sels de bain et de talc pour qu'elle sente bon pendant dix ans.

– Il est peut-être malade. Il a peut-être eu un accident et personne ne m'a encore prévenue.

– M'man, Frankie va bien, assura Jane.

– Mais oui, fit Michael en écho. On l'a peut-être envoyé en... Comment ils appellent ça quand ils jouent à la guerre ?

– En manœuvres, dit Jane.

– Ouais, en manœuvres. Ou même à l'étranger. Dans un endroit dont il peut parler à personne, où on les laisse même pas téléphoner.

– Il est sergent instructeur, Mike. C'est pas Rambo.

– Même Rambo envoie une carte d'anniversaire à sa mère, assena sèchement Frank senior.

Dans le silence qui suivit, les invités coururent mentalement aux abris, avalèrent en chœur des bouchées de gâteau et passèrent quelques secondes à mâcher avec une farouche concentration.

Ce fut Gracie Kaminsky, la voisine d'à côté, qui rompit courageusement le silence.

– Il est délicieux, ce gâteau, Angela ! Qui est-ce qui l'a fait ?

– Moi, marmonna Angela. Tu te rends compte ? Obligée de faire mon gâteau d'anniversaire. Mais c'est comme ça, dans cette famille.

Jane rougit comme si on l'avait giflée. Tout était de la faute de Frankie. C'était à lui qu'Angela en voulait mais, comme toujours, c'était Jane qui écopait.

– Je t'ai proposé d'apporter le gâteau, m'man, dit-elle d'un ton calme.

Angela haussa les épaules.

– Un gâteau acheté dans une boulangerie.

– Je n'avais pas le temps d'en faire un.

C'était la vérité mais sûrement pas la chose à dire. Elle le comprit dès que les mots eurent franchi ses lèvres. Elle vit son frère Mike s'enfoncer dans les profondeurs du canapé, son père s'empourprer et se préparer à la tempête.

– Pas le temps, répéta Angela.

– M'man, tu veux de la glace ? Ou un...

– Puisque tu es si occupée, je devrais me mettre à genoux, je suppose, pour te remercier d'être venue à l'anniversaire de ta mère.

Jane ne dit rien. Plantée au milieu de la pièce, le visage écarlate, elle s'efforçait de refouler ses larmes. Les invités se remirent à manger fébrilement leur gâteau sans échanger un regard.

Le téléphone sonna.

Frank senior décrocha.

– Oui, ta mère est à côté de moi, dit-il.

Et il passa l'appareil à Angela.

Bon Dieu, Frankie, tu as mis le temps. Avec un soupir de soulagement, Jane commença à débarrasser les assiettes en carton et les fourchettes en plastique sales.

– Quel cadeau ? fit sa mère. Je l'ai pas reçu.

Jane eut une grimace. *Oh, non, Frankie, n'essaie pas de me coller ça sur le dos.*

L'instant d'après, toute colère avait disparu de la voix de sa mère, comme par magie.

– Frankie, je comprends, mon chéri... Mais oui... Ils vous en font voir, dans les marines, hein ?

Jane se dirigeait vers la cuisine quand sa mère l'appela :

– Il veut te parler.

– A moi ? Pourquoi ?

– C'est-ce qu'il dit.

Elle prit le téléphone.

– Salut, Frankie.

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel, Janie ?

– Pardon ?

– Tu sais de quoi je parle.

Elle passa dans la cuisine, laissa la porte se refermer derrière elle.

– Je t'avais demandé de me rendre un tout petit service, dit-il.

– Tu parles du cadeau ?

– J'appelle pour lui souhaiter bon anniversaire, elle m'allume.

– Tu aurais dû t'y attendre.

– Ça t'amuse, hein, de me brouiller avec elle ?

– C'est entièrement de ta faute. Et apparemment, tu as encore réussi à l'embobiner.

– Ça te fout les boules, je parie.

– Ça m'est complètement égal, Frankie. C'est entre toi et maman.

– Ouais, mais t'es toujours là dans mon dos avec tes insinuations. Tout pour me faire passer pour un salaud. Même pas capable d'ajouter mon nom à ce putain de cadeau.

– Mon cadeau était déjà envoyé.

– Et c'était trop te demander d'ajouter un petit truc de ma part ?

– Parfaitement. Je suis pas là pour te torcher les fesses. Je travaille dix-huit heures par jour.

– Ah ! ouais, tu fais que répéter ça. Pauvre malheureuse que je suis, je bosse tellement que je dors qu'un quart d'heure par nuit.

– En plus, tu ne m'as pas remboursée pour le dernier cadeau.

– Bien sûr que si.

– Non.

Et ça m'énerve d'entendre maman parler de la « jolie lampe que Frankie m'a offerte ».

– C'est une question de fric, alors ?

Son bip grésilla à sa ceinture. Elle baissa les yeux pour lire le numéro.

– Je m'en fous, de l'argent. C'est la façon dont tu te débines tout le temps. Tu ne fais aucun effort et tu te débrouilles toujours pour que tout le mérite te revienne.

– Tu recommences ton numéro de pauvre petite malheureuse ?

– Je raccroche, Frankie.

– Repasse-moi maman.

– Il faut que je réponde à mon bip. Tu rappelleras dans une minute.

– Quoi ? Je vais pas...

Elle coupa la communication. Se laissa un peu de temps pour se calmer puis tapa le numéro qu'elle avait lu sur le cadran de son bip.

Darren Crowe répondit.

N'étant pas d'humeur à discuter avec un autre type désagréable, elle annonça sèchement :

– Rizzoli. Vous m'avez bipée.

– Hé, doucement. Vous devriez essayer de prendre un peu de Midol.

– Vous pouvez me dire ce qui se passe ?

– Ouais, on a un 10-54 à Beacon Hill. Sleeper et moi, on est arrivés y a une demi-heure.

Elle entendit des rires dans la salle de séjour de sa mère, jeta un coup d'œil à la porte close. Pensa à la scène qui ne manquerait pas de se produire si elle s'esquivait pendant l'anniversaire d'Angela.

– Faut que vous le voyiez, celui-là, dit Crowe.

– Pourquoi ?

– Vous comprendrez tout de suite en arrivant.

De l'entrée, Rizzoli perçut l'odeur de mort qui s'échappait par la porte ouverte et s'arrêta, répugnant à faire un premier pas dans la maison. Fuyant ce qui l'attendait à l'intérieur, elle le savait déjà. Elle aurait préféré retarder un peu ce moment, se préparer à cette épreuve, mais Darren Crowe, venu lui ouvrir, l'observait, et elle n'avait pas d'autre choix qu'enfiler des gants, des surchaussures et passer à ce qui devait être fait.

- Frost est là ? demanda-t-elle en mettant les gants.
- Il est arrivé y a vingt minutes. Il est à l'intérieur.
- J'ai dû venir de Revere, dit-elle pour justifier son retard.
- Qu'est-ce qu'il y a, à Revere ?
- L'anniversaire de ma mère.

Il éclata de rire.

- On dirait que vous vous êtes drôlement marrée, là-bas.

Elle chaussa le deuxième bottillon de papier et se redressa, toute au boulot, maintenant. Les types comme Crowe ne respectaient que la force et elle ne lui montrerait rien d'autre. En avançant à l'intérieur, elle sentit son regard sur elle, elle savait qu'il guetterait sa réaction à ce qu'elle allait affronter. La tester, toujours la tester, en attendant le moment où elle craquerait. En sachant que, tôt ou tard, cela arriverait.

Il ferma la porte d'entrée et elle eut soudain l'impression d'étouffer. L'odeur de mort, plus forte, emplissait ses poumons de son poison. Elle ne laissa transparaître aucune émotion tandis qu'elle inspectait le hall, notant le plafond haut, l'horloge de parquet ancienne, qui était arrêtée. La partie Beacon Hill de Boston avait toujours été le quartier dont elle rêvait, l'endroit où elle irait vivre si elle gagnait à la loterie ou, hypothèse encore plus improbable, si elle faisait un jour un bon mariage. Et cette maison avait tout du foyer de ses rêves. Déjà la similarité avec le lieu de crime de l'affaire Yeager la troublait. Une belle résidence dans un beau quartier. L'odeur de tuerie dans l'air.

- Le système d'alarme a pas fonctionné, dit Crowe.
- Neutralisé ?

– Non, les victimes l’avaient pas branché. Elles ne savaient peut-être pas comment il marchait, puisque c’est pas chez elles.

– C’est chez qui ?

Crowe ouvrit son calepin et lut :

– Christopher Harm, soixante-deux ans. Agent de change à la retraite. Membre du conseil d’administration de l’Orchestre symphonique de Boston. Il passe l’été en France. Il a proposé aux Ghent d’utiliser sa maison pendant leur tournée à Boston.

– Leur tournée ?

– Ils sont musiciens, tous les deux. Ils sont arrivés de Chicago il y a une semaine. Karenn Ghent est pianiste. Son mari Alexander était violoncelliste. Ce soir, ils devaient donner leur dernier concert au Symphony Hall.

Il n’avait pas échappé à Rizzoli que Crowe avait parlé au passé de l’homme mais pas de la femme.

Leurs surchaussures chuintèrent sur le parquet lorsqu’ils traversèrent l’entrée, attirés par un bruit de voix. En pénétrant dans le séjour, Rizzoli ne vit pas immédiatement le corps parce qu’il lui était caché par Sleeper et Frost, qui lui tournaient le dos. Ce qu’elle vit, ce fut une histoire horrible désormais familière écrite sur les murs : de multiples arcs de sang artériel. Elle prit sans doute sa respiration, car Frost et Sleeper se retournèrent ensemble. Ils s’écartèrent, révélant Maura Isles accroupie près de la victime.

Alexander Ghent était adossé au mur telle une marionnette triste, la tête inclinée en arrière, montrant la plaie béante qui avait été sa gorge. Si jeune : ce fut sa première pensée tandis qu’elle contemplait le visage étonnamment serein, les yeux bleus ouverts. *Il est si jeune.*

– Une responsable du Symphony Hall – une nommée Evelyn Petrakas – est venue les prendre vers six heures pour le concert de ce soir, rapporta Crowe. Ils n’ont pas répondu à son coup de sonnette. Comme la porte n’était pas fermée à clef, elle est entrée...

– Il porte un bas de pyjama, dit Rizzoli.

– Il est en rigidité cadavérique, fit observer Isles en se relevant. Et le corps s’est notablement refroidi. Je serai plus précise quand j’aurai les résultats de l’analyse de l’humeur vitrée, mais pour le moment j’estime qu’il s’est écoulé entre seize et vingt heures depuis la mort. Ce qui la situerait...

Elle consulta sa montre.

– Entre une heure et cinq heures du matin.

– Le lit est défait, dit Sleeper. La dernière fois qu'on a vu le couple en vie, c'était hier soir, à onze heures. Ils ont quitté le Symphony Hall et M^{me} Petrakas les a déposés ici.

Les victimes dormaient, pensa Rizzoli en regardant le pantalon de pyjama d'Alexander Ghent. Elles dormaient et ignoraient que quelqu'un pénétrait dans la maison. S'approchait de leur chambre.

– Dans la cuisine, la fenêtre donnant sur le petit jardin de derrière était ouverte, continua Sleeper. On a trouvé des empreintes de pas dans le massif de fleurs mais elles n'ont pas toutes la même taille. Certaines appartiennent peut-être à un jardinier. Ou même aux victimes.

Rizzoli baissa les yeux vers le ruban adhésif entourant les chevilles d'Alex Ghent.

– Et M^{me} Ghent ? demanda-t-elle, bien qu'elle connût déjà la réponse.

– Disparue, répondit-il.

Partant du corps, le regard de Rizzoli décrivit un large cercle, mais elle ne repéra ni tasse brisée ni fragments de porcelaine. Curieux, pensa-t-elle.

– Inspecteur Rizzoli ?

Elle se retourna, vit un technicien dans le couloir.

– L'agent de patrouille dit qu'il y a un type dehors qui prétend vous connaître. Il fait du raffut pour entrer...

– Je sais qui c'est. J'y vais.

Korsak fumait une cigarette en faisant les cent pas sur le trottoir, tellement en colère d'être réduit à l'état de pékin que la fumée semblait lui sortir aussi des oreilles. En découvrant Rizzoli, il jeta immédiatement son mégot et l'écrasa du pied comme si c'était un insecte répugnant.

– Vous me bloquez dehors ou quoi ?

– Désolée. L'agent de patrouille n'a pas été prévenu.

– Foutu bleu. Aucun respect.

– Il ne savait pas, OK ? C'est de ma faute.

Elle souleva le ruban jaune et il se baissa pour passer dessous. A la porte d'entrée, elle attendit qu'il enfile des surchaussures en papier et des gants en caoutchouc. En équilibre sur une jambe, il vacilla. En le retenant, elle remarqua que son haleine sentait l'alcool. Elle l'avait appelé de sa voiture, chez lui, un soir qu'il n'était pas de service. Elle regrettait maintenant de l'avoir fait. Il était déjà d'humeur agressive,

mais elle ne pouvait le renvoyer sans provoquer une scène en public. Elle espérait seulement qu'il avait dessoûlé assez vite pour ne pas les mettre dans l'embarras tous les deux.

– Bon, montrez-moi, maugréa-t-il.

Dans la salle de séjour, il examina sans faire de commentaire le corps d'Alexander Ghent affalé dans une flaque de sang. Un pan de la chemise de Korsak était sorti de son pantalon et il respirait bruyamment, comme à son habitude. Crowe regarda dans leur direction, roula les yeux, et elle fut soudain furieuse que Korsak fût venu dans cet état. Elle l'avait appelé parce qu'il avait été le premier inspecteur sur les lieux dans l'affaire Yeager et qu'elle voulait son impression sur cet autre meurtre. Au lieu de quoi, elle avait un flic bourré dont la présence même l'humiliait.

– Ça pourrait être notre gars, dit-il.

– Sans blague, Sherlock ? fit Crowe d'un ton méprisant.

Korsak tourna vers lui ses yeux injectés de sang.

– T'es un de ces petits génies, hein ? Tu sais tout.

– Pas la peine d'être un génie pour comprendre ce qu'on a.

– Qu'est-ce qu'on a, d'après toi ?

– Une copie conforme. Le type s'introduit de nuit dans la maison. Surprend le couple au lit. Enlève la femme, tranche la gorge du mari. On retrouve tout.

– Et la tasse à thé ?

Malgré l'alcool, Korsak avait repéré le détail qui préoccupait Rizzoli.

– Y en a pas, admit Crowe.

Korsak se tourna vers le corps.

– Il place la victime en position. Assis le dos au mur pour qu'il voie le spectacle, comme l'autre fois. Mais il oublie le système d'alarme. La tasse. S'il viole la femme, comment il fait pour surveiller le mari ?

– Ghent est tout maigre, argua Crowe. Et troussé comme un poulet. Comment il pourrait défendre sa femme ?

– Y a un changement, c'est tout ce que je dis.

Crowe haussa les épaules et détourna la tête.

– Le type a réécrit le scénario, voilà tout.

– Le petit génie sait tout, hein ?

Le silence se fit dans la pièce. Même Isles, souvent prodigue en

commentaires ironiques, observait les deux hommes sans rien dire, avec une expression vaguement amusée.

Crowe se retourna, posa sur Korsak un regard de rayon laser mais s'adressa à Rizzoli :

– Inspecteur, ce mec a une raison d'être ici ?

Elle saisit le bras de Korsak, mou et moite, sentit l'odeur aigre de sa transpiration.

– On n'a pas encore vu la chambre. Venez.

– Ouais, faut pas manquer ça, ricana Crowe.

Korsak se dégagea et fit un pas mal assuré vers lui.

– J'ai commencé à bosser sur ce tueur avant toi, connard.

– Allons, Korsak, intervint Rizzoli.

– ... enquêté sur toutes les pistes. C'est moi qu'on aurait dû appeler ici le premier parce que je le connais, maintenant. Je le sens, ce mec.

– Ah, c'est ça, l'odeur ? repartit Crowe.

– Allez, fit Rizzoli.

Elle était sur le point de perdre son calme et craignait la rage qui jaillirait peut-être d'elle si elle ne se contrôlait pas. Rage contre Korsak et Crowe pour leur stupide affrontement.

Ce fut Barry Frost qui désamorça habilement la bombe. Rizzoli avait pour habitude de plonger la tête la première dans les bagarres, mais Frost avait une âme de conciliateur. C'est le sort de l'enfant du milieu, lui avait-il expliqué un jour, le gosse qui sait que c'est sur lui que tomberont tous les coups. Sans même essayer de calmer Korsak, il dit à Rizzoli :

– Il faut que vous voyiez ce qu'on a trouvé dans la chambre. Ça relie les deux affaires.

Il traversa le séjour et prit un autre couloir, son pas détendu annonçant : si vous voulez aller où ça se passe, suivez-moi.

Au bout d'un moment, c'est-ce que fit Korsak.

Dans la chambre, les trois inspecteurs regardèrent les draps froissés, les couvertures rabattues. Et les sentes jumelles creusées dans la moquette.

– Traînés du lit au séjour, dit Frost. Comme les Yeager.

Mais Alexander Ghent était plus petit et beaucoup moins musclé que le Dr Yeager et le sujet avait sans doute eu moins de mal à l'amener dans le living et à l'adosser au mur. Moins de mal à le saisir

par les cheveux et à lui renverser la tête en arrière.

– Sur la commode, dit Frost.

C'était un body bleu pastel taille quatre, nettement plié et taché de sang. Le genre de dessous que met une jeune femme pour attirer un amant, exciter un mari. Pas une seconde, Kareenna Ghent n'avait imaginé la scène violente dans laquelle le sous-vêtement servirait à la fois de costume et d'accessoire. A côté étaient posés deux billets d'avion dans leur enveloppe Delta Airline. Rizzoli regarda à l'intérieur, vit l'itinéraire arrangé par l'agent des Ghent.

– Ils devaient prendre l'avion demain, dit-elle. Prochain arrêt : Memphis.

– Dommage, fit Korsak. Ils visiteront jamais Graceland.

Rizzoli et Korsak étaient assis dans la voiture de l'inspecteur de Newton, qui soufflait la fumée de sa cigarette par la fenêtre ouverte. Il inspirait goulûment puis émettait un soupir de satisfaction quand la fumée opérait sa magie empoisonnée dans ses poumons. Il semblait plus calme, plus concentré qu'à son arrivée, trois heures plus tôt. Les bouffées de nicotine lui avaient aiguisé l'esprit. Ou l'effet de l'alcool avait peut-être fini par se dissiper.

– Vous doutez que ce soit notre bonhomme ? demanda-t-il.

– Non.

– Le Crimescope a pas trouvé de trace de sperme.

– Il a peut-être fait plus attention cette fois.

– Ou alors il l'a pas violée, dit Korsak. Et c'est pour ça qu'il a pas eu besoin de tasse.

Agacée par la fumée, Rizzoli tourna la tête vers la fenêtre et remua l'air de la main.

– Un meurtre ne suit pas un scénario fixé à l'avance. Chaque victime réagit différemment. C'est une pièce à deux personnages, Korsak. Le tueur et la victime. L'un comme l'autre influencent le déroulement. Yeager était beaucoup plus costaud qu'Alex Ghent. Notre SI se sentait peut-être moins sûr de pouvoir maîtriser Yeager, alors il a utilisé la tasse comme signal d'alarme. Et il a pensé qu'il n'en avait pas besoin avec Ghent.

Korsak fit tomber sa cendre sur la chaussée.

– Je sais pas. C'est un truc bizarre, le coup de la tasse. Ça fait partie de sa signature. Normalement, il devrait pas le rayer du programme.

– Tout le reste est pareil, souligna-t-elle. Un couple aisé. L'homme ligoté et adossé au mur. La femme enlevée.

Ils se turent quand la même pensée sinistre leur vint : la femme. Qu'est-ce que le sujet avait fait de Karenn Ghent ?

Rizzoli connaissait déjà la réponse. Même si la photo de la pianiste n'allait pas tarder à apparaître sur les écrans de téléviseur de toute la ville, même si la police de Boston sollicitait l'aide de la population et prenait la peine d'enquêter sur tous les coups de téléphone, sur tous les témoins pensant avoir aperçu une femme brune qui lui ressemblait, Rizzoli savait quelle serait l'issue. Elle le sentait, comme une pierre froide dans son estomac. Karenn Ghent était morte.

– Il a balancé le corps de Gail Yeager environ deux jours après son enlèvement, dit Korsak. Ça fait combien de temps, maintenant, qu'il s'est attaqué à ce couple ? Une vingtaine d'heures.

– La réserve de Stony Brook. C'est là qu'il l'amènera. Je vais faire renforcer l'équipe de surveillance.

Elle lança un coup d'œil à Korsak et ajouta :

– Vous voyez Joëy Valentine pour ce coup-là ?

– Je bosse dessus. Il a fini par me donner un peu de son sang. On attend l'ADN.

– Ce n'est pas un comportement de coupable. Vous avez continué à le surveiller ?

– Ouais. Jusqu'à ce qu'il porte plainte pour harcèlement.

– Vous le harceliez ?

Korsak expulsa en riant un plein poumon de fumée.

– Un mec qui prend son pied à maquiller les mortes, ça se plaint comme une gonzesse, quoi qu'on lui fasse.

– Ça se plaint comment, une gonzesse ? riposta-t-elle, piquée. Comme un garçon, non ?

– Ah, merde, me faites pas un numéro MLF. Ma fille arrête pas. Et pis quand elle est raide, elle vient pleurnicher pour que ce sale macho de papa lui file un billet.

Il se redressa tout à coup.

– Hé, regardez qui débarque.

Une Lincoln noire venait de se garer de l'autre côté de la rue.

Rizzoli vit Gabriel Dean descendre de la voiture, silhouette nette et sportive tout droit sortie des pages de GQ. Il considéra un instant la façade en brique rouge de la résidence puis s'approcha du policier en faction et lui montra son insigne.

Le policier le laissa passer sous le ruban jaune.

– Putain, ça me fait chier, ça, grogna Korsak. Ce flic m’a gardé dehors jusqu’à ce que vous veniez me chercher. Comme si j’étais un clodo. Mais Dean, il montre la plaque magique, il annonce « agent fédéral » et il passe. Pourquoi, nom de Dieu ?

– Peut-être parce qu’il prend la peine de rentrer sa chemise dans son pantalon.

– Comme si ça changerait si j’avais un beau costume. Tout est dans l’attitude. Regardez-le. Le monde lui appartient.

En équilibre sur un pied, Dean enfilait avec aisance un bottillon en papier. Il glissa ses longues mains dans des gants de caoutchouc, tel un chirurgien s’apprêtant à opérer. Oui, tout était dans l’attitude. Korsak était un bagarreur furibond qui s’attendait que le monde lui envoie des coups de pied dans la figure. Naturellement, c’était ce qui se produisait.

– Qui est-ce qui l’a fait venir ici ?

– Pas moi, dit Rizzoli.

– Pourtant il est là.

– Toujours. Il y a quelqu’un qui le met au courant. Pas quelqu’un de mon équipe. Plus haut.

Dean avait disparu à l’intérieur de la maison et elle l’imaginait dans le séjour, examinant les taches de sang. Lisant comme on lit un rapport les éclaboussures rouge vif dépourvues de toute humanité.

– J’ai pensé à un truc, reprit Korsak. Dean ne s’est pas montré tout de suite après la mort de Yeager. La première fois qu’on l’a vu, c’est à Stony Brook, quand on a retrouvé le corps de M^{me} Yeager. Exact ?

– Exact.

– Pourquoi tout ce temps ? L’autre jour, on envisageait la possibilité d’une exécution. Une merde dans laquelle les Yeager se seraient fourrés. S’ils étaient déjà sur l’écran radar des feds – objet d’une enquête, disons, ou sous surveillance, le Bureau serait intervenu immédiatement. Mais ils ont attendu. Qu’est-ce qui les a finalement branchés sur le coup ? Qu’est-ce qui les a intéressés, dans cette histoire ?

– Vous avez rempli un formulaire VICAP ?

– Ouais, j’ai mis une heure à répondre à ces cent quatre-vingt-neuf putains de questions. Des machins dingues comme : « Une partie du corps présente-t-elle des morsures ? », « Quels objets ont été fourrés dans quels orifices ? ». Maintenant, faut que j’en fasse un autre sur la femme.

– Vous avez demandé une évaluation de profil en envoyant le formulaire ?

– Non. Je voyais pas l'intérêt d'entendre un profileur du FBI me débiter ce que je savais déjà. J'ai juste fait mon devoir de citoyen en envoyant le formulaire VICAP.

Le Violent Criminals Apprehension Program était une base de données du FBI sur les crimes violents. Sa constitution nécessitait la collaboration de policiers souvent débordés qui, confrontés à l'interminable questionnaire, ne prenaient souvent pas la peine de le remplir.

– Vous l'avez envoyé quand ?

– Juste après l'autopsie de Yeager.

– Et Dean s'est pointé un jour après.

– Vous croyez que c'est ça ? dit Korsak. C'est-ce qui l'a fait rappliquer ?

– Votre rapport a peut-être déclenché un signal d'alarme.

– Pourquoi ?

– Je n'en sais rien, répondit-elle en fixant la porte par laquelle Dean avait disparu. Et c'est pas lui qui nous le dira.

Jane Rizzoli n'était pas le genre symphonie. Sa culture musicale se limitait à sa collection de CD faciles à écouter et aux deux années pendant lesquelles elle avait joué de la trompette dans l'orchestre du collège, l'une des deux seules filles qui avaient choisi cet instrument. La trompette l'avait attirée parce qu'elle produisait un son fort et cuivré, pas comme ces clarinettes plaintives ou ces flûtes gazouillantes dont jouaient les autres filles. Non, Rizzoli voulait se faire entendre et elle se tenait épaule contre épaule avec les garçons dans la section trompettes. Elle adorait quand les notes sortaient, tonitruantes.

Malheureusement, elles étaient trop souvent fausses.

Après que son père l'eut exilée dans le jardin de derrière pour qu'elle y fasse ses exercices et que les chiens du quartier se furent mis à protester de leurs aboiements, elle remisa pour de bon la trompette. Même si elle était capable d'admettre qu'un enthousiasme brut et de puissants poumons ne suffisaient pas à compenser un manque de talent décourageant.

Depuis, la musique n'était guère plus pour elle qu'un bruit de fond dans les ascenseurs ou des vibrations de basses dans les voitures de passage. Elle n'avait mis les pieds au Symphony Hall que deux fois dans sa vie, alors que, lycéenne, elle participait à des sorties de classe pour assister aux répétitions de l'Orchestre symphonique de Boston. En 1990, on avait ajouté à l'édifice l'aile Cohen, partie qu'elle n'avait jamais visitée. Lorsqu'elle y pénétra avec Frost, elle fut frappée par sa modernité, qui contrastait avec le bâtiment sombre et grinçant dont elle avait gardé le souvenir.

Ils montrèrent leur plaque à un vigile âgé qui redressa quelque peu sa colonne vertébrale cyphotique quand il constata que les deux visiteurs étaient de la Criminelle.

– C'est au sujet des Ghent ?

– Oui, monsieur, répondit Rizzoli.

– Terrible. Terrible. Je les avais rencontrés la semaine dernière, juste après leur arrivée. Ils étaient passés voir la salle. Un si gentil couple, ajouta-t-il en secouant la tête.

– Vous étiez de service le soir où ils ont joué ?

– Non, madame. Je travaille que dans la journée. Je pars à cinq heures pour prendre ma femme au service d'accueil de jour. Il faut qu'on s'occupe d'elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, vous savez. Elle oublie d'éteindre la cuisinière...

Il s'interrompit, rougissant soudain.

– Mais vous êtes sûrement pas là pour passer le temps. Vous venez pour Evelyn ?

– Oui. Où est son bureau ?

– Elle n'y est pas. Je l'ai aperçue dans la salle il y a cinq minutes.

– On répète, en ce moment ?

– Non, m'dame. C'est la période creuse. L'orchestre est à Tanglewood en été. En cette saison, on a juste quelques artistes invités.

– On peut entrer dans la salle, alors ?

– M'dame, vous avez votre plaque. En ce qui me concerne, vous pouvez aller partout.

Ils ne repérèrent pas immédiatement Evelyn Petrakas. En pénétrant dans l'auditorium obscur, Rizzoli ne vit d'abord qu'une mer de sièges vides s'étendant vers une scène éclairée par des projecteurs. Attirés par la lumière, ils descendirent l'allée, dont le parquet craquait comme les planches d'un vieux navire. Ils étaient déjà parvenus à la scène quand une voix les appela, faiblement :

– Je peux vous aider ?

Clignant des yeux dans la lumière, Rizzoli se tourna vers le fond obscur de la salle.

– M^{me} Petrakas ?

– Oui ?

– Inspecteur Rizzoli. Mon collègue, l'inspecteur Frost. On peut vous parler ?

– Je suis au dernier rang.

Ils remontèrent l'allée pour la rejoindre. Evelyn demeura sur son fauteuil, comme si elle cherchait à fuir la lumière, et adressa aux policiers un hochement de tête ennuyé quand ils s'assirent à côté d'elle.

– J'ai déjà parlé à un inspecteur. Hier soir.

– Sleeper ?

– Oui, je crois que c'était son nom. Un homme âgé, très gentil. Je sais que j'aurais dû attendre l'arrivée de ses collègues mais il fallait

que je parte. J'étais incapable de rester plus longtemps dans cette maison...

Elle fixait la scène, comme fascinée par une représentation qu'elle seule pouvait voir. Même dans l'obscurité, Rizzoli distinguait un joli visage, la quarantaine, avec des mèches argentées précoces dans les cheveux bruns.

– J'avais des choses à faire ici, dit Evelyn. Tous les billets à rembourser. Et les journalistes qui commençaient à arriver. Il fallait que je revienne m'occuper de tout cela.

Elle eut un rire las et reprit :

– Eteindre les incendies. C'est mon boulot.

– Quel boulot exactement, madame Petrakas ? voulut savoir Frost.

– Mon titre officiel ? Coordinatrice du programme des artistes invités, dit-elle avec un haussement d'épaules. Ce qui signifie que je veille à ce qu'ils soient heureux pendant leur séjour à Boston. C'est étonnant ce que certains d'entre eux peuvent être perdus. Ils passent leur vie dans les salles de répétition et les studios d'enregistrement. Le monde réel est un mystère pour eux. Alors je leur recommande des hôtels, je vais les prendre à l'aéroport. Je fais tout pour qu'ils soient confortablement installés. Je leur tiens la main, quoi.

– Quand avez-vous rencontré les Ghent ? demanda Rizzoli.

– Le lendemain de leur arrivée. Je suis allée les prendre chez Harm. Ils ne pouvaient pas venir en taxi à cause du violoncelle d'Alex. Moi j'ai un 4 x 4 avec une banquette arrière qui se rabat.

– Vous les avez baladés en ville pendant leur séjour ?

– Seulement le trajet entre la maison et Symphony Hall.

Rizzoli jeta un coup d'œil à ses notes.

– Je crois savoir que la maison de Beacon Hill appartient à un membre du conseil d'administration. Un nommé Christopher Harm. Il invite souvent des musiciens chez lui ?

– En été, quand il est en Europe. C'est tellement plus agréable qu'une chambre d'hôtel. M. Harm fait confiance aux musiciens classiques, il sait qu'ils prendront soin de sa maison.

– Est-ce que certains invités se sont plaints de problèmes ?

– De problèmes ?

– Intrusions, cambriolages. Incidents qui auraient pu les perturber...

Evelyn secoua la tête.

– C'est Beacon Hill, inspecteur. Vous ne trouverez pas un quartier plus agréable. Je sais qu'Alex et Karenna adoraient être là-bas.

– Quand les avez-vous vus pour la dernière fois ?

Elle avala sa salive avant de répondre, dans un murmure :

– Hier soir. Quand j'ai découvert Alex dans...

– Je veux dire quand il était encore en vie, madame Petrakas.

Evelyn eut un rire gêné.

– Oui, bien sûr, excusez-moi. Je n'arrive plus à penser. Je me demande même pourquoi je suis venue ici aujourd'hui. Parce que j'avais l'impression que je devais le faire, sans doute.

– La dernière fois que vous les avez vus ? rappela Rizzoli.

Evelyn Petrakas répondit d'une voix plus ferme :

– Avant-hier soir. Après leur concert, je les ai ramenés à Beacon Hill. Il était autour d'onze heures.

– Vous les avez simplement déposés ou vous les avez accompagnés à l'intérieur ?

– Je les ai laissés juste devant la maison.

– Vous les avez vus franchir la porte ?

– Oui.

– Ils ne vous ont pas proposé d'entrer un moment ?

– Je crois qu'ils étaient assez fatigués. Et un peu déprimés.

– Pourquoi ?

– Vu ce qu'ils attendaient de leur passage à Boston, le public n'était pas à la hauteur de leurs espérances. Et nous passons pour être la ville de la musique. Si c'était tout l'auditoire que nous étions capables de leur offrir, qu'est-ce que ce serait à Détroit ou à Memphis ?

Evelyn posa sur la scène un regard désabusé.

– Nous sommes des dinosaures, inspecteur. C'est-ce que Karenna a dit dans la voiture. Qui apprécie encore la musique classique ? La plupart des jeunes préfèrent regarder des vidéoclips. Des gens qui se tortillent avec des bouts de métal dans le visage. Sexe, paillettes et costumes ridicules. Et pourquoi ce chanteur, je ne sais plus son nom, se croit obligé de tirer la langue ? Quel rapport avec la musique ?

– Absolument aucun, approuva Frost. Vous savez, madame Petrakas, ma femme et moi, on avait la même conversation, l'autre jour. Alice, elle adore la musique classique. Chaque année, nous prenons un abonnement au Symphony.

Elle eut un sourire triste.

– Alors, vous êtes un dinosaure, vous aussi, je le crains.

En se levant pour partir, Rizzoli repéra un programme au papier glacé sur un des fauteuils de la rangée précédente. Elle se pencha pour le prendre.

– Les Ghent sont dedans ?

– Regardez page 5.11 y a leur photo.

C'était l'image d'un couple amoureux.

Karenna, mince et élégante dans un fourreau noir, plongeait le regard dans les yeux souriants de son mari. Le visage de la pianiste était lumineux, encadré par des cheveux noirs d'Espagnole. Alexander la regardait avec un sourire juvénile, une mèche de cheveux blonds indisciplinée se recourbant au-dessus de l'œil.

– Ils étaient beaux, n'est-ce pas ? fit Evelyn Petrakas. C'est étrange, vous savez. Je n'ai pas eu l'occasion de leur parler vraiment. Mais je connaissais leur musique. J'avais écouté leurs disques. Je les ai vus jouer sur cette scène.

On apprend beaucoup sur une personne rien qu'en l'écou-tant jouer. Et ce dont je me souviens, c'est la tendresse avec laquelle ils jouaient. Je crois que ce mot les décrit bien. Ils étaient tendres.

Rizzoli regarda la scène, imagina Alexander et Karenna le soir de leur dernier concert. Le lustre des cheveux de la femme, les reflets du violoncelle du mari. Et leur musique, telles les voix de deux amants chantant l'un pour l'autre.

– Vous dites qu'ils avaient été déçus par le public, fit Frost.

– Oui.

– Combien de personnes il y avait ?

– Je crois que nous avons vendu quatre cent cinquante billets environ.

Quatre cent cinquante paires d'yeux, pensa Rizzoli, toutes braquées sur la scène, sur un couple amoureux baigné de lumière. Quels sentiments les Ghent inspiraient-ils à leur public ? Le plaisir d'entendre une musique remarquablement jouée ? La joie de contempler deux jeunes êtres amoureux ? Avaient-ils fait naître d'autres émotions, plus sombres, dans le cœur d'une personne assise dans cette salle ? Le désir. L'envie. L'amertume de vouloir ce qui appartenait à un autre.

Elle baissa les yeux vers la photo des Ghent.

Est-ce la beauté de cette femme qui a attiré ton attention ? Ou l'amour

Elle vida sa tasse de café noir et considéra les morts qui s'entassaient sur son bureau. Richard et Gail Yeager. La Rachitique. Alexander Ghent. Et l'Homme de l'avion, qui, bien qu'elle sût maintenant qu'il n'avait pas été victime d'un meurtre, continuait à peser sur son esprit. Les morts pesaient toujours. Un flot incessant de cadavres, chacun réclamant son attention, chacun ayant une histoire horrible à raconter pour peu que Rizzoli creuse assez profond. Elle creusait depuis si longtemps que tous les morts quelle avait connus commençaient à se fondre les uns dans les autres, tels des squelettes emmêlés dans une fosse commune.

Lorsque le labo ADN la bipa à midi, elle fut soulagée d'échapper, au moins pour le moment, à la pile accusatrice de dossiers. Elle quitta son bureau et descendit le couloir en direction de l'aile sud.

Le labo ADN se trouvait en salle 253 et le médecin légiste qui l'avait appelée était Walter De Groot, un Hollandais blond au visage de pierrot lunaire. D'habitude, il faisait la grimace en la voyant, car elle venait presque toujours pour le harceler ou le cajoler, tout pour obtenir rapidement un profil ADN. Cette fois, il lui adressa un large sourire.

– J'ai développé l'autorad, annonça-t-il. Il pend sur le fil.

Un autorad, ou autoradiogramme, était un film impressionné aux rayons X qui reproduisait la disposition de fragments d'ADN. De Groot détacha le film du fil et le fixa sur une table lumineuse. Des rangées parallèles de taches sombres s'étagaient de haut en bas.

– Ce que vous voyez est le profil NVRT, dit-il. Nombre variable de répétitions en tandem. J'ai extrait l'ADN des diverses sources que vous m'avez fournies et j'ai isolé les fragments des divers lieux que nous comparons. Ce ne sont pas vraiment des gènes mais des segments de séquence ADN qui se répètent sans objectif clair. Ils font de bons instruments d'identification.

– C'est quoi, ces rangées ? Elles correspondent à quoi ?

– Les deux premières, en commençant par la gauche, servent de point de référence. La première est une échelle ADN standard qui nous aide à estimer les positions relatives des divers échantillons. La deuxième est une ligne cellulaire standard, utilisée elle aussi comme point de comparaison.

Les rangées trois, quatre et cinq sont les lignes provenant de

sources connues.

– Lesquelles ?

– La trois est celle du suspect Joëy Valentine. La quatre appartient au Dr Yeager, la cinq à M^{me} Yeager.

Le regard de Rizzoli s'attarda sur la cinquième. Elle s'efforça de faire admettre à son esprit que c'était une partie du germe qui avait donné Gail Yeager. Qu'un être humain unique pouvait provenir, de la nuance précise de ses cheveux au son de son rire, de cette succession de taches foncées. Elle ne décelait aucune humanité dans cet autorad, rien de la femme qui avait aimé un mari et pleuré une mère. *Est-ce là tout ce que nous sommes ? Une chaîne de substances chimiques ? Dans quel endroit de la double hélice se niche lame ?*

Son regard passa aux deux dernières rangées.

– Et celles-là ? demanda-t-elle en les montrant.

– Les non-identifiées. La six provient de la tache de sperme sur la carquette des Yeager. La sept, du sperme frais prélevé sur Gail Yeager.

– Elles ont l'air semblables.

– C'est exact. Les deux échantillons d'ADN de source inconnue proviennent du même homme. Et vous remarquerez que ce n'est ni le Dr Yeager ni M. Valentine. Il est donc exclu que ce soit le sperme de votre suspect.

Rizzoli regarda les deux rangées non identifiées. L'empreinte génétique d'un monstre.

– Le voilà, votre sujet inconnu, conclut De Groot.

– Vous avez pris contact avec le CODIS ? On pourrait les convaincre de procéder de toute urgence à une recherche ?

– En fait, c'est la raison pour laquelle je vous ai bipée. Je leur ai envoyé la semaine dernière l'ADN de la tache sur la carquette.

– Autrement dit, nous aurons une réponse dans un an, soupira Rizzoli.

– Non, l'agent Dean vient de me téléphoner. L'ADN de votre sujet ne figure pas dans le CODIS.

Elle le regarda avec étonnement.

– Dean vous a filé l'information ?

– Il a dû faire claquer son fouet au-dessus de leurs têtes, ou quelque chose comme ça. De toute ma carrière, je n'ai jamais vu le CODIS réagir aussi vite.

– Vous avez vérifié avec eux ?

De Groot fronça les sourcils.

– Non. J’ai supposé que Dean...

– Appelez-les, s’il vous plaît. Je voudrais une confirmation.

– On, euh... on ne peut pas se fier à l’agent Dean ?

– Pour plus de sûreté, d’accord ? Si notre bonhomme n’est pas dans le CODIS...

– Alors vous vous êtes trouvé un nouveau joueur, inspecteur. Ou quelqu’un qui a réussi à rester invisible pour le système.

Elle fixa avec frustration la chaîne de taches. Nous avons son ADN, pensa-t-elle. Nous avons son profil génétique. Mais nous ne connaissons toujours pas son nom.

Rizzoli glissa un disque dans le lecteur de CD et s’enfonça dans les coussins du canapé en frottant ses cheveux mouillés avec une serviette. Les accords d’un violoncelle jouant en solo coulaient de l’appareil comme du chocolat fondu. Bien qu’elle ne fût pas amatrice de musique classique, elle avait acheté un des premiers enregistrements d’Alex Ghent à la boutique du Symphony Hall. Si elle devait explorer tous les aspects de sa mort, autant en savoir le plus possible également sur sa vie. Et sa vie, en grande partie, c’était la musique.

L’archet glissait sur les cordes de l’instrument, la ligne mélodique de la *Suite n°1* de Bach en sol mineur montant et retombant comme la houle d’un océan. Il avait enregistré ce morceau quand il n’avait que dix-huit ans. La chair chaude de ses doigts pressant les cordes, maintenant l’archet. Des doigts à présent blêmes et glacés dans la chambre froide de la morgue, leur musique réduite au silence. Elle avait assisté à son autopsie le matin même et avait remarqué la finesse de ses doigts, elle les avait imaginés courant sur le manche du violoncelle. Que des mains humaines puissent s’unir à du bois et à des cordes pour produire des sons aussi riches tenait du miracle.

Elle baissa les yeux vers le boîtier du CD, examina la photo de Ghent, prise quand il n’était qu’adolescent. La tête penchée vers le bas, le bras gauche entourant l’instrument, enlaçant ses courbes comme il enlancerait plus tard sa femme, Karenn. Rizzoli avait cherché un disque sur lequel ils jouaient ensemble, mais la boutique avait vendu tous leurs enregistrements en duo. Il ne restait qu’Alexander dans les bacs. Le violoncelle solitaire appelant sa compagne. Où était-elle, maintenant ? Vivante et torturée, affrontant l’ultime terreur de la mort ? Ou au-delà des souffrances, déjà au premier stade de la décomposition ?

Le téléphone sonna. Elle baissa le volume du lecteur et décrocha.

- Vous êtes là, dit Korsak.
- Je suis passée prendre une douche.
- J’ai appelé y a cinq minutes. Vous avez pas répondu.
- Je n’ai pas dû entendre. Quoi de neuf ?
- C’est ce que je voudrais savoir.
- S’il y a du nouveau, vous serez le premier prévenu.
- Ouais, comme vous m’avez prévenu pour l’ADN de Joëy Valentine. Y a fallu que je l’apprenne par le gars du labo.
- Je n’ai pas eu le temps de vous téléphoner, j’ai couru comme une dingue toute la journée.
- C’est moi qui vous ai mise sur ce coup, l’oubliez pas.
- Je ne l’oublie pas.
- Vous savez, ça va faire cinquante heures qu’il l’a enlevée.

Et Kareenna Ghent est probablement morte depuis deux jours, pensa-t-elle. Mais la mort ne détourne pas d’elle son tueur. Elle aiguise son appétit. Lorsqu’il regarde son cadavre, il ne voit qu’un objet de désir. Quelqu’un qu’il peut dominer. Elle ne lui résiste pas. C’est une chair passive, consentant à toutes les indignités. L’amante idéale.

Sur le CD passant en sourdine, le violoncelle d’Alexander continuait à tresser son incantation mélancolique. Rizzoli savait où cette conversation les menait, elle savait ce que voulait Korsak. Et elle ne savait pas comment lui dire non. Quand elle se leva du canapé et éteignit le lecteur, les accords du violoncelle parurent s’attarder dans le silence.

– Si c’est comme la dernière fois, il la déposera cette nuit, dit Korsak.

- On sera prêts.
- Je suis dans le coup ou quoi ?
- Nous avons déjà nos équipes de planque.
- Vous m’avez pas, moi. Une paire de bras de plus, ça peut pas faire de mal.
- Nous avons déjà attribué les positions. Ecoutez, je vous appelle dès que...

– Arrêtez avec vos « je vous appelle », merde ! Vous croyez que je vais faire tapisserie près du téléphone ? Je connais ce type depuis plus longtemps que vous, depuis plus longtemps que n’importe qui. Comment vous réagiriez, vous, si quelqu’un d’autre venait bouffer dans votre gamelle ? Si on vous mettait au rancart ? Pensez-y un peu.

Elle y pensa. Et elle comprit la colère qui se déchaînait en lui. Elle la comprenait mieux que personne parce qu'il lui était arrivé la même chose. La mise à l'écart, l'amertume de demeurer sur la touche pendant que d'autres revendiquaient sa victoire.

Elle regarda sa montre.

– Je pars maintenant. Si vous voulez être dans le coup, rejoignez-moi là-bas.

– C'est quoi, votre position ?

– Le parking en face de l'aire de jeu Smith, de l'autre côté de la route. On peut se retrouver au terrain de golf.

– J'y serai.

A deux heures du matin dans la réserve de Stony Brook, l'air était lourd et épais comme une soupe. De la voiture garée près de broussailles denses, Rizzoli et Korsak observaient les véhicules pénétrant dans la réserve par l'est. D'autres voitures de surveillance planquaient le long du boulevard Enneking, l'artère principale serpentant à travers Stony Brook. Tout véhicule s'engageant sur l'une des aires de stationnement en terre battue pouvait être rapidement cerné de tous côtés. C'était une souricière dont aucune voiture ne s'échapperait.

Rizzoli transpirait dans son gilet pare-balles. Elle baissa sa vitre, inspira une odeur de feuilles pourrissantes et de terre humide. Une odeur de forêt.

- Hé, vous laissez entrer les moustiques, protesta Korsak.
- J'ai besoin d'air frais. Ça empeste la cigarette.
- J'en ai fumé qu'une. Moi, je sens rien.
- Les fumeurs ne sentent jamais rien.

Il la regarda.

– Merde, vous arrêtez pas de m'asticoter. Si vous avez un problème avec moi, vaut peut-être mieux qu'on en parle.

Elle regarda en direction de la route, qui demeurerait obscure et déserte.

- Ce n'est pas vous.
- Qui, alors ?

Comme elle ne répondait pas, il eut un grognement de compréhension.

- Ah, encore Dean. Qu'est-ce qu'il fait, ce coup-ci ?
- Il y a quelques jours, il s'est plaint de moi à Marquette.
- Il a dit quoi ?

– Que je ne suis pas l'homme qu'il faut pour ce boulot. Que je devrais consulter un psy pour mes « problèmes non réglés ».

- Il parlait du Chirurgien ?
- A votre avis ?
- Quel trou du cul.
- Et j'ai appris également qu'on avait eu un retour instantané du

CODIS. Ça n'était jamais arrivé. Dean claque des doigts, tout le monde saute. J'aimerais drôlement savoir ce qu'il fout ici.

– C'est ça, les fibbies. On dit que l'information, c'est le pouvoir, hein. Alors, ils la gardent, parce que c'est un jeu macho pour eux. Vous et moi, on est de simples pions pour cet enfoiré de James Bond.

– Vous confondez avec la CIA.

– CIA, FBI, dit-il avec un haussement d'épaules. Toutes ces agences alphabétiques, elles carburent au secret.

La radio grésilla.

– Guetteur Trois. Nous avons un véhicule, berline modèle récent, se dirigeant vers le sud par le boulevard.

Rizzoli se raidit, attendit que l'équipe suivante vienne au rapport.

– Guetteur Deux, fit la voix de Frost. Je le vois. Il se dirige toujours vers le sud. Il n'a pas l'air de ralentir.

Quelques secondes plus tard, une troisième unité appelait :

– Guetteur Cinq. Il vient de passer le croisement de Bald Knob Road, il sort du parc.

Ce n'est pas lui. Même à cette heure matinale, le boulevard Enneking était fréquenté et ils avaient perdu le compte du nombre de véhicules qui avaient traversé la réserve. Trop de fausses alertes ponctuant de longs intervalles d'ennui avaient consumé toute l'adrénaline de Rizzoli, et elle glissait rapidement dans la torpeur du manque de sommeil.

Elle se renversa en arrière avec un soupir déçu. Au-delà du pare-brise s'étendait la masse noire du bois, éclairé uniquement de temps à autre par l'étincelle d'une luciole.

– Viens, fils de pute, murmura-t-elle. Viens voir maman...

– Vous voulez du café ? demanda Korsak.

– Merci.

Il lui servit une tasse de sa Thermos et la lui tendit. Le café était noir, amer, absolument infect, mais elle l'avalait quand même.

– Je l'ai fait extra-fort, cette nuit, dit-il. Deux cuillères de Folgers au lieu d'une. Ça vous fait pousser des poils sur la poitrine.

– C'est peut-être ce dont j'ai besoin.

– Je me dis que si j'en bois assez, les poils remonteront jusqu'à mon crâne.

Rizzoli se tourna vers le bois, où l'obscurité cachait des feuilles pourrissantes et des animaux en quête de nourriture. Elle se rappela

les restes mordillés de la Rachitique et songea à des rats laveurs rongant des côtes, à des chiens faisant rouler des têtes comme des balles, et ce qu'elle imaginait, les yeux fixés sur les arbres, ce n'était pas Bambi.

– Je ne peux même plus parler de Hoyt, dit-elle. Dès que je prononce son nom, j'ai droit à des regards de pitié. Hier, j'ai voulu souligner les parallèles entre le Chirurgien et notre nouveau SI et j'ai senti que Dean pensait : elle a encore le Chirurgien dans la tête. Il me croit obsédée. Je le suis peut-être, ajouta-t-elle après un soupir. Je suis peut-être condamnée à voir son œuvre chaque fois que j'examinerai un lieu de crime. Tous les sujets inconnus auront son visage.

Ils regardèrent la radio quand le central annonça :

– Demande de vérification au cimetière de Fairview. Possible violation des lieux. Il y a des unités dans le secteur ?

Pas de réponse.

Le central répéta sa demande :

– Possible violation des lieux au cimetière de Fairview. Unité Douze, vous êtes toujours dans le coin ?

– Unité Douze. Nous sommes sur le 10-40 de River Street. C'est un code Un. Pouvons pas répondre à votre demande.

– OK. Unité Quinze ? Votre position ?

– West Roxbury. Toujours sur cette rixe. Les gens ne se calment pas. Il nous faut au moins une demi-heure, une heure avant d'arriver à Fairview.

– D'autres unités ? demanda le central, ratissant les ondes radio pour trouver une voiture de patrouille disponible.

Un samedi soir étouffant, une vérification de routine dans un cimetière ne constituait pas une priorité. Les morts n'ont rien à craindre d'ébats amoureux ou de jeunes vandales. Ce sont des vivants qu'un flic doit d'abord s'occuper.

Le silence radio fut brisé par un membre du dispositif de planque de Rizzoli.

– Euh... guetteur Cinq. Nous sommes sur le boulevard Enneking, dans le voisinage immédiat du cimetière de Fairview.

Rizzoli saisit le micro et approcha sur le bouton « Emettre ».

– Guetteur Cinq, ici guetteur Un, intervint-elle. Ne quittez pas votre position. Reçu ?

– Nous avons cinq véhicules en planque...

- Le cimetière n'est pas notre priorité.
 - Guetteur Un, reprit le central. Toutes les unités sont prises en ce moment. Vous ne pouvez pas en libérer une ?
 - Négatif. Je veux que mon équipe garde ses positions. Reçu, guetteur Cinq ?
 - Affirmatif. Central, nous ne pouvons pas répondre à la demande.
- Rizzoli lâcha un soupir. Ça râlerait peut-être le lendemain matin, mais pas question de libérer un seul véhicule de son dispositif, pas pour une brouille.
- C'est pas comme si on était débordés, fit valoir Korsak.
 - Quand il se passera quelque chose, tout ira très vite. Je ne laisserai rien foutre cette opération en l'air.
 - Vous savez, ce qu'on disait tout à l'heure ? Que vous êtes obsédée ?

– Commencez pas.

– Oh, sûrement pas. Vous m'arracheriez la tête.

Il ouvrit sa portière.

– Où vous allez ?

– Pisser. Faut une permission ?

– Je demandais comme ça.

– Ce café me traverse le corps à toute blinde.

– Pas étonnant. Votre café ferait des trous dans la fonte.

Korsak descendit de la voiture et s'avança dans le bois, ses mains tripotant déjà sa braguette. Il ne prit pas la peine de se cacher derrière un arbre et urina simplement sur les fourrés. Rizzoli n'avait pas besoin de voir ça, elle détourna les yeux. Dans toutes les classes, il y a un gosse dégoûtant, et là, c'était Korsak, le gosse qui se curait le nez devant tout le monde, qui rotait avec plaisir et portait son déjeuner sur le devant de sa chemise. Le gosse dont on évitait à tout prix de toucher les mains molles et grassouillettes de peur d'attraper ses poux. Rizzoli se sentait à la fois rebutée et désolée pour lui. Elle baissa les yeux vers le café qu'il lui avait servi, jeta le reste par la fenêtre.

La radio se fit de nouveau entendre :

– Un véhicule se dirige vers l'est dans Dedham. Un Yellow Cab, apparemment.

– Un taxi à trois heures du matin ? fit Rizzoli.

– C'est-ce qu'on a.

– Il va où ?
– Il vient de tourner dans Enneking.
– Guetteur Deux ? appela-t-elle.
– Guetteur Deux, dit Frost. Ouais, on l’a. 11 vient de passer devant nous...

Un silence puis, avec une soudaine tension :

– Il ralentit...
– Il fait quoi ?
– Il freine. On dirait qu’il va s’arrêter...
– Où ça ?
– Parking de terre battue. Il vient de s’arrêter sur le parking !

C’est lui.

– Korsak, c’est chaud ! appela-t-elle à voix basse par la fenêtre.

Les nerfs vibrant d’excitation, elle coiffa son casque radio, ajusta l’écouteur.

Korsak referma sa braguette et remonta dans la voiture.

– Quoi ? Qu’est-ce qu’y a ?
– Un véhicule vient de s’arrêter dans Enneking. Guetteur Deux, qu’est-ce qu’il fait ?

– Il reste là. Lumières éteintes.

Rizzoli se pencha en avant, pressa l’écouteur contre son oreille. Les secondes s’égrenaient dans le silence.

Il inspecte le coin. Pour s’assurer qu’il ne risque rien.

– A vous de décider, Rizzoli, dit Frost. On lui tombe dessus ?

Elle hésita, pesant ses options. Craignant de refermer trop vite le piège.

– Attendez, reprit Frost. Il vient de rallumer ses phares. Merde, il fait marche arrière. Il a changé d’avis.

– Il vous a repérés ? Frost, il vous a repérés ?
– Je sais pas ! Il est de nouveau dans Enneking, direction nord...
– On lui a fait peur !

En une seconde, la seule décision possible lui apparut et elle cria dans le micro :

– A toutes les unités, allez-y ! Coincez-le !

Elle démarra, passa en première. Ses pneus creusèrent un sillon

dans la terre molle et les feuilles mortes, des branches cinglèrent le pare-brise. Elle entendait le feu nourri des transmissions de son équipe et le mugissement distant de plusieurs sirènes.

– Guetteur Trois. On a bloqué Enneking nord...

– Guetteur Deux. On le prend en chasse.

– Le véhicule approche ! Il freine...

– Coince-le ! Coince-le !

– N'y allez pas sans renforts ! ordonna Rizzoli. Attendez les renforts !

– OK. Le véhicule s'est arrêté. On reste en position.

Quand Rizzoli arriva dans un hurlement de freins, le boulevard était envahi de voitures de patrouille et de gyrophares bleus. Elle fut un instant aveuglée en descendant de voiture. La montée d'adrénaline les excitait tous et elle entendait dans leur voix la tension d'hommes au bord de la violence.

Frost ouvrit la portière du taxi et une demi-douzaine d'armes se braquèrent sur la tête du chauffeur clignant des yeux dans la lumière, désorienté.

– Descends, ordonna Frost.

– Quoi, qu'est-ce que j'ai fait ?

– *Descends de cette voiture !*

Par cette nuit noyée d'adrénaline, même Barry Frost devenait effrayant.

Le chauffeur sortit lentement, les mains levées. Dès que ses pieds touchèrent le sol, les policiers le retournèrent et le projetèrent contre le capot.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? répéta l'homme tandis que Frost le fouillait.

– Votre nom ! beugla Rizzoli.

– Je comprends rien à...

– *Votre nom !*

– Wilensky, répondit le chauffeur dans un sanglot. Vemon Wilensky...

Frost lut en écho la carte d'identité du suspect :

– Vemon Wilensky, blanc, né en 1955.

– Ça correspond, dit Korsak, qui s'était penché à l'intérieur de la voiture pour vérifier la licence agrafée au pare-soleil.

Rizzoli releva la tête, plissa les yeux dans la lumière des phares de véhicules approchant. Même à trois heures du matin, il y avait de la circulation sur le boulevard, et, avec les voitures de police faisant barrage, on aurait bientôt un embouteillage dans les deux sens.

Elle ramena son attention sur le chauffeur. L'empoignant par sa chemise, elle le fit se retourner et dirigea le faisceau de sa torche électrique dans ses yeux. Elle vit un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux blonds clairsemés, la peau jaunâtre dans la lumière crue de la lampe. Ce n'était pas le visage qu'elle avait imaginé pour leur sujet inconnu. Elle avait regardé le mal dans les yeux plus de fois qu'elle ne pouvait compter et gardait en mémoire les traits de tous les monstres qu'elle avait connus dans sa carrière. Ce type effrayé n'avait pas sa place dans cette galerie.

– Qu'est-ce que vous faites ici, monsieur Wilensky ?

– J'étais... j'étais venu prendre un client.

– Quel client ?

– Un type qui a demandé un taxi. Il disait qu'il était tombé en panne d'essence sur le boulevard Enneking.

– Où est-il ?

– Je sais pas ! Je me suis arrêté là où il avait dit qu'il attendrait et il était pas là. C'est une erreur. Appelez mon dispatcher, elle confirmera !

– Ouvrez le coffre, dit-elle à Frost.

Au moment même où elle se dirigea vers l'arrière du taxi, elle commença à avoir mal au cœur. Elle éclaira le coffre de sa lampe, fixa cinq bonnes secondes l'intérieur vide, son mal au cœur se transformant en véritable nausée. Elle enfila des gants. Le sang au visage, la respiration courte, elle souleva le tapis gris recouvrant le plancher. Elle vit une roue de secours, un cric et quelques outils. Elle tira sur le tapis, mit toute sa rage à le décoller complètement, à révéler les niches sombres qu'il pouvait cacher. Elle cherchait désespérément, comme une folle. Quand il n'y eut plus que du métal nu, elle continua à regarder l'espace vide, refusant d'accepter ce qui sautait aux yeux. La preuve irréfutable qu'elle avait foiré.

Une diversion. Une diversion pour détourner notre attention. Mais de quoi ?

La réponse vint quand toutes les radios é mirent le même appel :

– 10-54,10-54. Cimetière de Fairview. A toutes les unités, 10-54, cimetière de Fairview.

Le regard de Frost croisa le sien, elle et lui saisis par la même

terrible révélation. 10-54. Un homicide.

– Restez avec le taxi, lui ordonna-t-elle.

Elle se rua vers sa voiture, la plus facile à extraire de l'enchevêtrement de véhicules. Elle se glissa derrière le volant et démarra en maudissant sa stupidité.

– Hé ! Hé ! cria Korsak, courant près de la voiture, martelant la portière.

Rizzoli ralentit juste assez pour lui permettre de sauter à l'intérieur et de refermer la portière. Puis elle écrasa l'accélérateur, expédiant Korsak contre le dossier du siège.

– Bordel, vous vouliez me laisser en rade ?

– Attachez votre ceinture.

– Je suis pas un type qu'on prend en stop.

– *Votre ceinture !*

Il obtempéra. Par-dessus les messages radio, elle entendait sa respiration sifflante, chargée de mucosités.

– Guetteur Un, nous répondons au 10-54, annonça-t-elle au central.

– Votre position ?

– Boulevard Enneking, on vient de passer le carrefour de Turtle Pond. HPA dans moins d'une minute.

– Vous serez les premiers sur les lieux.

– Situation ?

– Pas de nouvelles informations. Possible 10-58.

Individu armé et présumé dangereux.

Le pied de Rizzoli était de plomb sur la pédale et la route du cimetière arriva si vite qu'elle faillit la manquer. Elle tourna en faisant crisser ses pneus.

– Attention ! hoqueta Korsak quand ils faillirent heurter une rangée de rochers.

La grille en fer forgé était ouverte et Rizzoli la franchit, éclairant de ses phares des pelouses ondoyantes, des pierres tombales dressées comme des dents blanches.

Un véhicule de gardiennage était garé à cent mètres de l'entrée du cimetière, portière du conducteur ouverte, plafonnier allumé. Rizzoli freina, tendit la main vers son arme en sortant de sa voiture, geste réflexe dont elle n'avait même pas conscience. Trop d'autres choses l'assaillaient : une odeur d'herbe fraîchement coupée et de terre

humide, les battements de son cœur dans sa poitrine.

Et la peur. Le regard balayant la nuit, elle sentait la morsure froide de la peur car elle savait que si le taxi était un piège, le cimetière pouvait en être un aussi. Un jeu sanglant auquel elle n'avait même pas su qu'elle participait.

Elle se figea, les yeux sur une flaque d'ombre près de la base d'un obélisque. Elle l'éclaira de sa torche, découvrit le corps recroquevillé du vigile.

Elle fit un pas vers lui, sentit le sang. Une odeur à nulle autre pareille, qui déclenchait des alarmes primitives dans son cerveau. Elle s'agenouilla sur le gazon, qui en était imprégné, qui en était encore chaud. Korsak la rejoignit et elle entendit ses inspirations laborieuses, les grognements porcins qu'il émettait quand il avait couru.

Le garde gisait sur le ventre. Elle le retourna.

– Putain ! s'exclama Korsak, sursautant avec une telle violence que le faisceau de sa torche monta vers le ciel.

La lampe de Rizzoli tremblait aussi sur le cou presque sectionné, les morceaux de cartilage luisant dans la chair ouverte. L'homme était mort, aucun doute. Mort, la tête à peine rattachée au reste du corps.

Des lumières bleues tournoyèrent dans la nuit, étrange kaléidoscope fonçant vers eux. Rizzoli se releva, le pantalon collé aux genoux par le sang. Elle cligna des yeux dans l'éclat des phares approchant et détourna la tête, fit face à l'étendue sombre du cimetière. A cet instant, un faisceau de lumière découpa un arc dans le noir et une image s'imprima sur ses rétines : une silhouette, se faufilant entre les tombes. Cela ne dura qu'une fraction de seconde et, dans le faisceau suivant, la silhouette avait disparu dans une mer de marbre et de granit.

– Korsak... Il y a quelqu'un qui bouge. A deux heures.

– Je vois rien.

Elle aperçut de nouveau la forme, descendant la pente en direction des arbres. L'instant d'après, Rizzoli s'élançait, zigzaguait sur le parcours d'obstacles des tombes, les pieds claquant au-dessus des morts endormis. Derrière, Korsak soufflait comme un accordéon mais n'arrivait pas à suivre. En quelques secondes, elle se retrouva seule, les jambes mues par l'adrénaline. Elle était presque aux arbres, elle se rapprochait de l'endroit où elle avait vu la silhouette pour la dernière fois, plus aucune forme ne bougeait, il n'y avait plus de noir glissant dans le noir. Elle ralentit, s'arrêta, fouilla l'obscurité du regard.

Bien qu'elle fût maintenant immobile, son pouls s'accéléra encore,

sous l'effet de la peur. De la certitude effroyable qu'il était tout près. Qu'il l'épiait. Elle hésitait cependant à allumer sa lampe, à envoyer un signal révélant sa position.

Un craquement de brindille la fit pivoter brusquement vers la droite. Les arbres se dressaient devant elle, impénétrable rideau noir. Par-dessus le grondement de son sang, le sifflement de l'air rejeté par ses poumons, elle entendit un bruissement de feuilles et de nouveaux craquements.

Il marche vers moi.

Elle s'accroupit, l'arme braquée devant elle, les nerfs tendus à se rompre.

Le bruit cessa.

Elle alluma sa torche et le découvrit, vêtu de noir, parmi les arbres. Pris dans le cône de lumière, il se détourna, leva un bras pour protéger ses yeux.

– On ne bouge plus ! cria-t-elle. Police !

L'homme demeura parfaitement immobile, le visage de côté, la main près des yeux.

– J'enlève mes lunettes, dit-il d'une voix calme.

– Non, connard ! Tu fais pas un geste.

– Et après, inspecteur Rizzoli ? On échange nos plaques ? On se fouille mutuellement ?

Elle resta un moment interdite, reconnut soudain la voix. Lentement, Gabriel Dean ôta ses lunettes et se tourna pour lui faire face. Il était ébloui par la lumière, mais Rizzoli, elle, le voyait parfaitement : l'air détendu, parfaitement maître de lui. Elle fit descendre le faisceau de la lampe le long d'un corps vêtu de noir, passa sur un pistolet logé dans un étui accroché à la hanche. S'arrêta sur les lunettes de vision nocturne qu'il venait d'enlever. Les mots de Korsak jaillirent dans son esprit : « cet enfoiré de James Bond ».

Dean fit un pas vers elle. Aussitôt elle releva son arme.

– Restez où vous êtes.

– Doucement, Rizzoli. Il n'y a pas de raison de me faire éclater la tête.

– Vous croyez ?

– Je m'approche pour qu'on puisse discuter.

– On peut très bien discuter de loin.

Il eut un mouvement de menton en direction des gyrophares bleus.

– Qui a signalé le meurtre, à votre avis ?

Elle maintint le canon du pistolet fermement braqué sur lui.

– Servez-vous de votre cerveau, inspecteur. Il fonctionne bien, je suppose ?

– Bougez pas, compris ?

– OK, dit-il en levant les mains. OK.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– La même chose que vous. C'est ici que ça se passe.

– Comment vous le saviez ? Si c'est vous qui avez signalé ce 10-54, comment vous le saviez, que ça se passait ici ?

– Je ne le savais pas.

– Vous vous baladiez dans le coin, vous êtes tombé dessus par hasard ?

– J'ai entendu le central demander qu'une unité se rende au cimetière de Fairview. Possible violation des lieux.

– Et alors ?

– Alors je me suis demandé si c'était notre sujet.

– Comme ça ?

– Oui.

– Vous deviez avoir une bonne raison.

– Non, l'instinct.

– N'essayez pas de me gruger, Dean. Vous vous baladez en tenue complète d'opération de nuit et je devrais croire que vous êtes venu simplement vérifier si quelqu'un s'est introduit dans le cimetière ?

– Mon instinct est bon.

– Ça tourne à la perception extrasensorielle quand c'est aussi bon.

– Nous perdons du temps, inspecteur. Ou vous m'arrêtez ou nous travaillons ensemble.

– J'aurais tendance à pencher pour la première option.

Il la fixait, imperturbable. Elle finit par baisser son arme mais ne la rengaina pas. Gabriel Dean ne lui inspirait pas confiance à ce point.

– Puisque vous étiez le premier sur les lieux, qu'est-ce que vous avez vu ?

– J'ai trouvé le gardien déjà mort et je me suis servi de la radio de sa voiture pour appeler le central. Le sang était encore chaud, je me suis dit qu'il y avait une chance pour que notre sujet soit encore à

proximité. Alors j'ai cherché.

Rizzoli eut un grognement sceptique.

– Parmi les arbres ?

– Je n'ai pas repéré d'autres véhicules dans le cimetière. Vous savez quels quartiers nous entourent, inspecteur ?

Elle hésita.

– Dedham à l'est. Hyde Park au nord et au sud.

– Exactement. Des quartiers résidentiels avec des tas d'endroits où garer une voiture. Et gagner ensuite le cimetière à pied.

– Pourquoi le SI serait venu ici ?

– Qu'est-ce que nous savons de lui ? Il est obsédé par les morts. Il a besoin de les sentir, de les toucher. Il garde les cadavres auprès de lui jusqu'à ce que leur puanteur devienne impossible à masquer. Alors seulement il se sépare des restes. Le simple fait de traverser un cimetière suffit sans doute à l'exciter. Il était là, dans le noir, à s'offrir une petite séance érotique.

– Plutôt macabre.

– Essayez de comprendre son esprit, son univers. Pour nous c'est macabre, pour lui c'est un coin de paradis. Un lieu où les morts reposent. L'endroit idéal pour le Dominateur. Il s'y promène en imaginant tout un harem de femmes endormies sous ses pieds. Mais soudain, il est dérangé par l'arrivée d'une patrouille de surveillance. Un vigile qui s'attend probablement à ne trouver que quelques jeunes en quête de sensations nocturnes...

– Et le vigile laisse un homme seul s'approcher et lui trancher la gorge.

Dean garda le silence. Là, il n'avait pas d'explication. Rizzoli non plus.

Le temps qu'ils remontent la pente, la nuit palpitait de lueurs bleues et l'équipe de Rizzoli tendait déjà des rubans de police entre des piquets. Elle observa un instant ce sinistre rituel et se sentit soudain trop lasse pour le supporter. Il lui arrivait rarement de mettre en doute son jugement, son instinct. Mais cette nuit-là, confrontée à la réalité de son échec, elle se demandait si Gabriel Dean n'avait pas raison, si elle n'était pas incapable de diriger cette enquête. Si le traumatisme infligé par Warren Hoyt ne l'avait pas tellement affectée qu'elle ne pouvait plus assumer son rôle de flic. Cette nuit, elle avait fait le mauvais choix en refusant de libérer quelqu'un de son équipe pour répondre à une demande de vérification. *Nous n'étions qu'à quinze cents mètres du cimetière. Assis dans nos voitures, attendant pour rien,*

tandis que cet homme mourait.

Les défaites s'entassaient sur ses épaules, si nombreuses que son dos ployait comme sous le poids de pierres. Elle retourna à sa voiture, ouvrit son téléphone portable.

– La dispatcher de Yellow Cab confirme la version du chauffeur, répondit Frost. Ils ont reçu l'appel à deux heures seize, un homme soi-disant tombé en panne d'essence dans Enneking. Elle a envoyé M. Wilensky. Nous essayons de retrouver l'origine de l'appel.

– Ça ne donnera rien, notre type n'est pas idiot. Il a téléphoné d'une cabine. Ou avec un portable volé. Merde, lâcha Rizzoli en giflant le tableau de bord.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait du chauffeur ?

– Relâchez-le.

– Vous êtes sûre ?

– C'était un jeu, Frost. Le sujet savait que nous l'attendions. Il a joué avec nous pour démontrer qu'il est le maître de la situation. Qu'il est plus malin que nous.

Et il l'a prouvé.

Elle coupa la communication et resta un moment immobile, rassemblant l'énergie nécessaire pour sortir de la voiture et affronter la suite. Une autre enquête sur un autre meurtre. Les questions qu'on ne manquerait pas de poser sur les décisions qu'elle avait prises. Elle songea à l'obstination avec laquelle elle avait accroché ses espoirs à la conviction que le sujet resterait fidèle au schéma récurrent. Au lieu de quoi, il s'était servi de ce schéma pour se moquer d'elle. Pour provoquer le fiasco qu'elle avait maintenant sous les yeux.

Quelques-uns des flics se tenant près du ruban jaune se retournèrent et regardèrent dans sa direction, signal que, pour épuisée qu'elle fut, elle ne pouvait pas se cacher plus longtemps dans sa voiture. Elle se souvint du café de Korsak. D'accord, il était imbuvable, mais un shoot de caféine ne lui ferait pas de mal. Elle tendit le bras derrière elle pour récupérer la Thermos, arrêta soudain son geste. Parcourut des yeux les policiers qui se tenaient entre les voitures de patrouille.

Elle vit Gabriel Dean, mince et lisse comme un chat noir, évoluant sur le lieu de crime. Elle vit des flics examinant le sol, le balayant de leurs torches. Mais pas de Korsak.

Elle descendit de voiture et s'approcha de Doud, qui avait fait partie du dispositif de surveillance.

– Vous avez vu Korsak ?

– Non, inspecteur.

– Il n'était pas ici quand vous êtes arrivé ? Il n'attendait pas près du corps ?

– Je ne l'ai pas vu du tout.

Elle se tourna vers les arbres où elle avait découvert Gabriel Dean.
Korsak courait derrière moi mais il ne m'a pas rattrapée. Et il n'est pas revenu ici...

Elle se précipita vers les arbres, refit le chemin qu'elle avait pris dix minutes plus tôt. Dans sa course, elle était tellement absorbée par la poursuite qu'elle n'avait guère prêté attention à Korsak, qui s'efforçât de rester dans son sillage. Elle se rappela sa propre peur, le martèlement de son cœur, le vent sur son visage. Elle se souvint de la respiration sifflante de Korsak qui peinait pour la suivre. Puis elle l'avait distancé avant de le perdre complètement de vue.

Elle accéléra l'allure, braquant sa lampe à droite puis à gauche. Était-ce bien par là qu'elle était passée ? Non, elle avait pris une autre rangée de tombes. Elle reconnut un obélisque se dressant sur sa gauche.

Elle obliqua vers le monument et faillit trébucher sur les jambes de l'inspecteur.

Il était écroulé près d'une pierre tombale, l'ombre de son torse massif se fondant avec le granit. Aussitôt elle s'agenouilla et appela du secours en le retournant sur le dos. Un regard à son visage gonflé et gris lui fit comprendre qu'il était en arrêt cardiaque.

Elle palpa son cou, chercha si désespérément à sentir le pouls de la carotide qu'elle faillit prendre les pulsations de ses propres doigts pour celles de Korsak. Lui n'en avait pas.

Elle abattit le poing sur la poitrine inerte, mais même ce coup violent ne relança pas le cœur.

Rizzoli renversa la tête de Korsak en arrière, tira sur la mâchoire pour ouvrir la voie respiratoire. Tant de choses la dégoûtaient auparavant chez cet homme. L'odeur de sa sueur et de ses cigarettes, ses reniflements, sa poignée de main molle. Elle n'éprouva aucun dégoût en collant sa bouche à la sienne et en soufflant de l'air dans ses poumons. Elle sentit la poitrine se soulever, entendit un sifflement quand les poumons se vidèrent. Plaquant les deux mains sur le torse, elle entreprit une réanimation cardiorespiratoire, effectua le travail que le cœur refusait de faire. Elle continuait le massage tandis que d'autres policiers arrivaient à la rescousse, que ses bras commençaient à trembler et que la transpiration imprégnait son gilet. Tout en poursuivant la réanimation, elle se flagellait mentalement : comment

avait-elle pu ne pas le voir allongé là ? Comment avait-elle pu ne pas remarquer son absence ? Elle avait les muscles des bras douloureux mais elle n'arrêtait pas. Elle lui devait bien ça, elle ne l'abandonnerait pas une deuxième fois.

Une sirène d'ambulance se rapprocha.

Rizzoli s'échinait encore quand l'équipe médicale arriva. Il fallut qu'un des infirmiers lui prenne le bras et la tire fermement en arrière pour qu'elle renonce à son rôle. Elle se tint en retrait, les jambes tremblantes, cependant que l'équipe de secours prenait le relais, branchait une perfusion saline, enfonçait la lame d'un laryngoscope dans la gorge.

- Je vois pas les cordes vocales !
- Bon Dieu, il a un de ces cous.
- Aide-moi à le remettre en position.
- D'accord. Vas-y, essaie encore !

L'infirmier inséra de nouveau le laryngoscope en s'efforçant de supporter le poids de la mâchoire de Korsak. Avec son cou massif et sa langue gonflée, il avait l'air d'un taureau fraîchement abattu.

- Le tube est dedans !

Ils arrachèrent le reste de la chemise de Korsak, révélant un épais tapis de poils et plaquèrent les électrodes du défi-brillateur. Sur le moniteur permettant de visualiser l'électro-cardiogramme, une ligne irrégulière apparut.

- Il est en tachycardie ventriculaire !

Les électrodes envoyèrent une décharge électrique qui traversa la poitrine de Korsak. Sous le choc, son torse se détacha de l'herbe et retomba en une masse flasque. Les multiples faisceaux des torches révélaient avec cruauté son anatomie, du ventre pâle et bedonnant aux seins quasi féminins qui embarrassent tant d'hommes gras.

- OK ! Il a un rythme.
- Tension artérielle ?

Le brassard se resserra autour du bras charnu.

- Systolique à quatre-vingt-dix. On le bouge !

Même après qu'ils eurent porté Korsak dans l'ambulance et que ses feux arrière se furent éloignés dans la nuit, Rizzoli demeura immobile. Etourdie de fatigue, elle fixait le véhicule en imaginant la suite pour Korsak. Les lumières crues des urgences. D'autres aiguilles, d'autres tubes. L'idée lui vint qu'il fallait prévenir sa femme et elle se rendit compte qu'elle ne savait presque rien de la vie personnelle de son

collègue. Elle trouvait d'une insupportable tristesse quelle en sût plus sur le couple mort des Yeager que sur cet homme en vie, respirant encore, qui avait travaillé avec elle. Ce coéquipier qu'elle avait laissé tomber.

Rizzoli baissa les yeux vers le gazon qui gardait l'empreinte de son poids. Elle imagina Korsak courant derrière elle mais trop essoufflé pour suivre. Il avait continué quand même, poussé par la vanité masculine, par l'orgueil. Avait-il étreint sa poitrine avant de s'effondrer ? Avait-il essayé d'appeler à l'aide ?

Je ne l'aurais pas entendu, de toute façon. J'étais trop occupée à pourchasser des ombres. Pour préserver mon propre orgueil.

– Inspecteur ? fit Doud.

Il s'était approché si discrètement qu'elle ne s'était pas aperçue qu'il se tenait à côté d'elle.

– Oui ?

– On en a trouvé un autre.

– Un autre quoi ?

– Un autre corps.

Hébétée, elle suivit Doud en silence à travers le gazon humide, la torche électrique du policier éclairant le chemin dans le noir. Loin devant eux, un scintillement d'autres points lumineux indiquait leur destination. Quand elle capta enfin la première bouffée de putréfaction, ils étaient à plusieurs centaines de mètres de l'endroit où le vigile était tombé.

– Qui l'a découvert ? demanda-t-elle.

– Dean.

– Pourquoi il cherchait si loin ?

– Ratissage général, je suppose.

L'agent fédéral se retourna à leur approche.

– Je crois que nous avons trouvé Kareenna Ghent.

La femme était allongée sur une tombe, ses cheveux noirs déployés autour d'elle, des feuilles mortes disposées dans les mèches sombres en une parodie d'ornement d'une chair mortifiée. Elle était morte depuis assez longtemps pour que le ventre gonfle, qu'un fluide s'écoule par ses narines. Mais l'impact de ces détails se perdait dans l'horreur de ce qu'on avait fait à son bas-ventre. Rizzoli regarda la blessure béante. La coupure transversale.

Le sol se déroba sous ses pieds et elle bascula en arrière, cherchant

un appui à tâtons et ne rencontrant que le vide.

Ce fut Dean qui la retint en la saisissant fermement par le coude.

– Ce n'est pas une coïncidence, dit-il.

Silencieuse, Rizzoli continuait à fixer la terrible plaie. Elle se souvint d'en avoir vu de semblables sur d'autres femmes. Elle se souvint d'un été encore plus torride que celui-ci.

– Il a suivi les infos, continua Dean. Il sait que vous êtes responsable de l'enquête. Il sait comment renverser la situation, comment faire en sorte que le jeu du chat et de la souris se joue dans les deux sens. Voilà ce que c'est pour lui, maintenant. Un jeu.

Rizzoli enregistrerait les mots de l'agent sans comprendre ce qu'il essayait de lui dire.

– Quel jeu ?

– Vous n'avez pas vu le nom ?

Il dirigea le faisceau de sa torche sur les mots gravés dans le granit de la pierre tombale :

A notre mari et père bien-aimé

Anthony Rizzoli

1901-1962

– C'est une pointe sarcastique, dit Gabriel Dean. Et elle vous est destinée.

La femme assise au chevet de Korsak avait des cheveux bruns raides et ternes qui semblaient n'avoir été ni lavés ni peignés depuis des jours. Elle ne le touchait pas mais fixait simplement le lit d'un regard vide, les mains sur les cuisses, inertes comme celles d'un mannequin. Rizzoli se tenait à l'extérieur du box de l'unité de soins intensifs et hésitait à entrer. Finalement la femme leva les yeux, croisa son regard à travers la vitre et l'inspecteur ne put plus partir.

– M^{me} Korsak ? fit-elle en pénétrant dans le box.

– Oui ?

– Je suis l'inspecteur Rizzoli. Jane. Appelez-moi Jane.

Le visage de la femme demeura sans expression. Manifestement, le nom ne lui disait rien.

– Je ne connais pas votre prénom, je le crains, reprit Rizzoli.

– Diane.

Après un silence, M^{me} Korsak plissa le front.

– Excusez-moi. Vous êtes qui, déjà ?

– Jane Rizzoli. De la police de Boston. Je travaille sur une affaire avec votre mari, il vous en a peut-être parlé.

Diane eut un vague haussement d'épaules, ramena les yeux sur Korsak. Ses traits n'exprimaient ni chagrin ni peur, rien que la passivité de l'épuisement.

Un moment, Rizzoli observa une veille silencieuse près du lit.

Tant de tubes, pensa-t-elle. Tant d'appareils. Et au milieu, Korsak, réduit à l'état de chair sans connaissance. Les médecins avaient confirmé la crise cardiaque et, bien que son rythme cardiaque se fût stabilisé, il restait comateux. De sa bouche grande ouverte sortait un tube trachéal semblable à un serpent en plastique. Un récipient accroché à un côté du lit collectait un lent filet d'urine. Si le drap dissimulait ses parties génitales, la poitrine et l'abdomen étaient exposés et une jambe velue dépassait, montrant un pied aux ongles jaunes non coupés. Tout en remarquant ces détails, Rizzoli se sentait honteuse d'envahir sa vie privée, de le voir dans cet état de vulnérabilité extrême. Elle n'arrivait cependant pas à détourner les yeux. Elle se sentait obligée de regarder ces choses intimes que Korsak, conscient, n'aurait pas voulu qu'elle voie.

– Il a besoin de se raser, dit Diane.

La remarque était banale mais c'était la seule qu'elle eût faite spontanément. Elle demeurait parfaitement immobile, les mains toujours inertes, avec son expression placide gravée dans la pierre.

Rizzoli chercha quelque chose à dire, quelque chose qu'il *fallait* dire pour la reconforter et se rabattit sur un cliché :

– C'est un battant. Il n'abandonnera pas.

Les mots tombèrent comme des cailloux dans un étang sans fond. Pas de rides sur l'eau, aucun effet. Il y eut un long silence avant que les yeux bleus éteints de Diane ne se posent enfin sur elle.

– Pardon, j'ai encore oublié votre nom.

– Jane Rizzoli. Votre mari et moi avons participé ensemble à une planque.

– Ah. C'est vous.

Rizzoli se sentit soudain accablée de culpabilité. *Oui, c'est moi. Moi qui l'ai abandonné. Moi qui l'ai laissé étendu seul dans l'obscurité parce que je cherchais désespérément à sauver mon opération bousillée.*

– Merci, dit Diane.

– De quoi ?

– De ce que vous avez fait. De l'avoir aidé.

Rizzoli sonda le regard vague de la femme et, pour la première fois, elle remarqua les pupilles resserrées. Des yeux d'anesthésiée, pensa-t-elle. Diane Korsak était dans un brouillard narcotique.

Rizzoli regarda Korsak. Elle se rappela la nuit où elle l'avait appelé sur les lieux de l'assassinat de Ghent et où il était arrivé ivre. Elle se rappela aussi le soir où, sur le parking du service de médecine légale, Korsak avait paru rechigner à rentrer chez lui. Était-ce ce qu'il affrontait chaque jour ? Cette femme avec son regard vide et sa voix de robot ?

Tu ne me l'as jamais dit. Et je n'ai jamais pris la peine de te le demander.

Elle s'approcha du lit et pressa la main de Korsak. Se souvint que sa moiteur l'avait rebutée. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, elle se serait réjouie s'il avait répondu à sa pression. Mais la main de Korsak demeurait sans vie dans la sienne.

Il était onze heures du matin quand elle réintégra enfin son appartement. Elle tourna les deux verrous, enfonça le bouton de la poignée de la porte et attacha la chaîne de sûreté. Naguère elle aurait vu dans toutes ces précautions un signe de paranoïa ; naguère elle se serait contentée d'un simple tour de clef et d'une arme dans le tiroir

de la table de chevet. Mais un an plus tôt, Warren Hoyt avait changé sa vie, et la porte avait hérité depuis de ces accessoires. En les regardant, elle fut soudain frappée par l'idée qu'elle était devenue comme toutes les autres victimes de violences cherchant désespérément à se barricader chez elles et à se couper du monde.

Le Chirurgien l'avait réduite à ça.

Et maintenant ce nouveau sujet inconnu, le Dominateur, avait ajouté sa voix au chœur des monstres braillant devant sa porte. Gabriel Dean avait tout de suite compris que le choix de la tombe où le corps de Karenn Ghent avait été déposé ne devait rien au hasard. Si son occupant, Anthony Rizzoli, n'était pas un de ses parents, le nom qu'ils avaient en commun constituait à l'évidence un message qui lui était destiné.

Le Dominateur connaît mon nom.

Elle ne défit pas son holster avant d'avoir fait le tour complet de l'appartement. Il n'était pas bien grand et il ne lui fallut pas une minute pour jeter un coup d'œil dans la cuisine et la salle de séjour, descendre le bref couloir menant à sa chambre, où elle ouvrit le placard, regarda sous le lit. Alors seulement elle détacha son étui et glissa le pistolet dans le tiroir de la table de nuit. Elle se déshabilla, passa dans la salle de bains et ferma la porte à clef, autre geste automatique et totalement superflu, mais c'était le seul moyen pour elle d'avoir le courage d'entrer dans la douche et de fermer le rideau. Quelques moments plus tard, les cheveux encore luisants d'après-shampooing, elle fut saisie par le sentiment de n'être pas seule. Elle tira brusquement le rideau sur le côté et contempla la salle de bains vide, le cœur battant, l'eau ruisselant sur ses épaules et sur le sol.

Elle ferma le robinet, s'appuya au mur carrelé et respira à fond, attendit que son cœur se calme. Par-dessus le vacarme de son poulx, elle entendit le bourdonnement de la ventilation, le grondement des tuyaux de l'immeuble. Des bruits familiers auxquels elle n'avait jamais prêté attention jusqu'à ce jour et dont la banalité même lui apportait maintenant une diversion bienvenue.

Lorsque ses battements de cœur eurent enfin repris un rythme normal, l'eau avait refroidi sur sa peau. Rizzoli sortit de la douche, se sécha puis s'agenouilla pour essuyer aussi le sol mouillé. Malgré ses airs bravaches au boulot, son numéro de flic coriace, elle était maintenant réduite à l'état de chair tremblante. Elle vit dans le miroir à quel point la peur l'avait changée. La femme qui la fixait avait perdu du poids et sa silhouette déjà mince versait lentement dans la maigreur. Son visage, autrefois déterminé et énergique, ressemblait maintenant à celui d'un spectre avec ses grands yeux sombres aux

orbites plus profondes.

Fuyant le miroir, elle se réfugia dans la chambre. Les cheveux encore mouillés, elle se laissa tomber sur le lit et demeura étendue, les yeux ouverts, consciente qu'elle ferait bien de dormir au moins quelques heures. Mais la lumière du jour clignotait derrière les fentes des stores et les bruits de la circulation montaient jusqu'à elle. Il était midi ; elle n'avait pas fermé l'œil depuis trente heures, n'avait rien mangé depuis douze heures. Elle ne parvenait cependant ni à réveiller son appétit ni à trouver la volonté de dormir. Les événements du petit matin bourdonnaient encore dans son système nerveux comme un courant électrique, les souvenirs crépitaient en boucle. Elle voyait la gorge grande ouverte du vigile, dont la tête faisait un angle impossible avec sa poitrine. Elle voyait les feuilles mortes accrochées dans les cheveux de Karenn Ghent.

Elle voyait Korsak, le corps hérissé de fils et de tubes.

Les trois images tournoyaient dans sa tête comme une lumière stroboscopique et elle n'arrivait pas plus à les chasser qu'à réduire le bourdonnement au silence. Était-ce cela, la folie ?

Des semaines plus tôt, le Dr Zucker lui avait instamment recommandé de consulter un thérapeute et elle avait rejeté son conseil avec colère. Elle se demandait maintenant s'il avait décelé dans ses mots, dans son regard quelque chose dont elle-même n'avait pas conscience. Les premières failles dans sa santé mentale, qui devenaient plus larges et plus profondes depuis que le Chirurgien avait bouleversé sa vie.

La sonnerie du téléphone la réveilla. Elle eut l'impression qu'elle venait à peine de fermer les yeux et sa première réaction en tendant la main à tâtons vers l'appareil fut de la rage : alors, on ne lui accordait même pas un instant de repos !

– Rizzoli, fit-elle, sèchement.

– Euh... inspecteur, c'est Yoshima, du service de médecine légale. Le Dr Isles vous attendait pour l'autopsie de Ghent.

– Je viens.

– C'est-à-dire qu'elle a déjà commencé et...

– Quelle heure est-il ?

– Près de quatre heures. Nous vous avons bipée, mais vous n'avez pas répondu.

Rizzoli se redressa si vivement que la chambre se mit à tourner. Elle secoua la tête, regarda le réveil de la table de chevet : 15 h 52. Ni sa sonnerie ni celle de son bip ne l'avaient tirée de son sommeil.

– Je suis désolée, dit-elle. J'arrive tout de suite.

– Attendez, le Dr Isles veut vous parler.

Rizzoli entendit le claquement d'instruments sur un plateau métallique puis la voix du médecin légiste :

– Inspecteur, vous venez ?

– Il me faut au moins une demi-heure.

– Alors, nous vous attendons.

– Je ne veux pas vous retarder.

– Le Dr Tiemey sera là aussi. Il faut que vous voyiez ça, tous les deux.

C'était curieux : avec toute l'équipe de légistes dont elle disposait, pourquoi Isles rappelait-elle Tiemey, récemment mis à la retraite ?

– Il y a un problème ?

– La plaie au ventre de la victime, reprit Isles. Ce n'est pas un simple coup de couteau. C'est une incision chirurgicale.

Le Dr Tierney était déjà en tenue, debout dans la salle d'autopsie, quand Rizzoli arriva. Comme Isles, il se passait généralement de respirateur et n'avait pour seule protection cet après-midi qu'un masque de plastique à travers lequel Rizzoli discernait son expression sombre. Tout le monde dans la salle avait l'air grave et la considéra dans un silence troublant lorsqu'elle s'avança. La présence de Dean ne la surprenait plus désormais et elle répondit à son regard par un infime hochement de tête en se demandant s'il avait réussi lui aussi à dormir quelques heures. Pour la première fois, elle vit de la fatigue dans ses yeux. Gabriel Dean lui-même pliait lentement sous le poids de cette enquête.

– J'ai raté quelque chose ? demanda-t-elle.

Pas encore prête à affronter le cadavre, elle gardait les yeux sur Isles.

– Nous avons terminé l'examen externe. Les techniciens ont déjà passé la peau au ruban adhésif pour prélever des fibres, curé les ongles, peigné les cheveux...

– Et les frottis vaginaux ?

– Nous avons trouvé du sperme frais.

Rizzoli prit une inspiration et baissa enfin les yeux vers le corps de

Karenn Ghent. L'odeur nauséabonde couvrait presque celle du Vicks au menthol qu'elle s'était passé sous les narines pour la première fois. Elle ne faisait plus confiance à son estomac. Elle ne faisait plus confiance aux forces mêmes qui l'avaient soutenue dans d'autres enquêtes. A son entrée dans cette pièce, ce n'était pas l'autopsie qu'elle avait redoutée, c'était la réaction qu'elle aurait. Elle ne pouvait ni prédire ni contrôler la façon dont elle réagirait et c'était cela, plus que toute autre chose, qui l'effrayait.

Elle avait avalé une poignée de crackers chez elle pour ne pas affronter cette épreuve l'estomac vide et était maintenant soulagée de ne pas sentir le moindre début de nausée malgré les odeurs, malgré l'état du corps. Elle demeura impassible lorsqu'elle examina l'abdomen d'un vert bilieux. L'incision en Y n'avait pas encore été pratiquée. La plaie béante était la seule chose qu'elle ne parvenait toujours pas à regarder. Elle se concentra sur le cou, les hématomes discoïdes, visibles malgré la décoloration cadavérique sous-jacente, des deux côtés du cou. Marques laissées par les doigts du tueur s'enfonçant dans la chair.

– Strangulation manuelle, commenta Isles. Comme pour Gail Yeager.

La façon la plus intime de tuer, avait fait observer Zucker. Peau contre peau. Vos mains sur sa chair. En pressant sa gorge, vous sentez la vie la quitter.

– Et les rayons X ?

– Fracture de la corne du thyroïde gauche.

– Ce n'est pas le cou qui nous préoccupe, intervint Tierney, c'est la plaie. Je vous suggère de mettre des gants, inspecteur. Il faut que vous l'examiniez-vous-même.

Rizzoli alla au placard où on rangeait les gants, prit son temps pour en enfiler une paire de taille S et mit ce sursis à profit pour se cuirasser avant de retourner à la table.

Le Dr Isles avait déjà braqué la lampe sur le bas-ventre, où les bords de la blessure béaient comme des lèvres noircies.

– La peau a été entaillée d'un seul coup net, dit le médecin. Avec une lame non dentelée. Après la peau, l'instrument a pénétré plus profondément, incisant d'abord le fascia puis le muscle et enfin le péritoine pelvien.

Rizzoli plongeait les yeux dans la gueule de la blessure en pensant à la main qui avait tenu la lame, une main si sûre qu'elle avait tracé l'incision d'un seul coup.

– La victime était vivante quand on lui a fait ça ? demanda-t-elle à voix basse.

– Non. Il n’a pas fait de points de suture et il n’y a pas eu saignement. L’ablation a été pratiquée après la mort, quand le cœur de la victime ne battait plus et que le sang avait cessé de circuler. Le mode opératoire – la suite méthodique des incisions – indique que l’homme a une expérience chirurgicale. Il a déjà fait ça.

– Allez-y, inspecteur, dit Tierney. Examinez la blessure.

Rizzoli hésita, les mains glacées sous le latex des gants.

Lentement, elle glissa les doigts dans la plaie, les enfonça profondément dans le pelvis de Kareenna Ghent. Bien qu’elle sût exactement ce qu’elle allait trouver, elle fut secouée par sa découverte. Elle se tourna vers Tierney, lut une confirmation dans son regard.

– On a prélevé l’utérus, murmura-t-elle.

Ressortant la main du pelvis, elle ajouta :

– C’est lui. C’est Warren Hoyt.

– Pourtant, tout le reste cadre plutôt avec le Dominateur, objecta Gabriel Dean. L’enlèvement, la strangulation. Les rapports sexuels après la mort...

– Mais pas ça, répliqua-t-elle en montrant la plaie. Ça, c’est le fantasme de Hoyt. C’est-ce qui l’excite. Ouvrir le ventre, prendre l’organe même qui fait d’elles des femmes et leur donne un pouvoir qu’il n’aura jamais.

Elle regarda Dean droit dans les yeux.

– Je connais sa façon de faire. Je l’ai déjà vue.

– Nous la connaissons tous les deux, dit Tierney à l’agent du FBI. C’est moi qui ai autopsié les victimes de Hoyt l’année dernière. C’est sa technique.

Dean secoua la tête, incrédule.

– Deux tueurs différents. Combinant leurs techniques ?

– Le Dominateur et le Chirurgien, conclut Rizzoli. Ils se sont trouvés.

Assise dans la voiture, elle sentait l'air tiède de la climatisation sur son visage où perlait la sueur. La chaleur de la nuit ne parvenait pas à chasser le froid glacial qu'elle sentait encore après être sortie de la salle d'autopsie. J'ai dû attraper un virus, pensa-t-elle en se massant les tempes. Rien d'étonnant : elle carburait plein pot depuis des jours, ça lui retombait dessus. Elle avait mal au crâne, elle n'avait qu'une seule envie : se glisser dans son lit et dormir une semaine.

Rizzoli rentra droit chez elle et procéda une fois de plus au rituel qui était devenu essentiel au maintien de sa santé mentale. Ce fut seulement après avoir soigneusement fermé les verrous, mis la chaîne de sûreté de la porte et effectué toutes les manœuvres de sa liste, après avoir bouclé toutes les serrures et inspecté tous les placards qu'elle envoya valser ses chaussures, défit son pantalon et son chemisier. En sous-vêtements, elle s'allongea sur le lit et se massa de nouveau les tempes en se demandant s'il restait de l'aspirine dans l'armoire à pharmacie, trop épuisée cependant pour se lever et aller voir.

L'Interphone de son appartement bourdonna. Elle se redressa vivement, le pouls galopant, des voyants d'alarme éclairant chaque nerf. Elle n'attendait pas de visiteur, elle n'en voulait pas.

Nouveau bourdonnement, qui lui fit l'effet d'un tampon de paille de fer sur des terminaisons nerveuses à vif.

Elle se leva, alla dans le living et appuya sur le bouton de l'interphone.

– Oui ?

– C'est Gabriel Dean. Je peux monter ?

Sa voix était bien la dernière qu'elle s'attendait à entendre et elle fut si stupéfaite que, pendant un moment, elle ne répondit pas.

– Inspecteur Rizzoli ?

– Qu'est-ce qu'il y a, Dean ?

– L'autopsie. Il faut qu'on en parle.

Elle pressa le bouton d'ouverture de la porte et le regretta aussitôt. Elle n'avait pas confiance en Dean et pourtant elle s'apprêtait à le

laisser pénétrer dans le havre de son appartement. Un geste irréfléchi avait pris la décision pour elle et elle ne pouvait plus maintenant changer d'avis.

Elle avait à peine eu le temps d'enfiler un peignoir de bain en coton quand il frappa à la porte. A travers la lentille de l'œillet, ses traits durs lui apparurent déformés. Menaçants. Le temps qu'elle ouvre tous les verrous, cette image s'était imprimée dans son esprit. La réalité fut bien moins inquiétante : l'homme qui se tenait sur le pas de sa porte avait des yeux fatigués et un visage exprimant la tension d'avoir vu trop d'horreurs et d'avoir trop peu dormi.

Sa première question la concerna, pourtant :

– Vous tenez le coup ?

Rizzoli comprit ce que cette question impliquait : qu'elle n'allait pas bien. Qu'elle était un flic déstabilisé sur le point de se briser en morceaux.

– Je vais parfaitement bien, assura-t-elle.

– Vous êtes partie si vite après l'autopsie que je n'ai pas pu vous parler.

– Me parler de quoi ?

– De Warren Hoyt.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Tout.

– Ça prendrait toute la nuit, j'en ai peur. Et je suis fatiguée.

Soudain gênée, elle resserra le peignoir autour d'elle. Elle cherchait toujours à avoir l'air professionnelle et enfilait généralement un blazer avant de se rendre sur un lieu de crime. Elle se tenait maintenant devant Dean en peignoir et sous-vêtements et n'aimait pas le sentiment de vulnérabilité qu'elle éprouvait.

Elle tendit le bras vers la porte en un geste éloquent : la conversation est terminée.

Dean ne bougea pas de l'encadrement.

– Bon, j'ai commis une erreur, je le reconnais. J'aurais dû vous écouter dès le début. Vous avez compris tout de suite. Moi, je n'ai pas vu les ressemblances avec Hoyt.

– Parce que vous ne l'avez pas connu.

– Alors, parlez-moi de lui. Nous devons travailler ensemble, Jane.

Elle eut un rire tranchant comme du verre.

– Vous vous intéressez au travail d'équipe, maintenant ? C'est

nouveau.

Résignée à ce qu'il reste, elle retourna dans la salle de séjour. Dean ferma la porte derrière lui et la suivit.

- Parlez-moi de Hoyt, répéta-t-il.
- Lisez son dossier.
- C'est déjà fait.
- Alors, vous avez tout ce qu'il vous faut.
- Non, pas tout.

Elle pivota pour lui faire face.

- Qu'est-ce qu'il y a d'autre ?
- Je veux savoir ce que vous savez.

Il s'approcha d'elle et elle fut parcourue d'un frisson d'alarme parce qu'elle était devant lui, les pieds nus, trop épuisée pour repousser son attaque. Parce qu'elle les ressentait comme une attaque, toutes ces demandes qu'il faisait, et la façon dont son regard semblait traverser le peu de vêtements qu'elle portait.

– Il y a une sorte de relation émotive entre vous et lui, dit-il. Un lien.

- Ne parlez pas de lien, nom de Dieu !
- Vous appelez ça comment, alors ?
- Il était le tueur, je l'ai coincé. C'est aussi simple que ça.

– Pas d'après ce que j'ai entendu. Que vous l'admettiez ou non, il y a un lien entre vous. Il a délibérément envahi de nouveau votre vie. La tombe sur laquelle ils ont laissé le corps de Karenn Ghent n'a pas été choisie au hasard.

Rizzoli garda le silence : sur ce point, elle ne pouvait pas le contredire.

– C'est un chasseur, comme vous, poursuivit Dean. Vous chassez tous les deux des êtres humains. C'est un lien entre vous. Un terrain commun.

- Nous n'avons pas de terrain commun.

– Mais vous vous comprenez. Quels que soient vos sentiments, vous êtes liée à lui. Vous avez perçu son influence sur le Dominateur avant tout le monde.

- Et vous avez pensé que je ferais bien de voir un psy.
- Oui. A ce moment-là, oui.

- Maintenant, je ne suis plus dingue, je suis géniale.
- Vous avez accès à la piste qui mène à son esprit. Vous pouvez nous aider à deviner ce qu'il va faire. Qu'est-ce qu'il veut ?
- Comment voulez-vous que je le sache ?
- Vous avez de lui une perception plus intime que n'importe quel autre flic.
- Intime ? Vous appelez ça intime ? Ce salaud a failli me tuer.
- Il n'y a rien de plus intime que le meurtre, non ?

Elle le détestait parce qu'il venait d'énoncer une vérité qu'elle voulait fuir. Il avait mis le doigt sur la chose même qu'elle se refusait à reconnaître : que Warren Hoyt et elle étaient à jamais enchaînés l'un à l'autre ; que la peur et la haine étaient des sentiments plus puissants que l'amour.

Rizzoli s'affala sur le canapé. Avant, elle aurait riposté. Avant, elle était assez féroce pour rivaliser, mot contre mot, avec n'importe quel homme. Mais ce soir, elle était fatiguée, si fatiguée qu'elle n'avait plus la force d'esquiver les questions de Dean. Il continuerait à la bousculer et à l'asticoter jusqu'à ce qu'il obtienne des réponses, alors autant capituler devant l'inévitable. En finir pour qu'il la laisse tranquille.

Elle se redressa et se surprit à regarder ses mains, les cicatrices jumelles de ses paumes. Elles n'étaient que les souvenirs les plus patents qu'elle gardait de Hoyt. Les autres étaient moins visibles : fractures des côtes et des os de la face dont on voyait encore les traces aux rayons X. Les moins visibles de tous étaient les failles qui partageaient encore sa vie, telles les fissures causées par un tremblement de terre. Les dernières semaines, elle les avait senties s'élargir, comme si le sol lui-même menaçait de s'ouvrir sous ses pieds.

– Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était encore là, fit-elle à voix basse. Derrière moi dans cette cave. Dans cette maison...

Dean s'assit en face d'elle dans un fauteuil.

- Vous êtes celle qui l'a trouvé. Le seul flic qui savait où chercher.
- Oui.
- Pourquoi ?

Elle eut un rire, un haussement d'épaules.

- Coup de chance.
- Non, il y a forcément autre chose.
- Ne m'attribuez pas un mérite que je n'ai pas.
- Je pense que je n'ai pas assez reconnu votre mérite, Jane.

Elle leva les yeux et le découvrit l'observant de manière si directe qu'elle eut envie de se cacher. Mais il n'y avait pas d'endroit où se réfugier, pas de défense contre un regard aussi perçant. Jusqu'où voit-il en moi ? s'interrogea-t-elle. Sait-il que je me sens totalement mise à nu ?

- Racontez-moi ce qui s'est passé dans cette cave.
- Vous le savez, ce qui s'est passé. C'est dans ma déposition.
- On omet beaucoup de choses dans une déposition.
- Il n'y a rien de plus à dire.
- Vous ne voulez même pas essayer ?

La colère la secoua comme une déflagration.

- Je ne veux pas y penser.
- Mais vous ne pouvez pas vous en empêcher. N'est-ce pas ?

Elle se demanda quel jeu il jouait et comment elle s'y était aussi facilement laissé entraîner. Elle avait connu d'autres types charismatiques capables d'attirer le regard d'une femme, elle avait toujours eu assez de bon sens pour les tenir à distance, pour les considérer pour ce qu'ils étaient : des créatures génétiquement privilégiées parmi de simples mortels. Elle se passait d'eux et ils se passaient d'elle. Mais ce soir, elle détenait quelque chose dont Dean avait besoin et il concentrait sur elle toute la puissance de son charme. Cela marchait. Jamais aucun homme n'avait provoqué en elle à la fois une telle confusion et un tel désir.

- Il vous avait tendu un piège dans la cave.
- Je me suis jetée dedans. Je ne savais pas.
- Pourquoi vous ne saviez pas ?

La question était déroutante et elle la fit réfléchir. Elle repensa à ce moment où, un an plus tôt, elle s'était tenue devant la porte ouverte de la cave, redoutant de descendre l'escalier obscur. Elle se rappela la chaleur suffocante de la maison et la sueur qui imprégnait son soutien-gorge, son chemisier. La peur qui électrisait tous les nerfs de son corps. Oui, elle avait su à cet instant que quelque chose n'allait pas. Elle avait su ce qui l'attendait en bas des marches.

- Qu'est-ce qui s'est passé, inspecteur ?
- La victime, souffla Rizzoli.
- Catherine Cordell ?
- Elle était dans la cave. Attachée sur un lit de camp...
- L'appât.

Elle ferma les yeux et sentit presque l'odeur du sang de Cordell, de la terre humide. De sa propre sueur, rendue aigre par la peur.

– Je l'ai avalé. L'appât.

– Il savait que vous vous feriez prendre.

– J'aurais dû me douter...

– Mais vous songiez avant tout à la victime. A Cordell.

– Je voulais la sauver.

– Et vous avez fait une erreur.

Rizzoli ouvrit les yeux, lança à Dean un regard furieux.

– Une erreur ?

– Vous n'avez pas commencé par sécuriser le secteur. Vous avez prêté le flanc à une attaque. Vous avez commis la plus grossière des erreurs. Etonnant, pour quelqu'un d'aussi compétent.

– Vous n'étiez pas là. Vous ne savez pas à quelle situation j'ai dû faire face.

– J'ai lu votre déposition.

– Cordell gisait sur le lit. Perdant son sang...

– Et vous avez réagi comme l'aurait fait tout être humain normal. Vous avez essayé de l'aider.

– Oui.

– Vous avez oublié de penser en flic.

Le regard outragé qu'elle lui lança ne parut pas le troubler. Il la fixa simplement, impassible, avec une expression si calme, si assurée qu'elle ne faisait que souligner le désarroi qu'elle éprouvait.

– Je n'oublie jamais de penser en flic.

– Dans cette cave, vous l'avez fait. Vous vous êtes laissé distraire par la victime.

– La victime est toujours mon premier souci.

– Même quand cela vous met en danger toutes les deux ? Vous trouvez ça logique ?

« Logique ». C'était tout Dean, ça. Un type capable de considérer les vivants et les morts avec la même absence d'émotion.

– Je ne pouvais pas la laisser mourir, argua-t-elle. C'était ma première, ma seule préoccupation.

– Vous la connaissiez, Cordell ?

– Oui.

– Vous étiez amies ?

– Non.

La réponse avait fusé si rapidement que les sourcils de l'agent du FBI s'arquèrent en une question silencieuse. Rizzoli prit une inspiration et dit :

– Elle faisait partie de l'enquête, c'est tout.

– Vous ne l'aimiez pas ?

Elle se raidit, étonnée par la perspicacité de Dean.

– Nous n'avions pas d'atomes crochus, disons.

J'étais jalouse d'elle. De sa beauté. Et de son effet sur Thomas Moore.

– Pourtant, Cordell était une victime, fit remarquer Dean.

– Je ne savais pas trop ce qu'elle était. Pas au début. Mais vers la fin, il est devenu clair qu'elle était la cible du Chirurgien.

– Vous avez dû vous sentir coupable. D'avoir douté d'elle.

Rizzoli garda le silence et Dean continua :

– C'est pour ça que vous teniez tant à la sauver ?

Offensée par la question, elle répliqua :

– Elle était en danger. Je n'avais pas besoin d'une autre raison pour vouloir la sauver.

– Le Chirurgien a tendu un piège, vous avez mordu à l'appât.

– Bon, d'accord. C'était une erreur...

– Une erreur qu'il savait que vous commettiez.

– Comment il aurait pu le savoir ?

– Il en sait long sur vous. A cause de ce lien, là encore. Cette relation entre vous.

– Conneries, lâcha-t-elle en se levant.

Elle quitta le séjour et il la suivit dans la cuisine, continuant à la harceler avec ses théories qu'elle ne voulait pas entendre. L'idée d'un lien quelconque entre Hoyt et elle lui faisait trop horreur pour qu'elle puisse la considérer, mais Dean insistait, il l'acculait dans la cuisine, la forçait à écouter ce qu'il avait à dire.

– Il a un accès direct à votre cerveau, comme vous avez un accès direct au sien.

– Il ne me connaissait pas, à l'époque.

– Comment pouvez-vous en être sûre ? Il avait probablement suivi l'enquête par les journaux, il savait que vous faisiez partie de l'équipe.

– Et c’est tout ce qu’il savait sur moi.

– Je crois qu’il comprend plus de choses que vous ne pensez. Il se nourrit de la peur des femmes. C’est écrit dans son profil psychologique. Il est attiré par les femmes blessées. Psychologiquement cabossées. L’odeur de la souffrance féminine l’excite, il y est extrêmement sensible. Il la détecte grâce aux indices les plus subtils : le ton de leur voix, leur port de tête ou la façon dont elles refusent de soutenir un regard. Tous ces signes physiques infimes qui peuvent nous échapper, il les remarque.

– Je ne suis pas une victime.

– Maintenant, si. Il a fait de vous une victime.

Dean s’approcha d’elle, si près qu’ils se touchaient presque. Elle fut soudain saisie par l’envie de se glisser entre ses bras, de se presser contre lui. Mais l’orgueil et le bon sens la retinrent et elle se força à rire.

– Qui est la victime, Dean ? Pas moi. C’est *moi* qui l’ai arrêté, ne l’oubliez pas.

– Oui, acquiesça-t-il à voix basse. Vous avez arrêté le Chirurgien. Mais au prix de gros dégâts pour vous.

Elle soutint son regard en silence. « Dégâts ». C’était exactement le mot pour décrire ce que Hoyt lui avait fait. Des cicatrices aux mains, des verrous de forteresse à sa porte. Elle ne sentirait plus jamais le souffle du mois d’août sans se rappeler la chaleur de cette journée d’été et l’odeur de son propre sang.

Sans un mot, elle retourna dans le séjour et se laissa de nouveau tomber sur le canapé. Dean ne la suivit pas immédiatement et elle jouit de quelques instants de tranquillité. Elle aurait voulu qu’il disparaisse, qu’il quitte l’appartement et lui accorde cette solitude à laquelle tout animal blessé aspire. Elle n’eut pas cette chance. Elle l’entendit sortir de la cuisine et, levant la tête, le vit s’avancer avec deux verres. Il lui en tendit un.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-elle.

– De la tequila. Je l’ai trouvée dans votre placard.

Rizzoli prit le verre, l’examina en fronçant les sourcils.

– J’avais oublié que j’avais cette bouteille. Elle est là depuis longtemps.

– Vous ne l’aviez pas débouchée.

Parce qu’elle n’aimait pas la tequila. C’était un de ces cadeaux inutiles que son frère Frankie rapportait de ses voyages, comme le

kahlua d'Hawaii ou le saké du Japon. Sa façon de montrer qu'il connaissait le monde, grâce aux marines des Etats-Unis. Le moment était aussi bon qu'un autre pour goûter à ce souvenir du Mexique. Elle but une gorgée, battit des cils pour refouler la piqure des larmes. Tandis que la coulée chaude de l'alcool descendait vers son estomac, elle se rappela un détail des antécédents de Warren Hoyt. Il avait drogué ses premières victimes en versant du Rohypnol dans leurs verres. Comme c'est facile de nous prendre par surprise, pensa-t-elle. Quand une femme est distraite ou n'a aucune raison de se méfier de l'homme qui lui tend un verre. Elle-même avait accepté un verre de tequila sans se poser de questions. Elle-même avait laissé entrer dans son appartement un homme qu'elle ne connaissait pas bien.

Elle regarda de nouveau Dean. Il s'était assis en face d'elle et leurs yeux étaient maintenant au même niveau. Tombée dans un estomac vide, la tequila faisait déjà effet et Rizzoli sentait ses membres s'engourdir. Anesthésie de l'alcool. Elle était à présent détachée et calme, dangereusement calme.

Quand il se pencha vers elle, elle ne s'écarta pas, comme elle le faisait d'habitude, toujours sur la défensive. Dean envahissait son espace privé comme peu d'hommes s'étaient risqués à le faire et elle ne réagissait pas. Elle capitulait.

– Nous n'avons plus affaire à un seul tueur, dit-il. Nous avons affaire à un partenariat. Et l'un des deux associés est un homme que vous connaissez mieux que personne. Que vous l'admettiez ou non, vous avez un lien particulier avec Warren Hoyt. Et donc aussi avec le Dominateur.

Rizzoli poussa un long soupir et murmura :

– C'est la façon d'opérer que Warren préfère. C'est-ce qu'il lui faut. Un associé. Un mentor.

– Il en avait un à Savannah.

– Oui. Un médecin nommé Andrew Capra. Après la mort de Capra, Hoyt s'est retrouvé seul. Alors, il est venu à Boston. Mais il n'a jamais cessé de chercher un nouvel équipier. Quelqu'un qui partagerait ses besoins. Ses fantasmes.

– Je crains qu'il ne l'ait trouvé.

Ils se regardèrent, tous deux conscients des sombres conséquences de cette nouvelle situation.

– Ils sont deux fois plus efficaces, maintenant, souligna Dean. Les loups chassent mieux en meute que seuls. Cela rend tout plus facile. Traquer les proies. Les acculer...

Rizzoli se redressa.

– La tasse à thé, dit-elle.

– Oui ?

– On n’a pas retrouvé de tasse chez les Ghent. Nous savons pourquoi, maintenant.

– Parce que Warren Hoyt était là pour l’aider.

Elle hocha la tête.

– Le Dominateur n’a pas eu besoin d’un système d’alarme. Il avait un partenaire pour le prévenir si le mari bougeait. Quelqu’un qui était là et regardait tout. Ça ne peut que plaire à Hoyt, ce rôle. Cela fait partie de son fantasme. Regarder une femme se faire agresser.

– Et le Dominateur a envie d’avoir un public.

– C’est pour ça qu’il choisit des couples, dit Rizzoli. Pour avoir quelqu’un qui l’observe. Qui le voit jouir du pouvoir suprême exercé sur un corps de femme.

L’épreuve qu’elle décrivait constituait une violation si intime que regarder Dean dans les yeux lui faisait mal. Elle soutint pourtant son regard. Les agressions sexuelles sur des femmes étaient un crime qui titillait la curiosité d’un trop grand nombre d’hommes. Seule femme aux réunions matinales des inspecteurs, elle avait entendu ses collègues masculins discuter de ces viols, elle avait perçu dans leurs voix un bourdonnement d’intérêt alors même qu’ils s’efforçaient de maintenir l’apparence d’un sobre professionnalisme. Ils s’attardaient sur les rapports du médecin légiste détaillant les blessures sexuelles, ils examinaient trop longuement les photos de femmes aux cuisses écartées prises sur le lieu de crime. Ce comportement faisait qu’elle se sentait violée elle aussi et, au fil des ans, elle avait acquis une sensibilité extrême au moindre signe d’intérêt dans les yeux d’un flic quand on parlait de viol. Elle cherchait maintenant cette lueur inquiétante dans le regard de Dean mais ne l’y trouvait pas. De même, elle n’avait vu que de la détermination dans ses yeux lorsqu’il avait contemplé les corps mutilés de Gail Yeager et de Karenna Ghent. Ces atrocités n’excitaient pas Dean, elles l’horrifiaient.

– Vous dites que Hoyt cherche un mentor, reprit-il.

– Oui. Quelqu’un pour lui montrer. Lui apprendre.

– Lui apprendre quoi ? Il sait déjà tuer.

Elle but une autre gorgée de tequila et, quand elle regarda à nouveau Dean, il s’était penché plus encore, comme s’il craignait que le moindre de ses murmures ne lui échappe.

– Variations sur un thème, dit-elle. Les femmes et la douleur. Combien y a-t-il de façons de profaner un corps ? D'infliger la torture ? Warren Hoyt a un mode opératoire auquel il s'est tenu pendant plusieurs années. Il est peut-être prêt à élargir son horizon.

– Ou le SI est prêt à élargir le sien.

Elle marqua une pause avant de demander :

– Le Dominateur ?

– C'est peut-être l'inverse. C'est peut-être notre sujet inconnu qui cherche un mentor. Et il a choisi Warren Hoyt comme professeur.

Elle le regarda, glacée par cette hypothèse. Le mot « professeur » impliquait de la maîtrise. De l'autorité. Était-ce dans ce rôle que Hoyt s'était glissé pendant les mois passés en prison ? La captivité avait-elle nourri ses fantasmes, aiguisé ses pulsions au point de les rendre tranchantes comme un rasoir ? Il était déjà redoutable avant son arrestation, elle ne voulait même pas penser à une version plus puissante de Warren Hoyt.

Dean se renversa contre le dossier de son fauteuil, ses yeux bleus fixant son verre de tequila. Il le posa sur la table basse après y avoir à peine touché. Il lui avait toujours fait l'impression d'un homme qui ne laissait jamais sa discipline se relâcher, qui avait appris à dominer ses réactions. Mais la fatigue se faisait sentir et ses yeux étaient veinés de rouge, ses épaules s'affaissaient. Il se frotta le visage de la main.

– Comment font deux monstres pour se trouver dans une ville aussi grande que Boston ? demanda-t-il.

– Et aussi vite, renchérit Rizzoli. Les Ghent n'ont été tués que deux jours après l'évasion de Hoyt.

Dean releva la tête.

– Ils se connaissaient déjà.

– Ou ils avaient entendu parler l'un de l'autre.

Le Dominateur savait forcément qui était Warren Hoyt. L'automne précédent, on ne pouvait pas lire un journal de Boston sans tomber sur les atrocités qu'il avait commises.

Même si les deux hommes ne s'étaient pas rencontrés, Hoyt connaissait sans doute aussi l'existence du sujet inconnu, ne serait-ce que par les informations. Il avait appris la mort des Yeager, il savait qu'il y avait quelque part dans la ville un monstre semblable à lui. Il se demandait probablement qui était cet autre prédateur, son frère de sang. La communication par le meurtre, le message transmis par les journaux télévisés et le Boston Globe.

Il m'a vue aussi à la télé. Il a su que j'étais sur l'enquête. Et il essaie maintenant de renouer avec moi.

Sa proximité avec Dean la fit sursauter. Il l'examinait en plissant le front, plus près encore que tout à l'heure, et il lui semblait qu'aucun homme ne l'avait jamais regardée avec une telle intensité.

Aucun, excepté le Chirurgien.

– Ce n'est pas le Dominateur qui joue avec moi, dit-elle. C'est Hoyt. La planque ratée, c'était pour me briser. Il ne connaît pas d'autre façon de traiter une femme : d'abord la briser. La plonger dans la déprime, arracher des morceaux de sa vie. Voilà pourquoi il choisit pour proies des victimes de viol. Des femmes qui ont déjà été symboliquement détruites. Avant d'attaquer, il nous veut affaiblies. Effrayées.

– Vous êtes la dernière femme au monde que je qualifierais de faible.

Rizzoli rougit sous le compliment parce qu'elle savait qu'elle ne le méritait pas.

– J'essaie juste de vous expliquer comment il fonctionne, dit-elle. Comment il traque sa proie. Comment il la paralyse avant d'entrer en action. Il l'a fait avec Catherine Cordell. Avant l'assaut final, il s'est amusé à de petits jeux cérébraux pour la terrifier. Il lui a envoyé des messages pour lui faire savoir qu'il pouvait entrer dans sa vie et en ressortir sans qu'elle sache où il était. Comme un fantôme qui passe à travers les murs. Elle ne savait jamais quand il se manifesterait de nouveau ni d'où viendrait l'attaque. Mais elle savait qu'elle viendrait. C'est comme ça qu'il vous mine. En vous faisant savoir qu'un jour, au moment où vous vous y attendrez le moins, il viendra vous prendre.

Malgré le caractère glaçant des propos, la voix de Rizzoli demeurait d'un calme absolu, anormal. Dean la considérait avec une concentration tranquille, comme s'il cherchait un éclair d'émotion vraie, de faiblesse véritable. Elle ne lui en laissa entrevoir aucun.

– Maintenant il a un équipier, poursuivit-elle. Quelqu'un qui peut lui apprendre des choses. Et à qui il peut en apprendre en retour. Un duo de chasse.

– Vous pensez qu'ils vont rester ensemble.

– Hoyt le souhaite probablement. Ils ont déjà tué une fois ensemble. C'est un lien puissant, scellé dans le sang.

D'une dernière gorgée, elle vida son verre. L'alcool la libérerait-il de ses cauchemars, cette nuit, ou était-elle au-delà du réconfort de l'anesthésie ?

– Vous avez demandé à ce qu'on vous protège ? s'enquit Dean.

La question étonna Rizzoli.

– A ce qu'on me protège ?

– Une voiture de ronde, au moins. Pour surveiller votre appartement.

– Je suis flic.

Il inclina la tête sur le côté comme s'il attendait le reste de la réponse.

– Si j'étais un homme, vous m'auriez posé cette question ? ajouta-t-elle.

– Vous n'êtes pas un homme.

– Ce qui signifie automatiquement que j'ai besoin d'être protégée ?

– Pourquoi vous vous vexez comme ça ?

– Pourquoi être une femme me rendrait incapable de défendre mon appartement ?

Dean soupira.

– Il faut toujours que vous en fassiez plus qu'un homme, inspecteur ?

– J'ai trimé pour qu'on me traite comme tout le monde, ce n'est pas pour réclamer maintenant des faveurs parce que je suis une femme.

– C'est parce que vous êtes une femme que vous êtes dans cette situation. Les fantasmes du Chirurgien portent sur les femmes. Et le Dominateur ne s'en prend pas aux maris mais aux épouses. Il les viole.

Le mot la perturba. Jusqu'ici, la discussion avait porté sur d'autres femmes. Qu'elle soit la victime potentielle d'une agression sexuelle plaçait la conversation sur un plan plus intime, qui l'aurait mise mal à l'aise avec n'importe quel homme. Plus que le sujet du viol, c'était Dean lui-même qui l'embarrassait. La façon dont il l'étudiait, comme si elle détenait un secret qu'il voulait extraire de sa gangle.

– Le problème n'est pas que vous soyez ou non capable de vous défendre. Le problème, c'est que vous êtes une femme. Une femme sur laquelle Hoyt a certainement fantasmé pendant tous ces mois qu'il a passés en prison.

– Ce n'est pas moi, c'est Cordell qu'il veut.

– Cordell est loin, il ne peut pas l'atteindre. Vous, vous êtes à sa portée. La femme qu'il a presque vaincue. Qu'il a plaquée sur le sol de cette cave, une lame contre la gorge. Il sentait déjà l'odeur de votre sang.

– Arrêtez, Dean.

– En un sens, il a déjà pris possession de vous. Vous lui appartenez. Et vous vous baladez à découvert tous les jours pour enquêter sur les crimes mêmes qu’il laisse derrière lui. Chaque cadavre est un message qui vous est destiné. Un aperçu de ce qu’il vous réserve.

– Arrêtez, je vous dis !

– Et vous croyez que vous n’avez pas besoin de protection ? Vous croyez qu’un flingue et de l’arrogance suffisent pour rester en vie ? Alors, vous ne tenez pas compte de vos propres intuitions. Vous savez ce qu’il veut, ce qui l’excite. C’est vous. Vous et ce qu’il projette de vous faire.

– Fermez-la, putain !

L’explosion de Rizzoli les surprit tous deux. Elle regarda Dean, consternée par son manque de contrôle et par les larmes jaillissant de nulle part. Bon Dieu, bon Dieu, elle ne devait pas pleurer. Elle n’avait jamais laissé un homme la voir s’effondrer, pas question que Dean soit le premier. Elle prit une longue inspiration et dit d’une voix basse :

– Sortez, maintenant.

– Je vous demande simplement d’écouter votre propre instinct. D’accepter la protection que vous offririez à n’importe quelle autre femme.

Elle se leva, alla à la porte.

– Bonne nuit, monsieur Dean.

Un moment il resta sans bouger et elle se demanda ce qu’il fallait faire pour éjecter cet homme de son appartement. Finalement, il se leva mais, parvenu à la porte, il s’arrêta et baissa les yeux vers elle.

– Vous n’êtes pas invincible, Jane. Et personne ne vous demande de l’être.

Longtemps après le départ de l’agent du FBI, elle resta adossée à la porte fermée à clef, les yeux clos, tâchant d’apaiser le tumulte laissé par la visite de Dean. Elle le savait, qu’elle n’était pas invincible. Elle l’avait appris un an plus tôt lorsqu’elle avait regardé le visage du Chirurgien et attendu la morsure de son scalpel. Elle n’avait pas besoin qu’on le lui rappelle et elle ne digérait pas la brutalité avec laquelle Dean lui avait fait la leçon.

Rizzoli retourna au canapé, décrocha le téléphone de la table d’angle. Il ne devait pas encore faire jour à Londres, mais elle ne pouvait pas retarder cet appel.

Moore répondit à la deuxième sonnerie, la voix bourrue mais sans

trace de sommeil malgré l'heure.

– C'est moi, dit-elle. Désolée de vous réveiller.

– Un instant, je vais dans l'autre pièce.

Rizzoli attendit. Elle entendit un grincement de sommier quand il se leva du lit puis le bruit d'une porte se fermant derrière lui.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

– Le Chirurgien est de nouveau en chasse.

– Il a fait une victime ?

– J'ai assisté à l'autopsie il y a quelques heures. C'est son œuvre.

– Il n'a pas perdu du temps.

– C'est encore plus grave, Moore.

– Comment ça pourrait être plus grave ?

– Il a un nouvel associé.

Un silence puis :

– Qui est-ce ?

– Nous pensons que c'est le sujet inconnu qui a tué le couple de Newton. Ils se sont trouvés, lui et Hoyt, on ne sait pas comment. Ils chassent ensemble.

– Si vite ?

– Ils se connaissaient. Forcément.

– Quand est-ce qu'ils se sont rencontrés ? Où ?

– C'est-ce que nous devons découvrir. Cela pourrait nous mener à l'identité du Dominateur.

Elle pensa soudain à la salle d'opération d'où Hoyt s'était échappé. Les menottes. Ce n'était pas le gardien qui les avait ouvertes. Quelqu'un d'autre était entré dans la pièce pour libérer Hoyt, quelqu'un qui s'était peut-être déguisé avec une tenue de garçon de salle ou une blouse de médecin.

– Je devrais être avec vous, dit Moore.

– Sûrement pas. Vous êtes là où vous devez être, avec Catherine. Je ne crois pas que Hoyt puisse la trouver mais il essaiera. Il ne renonce jamais, vous le savez. Maintenant, ils sont deux, et nous n'avons aucune idée de la tête qu'a son complice. S'il vient à Londres, vous ne pourrez pas le reconnaître. Vous devez être prêt.

Comme si on pouvait être prêt pour une attaque du Chirurgien, pensa-t-elle en raccrochant. Un an plus tôt, Catherine Cordell s'était

crue prête. Elle avait transformé son appartement en citadelle et vivait comme une assiégée. Hoyt avait quand même réussi à se glisser à travers ses défenses, il avait frappé au moment où elle s'y attendait le moins, dans un endroit qu'elle croyait sûr.

Comme je crois mon appartement sûr.

Elle se leva, alla à la fenêtre, jeta un coup d'œil à la rue en se demandant si, à cet instant, quelqu'un l'épiait, la voyait dans l'encadrement de sa fenêtre éclairée. Elle n'était pas difficile à trouver, il suffisait de regarder dans l'annuaire à Rizzoli J.

Un véhicule ralentit et s'arrêta le long du trottoir. Une voiture de police. Ses feux s'éteignirent, signe qu'elle ne repartirait pas de sitôt. Rizzoli n'avait pas réclamé de protection mais elle savait qui l'avait fait pour elle.

Gabriel Dean.

L'histoire résonne de cris de femmes.

Les manuels ne fournissent pas les détails horribles dont nous sommes friands. Ils nous offrent à la place des récits secs de stratégie militaire et d'attaques par les flancs, ils nous parlent de généraux habiles et d'armées massées aux frontières. Nous voyons des illustrations d'hommes en armure, d'épées brandies, de corps musclés se tordant dans les affres du combat. Des tableaux de chefs sur de nobles montures, inspectant des champs de bataille où des soldats se tiennent tels des épis de blé attendant la faux. Des cartes où des flèches indiquent la marche de troupes conquérantes, et les paroles de chants de guerre entonnés à la gloire du roi et de la patrie. Les triomphes des hommes sont toujours écrits en majuscules, avec le sang des soldats.

Personne ne parle des femmes.

Pourtant, nous savons tous quelles sont là, chair tendre et peau douce, et leur parfum imprègne les pages des manuels. Nous savons tous, même si nous n'en disons rien, que la sauvagerie de la guerre n'est pas confinée au champ de bataille. Lorsque le dernier soldat ennemi est tombé, c'est vers les femmes conquises que l'armée victorieuse tourne son attention.

Il en a toujours été ainsi, bien que les manuels mentionnent rarement cette réalité brutale. Les livres que j'ai lus ne parlent que de guerres éclatantes, glorieuses pour tous. De Grecs ferraillant sous l'œil attentif des dieux et de la chute de Troie, après une bataille livrée par des héros, nous dit le poète Virgile : Achille et Hector, Ajax et Ulysse, des noms inscrits dans la mémoire des hommes pour l'éternité. Il chante le fracas des glaives et la terre imbibée de sang.

Il oublie le meilleur.

C'est le dramaturge Euripide qui nous peint le sort des Troyennes, mais même lui demeure circonspect. Il ne s'attarde pas sur les détails émoustillants. Il nous raconte qu'un chef grec traîne hors du temple d'Athéna une Cassandre terrifiée mais nous laisse imaginer la suite. Sa tunique déchirée, sa peau mise à nu. Les coups de boutoir du Grec entre ses cuisses vierges. Ses hurlements de souffrance et de désespoir.

Dans toute la ville de Troie, des cris semblables ont probablement jailli de la gorge de nombreuses autres femmes tandis que les Grecs vainqueurs prenaient ce qui leur était dû, imprimant leur victoire dans la chair des femmes conquises. Restait-il des Troyens en vie pour assister au spectacle ? Les Anciens ne le précisent pas. Mais quelle meilleure façon de proclamer la victoire que violer la chère et tendre de votre ennemi ? Quelle preuve plus éclatante de sa défaite et de son humiliation que le forcer à vous regarder prendre votre plaisir, encore et encore ?

Je sais au moins une chose : le triomphe réclame un public.

Je pense aux femmes de Troie tandis que notre voiture roule dans Commonwealth Avenue, où s'écoule le flot régulier de la circulation. C'est une artère animée et, même à neuf heures du soir, les voitures avancent lentement, ce qui me laisse le temps d'examiner l'immeuble.

Les fenêtres sont obscures : ni Catherine Cordell ni son mari de fraîche date ne sont chez eux.

C'est tout ce que je me permets : un regard, et le bâtiment glisse hors de ma vue. Je sais que le quartier est surveillé mais je n'ai pas pu résister à l'envie de jeter un coup d'œil à la forteresse de Catherine, aussi imprenable qu'un château fort. Un château vide à présent, sans intérêt pour ceux qui l'assièleraient.

Je me tourne vers mon chauffeur, dont le visage est caché dans l'ombre. Je ne vois qu'une masse sombre et l'éclat de ses yeux, deux étincelles avides dans le noir.

Sur la chaîne Discovery, j'ai vu des images de lions la nuit, le feu de leurs yeux brûlant dans l'obscurité. Je me rappelle ces fauves aux regards affamés, qui attendaient le moment de bondir. Je vois cette faim dans les yeux de mon compagnon.

Cette même faim qu'il voit sûrement dans les miens.

Je baisse ma vitre et prends une longue inspiration quand l'odeur chaude de la ville pénètre dans la voiture. Lion humant l'air de la savane. Reniflant la piste d'une proie.

Ils roulaient ensemble dans la voiture de Dean, vers l'ouest, en direction de la petite ville de Shirley, située à soixante-dix kilomètres de Boston. Dean parlait peu et son silence ne faisait que rendre Rizzoli plus consciente de l'odeur de cet homme, de l'attrait de son assurance tranquille. Elle évitait de le regarder de peur qu'il ne décèle dans ses yeux le trouble qu'il suscitait en elle.

La tête baissée, elle fixait la moquette bleu sombre du plancher. Elle se demandait si c'était du Nylon six, six bleu 802. Elle se demandait combien de voitures étaient équipées du même revêtement. Une couleur très prisée. Partout où elle regardait maintenant, elle voyait de la moquette bleue et imaginait d'innombrables semelles laissant des fibres de Nylon 802 dans toutes les rues de Boston.

La climatisation était trop forte. Rizzoli ferma la sortie d'air au niveau de ses genoux et contempla les prés d'herbe haute. Elle mourait d'envie de sentir la chaleur qu'il faisait hors de cette bulle trop rafraîchie. Dehors, un brouillard matinal s'accrochait comme une gaze aux branches immobiles des arbres que n'agitait pas le moindre souffle de vent. Rizzoli s'aventurait rarement dans le Massachusetts rural. Citadine, elle était née et avait grandi dans une ville, elle n'avait aucun penchant pour la campagne, ses espaces vides et ses piqûres d'insecte.

La veille, elle avait mal dormi. Elle s'était réveillée plusieurs fois le cœur battant, guettant un bruit de pas, le souffle de la respiration d'un intrus. A cinq heures du matin, elle s'était levée, groggy et agitée. Ce ne fut qu'après avoir avalé deux tasses de café qu'elle se sentit assez alerte pour appeler l'hôpital et s'enquérir de l'état de Korsak.

Il était toujours en soins intensifs. Toujours sous respirateur.

Rizzoli baissa légèrement sa vitre et un air chaud sentant l'herbe et la terre s'engouffra dans la voiture. Elle envisagea la triste possibilité que Korsak ne puisse plus jamais respirer ces odeurs ni sentir le vent sur son visage. Elle chercha à se rappeler si les derniers mots qu'ils avaient échangés étaient amicaux mais ne put s'en souvenir.

A la sortie 36, Dean suivit les panneaux indiquant la prison de Shirley. Souza-Baranowski, l'établissement pénitentiaire de niveau six

où Warren Hoyt avait été enfermé, se dressait sur leur droite. L'agent du FBI se gara dans le parking des visiteurs, se tourna vers Rizzoli.

– Si, à un moment, vous avez envie de laisser tomber, faites-le, dit-il.

– Pourquoi vous pensez que je ne tiendrai pas le coup ?

– Parce que je sais ce qu'il vous a fait subir. N'importe qui dans votre situation aurait du mal à enquêter sur cette affaire.

Elle décela dans ses yeux une sollicitude sincère dont elle ne voulait pas : elle ne faisait que souligner la fragilité de son courage.

– On y va, d'accord ? rétorqua-t-elle en ouvrant sa portière.

L'orgueil la fit pénétrer avec détermination dans le bâtiment, passer le point de contrôle extérieur où Dean et elle présentèrent leur carte et remirent leur arme. En attendant leur escorte, elle lut le règlement vestimentaire affiché dans la salle d'accueil des visiteurs :

Sont interdits : les pieds nus ; les maillots de bain et les shorts, tout vêtement indiquant l'appartenance à une bande, tout vêtement semblable à ceux fournis aux détenus ou aux uniformes des surveillants, les vêtements à double épaisseur, les vêtements à cordon coulissant, les vêtements trop amples, trop épais ou trop lourds...

La liste, interminable, proscrivait à peu près tout, du ruban dans les cheveux au soutien-gorge à armature.

Un gardien finit par apparaître, un homme corpulent portant la tenue d'été bleue de l'Administration pénitentiaire du Massachusetts.

– Inspecteur Rizzoli et agent Dean ? Je m'appelle Curtis. Par ici, s'il vous plaît.

Le gardien se montra cordial, jovial même, en leur faisant franchir la première porte et Rizzoli se demanda s'il aurait été aussi aimable s'ils n'appartenaient pas aux forces de l'ordre, s'ils ne faisaient pas partie de la même fraternité. Il leur demanda d'ôter leur ceinture, leurs chaussures, leur veste, leur montre et leurs clefs, de les placer sur la table pour qu'il puisse les examiner. Rizzoli posa sa Timex à côté de l'Omega rutilante de Dean puis entreprit de retirer son blazer tandis que Dean enlevait sa veste. Il y avait dans l'opération un côté désagréablement intime. Lorsqu'elle déboucla sa ceinture et la tira hors des passants de son pantalon, elle sentit Curtis l'observer à la

façon dont un homme regarde une femme se déshabiller. Elle défit ses escarpins à talons bas, les mit à côté des chaussures de Dean et soutint froidement le regard de Curtis. Alors seulement, le gardien détourna les yeux. Elle retourna ensuite ses poches et suivit Dean sous le détecteur de métaux.

– Hé, vous avez de la veine, lui lança Curtis au moment où elle passait. Vous avez failli avoir droit à la fouille du jour.

– Quoi ?

– Tous les jours, notre chef de service choisit un numéro au hasard pour savoir quel visiteur se fera palper. Vous y avez échappé, ce sera pour le suivant.

– Quel dommage, repartit sèchement Rizzoli. Me faire palper aurait illuminé ma journée.

– Vous pouvez récupérer vos affaires, maintenant Y compris vos montres.

– Vous dites ça comme si c'était un privilège.

– Y a que les avocats et les représentants des forces de l'ordre qui peuvent garder leur montre passé ce point. Les autres doivent laisser tous leurs bijoux. Maintenant, je vous tamponne le poignet gauche et vous pouvez entrer dans les cellules.

– Nous avons rendez-vous à neuf heures avec le directeur, rappela Dean.

– M. Oxton a pris du retard sur son programme. M'a demandé de vous emmener d'abord voir la cellule du prisonnier. Ensuite je vous conduirai au bureau d'Oxton.

Le pénitencier Souza-Baranowski était le plus moderne du Massachusetts, avec un système de sécurité sans clefs commandé par quarante-deux terminaux informatiques à interface graphique, expliqua Curtis. Il leur montra les nombreuses caméras de surveillance.

– Elles filment vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La plupart des visiteurs ne voient jamais de gardien, ils entendent juste ce qu'on leur dit de faire par l'interphone.

Tandis qu'ils passaient une porte en acier, descendaient un long couloir et franchissaient une série de grilles, Rizzoli avait pleinement conscience que leurs moindres gestes étaient surveillés. En appuyant sur quelques touches d'un clavier d'ordinateur, les gardiens pouvaient bloquer tous les passages, fermer toutes les cellules sans quitter la salle de contrôle.

A l'entrée du bloc C, une voix les pria de placer leurs laissez-passer

contre la vitre pour qu'on puisse les examiner. Ils déclinerent de nouveau leur identité et Curtis annonça :

– Deux inspecteurs qui viennent voir la cellule de Hoyt.

La grille coulisssa et ils entrèrent dans la salle commune du bloc, peinte d'un vert hôpital déprimant. Rizzoli vit un téléviseur fixé à un mur, un canapé et des chaises, une table de ping-pong sur laquelle deux détenus faisaient claquer une balle. Tous les meubles étaient vissés au sol. Une dizaine d'hommes en toile de jean bleue tournèrent en même temps la tête et regardèrent les visiteurs.

Ils regardèrent plus particulièrement Rizzoli, la seule femme de la pièce.

Les deux pongistes cessèrent brusquement de jouer et, pendant un moment, on n'entendit que le son du poste réglé sur CNN. Elle soutint le regard des détenus, refusant de se laisser intimider même si elle devinait ce que chacun d'eux pensait. Imaginait. Elle ne remarqua que Dean s'était rapproché d'elle que lorsqu'elle sentit son bras effleurer le sien.

« Les visiteurs peuvent aller à la cellule C-8 », dit une voix dans l'interphone.

– Par ici, fit Curtis. Le niveau au-dessus.

Ils gravirent l'escalier en faisant résonner les marches de métal sous leurs chaussures. De la galerie courant le long des cellules individuelles, le regard tombait dans le puits de la salle commune. Curtis les mena jusqu'à la 8 et dit :

– Voilà, c'est celle de Hoyt.

Rizzoli se tint sur le seuil et examina la cage. Rien ne la distinguait d'une autre – pas de photos, pas d'objets personnels qui auraient confirmé que Warren Hoyt avait occupé cet espace, et cependant elle sentit la chair de poule envahir son cuir chevelu. Il n'était plus là mais sa présence avait imprégné l'air même. S'il était possible à la malfaisance de demeurer, ce lieu était maintenant contaminé.

– Vous pouvez entrer, si vous voulez, proposa Curtis.

Elle s'avança, vit trois murs blancs, une plate-forme supportant un matelas, un lavabo et une cuvette de WC. Un cube nu. Parfaitement dans le goût de Warren. C'était un homme ordonné, précis, qui avait travaillé dans le monde stérile d'un laboratoire médical, un monde où les seules taches de couleur provenaient des tubes de sang qu'il manipulait chaque jour. Il n'avait pas besoin de s'entourer d'images atroces ; celles qu'abritait son crâne étaient suffisamment horribles.

– Cette cellule n'a pas été affectée à un autre détenu ? voulut savoir

Dean.

– Pas encore, répondit Curtis.

– Aucun prisonnier n'y a pénétré depuis le départ de Hoyt ?

– Non.

Rizzoli s'approcha du matelas, souleva l'un des coins. Dean empoigna l'autre et, ensemble, ils levèrent le matelas, regardèrent dessous. Rien. Ils le retournèrent complètement, examinèrent les coutures, cherchèrent des déchirures dans le tissu, des endroits où Hoyt aurait caché des objets interdits. Ils ne trouvèrent qu'un petit accroc de deux centimètres de long sur le côté. Rizzoli y glissa un doigt, ne sentit rien.

Elle se redressa et inspecta la cellule, le lieu même où Warren Hoyt avait promené son regard. Elle l'imagina allongé sur le matelas, fixant le plafond en faisant défiler dans son esprit des fantasmes qui auraient horrifié tout être humain normal. Lui, ces fantasmes l'excitaient. Etendu, couvert de sueur, il jouissait en entendant des cris de femmes résonner dans sa tête.

– Où sont ses affaires ? demanda-t-elle à Curtis. Ses objets personnels, ses lettres...

– Dans le bureau du directeur. On va y aller.

– Tout de suite après votre coup de téléphone de ce matin, j'ai fait apporter ici les objets personnels du détenu, dit Oxton en montrant la caisse en carton posée sur sa table. Nous les avons déjà examinés, nous n'avons rien trouvé d'interdit.

Il mit l'accent sur ce dernier mot comme s'il l'absolvait de toute responsabilité dans ce qui s'était passé. Rizzoli devinait qu'il ne tolérerait aucune infraction, qu'il appliquait impitoyablement le règlement. Il isolait sans doute tous les fauteurs de troubles et exigeait l'extinction des feux à l'heure précise tous les soirs. Un coup d'œil à la pièce, où plusieurs photos montraient un jeune Oxton à l'air farouche en uniforme de l'armée, suffit à apprendre à l'inspecteur que c'était le bureau d'un homme qui avait besoin de tout maîtriser. Pourtant, malgré ses efforts, un prisonnier s'était évadé et Oxton était maintenant sur la défensive. Il avait accueilli les visiteurs par une poignée de main raide et un sourire à peine perceptible dans ses yeux bleus et froids.

Il ouvrit la caisse, y prit un grand sac en plastique à fermeture à glissière, le tendit à Rizzoli.

– Les affaires de toilette du détenu, dit-il. Les articles habituels.

Rizzoli vit une brosse à dents, un peigne, un gant et du savon. Une lotion à la vaseline. Elle reposa vite le sac, révoltée par l'idée que Hoyt s'était servi chaque jour de ces objets. Les dents du peigne retenaient encore des cheveux châtain clair.

Le directeur continua à puiser dans le carton. Des sous-vêtements. Une pile de magazines *National Géographie* et quelques numéros du *Boston Globe*. Deux barres de Snickers, un bloc-notes de papier jaune, des enveloppes blanches et trois stylos à bille en plastique.

– Sa correspondance, annonça Oxton en montrant un autre sac contenant des lettres. Nous avons soigneusement examiné son courrier, la police de l'Etat a les noms et adresses de tous ses correspondants.

Il tendit le sac à Dean et ajouta :

– Bien sûr, ce ne sont que celles qu'il a gardées. Il en a probablement jeté.

Dean ouvrit le sac, en vida le contenu : une dizaine de lettres, encore dans leurs enveloppes.

– L'administration pénitentiaire censure le courrier des prisonniers ? demanda Dean. Vous le lisez avant de le leur remettre ?

– Nous sommes autorisés à le faire. Selon le type de courrier.

– Le type ?

– S'il est classé « protégé », les surveillants peuvent seulement regarder à l'intérieur de l'enveloppe pour voir si elle contient des objets interdits. Mais ils n'ont pas le droit de le lire. La correspondance entre expéditeur et détenu est privée.

– Vous n'avez donc aucune idée de ce qu'on lui a écrit.

– Pas si le courrier était protégé.

– Qu'est-ce qui fait qu'un courrier est protégé ou pas ? intervint Rizzoli.

Oxton réagit à la question avec une lueur d'agacement dans le regard.

– Le courrier non protégé provient de la famille, des amis ou du public en général. Un certain nombre de nos détenus ont par exemple des correspondants qui s'imaginent faire œuvre charitable.

– En écrivant à des meurtriers ? Ils sont fous ?

– Ce sont pour la plupart des femmes naïves et solitaires. Susceptibles d'être manipulées par un escroc. Ce type de lettres n'est

pas protégé, les surveillants sont autorisés à les lire et à les censurer. Mais nous n'avons pas toujours le temps de le faire. Nous recevons un énorme volume de courrier, ici. Dans le cas de Hoyt, les lettres étaient très nombreuses.

– Des lettres de qui ? fit Dean. Il n'a pas de famille, à ce que je sais.

– Les médias ont beaucoup parlé de lui l'année dernière. Cela a provoqué l'intérêt du public. Tout le monde a voulu lui écrire.

– Vous voulez dire qu'il a reçu du courrier de fans ? fit Rizzoli, sidérée.

– Oui.

– Bon Dieu, les gens sont dingues.

– Les gens sont tout émoustillés d'écrire à un tueur. Manson, Dahmer, Gacy : ils ont tous un courrier de star. Nos prisonniers reçoivent des propositions de mariage. Des femmes leur envoient de l'argent, des photos d'elles en bikini. Des hommes veulent savoir ce que ça fait de commettre un meurtre. Le monde est plein de connards cinglés, passez-moi l'expression, que ça titille de connaître un vrai tueur.

Mais l'un d'eux ne s'était pas contenté d'écrire. L'un d'eux avait effectivement rejoint le club très fermé de Warren Hoyt. Rizzoli fixait le paquet de lettres, furieuse de cette preuve tangible de la célébrité du Chirurgien. Le tueur en rock star. Elle pensa aux cicatrices qu'il avait laissées dans ses mains et chacune de ces lettres de fans était comme un autre coup de scalpel.

– Et le courrier protégé ? reprit Dean. Vous dites qu'il n'est ni lu ni censuré. Qu'est-ce qui fait qu'une lettre entre dans cette catégorie ?

– C'est la correspondance confidentielle provenant de magistrats ou d'élus. Un juge, par exemple, un procureur. Les lettres envoyées par le président ou le gouverneur...

– Hoyt en a reçu ?

– Peut-être. Nous ne gardons pas trace de toutes les lettres.

– Comment savez-vous qu'une lettre est vraiment protégée ? demanda Rizzoli.

Oxton la regarda avec irritation.

– Je viens de vous le dire. Si elle provient d'une autorité locale ou fédérale...

– Non, je veux dire, comment savez-vous si le papier à lettres utilisé n'a pas été volé ? Je pourrais envoyer un plan d'évasion à l'un de vos pensionnaires dans une enveloppe provenant, disons, du

secrétariat du sénateur Conway.

L'exemple n'avait pas été choisi au hasard et Rizzoli vit Dean relever le menton à la mention de ce nom.

Oxton hésita.

– Ce n'est pas impossible. Mais il y a des sanctions...

– C'est déjà arrivé donc ?

A contrecœur, Oxton acquiesça de la tête.

– Nous avons eu quelques cas. Des informations de nature criminelle envoyées sous couvert d'une correspondance officielle. Nous nous efforçons de rester vigilants, mais de temps en temps...

– Et les lettres écrites par Hoyt ? Vous les lisiez ?

– Non.

– Aucune ?

– Nous n'avions pas de raison de le faire. Il n'a jamais posé le moindre problème. Il a toujours été coopératif. Calme, poli...

– Un prisonnier modèle, quoi, ironisa Rizzoli.

Le directeur lui lança un regard glacial.

– Nous avons ici des hommes qui vous arracheraient les bras en riant, inspecteur. Des hommes qui casseraient le cou d'un gardien uniquement parce que le repas ne leur plaît pas. Hoyt ne figurait pas en tête de liste des détenus préoccupants.

Calmement, Dean ramena la conversation sur le sujet :

– Alors, nous ne savons pas à qui il a pu écrire ?

L'intervention parut apaiser l'irritation croissante d'Oxton, qui se tourna vers l'agent du FBI et répondit, d'homme à homme :

– Non. Il a pu écrire à n'importe qui.

Dans une salle de réunion proche du bureau d'Oxton, Rizzoli et Dean enfilèrent des gants en caoutchouc et étalèrent sur la table les lettres adressées à Warren Hoyt. Le papier utilisé était varié : tons pastel, motifs floraux, inscriptions telles que « Jésus vous sauve ». Le plus absurde de tous était décoré de chatons gambadant. Oui, exactement ce qu'il faut envoyer au Chirurgien, pensa Rizzoli. Comme ça a dû l'amuser de recevoir ça.

Elle regarda dans l'enveloppe aux chatons et y trouva la photo d'une femme souriante aux yeux pleins d'espoir. Ainsi qu'une lettre à

l'écriture juvénile, les *i* surmontés de joyeux petits ronds.

A monsieur Warren Hoyt, Prisonnier à l'EPM

Cher monsieur Hoyt,

Je vous ai vu hier à la télé quand on vous amenait au tribunal. Je pense être assez psychologue et, quand j'ai regardé votre visage, j'ai vu tant de tristesse et de souffrance. Oh ! une telle souffrance ! Il y a de la bonté en vous, je le sais. Si seulement vous aviez quelqu'un pour vous aider à la trouver au fond de vous...

Rizzoli se rendit soudain compte qu'elle serrait rageusement la lettre dans son poing. Elle avait envie de saisir par les épaules et de secouer l'idiotie qui avait écrit ces mots. De la forcer à regarder les photos d'autopsie des victimes de Hoyt, de lui mettre sous les yeux les rapports énumérant les tortures qu'elles avaient subies avant que la mort ne mette fin à leurs souffrances. Elle se contraignit à lire le reste de la lettre, appel sirupeux à l'humanité de Hoyt et à la « bonté qui est en chacun de nous ».

Elle tendit la main vers une autre lettre. Pas de petits chats, cette fois, rien qu'une enveloppe blanche ordinaire contenant une feuille de papier ligné. Là encore, elle provenait d'une femme qui avait joint sa photo, instantané surexposé d'une blonde oxygénée clignant des yeux.

Cher Mr Hoyt,

Est-ce que je peux avoir votre autographe ? Je fais la collection des gens comme vous, j'ai même Jeffry Dahmer. Si vous voulait m'écrire, ce serait cool.

Votre amie, Gloria.

Rizzoli ne parvenait pas à croire qu'une personne sensée puisse écrire de pareilles choses.

– Nom de Dieu, soupira-t-elle, ces gens sont dingues.

– C'est l'attrait de la célébrité, expliqua Dean. Ils n'ont pas de vie à eux. Ils se sentent inutiles, anonymes. Alors ils essaient d'entrer en contact avec quelqu'un qui a un nom. Ils veulent que la magie déteigne sur eux.

– La magie ? Vous appelez ça de la magie ?

– Vous comprenez ce que je veux dire.

– Non, je ne comprends pas. Je ne comprends pas pourquoi des femmes écrivent à des monstres. Elles cherchent quoi ? Une histoire d’amour ? Un moment torride avec un type qui les éventrera ensuite ? C’est censé mettre de l’animation dans leurs existences pitoyables ?

Rizzoli repoussa sa chaise, se leva, s’approcha du mur aux fenêtres en forme de fentes et, les bras croisés, contempla une étroite bande de jour, une barre de ciel bleu. Toute vue, même aussi maigre que celle-ci, était préférable à la lecture du courrier d’admirateurs de Warren Hoyt. Cette attention dont il était l’objet l’avait sans doute ravi. Chaque lettre constituait une preuve qu’il avait encore du pouvoir sur les femmes, que, même enfermé dans cette prison, il pouvait leur tordre l’esprit, les manipuler. Faire d’elles sa propriété.

– Peut-être pas très utile mais fort éclairant, conclut Dean derrière elle.

– Oh, ouais. J’ai vraiment envie de lire ce que ces cinglées lui ont écrit. Ça me rend malade.

– C’est peut-être le but, non ?

Elle se retourna et le regarda. Un rai de lumière passant par une des fentes lui coupait le visage, éclairant un seul œil bleu. Jamais elle ne l’avait trouvé plus attirant.

– Qu’est-ce que vous voulez dire ?

– Elles vous mettent dans tous vos états, ces lettres.

– Elles me foutent en rogne. C’est évident, non ?

– Pour lui aussi. Il savait qu’elles vous feraient cet effet.

– Vous pensez qu’elles lui servent à s’amuser avec moi ?

– C’est un jeu cérébral, Jane. Il les a laissées pour vous, ces lettres de ses plus ardentes admiratrices. Il savait que vous finiriez par venir ici, où vous êtes en ce moment, et que vous liriez ce qu’elles avaient à lui dire. Il voulait vous montrer qu’il a des fans. Si vous, vous le méprisez, il y a des femmes qui ne le méprisent pas, qui sont attirées par lui.

Hoyt est comme un amant éconduit qui cherche à vous rendre jalouse. A vous déstabiliser.

– M’embrouillez pas, nom de Dieu.

– Et ça marche, non ? Regardez-vous. Vous êtes tellement tendue que vous ne tenez pas en place. Il sait comment vous manipuler.

– Vous lui accordez trop de talent.

– Vous croyez ?

Rizzoli tendit le doigt vers les lettres.

– Alors, tout ça, c'est censé être pour moi ? Je suis le centre de son univers ?

– Comme il est le centre du vôtre ? repartit Dean d'une voix calme.

Elle le fusilla du regard, incapable de trouver une réponse parce que ce qu'il venait de dire lui apparaissait, à cet instant, comme une vérité irréfutable. Warren Hoyt était bien au centre de son univers. Il régnait en maître sur ses cauchemars et dominait aussi ses heures éveillées, toujours prêt à jaillir du placard, à resurgir dans ses pensées. Dans cette cave, il l'avait marquée comme sienne, à la façon dont toute victime est marquée par son agresseur, et elle ne parvenait pas à effacer ce tampon de propriété. Il était tracé en creux dans ses mains, gravé au fer dans son âme.

Elle retourna à la table et s'assit. Se cuirassa pour le reste.

L'enveloppe suivante portait l'adresse imprimée de l'expéditeur : *Dr J. P. O'Donnell, 1634 Brattle Street, Cambridge, Ma, 02138*. Proche de l'université Harvard, Brattle Street était un quartier de belles maisons où des professeurs de faculté et des industriels en retraite faisaient leur jogging sur les mêmes trottoirs et se saluaient par-dessus des haies soigneusement taillées. Pas le genre d'endroit où l'on s'attendrait à trouver l'acolyte d'un monstre.

Rizzoli déplia la lettre contenue dans l'enveloppe, datée de six semaines plus tôt.

Cher Warren,

Merci d'avoir signé les deux formulaires d'autorisation. Les détails que vous fournissez m'aident beaucoup à comprendre les difficultés que vous avez dû affronter. J'ai beaucoup de questions à vous poser et je suis heureuse que vous soyez toujours disposé à me rencontrer comme prévu. Si vous n'y voyez pas d'objections, j'aimerais filmer notre entretien. Vous savez, bien sûr, que votre collaboration est absolument essentielle pour mon projet.

Amitiés,

Dr O'Donnell.

– C'est qui cette J. P. O'Donnell ? grogna Rizzoli.

Dean leva la tête, l'air étonné.

– Joyce O'Donnell ?

– L'enveloppe indique seulement Dr J. P O'Donnell. Cambridge,

Massachusetts. Elle a eu un entretien avec Hoyt.

Il fronça les sourcils.

– Je ne savais pas qu'elle avait déménagé.

– Vous la connaissez ?

– Elle est neuropsychiatre. Disons que nous nous sommes rencontrés dans un climat plutôt hostile, de part et d'autre de l'allée centrale d'un tribunal. Les avocats de la défense l'adorent.

– Je vois. Un expert. Elle joue dans le camp des accusés.

Il acquiesça de la tête.

– Quel que soit le nombre de personnes que votre client a tuées, O'Donnell se fera un plaisir de lui fournir des circonstances atténuantes.

– Je me demande pourquoi elle lui écrit.

Elle relut la lettre. O'Donnell s'adressait à Hoyt d'un ton respectueux, faisait l'éloge de sa collaboration. Rizzoli la trouvait déjà antipathique.

L'enveloppe suivante provenait aussi de la neuropsychiatre mais ne contenait pas de lettre. Rizzoli en fit glisser trois Polaroid : des photos d'amateur. Deux avaient été prises dehors, à la lumière du jour ; la troisième montrait une scène d'intérieur. Rizzoli les fixa un instant, enregistrant du regard ce que son cerveau refusait d'admettre. Elle eut un mouvement de recul et les photos lui tombèrent des mains comme des charbons ardents.

– Jane, qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est moi, murmura-t-elle.

– Quoi ?

– Elle m'a suivie. Elle a pris des photos de moi. Elle les lui a envoyées.

Dean se leva de sa chaise et fit le tour de la table pour regarder par-dessus l'épaule de Rizzoli.

– Je ne vous vois pas...

– Regardez. Regardez.

Elle indiqua sur la photo une Honda vert foncé garée dans une rue.

– C'est ma voiture.

– L'immatriculation n'est pas visible.

– Je sais reconnaître ma voiture !

Dean retourna le Polaroid. Au dos, quelqu'un avait dessiné un visage souriant et écrit au feutre bleu : « Ma voiture. »

Rizzoli sentait la peur battre le tambour dans sa poitrine.

– Regardez la suivante, dit-elle.

Dean passa à la deuxième photo, également prise à la lumière du jour et montrant la façade d'un immeuble. Il n'eut pas besoin qu'elle lui dise quel immeuble c'était, il s'y était rendu la veille au soir. Il retourna la photo et vit les mots « Ma maison » au-dessus d'un autre visage souriant.

Dean regarda la troisième photo, prise dans un restaurant.

A première vue, ce n'était qu'une scène mal composée de clients assis à des tables, avec l'image floue d'une serveuse saisie au moment où elle traversait la salle avec une cafetière. Il n'avait fallu que quelques secondes à Rizzoli pour repérer le personnage assis à gauche, une femme aux cheveux bruns vue de profil, les traits disparaissant dans la lumière éclatante de la fenêtre. Elle attendit que Dean la reconnaisse.

– Vous savez où elle a été prise ?

– Au Starfish Café.

– Quand ?

– Je ne sais pas.

– Vous y allez souvent ?

– Le dimanche, répondit Rizzoli. Pour le petit déjeuner. C'est le seul jour de la semaine où je...

Sa voix mourut. Elle regarda de nouveau la photo de son profil, les épaules détendues, le visage légèrement incliné vers le bas, vers le journal ouvert devant elle. Sans doute un journal du dimanche. Le jour où elle s'offrait un petit déjeuner au Starfish. Pain perdu, bacon et bandes dessinées.

Plus quelqu'un qui l'épiait. Pas un instant, elle n'avait soupçonné qu'on la suivait. Qu'on prenait des photos d'elle. Qu'on les envoyait à l'homme même qui la poursuivait dans ses cauchemars.

Dean retourna le Polaroid.

Au dos était dessiné un troisième visage souriant. Et dessous, entouré d'un cœur, ce simple mot : « Moi. »

Ma voiture. Ma maison. Moi.

Rizzoli fit le voyage de retour l'estomac noué de rage. Elle ne jeta même pas un regard à Dean, assis à côté d'elle, trop occupée qu'elle était à entretenir sa colère. Colère qui ne fit que croître lorsque Dean arrêta la voiture devant l'adresse d'O'Donnell dans Brattle Street. Rizzoli regarda la vaste bâtisse de style colonial, les bardeaux d'un blanc immaculé, rehaussé par des volets gris ardoise. Une grille de fer forgé entourait un jardin situé sur le devant de la maison, où une allée de pavés de granit traversait une pelouse impeccable. Même à l'aune élitiste du quartier, c'était une maison splendide, de celles qu'un fonctionnaire ne peut rêver de posséder. C'est pourtant les fonctionnaires comme moi qui affrontent les Warren Hoyt du monde et qui souffrent des séquelles de ces batailles, pensa Rizzoli. C'était elle qui verrouillait portes et fenêtres le soir, qui se réveillait en sursaut au bruit imaginé de pas s'approchant de son lit. Elle combattait les monstres tandis que dans cette maison magnifique vivait une femme qui leur prêtait une oreille complaisante, qui défendait l'indéfendable devant les tribunaux. Cette maison était construite sur des ossements de victimes.

La femme blond cendré qui vint ouvrir était aussi soigneusement apprêtée que sa résidence : casque miroitant de la chevelure, chemisier et pantalon de toile Brooks Brothers bien repassés. Elle avait une quarantaine d'années, un visage aussi crémeux que l'albâtre et, comme l'albâtre, sans aucune chaleur. Ses yeux ne reflétaient qu'une intelligence froide.

– Dr O'Donnell ? Je suis l'inspecteur Jane Rizzoli. Et voici l'agent Gabriel Dean, du FBI.

Les yeux de la neuropsychiatre se fixèrent sur Dean.

– Nous nous connaissons déjà, dit-elle.

Et manifestement, l'impression laissée par la rencontre n'était pas favorable, pensa Rizzoli.

O'Donnell, visiblement peu ravie de la visite, les pria d'entrer sans un sourire et leur fit traverser un hall spacieux avant de les précéder dans un salon guindé : sofa tendu de soie blanche sur un cadre bois de

rose, tapis d'Orient dont les tons chauds mettaient en valeur le parquet en teck. Bien qu'elle s'y connût peu en art, Rizzoli devinait que les toiles accrochées aux murs étaient des originaux, probablement d'une grande valeur. D'autres ossements de victimes, pensa-t-elle. Dean et elle s'assirent sur le sofa, en face d'O'Donnell. On ne leur offrit ni café ni thé, ni même un verre d'eau, signe pas trop subtil que leur hôtesse souhaitait que la conversation soit brève.

La neuropsychiatre alla droit au fait et s'adressa à Rizzoli :

– Il s'agit de Warren Hoyt, m'avez-vous dit.

– Vous avez entretenu une correspondance avec lui.

– Oui. Cela pose un problème ?

– Quelle était la nature de cette correspondance ?

– Puisque vous connaissez son existence, je présume que vous l'avez lue.

– Quelle était la nature de cette correspondance ? répéta Rizzoli, inflexible.

O'Donnell la considéra un moment, jugeant l'adversaire en silence. Car elle avait maintenant compris que Rizzoli était l'adversaire et elle réagit en conséquence, raidissant sa posture en une cotte de mailles.

– J'aimerais au préalable vous poser une question, inspecteur. En quoi ma correspondance avec M. Hoyt concerne-t-elle la police ?

– Vous savez qu'il s'est évadé ?

– Oui. Je l'ai appris aux informations, bien sûr. Et puis la police de l'Etat m'a téléphoné pour savoir s'il avait essayé de me joindre. Elle a pris contact avec tous ceux qui correspondaient avec Warren.

« Warren ». Elle en était à l'appeler par son prénom.

Rizzoli ouvrit la grande enveloppe de papier kraft qu'elle avait apportée, y prit les trois Polaroid protégés par des sachets en plastique et les tendit à la psychiatre.

– C'est vous qui avez envoyé ces photos à Hoyt ?

O'Donnell leur jeta un très bref coup d'œil.

– Non. Pourquoi ?

– Vous les avez à peine regardées.

– Inutile. Je n'ai jamais envoyé aucune photo à M. Hoyt.

– Nous les avons trouvées à la prison. Dans une enveloppe portant vos nom et adresse.

– Il a dû s'en servir pour les ranger, répondit O'Donnell, qui rendit les Polaroid à Rizzoli.

– Qu'est-ce que vous lui avez envoyé, alors ?

– Des lettres. Des formulaires d'autorisation.

– D'autorisation à quoi ?

– A consulter ses dossiers scolaires, son carnet de santé. Tout document pouvant m'aider à reconstituer son parcours.

– Combien de fois vous lui avez écrit ?

– Quatre ou cinq fois, je crois.

– Et il vous a répondu ?

– Oui. J'ai ses lettres, je peux vous en faire une copie.

– Il a cherché à vous joindre depuis son évasion ?

– Vous ne pensez pas que j'aurais prévenu les autorités s'il l'avait fait ?

– Je ne sais pas, docteur. Je ne connais pas la nature de vos relations avec Hoyt.

– Je n'ai fait que lui écrire quatre ou cinq fois.

– Vous lui avez rendu visite, aussi.

– Oui. L'entretien a été filmé, si vous voulez le voir.

– Pourquoi cette visite ?

– Il a une histoire à raconter. Des choses à nous apprendre.

– Comment découper une femme, par exemple ?

Les mots étaient sortis de la bouche de Rizzoli avant qu'elle ait eu le temps de réfléchir, flèche d'émotion amère qui ne perça pas l'armure de la neuropsychiatre.

Sans se démonter, O'Donnell répondit :

– En tant que membre des forces de l'ordre, vous ne voyez que le résultat final. La brutalité, la violence. Des crimes terribles qui sont la conséquence naturelle de ce que ces hommes ont vécu.

– Et vous, vous voyez quoi ?

– Ce qui est en amont dans leur vie.

– Vous allez me dire maintenant que tout est dû à leur enfance malheureuse.

– Vous savez quelque chose de l'enfance de Warren ?

Rizzoli sentait sa tension artérielle monter. Elle n'avait aucune

envie de parler des racines des obsessions de Hoyt.

– Ses victimes se fichent complètement de son enfance. Et moi aussi.

– Mais vous la connaissez ?

– Je sais que c'était un enfant parfaitement normal. Je sais qu'il a eu une meilleure enfance que beaucoup d'hommes qui ne coupent pas les femmes en morceaux.

– « Normal », répéta O'Donnell, qui semblait trouver le terme amusant.

Pour la première fois depuis qu'ils avaient pris place dans le salon, elle se tourna vers Dean.

– Monsieur Dean, donnez-nous donc votre définition de « normal ».

Un regard hostile passa entre eux, écho probable d'un vieux conflit non réglé. Mais si ce souvenir troublait l'agent, rien dans sa voix ne l'indiqua.

– L'inspecteur Rizzoli vous pose des questions, dit-il avec calme. Je sous suggère d'y répondre, docteur.

Qu'il n'ait pas encore pris la direction de l'entretien surprenait Rizzoli. Il avait l'habitude d'imposer son autorité, et cependant il lui avait cédé les manettes, cette fois, et se contentait du rôle d'observateur. A cause de son accès de colère, elle avait laissé la conversation partir dans tous les sens. Il était temps de reprendre le contrôle de la situation et, pour cela, elle devait se maîtriser. Procéder avec calme et méthode.

– Quand avez-vous commencé à vous écrire ? demanda-t-elle.

O'Donnell répondit du même ton neutre :

– Il y a trois mois environ.

– Et pourquoi avez-vous décidé de lui écrire ?

– Attendez, fit la psychiatre avec un rire étonné. Vous vous trompez. Ce n'est pas moi qui ai pris l'initiative de cette correspondance.

– Vous voulez dire que c'est Hoyt ?

– Oui. Il m'a écrit le premier. Il disait qu'il avait entendu parler de mes travaux sur la neurobiologie de la violence.

Il savait que j'avais témoigné comme expert dans d'autres procès.

– Il voulait vous embaucher ?

– Non. Il savait aussi qu'il n'y avait aucune chance de changer sa condamnation. C'était trop tard. Mais il pensait que je pouvais être

intéressée par son cas. Je l'étais.

– Pourquoi ?

– Vous me demandez pourquoi j'étais intéressée ?

– Pourquoi perdre votre temps à écrire à un type comme lui ?

– Hoyt est exactement le genre de personne sur qui je veux en savoir plus.

– Une demi-douzaine de psys l'ont examiné, il est parfaitement normal en dehors du fait qu'il aime tuer des femmes. Il aime les attacher et leur ouvrir le ventre. Ça l'excite de jouer au chirurgien. Sauf qu'elles sont conscientes quand il leur fait ça.

– Pourtant, vous le trouvez normal.

– Il n'est pas fou. Il savait ce qu'il faisait et il y prenait plaisir.

– Vous pensez donc qu'il est né mauvais.

– C'est exactement les mots que j'emploierais, oui, répliqua Rizzoli.

O'Donnell posa sur elle un regard qui semblait la pénétrer. Jusqu'où voyait-elle ? Sa formation de psychiatre lui permettait-elle de percer le masque pour découvrir, dessous, l'être traumatisé ?

Le docteur se leva brusquement en disant :

– Venez dans mon bureau. J'ai quelque chose à vous montrer.

Rizzoli et Dean la suivirent dans un couloir dont la moquette bordeaux étouffait le bruit de leurs pas. La pièce dans laquelle elle les fit entrer offrait un contraste frappant avec le salon richement décoré. Le bureau d'O'Donnell était strictement voué au travail : murs blancs, rayonnages couverts d'ouvrages de référence, classeurs métalliques. Pénétrer dans cette pièce devait vous mettre instantanément en mode opératoire, pensa Rizzoli. Et c'est précisément l'effet que cela eut sur la psychiatre. Avec détermination, elle alla à son bureau, y prit une enveloppe de radiographies et s'approcha d'une table lumineuse fixée au mur, y posa une radio et appuya sur un interrupteur.

La table s'alluma, éclairant par-dérrière l'image d'un crâne.

– Vue frontale, précisa O'Donnell. Un ouvrier du bâtiment âgé de vingt-huit ans. Un homme aimable, citoyen respectueux des lois et bon mari. Un père aimant pour sa petite fille de six ans. Puis il a eu un accident sur un chantier, une poutrelle qui l'a frappé à la tête en pivotant.

Elle se tourna vers ses visiteurs.

– M. Dean l'a probablement déjà repérée, dit-elle. Et vous, inspecteur ?

Rizzoli fit un pas vers la table lumineuse. Elle n'avait pas l'habitude d'examiner des radios, elle ne voyait que l'ensemble : le dôme du crâne, les trous jumeaux des orbites, la palissade des dents.

– Je vais mettre la vue latérale, décida O'Donnell et elle posa une seconde radio sur la table. Vous la voyez, maintenant ?

La tête était cette fois de profil et Rizzoli distingua un fin réseau de lignes de fractures s'étoilant depuis le devant du crâne. Elle le montra du doigt.

O'Donnell acquiesça.

– Il était inconscient quand on l'a amené aux urgences. La scanographie a révélé une hémorragie, avec un important hématome – une accumulation de sang – faisant pression sur les lobes frontaux du cerveau. Une opération a permis d'évacuer le sang et l'homme s'est rétabli. Ou du moins, il a paru se rétablir. Il est rentré chez lui, il a repris son travail. Mais il n'était plus le même. Il perdait sans cesse son calme sur les chantiers et il a fini par être renvoyé. Il s'est mis à agresser sexuellement sa petite fille. Un jour, pendant une dispute avec sa femme, il l'a battue avec une telle violence qu'elle en est morte et que le cadavre était méconnaissable. Il l'a martelée de ses poings sans pouvoir s'arrêter. Même après avoir fracassé la plupart de ses dents. Même après avoir réduit sa tête en bouillie sanglante.

– Et vous allez me dire que c'est à cause de ça ? fit Rizzoli en montrant le crâne fracturé.

– Oui.

– N'importe quoi.

– Regardez cette radio, inspecteur. Vous voyez la fracture ? Vous voyez quelle partie du cerveau se trouve juste dessous ?

O'Donnell se tourna vers Dean, qui répondit d'une voix sans émotion :

– Les lobes frontaux.

Un mince sourire étira les lèvres du médecin. A l'évidence, elle appréciait cette occasion d'affronter un vieil adversaire.

– Elle prouve quoi, cette radio ? demanda Rizzoli.

– L'avocat de cet homme m'a chargée de procéder à une évaluation neuropsychiatrique. J'ai utilisé ce que nous appelons le test de classification de cartes du Wisconsin et un test de la batterie Halstead-Reitan. J'ai aussi demandé une IRM du cerveau. Tout pointait vers la même conclusion : les deux lobes frontaux avaient été gravement touchés.

– Vous venez pourtant de dire qu’il s’était remis de son accident.

– En apparence.

– Il avait une lésion au cerveau ou pas ?

– Même avec une lésion grave des lobes frontaux, on peut marcher, parler, se livrer à des activités quotidiennes. Vous pouvez avoir une conversation avec quelqu’un qui a subi une lobotomie frontale et ne rien remarquer d’anormal. Mais cet homme a bel et bien été touché.

Elle tendit l’index vers la radio et poursuivit :

– Il souffre de ce qu’on appelle un syndrome de désinhibition. Les lobes frontaux affectent notre faculté de prévoyance et notre jugement. Notre capacité à réfréner des pulsions inadéquates. S’ils sont touchés, le sujet devient socialement désinhibé, il montre un comportement inadapté, dépourvu de sentiment de culpabilité ou de souffrance émotive. Il n’est plus capable de maîtriser sa violence. Nous les connaissons tous, ces moments de rage où nous avons envie de rendre coup pour coup. De percuter la voiture qui nous a fait une queue de poisson. Je suis sûre que vous savez ce que c’est, inspecteur. Etre si furieux qu’on a envie de faire mal.

Rizzoli ne répondit pas, réduite au silence par la justesse de l’observation d’O’Donnell.

– La société voit dans les actes violents des manifestations du mal ou de l’immoralité. On nous dit que nous exerçons un contrôle absolu sur notre comportement, que chacun de nous est parfaitement libre de choisir de ne pas faire mal à un autre être humain. Mais ce n’est pas seulement la morale qui nous guide. La biologie aussi. Nos lobes frontaux nous aident à lier pensées et actes. A peser les conséquences de ces actes. Sans leur contrôle, nous céderions à toute pulsion violente. C’est-ce qui est arrivé à cet homme. Il a perdu la capacité de maîtriser sa conduite. Il se sentait attiré par sa fille, il l’a agressée sexuellement. Sa femme le mettait en colère, il l’a battue à mort. De temps en temps, nous avons tous des pensées troublantes ou inadéquates, mais passagères. Nous voyons une personne attirante, le sexe surgit dans nos têtes. Ça se limite à cela : une brève pensée. Mais que se passe-t-il si nous suivons notre pulsion ? Si nous sommes incapables de nous maîtriser ? Cette excitation sexuelle peut mener au viol. Ou à pire.

– C’était sa défense ? « Je l’ai fait à cause de mon cerveau ? »

Une lueur d’agacement s’alluma dans les yeux d’O’Donnell.

– Le syndrome de désinhibition frontale est un diagnostic accepté par les neurologues.

– Ouais, mais au tribunal ?

Une pause glaciale puis :

– Notre système judiciaire fonctionne encore avec une définition de la folie datant du XIX^e siècle. Pas étonnant que les tribunaux ne sachent rien de la neurologie. Cet homme est maintenant dans le couloir de la mort, en Okla-homa.

L'air sombre, O'Donnell détacha les radios de la table et les remit dans l'enveloppe.

– Quel rapport avec Warren Hoyt ? demanda Rizzoli.

La psychiatre retourna à son bureau, prit une autre enveloppe, en tira deux autres radios qu'elle plaça sur la table lumineuse. Il s'agissait là encore de radios d'un crâne, vues latérale et frontale, mais plus petit. Un crâne d'enfant.

– Ce garçon a fait une chute en escaladant une clôture, dit O'Donnell. Il est tombé sur le visage, sa tête a heurté le trottoir. Regardez ici, sur la vue frontale, une mince faille qui monte vers le haut à partir de l'arcade sourcilière, à peu près. Une fracture.

– Je la vois.

– Maintenant, lisez le nom du patient.

Rizzoli se concentra sur le petit carré d'identification situé sur le bord inférieur et se figea.

– Il avait dix ans au moment de l'accident, reprit O'Donnell. Un garçon actif et normal grandissant dans un quartier riche de Houston. C'est du moins ce qu'indiquent son carnet de santé et son dossier scolaire. Un enfant en bonne santé, avec une intelligence au-dessus de la moyenne. Jouant avec les autres.

– Jusqu'à ce qu'il se mette à les tuer.

– Oui, mais pourquoi Warren a-t-il commencé à tuer ? Cette fracture pourrait être un facteur.

– Eh, je suis tombée d'une cage à poules quand j'avais sept ans. Je me suis cogné la tête contre un des barreaux. Je ne me suis pas mise à charcuter les gens.

– Non, vous chassez des êtres humains. Comme lui. Vous êtes en fait un chasseur professionnel.

La rage fit monter une onde de chaleur au visage de Rizzoli.

– Comment pouvez-vous me comparer à lui ?

– Je ne vous compare pas, inspecteur. Mais réfléchissez à ce que vous éprouvez en ce moment. Vous avez probablement envie de me

gifler, non ? Qu'est-ce qui vous retient ? La morale ? Les bonnes manières ? Ou simplement une froide logique vous prévenant qu'il y aurait des conséquences ? La certitude d'être arrêtée ? Ensemble, ces considérations vous empêchent de m'agresser. Et c'est dans vos lobes frontaux que ce processus mental se déroule. Grâce à vos neurones intacts, vous êtes capables de dominer vos pulsions destructrices.

O'Donnell marqua une pause et ajouta d'un air entendu :

– La plupart du temps.

Ces derniers mots, lancés comme un javelot, atteignirent leur cible. Le point vulnérable. Un an plus tôt, pendant l'enquête sur le Chirurgien, Rizzoli avait commis une terrible erreur qui lui ferait à jamais honte. Dans l'excitation de la poursuite, elle avait tiré sur un homme désarmé et l'avait tué. Elle soutint le regard de la psychiatre et y décela une lueur de satisfaction.

Dean rompit le silence :

– Vous dites que c'est Hoyt qui est entré en contact avec vous. Qu'est-ce qu'il espérait y gagner ? De la sympathie ? De la compassion ?

– Pourquoi pas simplement la compréhension d'un autre être humain ?

– C'est tout ce qu'il attendait de vous ?

– Warren cherche péniblement des réponses. Il ne sait pas ce qui le pousse à tuer. Il sait en revanche qu'il est différent. Et il veut savoir pourquoi.

– Il vous l'a dit ?

O'Donnell prit un dossier sur son bureau.

– J'ai ici ses lettres. Et la cassette vidéo de notre entretien.

– Qui avait suggéré cet entretien ?

Elle eut un temps d'hésitation.

– Nous pensions tous deux que cela pouvait être utile.

– Mais qui a émis l'idée d'une rencontre ? insista Dean.

Ce fut Rizzoli qui répondit pour O'Donnell :

– C'est lui. C'est Hoyt qui a suggéré cet entretien, n'est-ce pas ?

– C'est possible, mais nous le souhaitions tous les deux.

– Vous n'avez pas la moindre idée de la vraie raison pour laquelle il vous a fait venir, asséna-t-elle.

– Cette rencontre était indispensable, argua la psychiatre. Je ne

peux pas évaluer un patient sans le voir en tête à tête.

– Et qu'est-ce qu'il pensait, d'après vous, pendant ce tête-à-tête ?

– Vous le savez, vous ? répliqua O'Donnell avec une moue dédaigneuse.

– Oh, oui. Je sais exactement ce qui se passe dans le crâne du Chirurgien.

Rizzoli avait retrouvé sa voix et les mots jaillissaient d'elle, froids et implacables.

– Il vous a demandé de venir pour vous reluquer, poursuivit-elle. C'est-ce qu'il fait aux femmes. Il nous sourit, il nous parle gentiment. C'est dans son dossier scolaire, non ? Un garçon bien poli, pensent ses professeurs. Je parie qu'il s'est montré très poli quand vous l'avez rencontré.

– Oui, il...

– Un type ordinaire, tout à fait coopératif.

– Inspecteur, je n'ai pas la naïveté de croire qu'il est normal. Mais il s'est effectivement montré coopératif. Et perturbé par ses actes. Il voulait comprendre les raisons de son comportement.

– Alors, vous lui avez expliqué que c'était à cause de son coup sur la tête.

– Je lui ai dit que cette blessure avait joué un rôle.

– Il a dû être heureux d'entendre ça. Une excuse pour ce qu'il a fait.

– Je lui ai donné franchement mon opinion.

– Vous savez ce qui lui a fait plaisir aussi ?

– Quoi ?

– Se trouver dans la même pièce que vous. Vous étiez bien dans la même pièce ?

– Nous nous sommes rencontrés dans la salle d'entretien. Sous surveillance vidéo constante.

– Mais il n'y avait pas de barrière entre vous. Pas de vitre protectrice. Pas de Plexiglas.

– Il ne m'a jamais menacée.

– Il pouvait se pencher vers vous. Examiner vos cheveux, sentir votre peau. Il aime particulièrement sentir l'odeur d'une femme. Ça l'excite. Ce qui le chavire vraiment, c'est l'odeur de la peur. Les chiens la sentent, vous le savez ? Quand nous avons peur, nous libérons des hormones que les animaux sont capables de détecter. Warren Hoyt la

sent aussi. Il est comme toutes les créatures qui chassent. 11 renifle l'odeur de la peur, de la vulnérabilité. Elle nourrit ses fantasmes. Et j'imagine les fantasmes qu'il a eus assis dans cette pièce avec vous. J'ai vu à quoi ces fantasmes ont conduit.

O'Donnell essaya de rire mais n'y parvint pas tout à fait.

– Si vous cherchez à me faire peur...

– Vous avez un long cou, docteur. Un cou de cygne, diraient certains, je suppose. Il l'a sûrement remarqué. L'avez-vous surpris, ne serait-ce qu'une fois, en train de fixer votre gorge ?

– Oh, je vous en prie.

– Est-ce qu'il ne baissait pas de temps en temps les yeux ? Vous avez peut-être cru que c'était pour regarder vos seins, comme le font les autres hommes. Pas lui. Les seins ne l'intéressent pas beaucoup. Ce sont les cous qui l'attirent. Pour lui, un cou de femme est un dessert. Il est impatient d'y enfoncer une lame. Après en avoir fini avec une autre partie de son anatomie.

Ecarlate, O'Donnell se tourna vers Dean.

– Votre collègue déraile complètement.

– Non, répondit-il tranquillement. Je crois que l'inspecteur Rizzoli est au cœur du sujet.

– C'est de l'intimidation pure et simple.

Rizzoli s'esclaffa.

– Quand vous étiez seule avec Warren Hoyt, vous ne vous êtes pas sentie intimidée ?

O'Donnell posa sur elle son regard froid.

– C'était un entretien clinique.

– Vous l'avez cru. Lui, il y a vu autre chose.

Rizzoli s'approcha d'elle et, bien que la psychiatre fût plus grande, plus imposante en stature et en statut, elle ne pouvait rivaliser avec la férocité de la femme flic et elle rougit plus encore tandis que les mots de l'inspecteur continuaient à la marteler.

– Il était poli, dites-vous. Coopératif. Bien sûr. Il avait obtenu exactement ce qu'il désirait : une femme dans la même pièce que lui. Assise assez près de lui pour l'exciter. Il le cache, cependant, il sait le faire. Il sait poursuivre une conversation parfaitement normale au moment même où il pense à vous trancher la gorge.

– Vous délirez, lança O'Donnell.

– Vous croyez que j'essaie de vous faire peur ?

– C'est évident.

– Je vais vous dire quelque chose qui devrait vraiment vous flanquer la trouille. Warren Hoyt a bien reniflé votre odeur et ça l'a excité. Maintenant, il est libre, il s'est remis en chasse. Et vous savez quoi ? Il n'oublie jamais l'odeur d'une femme.

De la frayeur apparut enfin dans les yeux d'O'Donnell et Rizzoli ne put s'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction. Elle voulait donner à cette femme une idée de ce qu'elle avait elle-même subi l'année précédente.

– Habituez-vous à avoir peur, dit Rizzoli. Parce que ça vous sera utile.

– J'ai déjà travaillé sur des hommes comme lui. Je sais quand il faut avoir peur.

– Hoyt est différent de tous ceux que vous avez rencontrés.

O'Donnell eut un rire. Poussée par l'orgueil, elle revenait à la bravade :

– Ils sont tous différents. Tous uniques. Et je ne tourne jamais le dos à aucun d'eux.

Cher docteur O'Donnell,

Vous me demandez quels sont mes souvenirs d'enfance les plus lointains. J'ai entendu dire que peu de personnes se souviennent de ce qu'elles ont vécu avant l'âge de trois ans parce que le cerveau, immature, n'a pas acquis le langage, et nous avons besoin du langage pour interpréter les images et les sons que nous percevons durant l'enfance. Quelle que soit l'explication de l'amnésie infantile, elle ne s'applique pas à moi puisque je me rappelle parfaitement certains détails de mon enfance. Je peux faire surgir de ma mémoire des images claires qui, je crois, remontent à l'époque où j'avais onze mois environ. Nul doute que vous n'y verrez que des souvenirs fabriqués à partir d'histoires rapportées par mes parents. Je vous assure pourtant que ces souvenirs sont réels et si mes parents vivaient encore, ils vous certifieraient qu'ils sont authentiques et ne reposent pas sur des récits que j'aurais pu entendre. Il s'agissait de choses dont, du fait de leur nature même, ma famille se serait gardée de parler.

Je me rappelle mon lit à barreaux, ses lattes de bois peintes en blanc, le bord supérieur sur lequel je laissais des marques en me faisant les dents. La couverture bleue ornée de petites créatures imprimées. Des oiseaux, des abeilles ou de petits ours, peut-être. Et, au-dessus du lit, un engin volant dont je sais maintenant que c'était un mobile mais qui à l'époque me semblait tout à fait magique. Miroitant, toujours en mouvement. Des étoiles, des lunes et des planètes, m'expliqua plus tard mon père, exactement le genre de choses qu'un ingénieur en technologie aérospatiale accroche au-dessus du lit de son fils. Il pensait qu'on peut faire de tout enfant un génie en stimulant son cerveau en développement, que ce soit par des mobiles, des images assorties de noms ou des enregistrements de la voix du père récitant les tables de multiplication.

J'ai toujours été bon en maths.

Mais ces souvenirs ne vous intéressent sans doute pas. Non, vous voulez explorer des zones plus sombres, pas mes souvenirs de lit à barreaux et de jolis mobiles. Vous voulez savoir pourquoi je suis comme je suis.

Il faut donc que je vous parle de Mairead Donohue.

J'ai appris son nom des années plus tard quand j'ai raconté à une tante mes premiers souvenirs et qu'elle s'est exclamée : « Oh ! mon Dieu, tu te

souviens de Mairead ? » Oui, je m'en souviens et, quand me reviennent des images de ma chambre d'enfant, ce n'est pas le visage de ma mère mais celui de Mairead qui me regarde par-dessus le bord de mon lit. Une peau blanche, ponctuée d'un unique grain de beauté, perché sur sa joue comme une mouche noire. Des yeux verts à la fois beaux et froids. Et un sourire... Même un enfant aussi jeune que je l'étais percevait ce que des adultes ne voyaient pas : il y a de la haine dans ce sourire. Mairead hait la maison où elle travaille. Elle hait l'odeur fétide des couches. Elle hait mes cris affamés qui interrompent son sommeil. Elle hait les circonstances qui l'ont amenée dans cette ville étouffante du Texas, si différente de son Irlande natale.

Mais surtout, elle me hait.

Je le sais parce quelle m'en apporte la preuve d'une dizaine de manières discrètes et subtiles. Elle ne laisse aucune trace de ses mauvais traitements, oh, non, elle est trop intelligente pour ça. Sa haine prend la forme de murmures rageurs, aussi bas qu'un sifflement de serpent, quand elle se penche au-dessus de mon lit. Je ne comprends pas les mots mais je capte leur venin et je vois la fureur dans ses yeux plissés. Elle ne me néglige pas ; ma couche est toujours propre et mon biberon chaud. Mais il y a les pinçons secrets, la peau tordue, la brûlure de l'alcool appliqué directement sur mon méat. Bien sûr, je pleure, mais il n'y a jamais ni blessures ni bleus. Je suis un bébé sujet aux coliques et aux nerfs sensibles, explique-t-elle à mes parents. Pauvre Mairead si travailleuse ! C'est elle qui doit s'occuper du braillard pendant que ma mère remplit ses obligations mondaines. Ma mère, qui sent le parfum et le vison.

Voilà ce que je me rappelle. Les brusques douleurs. Le bruit de mes pleurs. Et, au-dessus de moi, la peau blanche du cou de Mairead lorsqu'elle se penche vers mon lit pour infliger un pincement ou un coup à ma chair tendre.

Je ne sais pas si un enfant aussi jeune que je l'étais est capable de haïr. Plus probablement, nous sommes simplement abasourdis par un tel traitement. Sans la faculté de raisonner, le mieux que nous puissions faire, c'est relier la cause à l'effet. Et je dois avoir compris, même alors, que la source de mes tourments était une femme aux yeux froids et à la gorge laiteuse.

Assise à son bureau, Rizzoli étudiait l'écriture appliquée de Warren Hoyt, les marges nettes, les mots aux petits caractères serrés traversant la page en lignes droites. Bien qu'il eût écrit au stylo à bille, il n'y avait ni corrections ni mots rayés. Chaque phrase était déjà organisée dans sa tête avant que la bille ne touche le papier. Elle l'imaginait penché sur la lettre, ses doigts minces refermés sur le stylo, sa peau

glissant sur la feuille, et elle éprouva soudain une envie irrépressible de se laver les mains. Elle les frotta longuement dans les toilettes avec de l'eau et du savon mais, même après les avoir séchées, elle se sentit encore contaminée, comme si les mots de Hoyt avaient inoculé leur poison à travers sa peau. Et il y avait d'autres lettres à lire, d'autres doses de poison à absorber.

Des coups frappés à la porte la firent sursauter.

– Jane ? Vous êtes là ?

C'était Dean.

– Oui, cria-t-elle.

– J'ai préparé le magnétoscope dans la salle de réunion.

– J'arrive.

Elle s'examina dans le miroir et ne fut pas heureuse de ce qu'elle vit. Les yeux fatigués, l'expression de confiance ébranlée. Ne te montre pas comme ça, pensa-t-elle.

Elle tourna le robinet, aspergea son visage d'eau froide et l'essuya avec une serviette en papier. Puis elle se redressa et respira à fond. C'est mieux, se dit-elle en inspectant son reflet. Ne jamais laisser voir qu'on déguste.

Elle retourna à la salle de réunion et adressa à Dean un bref hochement de tête.

– OK. On est prêts ?

Il avait mis le téléviseur en marche et le voyant du magnétoscope était allumé. Il prit l'enveloppe de papier kraft que la psychiatre leur avait remise, en tira la cassette.

– Elle est datée du 7 août, dit-il.

Il y a trois semaines seulement, pensa-t-elle, troublée à l'idée que ces images, ces mots seraient récents.

Elle s'assit à la table, stylo et bloc-notes à portée de main.

– Allez-y.

Dean glissa la cassette dans l'appareil, pressa le bouton « Play ».

La première image qu'ils virent leur montra O'Donnell devant un mur de parpaings, soigneusement coiffée, d'une élégance incongrue dans un ensemble de tricot bleu.

« Nous sommes le 7 août. Je me trouve au pénitencier Souza-Baranowski de Shirley, Massachusetts. Sujet : Warren D. Hoyt. »

L'écran devint noir puis une nouvelle image apparut, un visage si répugnant pour Rizzoli qu'elle recula sur sa chaise. Pour n'importe qui

d'autre, les traits de Hoyt semblaient banals, faciles à oublier, même. Ses cheveux châtain clair étaient peignés avec soin et sa peau avait la pâleur de la captivité. Sa chemise en toile de jean bleu prison flottait autour de son corps mince. Ceux qui l'avaient connu dans la vie quotidienne le décrivaient comme un homme agréable, courtois, et c'était l'image qu'il donnait sur l'enregistrement. Un type sympathique, inoffensif.

Délaissant la caméra, le regard de Hoyt se porta sur un point situé hors champ. Ils entendirent un raclement de chaise puis la voix d'O'Donnell.

« Vous êtes bien installé, Warren ?

– Oui.

– Alors, nous pouvons commencer ?

– Quand vous voulez, docteur, répondit-il en souriant. Je ne bouge pas.

– Bien. »

Grincement de la chaise d'O'Donnell, toussotement pour s'éclaircir la voix.

« Dans vos lettres, reprit-elle, vous m'avez déjà beaucoup parlé de votre famille et de votre enfance.

– Je m'efforce d'être complet. Je pense qu'il est important que vous compreniez chaque aspect de ce que je suis.

– Oui, je vous en suis reconnaissante. Je n'ai pas souvent la chance de m'entretenir avec quelqu'un d'aussi disert que vous. En tout cas, pas avec quelqu'un qui cherche autant à analyser sa conduite. »

Hoyt haussa les épaules.

« Vous savez ce qu'on dit d'une vie sur laquelle on ne réfléchit pas. Qu'elle ne vaut pas la peine d'être vécue.

– Il peut toutefois arriver qu'on pousse l'autoanalyse trop loin. C'est un mécanisme de défense. L'intellectualisme comme moyen de se distancier de ses émotions brutes. »

Après un silence, Hoyt fit observer d'un ton légèrement moqueur : « Vous voulez que je vous parle de mes sentiments.

– En effet.

– Un sentiment en particulier ?

– Je voudrais savoir ce qui pousse un homme à tuer. Ce qui l'incite à la violence. Je veux savoir ce qui passe dans votre tête. Ce que vous éprouvez quand vous supprimez un autre être humain. »

Hoyt pesa un moment la question.

« Ce n'est pas facile à décrire.

– Essayez.

– Pour la science ? persifla-t-il de nouveau.

– Oui. Pour la science. Qu'est-ce que vous éprouvez ? »

Nouveau silence.

« Du plaisir.

– Un sentiment agréable, donc ?

– Oui.

– Décrivez-le-moi.

– Vous voulez vraiment savoir ?

– C'est le cœur de mes recherches, Warren. Ce n'est pas de la curiosité morbide, j'ai besoin de savoir si vous avez des symptômes qui pourraient indiquer des anomalies neurologiques. Des maux de tête, par exemple. Des goûts ou des odeurs étranges.

– L'odeur du sang est très agréable... Oh ! je vois que je vous ai choquée.

– Poursuivez. Parlez-moi du sang.

– C'était mon travail, vous savez.

– Oui. Vous étiez technicien de laboratoire.

– Pour les gens, le sang n'est qu'un liquide rouge qui circule dans nos veines. Comme de l'huile de moteur. Mais il est bien plus complexe. Le sang de chacun est unique. Comme tout acte de tuer est unique. Il n'y en a pas de typique.

– Mais ils vous ont tous donné du plaisir.

– Certains plus que d'autres.

– Parlez-moi de celui qui se détache particulièrement pour vous. S'il y en a un. »

Hoyt acquiesça de la tête.

« Il y en a un auquel je pense toujours.

– Plus qu'aux autres ?

– Oui. Il reste dans mon esprit.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne l'ai pas terminé. Parce que je n'ai pas pu en jouir. C'est comme une démangeaison qu'on ne peut pas gratter.

– Vous en parlez comme d’une chose banale.

– Vraiment ? Mais avec le temps, même une banale démangeaison finit par vous obnubiler. Elle est toujours là à vous agacer la peau. Chatouiller les pieds est une forme de torture, vous savez. Au début, ce n’est rien, apparemment. Mais quand ça continue pendant des jours et des jours, sans répit, ça devient la plus cruelle des tortures. Je crois avoir mentionné dans mes lettres que je connais une chose ou deux sur l’histoire de l’inhumanité de l’homme envers l’homme. Sur l’art de faire souffrir.

– Oui. Vous me faites part de votre... euh... intérêt pour le sujet.

– Les bourreaux ont toujours su qu’un léger désagrément devient avec le temps tout à fait insupportable.

– Et cette démangeaison dont vous parlez l’est devenue ?

– Elle me tient éveillé la nuit. Je pense à ce qui aurait pu se passer. Au plaisir dont j’ai été privé. Toute ma vie j’ai tâché de finir ce que j’ai commencé. Alors, cela me perturbe. J’y songe tout le temps. Les images reviennent sans cesse dans ma tête.

– Décrivez-les. Ce que vous voyez, ce que vous ressentez.

– Je la vois, elle. Elle est différente, pas du tout comme les autres.

– En quoi est-elle différente ?

– Elle me hait.

– Les autres, non ?

– Les autres étaient nues et terrorisées. Soumises. Mais celle-là me résiste encore. Je le sens quand je la touche. La rage lui électrise la peau, bien qu’elle sache que je l’ai vaincue. »

Hoyt se pencha en avant et parut sur le point de révéler ses pensées les plus intimes. Il ne regardait plus O’Donnell mais fixait la caméra, comme s’il pouvait voir Rizzoli à travers l’objectif.

« Je sens sa colère, dit-il. Je l’absorbe rien qu’en effleurant sa peau. C’est comme de la chaleur blanche. De l’énergie pure. Jamais je ne me suis senti aussi puissant. Je veux retrouver cette sensation.

– Cela éveille votre désir ?

– Oui. Je pense à son cou. Très fin. Un joli cou blanc.

– A quoi d’autre pensez-vous ?

– Je pense à la fermeté de ses seins. Et à son ventre. Un beau ventre plat...

– Ces fantasmes au sujet du Dr Cordell sont donc de nature sexuelle ? »

Il cligna des yeux, comme au sortir d'une transe.

« Le Dr Cordell ?

– C'est d'elle que vous parlez, non ? La victime que vous n'avez pas tuée, Catherine Cordell.

– Oh ! je pense à elle aussi. Mais ce n'est pas d'elle que je parle.

– De qui, alors ?

– De l'autre. »

Hoyt braquait sur la caméra un regard d'une telle intensité que Rizzoli en sentait la chaleur.

« La femme policier.

– Celle qui vous a trouvé ? C'est sur elle que vous fantasmez ?

– Oui. Elle s'appelle Jane Rizzoli. »

Dean se leva et appuya sur le bouton « Stop » du magnétoscope. L'écran devint noir. Les derniers mots de Warren Hoyt semblaient flotter dans le silence comme un écho perpétuel. Dans ses fantasmes Hoyt dépouillait Rizzoli de ses vêtements et de sa dignité, la réduisait à des parties de corps nu. Le cou, les seins, le ventre. Elle se demanda si c'était ainsi que Dean la voyait à présent, si les images érotiques que Hoyt avait évoquées étaient maintenant gravées aussi dans l'esprit de l'agent du FBI.

Elle se tourna pour le regarder. Elle n'avait jamais trouvé son visage facile à déchiffrer mais à cet instant on ne pouvait se méprendre sur la colère qu'il éprouvait.

– Vous avez compris, hein ? dit-il. Il voulait que vous regardiez cette cassette. Il a laissé une piste de miettes de pain à suivre. L'enveloppe avec l'adresse de l'expéditeur imprimée conduisait à O'Donnell. Aux lettres qu'il lui a écrites, à cet enregistrement. Il savait que vous finiriez par voir tout ça.

– Il me parle, murmura-t-elle, les yeux sur l'écran vide.

– Exactement. Il utilise O'Donnell comme intermédiaire. Quand Hoyt lui parle, pendant l'entretien, c'est en fait à vous qu'il s'adresse. Il vous expose ses fantasmes. Pour vous faire peur, vous humilier. Ecoutez-le.

Dean rembobina la bande ; le visage de Hoyt apparut de nouveau sur l'écran. « Elle me tient éveillé la nuit. Je pense à ce qui aurait pu se passer. Au plaisir dont j'ai été privé. Toute ma vie j'ai tâché de finir ce que j'ai commencé. Alors, cela me perturbe. J'y songe tout le temps... »

Dean appuya sur le bouton « Stop » et regarda Rizzoli.

– Ça vous fait quoi, de savoir qu'il pense tout le temps à vous ?

– Vous le savez parfaitement.

– Lui aussi. C'est pour ça qu'il a voulu que vous l'entendiez.

Il fit avancer la bande, appuya de nouveau sur « Play ». Les yeux de Hoyt fixaient étrangement son auditoire invisible.

« Je pense à la fermeté de ses seins. Et à son ventre. Un beau ventre

plat... »

Il pressa le bouton « Stop ».

– Je sais, dit-elle, rougissant sous son regard, vous voulez savoir ce que ça me fait.

– Vous vous sentez mise à nu ?

- Oui.

– Vulnérable.

- Oui.

– Violée.

Elle avala sa salive, détourna les yeux et répondit à voix basse :

- Oui.

– C'est exactement ce qu'il cherche. Vous m'avez dit qu'il est attiré par les femmes meurtries. Par les femmes qui ont été violées. Rien qu'avec des mots sur une bande magnétique, il a réussi à vous mettre dans la peau d'une de ces femmes. D'une victime.

Rizzoli noua de nouveau son regard à celui de Dean.

– Non, pas une victime, riposta-t-elle. Vous voulez savoir ce que je sens en ce moment ? Je me sens prête à démolir ce fils de pute.

Cette réponse, lancée par pure bravade, prit Dean par surprise et il considéra un moment Rizzoli en fronçant les sourcils. Devinait-il l'énorme effort qu'elle faisait pour sauvegarder les apparences ? Avait-il senti une fausse note dans sa voix ?

Sans lui laisser le temps de percer son bluff à jour, elle poursuivit :

– Vous dites qu'il savait déjà, au moment de l'entretien, que je finirais par voir cette cassette ? Qu'elle m'était destinée ?

– Vous n'avez pas eu cette impression ?

– J'ai eu l'impression d'entendre un malade délirer.

– Pas n'importe quel malade. Et pas au sujet de n'importe quelle victime. Il parlait de vous, Jane. Et de ce qu'il aimerait vous faire.

Elle se demanda s'il se rendait compte qu'il ne faisait qu'attiser sa peur. Est-ce qu'il prenait plaisir à la voir se tortiller d'angoisse ?

– Au moment de l'entretien, il avait déjà dressé son plan d'évasion, continua-t-il. Souvenez-vous, c'est lui qui a pris contact avec O'Donnell. Il savait qu'elle ne résisterait pas à sa proposition. Elle lui a servi à faire enregistrer tout ce qu'il avait à dire. A vous, en particulier. Puis il a déclenché une suite logique d'événements menant droit à ce moment où vous regardez la cassette.

- Il faudrait être drôlement intelligent pour combiner tout ça.
- Il l'est. Et en prison, il a eu un an pour nourrir ses fantasmes, souigna Dean. Des fantasmes qui portent tous sur vous.
- Non, c'est Catherine Cordell qu'il voulait. Ça a toujours été Cordell...
- Ce n'est pas ce qu'il a dit à O'Donnell.
- Il mentait.
- Pourquoi ?
- Pour m'atteindre. Pour me faire perdre mon sang-froid.
- Alors, vous en convenez : cette cassette vous était bien destinée. C'est un message qui vous est directement adressé.

Elle se tourna vers le téléviseur et eut l'impression d'y voir le fantôme du visage de Hoyt. Tout ce qu'il avait fait visait à ébranler son univers, à détruire sa tranquillité d'esprit. C'est-ce qu'il avait infligé à Cordell avant de venir lui donner le coup de grâce. Il voulait que ses victimes soient terrifiées, brisées d'épuisement ; il cueillait ses proies uniquement après que la peur les eut mûries. Rizzoli n'avait plus de dénégations à opposer à une vérité évidente.

Dean s'assit et la regarda par-dessus la table.

– Je crois que vous devriez-vous retirer de l'enquête, dit-il d'une voix neutre.

– Me retirer ?

– C'est devenu une affaire personnelle.

– Entre un criminel et moi, c'est toujours personnel.

– Pas à ce point. Il vous veut sur cette affaire pour pouvoir s'amuser à ses petits jeux. S'insinuer dans tous les aspects de votre vie. En tant que responsable de cette enquête, vous êtes visible et accessible. Totalement impliquée dans la traque. Et maintenant, il met en scène les lieux de crime à votre intention. Pour communiquer avec vous.

– Raison de plus pour que je reste.

– Non. Raison de plus pour que vous laissiez tomber. Pour que vous mettiez de la distance entre vous et Hoyt.

– Je ne laisse jamais tomber, agent Dean, rétorqua-t-elle.

– Ouais, j'imagine, fit-il sèchement.

– C'est quoi, votre problème avec moi ? Depuis le début, vous me cherchez. Vous avez parlé à Marquette derrière mon dos, vous avez émis des doutes sur mes...

– Je n’ai jamais mis en cause vos compétences.

– Alors, c’est quoi, votre problème ?

Il répondit à sa colère d’un ton mesuré :

– Réfléchissez. Nous sommes aux prises avec un homme que vous avez pourchassé et qui vous tient pour responsable de sa capture. Il pense encore à ce qu’il aimerait vous faire et vous avez passé l’année à essayer d’oublier ce qu’il vous a fait. Il veut absolument un deuxième acte, Jane. Il vous attire dans un piège.

– C’est vraiment ma sécurité qui vous préoccupe ?

– Vous sous-entendez que j’ai un autre objectif ?

– Je n’en sais rien. Je n’ai pas encore compris qui vous êtes.

Il se leva et alla au magnétoscope. Ejecta la cassette et la remit dans l’enveloppe. Il gagnait du temps, cherchait une réponse crédible.

– A vrai dire, fit-il en se rasseyant, je n’ai pas encore compris qui vous êtes, moi non plus.

Elle éclata de rire.

– Moi ? Tout est en vitrine.

– Vous ne laissez voir que le flic. Et Jane Rizzoli, la femme ?

– C’est une seule et même personne.

– Vous savez bien que ce n’est pas vrai. Vous ne laissez personne voir plus loin que votre plaque.

– Qu’est-ce que je suis censée laisser voir ? Qu’il me manque ce précieux chromosome Y ? Ma plaque, c’est la seule chose que j’ai envie de montrer.

Dean se pencha en avant, assez pour envahir l’espace personnel de Rizzoli.

– Le problème, c’est votre vulnérabilité en tant que cible. Le problème, c’est un tueur qui sait déjà comment vous mettre la pression. Il a réussi à s’approcher assez pour frapper et vous n’avez même pas soupçonné sa présence.

– La prochaine fois, je le saurai.

– Vous en êtes sûre ?

Ils s’affrontaient du regard, leurs visages aussi proches que deux amants. Rizzoli fut parcourue d’une flambée de désir si soudaine et inattendue qu’elle était à la fois plaisir et souffrance. Elle se recula brusquement, la figure en feu. Elle n’avait jamais très bien su cacher ce genre d’émotions et avait toujours fait preuve d’une maladresse désespérante quand il s’agissait de flirter ou de s’impliquer dans les

autres petites malhonnêtetés pratiquées entre hommes et femmes. Elle s'efforça de garder la même expression mais s'aperçut qu'elle ne pouvait pas continuer à regarder Dean sans se sentir transparente.

– Au moins, vous comprenez qu'il y aura une prochaine fois, dit-il. Mais maintenant, Hoyt n'est plus seul. Ils sont deux. Ça devrait vous faire peur.

Elle baissa les yeux vers l'enveloppe contenant la cassette que le Chirurgien avait voulu qu'elle voie. La partie ne faisait que commencer, avantage Hoyt, et, oui, elle avait peur. En silence, elle rassembla ses papiers.

– Jane ?

– J'ai entendu ce que vous avez dit.

– Ça ne change rien pour vous. C'est ça ?

Elle le regarda.

– Vous savez quoi ? Je pourrais me faire renverser par un bus en traversant la rue. Ou m'écrouler sur mon bureau, frappée d'une crise cardiaque. Mais je n'y pense pas. Je ne peux pas les laisser avoir le dessus. Les cauchemars, je veux dire. Ils ont failli gagner. Ils ont failli me vider de mes forces. Mais maintenant, j'ai trouvé mon second souffle. Ou alors, je suis tellement engourdie que je ne sens plus rien. Le mieux que je puisse faire, c'est mettre un pied devant l'autre et continuer à avancer. C'est le seul moyen d'en sortir, continuer à avancer. C'est tout ce qu'on peut faire.

Elle fut presque soulagée quand son bip vibra, lui donnant une raison de rompre le contact visuel avec Dean pour baisser les yeux vers le cadran de l'appareil. Elle sentit ses yeux sur elle quand elle se dirigea vers le téléphone de la salle de réunion et composa le numéro.

– « Cheveux et Fibres ». Volchko.

– Rizzoli. Vous m'avez bipée.

– C'est au sujet de ces fibres de Nylon vert. Celles qu'on a prélevées sur la peau de Gail Yeager. On a trouvé les mêmes sur celle de Karenna Ghent.

– Donc, il se sert de la même toile pour envelopper ses victimes. Ce n'est pas vraiment une surprise.

– Oh, mais j'ai une petite surprise pour vous.

– Quoi ?

– Je sais quelle toile il utilise.

Erin Volchko indiqua le microscope en disant :

– Les lamelles vous attendent. Jetez un coup d’œil.

Rizzoli et Dean s’assirent l’un en face de l’autre, collèrent leurs yeux à l’oculaire double de l’appareil. A travers les lentilles, ils virent la même chose : deux fibres placées l’une à côté de l’autre.

– Celle de gauche a été prélevée sur Gail Yeager, poursuivit Erin, celle de droite sur Karenna Ghent. Qu’est-ce que vous en pensez ?

– Elles semblent identiques, répondit Rizzoli.

– Elles le sont. Nylon Dupont six, six, vert terne. Filaments de trente deniers, extrêmement fins.

Erin tira d’un dossier deux spectrogrammes qu’elle posa sur la paillasse.

– Et voilà les spectres de RTA. Le 1 pour Yeager, le 2 pour Ghent. Vous connaissez la technique de réflexion totale atténuée, monsieur Dean ?

– Elle utilise les infrarouges, non ?

– Exact. Nous nous en servons pour distinguer les traitements de surface de la fibre elle-même. Pour détecter les produits chimiques appliqués à la fibre après tissage.

– Et vous en avez trouvé ?

– Oui, une pellicule de silicone. L’inspecteur Rizzoli et moi avons déjà réfléchi aux raisons possibles d’un tel traitement. Nous ne savons pas à quoi cette toile est destinée. Nous savons en revanche que ces fibres ne laissent passer ni la chaleur ni la lumière et que les filaments sont si fins que, tressés ensemble, ils doivent être étanches.

– Nous avons pensé à une tente ou à une bâche, dit Rizzoli.

– Et qu’est-ce que le silicone ajouterait ? demanda Dean.

– Des propriétés antistatiques, répondit Erin. Une meilleure résistance aux accrocs et à l’eau. En plus, le traitement réduit à zéro ou presque la porosité de la toile. Autrement dit, même l’air ne la traverse pas.

Elle regarda Rizzoli et demanda :

– Vous avez une idée ?

– Vous m’avez dit au téléphone que vous connaissiez déjà la réponse.

– J’ai eu un petit coup de main, reconnut Erin en posant une troisième feuille sur la paillasse. La police du Connec-ticut m’a faxé ça cet après-midi. C’est un spectrogramme RTA effectué dans le cadre d’une affaire criminelle. Les fibres ont été prélevées sur les gants et le

blouson en peau de mouton du suspect. Comparez-le à celui des fibres trouvées sur Kareenna Ghent.

Rizzoli fit aller son regard de l'un à l'autre spectre.

– Ils correspondent. Les fibres sont identiques.

– En effet. Seule la couleur est différente. Les deux nôtres sont vert terne, celles du Connecticut orange et vert citron.

– Vous plaisantez.

– Un peu criard, hein ? Mais, couleur mise à part, les fibres du Connecticut correspondent aux nôtres : Nylon Dupont six, six. Filaments de trente deniers recouverts d'une pellicule de silicone.

– Parlez-nous de cette affaire du Connecticut, sollicita Dean.

– Un accident de saut en chute libre. Le parachute de la victime ne s'est pas bien ouvert. Ce n'est qu'après la découverte de ces fibres orange et vert citron sur les vêtements du suspect qu'on a conclu à un crime.

– Un parachute, murmura Rizzoli.

– Exactement, dit Erin. Cette RTA est caractéristique de la toile de parachute. Résistante, étanche. Facile à ranger entre deux utilisations. C'est avec ça que votre sujet inconnu enveloppe ses victimes.

Rizzoli leva les yeux vers elle.

– Un parfait linceul.

Il y avait des papiers partout, des dossiers ouverts sur la table de la salle de réunion, des photos de lieux de crime disposées telles des tuiles luisantes. Les stylos grinçaient sur les blocs-notes. Bien qu'on fut à l'âge de l'ordinateur – comme l'indiquaient quelques portables aux écrans miroitants –, lorsque les informations tombaient en avalanche, les flics préféraient le confort du papier. Rizzoli avait laissé son portable sur son bureau et prenait des notes d'une écriture ferme. La feuille sous sa main était un enchevêtrement de mots, de flèches et de petits encadrés mettant en valeur des détails importants. Mais il y avait de l'ordre dans ce fouillis, de la sécurité dans la permanence de l'encre. Elle passa à une feuille vierge, concentra son attention sur la voix murmurante du Dr Zucker. S'efforça de ne pas être distraite par la présence de Gabriel Dean, assis à côté d'elle, prenant lui aussi des notes mais d'une écriture beaucoup plus nette. Le regard de Rizzoli s'égara sur la main de l'agent, les veines qui saillaient sur sa peau, la manchette de la chemise dépassant, blanche et vive, de la manche de la veste grise. Il était arrivé à la réunion après elle et avait choisi de s'asseoir sur la chaise voisine. Est-ce que cela signifiait quelque chose ? *Non, Rizzoli, cela signifie seulement qu'il y avait une place libre à côté de toi.* Elle perdait son temps avec de telles pensées. Elle se dispersait et même ses notes commençaient à prendre une ligne oblique sur sa feuille. Il y avait cinq autres hommes dans la pièce, mais seul Dean attirait son attention. Elle connaissait son odeur à présent et la détectait, fraîche et propre, dans la symphonie olfactive d'après-rasages de la salle. Rizzoli, qui ne mettait jamais de parfum, était entourée d'hommes qui s'en aspergeaient.

Elle baissa les yeux vers ce qu'elle venait d'écrire :

« Le mutualisme : symbiose offrant des avantages mutuels aux organismes concernés. »

Le mot définissait le pacte entre Warren Hoyt et son nouvel associé. Le Chirurgien et le Dominateur, opérant en équipe. Chassant et se nourrissant de charognes ensemble.

– Hoyt a toujours préféré avoir un partenaire, disait le Dr Zucker. C'est comme ça qu'il aime chasser. C'est comme ça qu'il a chassé jusqu'à la mort d'Andrew Capra. En fait, Hoyt a **besoin** de la

participation d'un autre homme, cela fait partie de son rituel.

– Mais il chassait seul l'année dernière, fit observer Barry Frost. Il n'avait pas d'associé.

– En un sens, si, répondit le psychologue. Pensez aux victimes qu'il a choisies ici à Boston. Toutes des femmes qui avaient été violées. Non par Hoyt mais par d'autres hommes. Il est attiré par des femmes meurtries, marquées par un viol. A ses yeux, elles sont souillées, contaminées. Et donc accessibles. Au fond de lui, Hoyt a peur des femmes normales et cette peur le rend impuissant. Il ne se sent fort que lorsqu'il les considère comme inférieures. Symboliquement détruites. Quand il chassait avec Capra, c'était Capra qui violait les femmes et Hoyt jouait ensuite du scalpel. Alors seulement il prenait son plaisir dans le rituel qui suivait.

Zucker parcourut la table des yeux et vit des hochements de tête. Ces détails, les flics présents dans la salle les connaissaient. A l'exception de Dean, ils avaient tous travaillé sur l'affaire du Chirurgien, ils connaissaient tous sa façon d'opérer.

Zucker ouvrit un dossier et poursuivit :

– Venons-en à notre deuxième tueur. Le Dominateur. Son rituel est presque une image spéculaire de celui de Warren Hoyt. Il n'a pas peur des femmes. Ni des hommes. En fait, il s'en prend à des femmes qui vivent en couple. La présence du mari ou du petit ami ne constitue pas un inconvénient. Non, le Dominateur la souhaite, et il s'y prépare : un pistolet incapacitant, du ruban adhésif pour neutraliser le mari. Qu'il place ensuite de manière que celui-ci soit forcé de regarder la suite. Le Dominateur ne le tue pas immédiatement, ce qui serait plus pratique. Il prend son plaisir en ayant un public. En sachant qu'un autre homme le regarde posséder sa proie.

– Et Warren Hoyt prend son plaisir en regardant, enchaîna Rizzoli.

Zucker approuva de la tête.

– Exactement. L'un aime faire, l'autre aime regarder. Exemple parfait de mutualisme. Ces deux hommes sont des partenaires naturels, leurs pulsions se complètent. Ensemble, ils sont plus efficaces. Ils maîtrisent mieux leur proie. Ils conjuguent leurs compétences. Hoyt était encore en prison que le Dominateur l'imitait déjà. Il empruntait des éléments à la signature du Chirurgien.

C'était un fait que Rizzoli avait remarqué avant tout le monde, mais personne dans la pièce ne le souligna. Ils avaient peut-être oublié. Pas elle.

– Nous savons que Hoyt a reçu beaucoup de courrier en prison. Il s'est trouvé un admirateur. Il a cultivé son amitié, il l'a peut-être

même formé.

– Un apprenti, fit Rizzoli à voix basse.

Zucker la regarda.

– Le terme est intéressant. Un apprenti. Quelqu'un qui acquiert un savoir-faire sous la tutelle d'un maître. En l'occurrence, l'art de chasser.

– Mais qui est l'apprenti ? demanda Dean. Et qui est le maître ?

La question agaça Rizzoli. Depuis un an, Warren Hoyt représentait pour elle le mal le plus terrible qu'elle pût imaginer. Dans un monde de chasseurs, personne ne l'égalait. Or, Dean avançait maintenant une possibilité qu'elle ne voulait pas envisager : que le Chirurgien n'était que l'acolyte d'un être encore plus monstrueux que lui.

– Quelles que soient leurs relations, reprit le psychologue, ils sont plus efficaces en équipe que séparément. Et maintenant qu'ils forment une équipe, leur mode opératoire pourrait changer.

– Dans quel sens ? s'enquit Sleeper.

– Jusqu'ici, le Dominateur a choisi des couples. Il place le mari en position de spectateur puisqu'il lui faut quelqu'un qui assiste au viol. Un autre homme qui le regarde prendre possession de son butin.

– Mais maintenant il a un associé, intervint Rizzoli. Un homme qui a *envie* de regarder.

Nouveau hochement de tête de Zucker.

– Hoyt tient peut-être un rôle essentiel dans le fantasme du Dominateur. Le spectateur. Le public.

– Ce qui signifie qu'il ne choisira peut-être pas un couple la prochaine fois, suggéra Rizzoli. Il opéra plutôt pour...

Elle s'interrompt, incapable d'aller au bout de sa pensée. Mais Zucker voulait l'entendre terminer cette phrase dont il connaissait déjà la fin. La tête penchée sur le côté, il attendit.

Ce fut Dean qui acheva pour elle :

– Une femme qui vit seule.

– Facile à neutraliser, facile à maîtriser, commenta Zucker. Pas de mari à craindre, ils pourront concentrer toute leur attention sur la femme.

Ma voiture. Ma maison. Moi.

Rizzoli se gara dans le parking souterrain du Pilgrim Hos-pital et coupa le contact. Elle ne descendit pas mais resta un moment dans la voiture, portières verrouillées, à inspecter le lieu. Elle qui s'était toujours considérée comme un guerrier, un chasseur, se conduisait maintenant en proie, plus prudente qu'un lapin s'apprêtant à quitter la sécurité de son terrier. Rizzoli l'intrépide en était réduite à jeter des regards inquiets par le pare-brise de sa voiture. Elle qui avait enfoncé des portes à coups de pied, qui avait toujours été de la première vague de flics se ruant chez un suspect. Elle surprit son reflet dans le rétroviseur et vit le visage blafard, les yeux hantés d'une femme qu'elle connaissait à peine. Pas une conquérante, une victime. Une femme qu'elle méprisait.

Elle ouvrit la portière et sortit de la voiture. Se tint droite, rassurée par le poids de son arme, nichée dans un étui accroché à sa hanche. Qu'ils viennent, ces salauds, elle était prête.

Elle monta seule par l'ascenseur, les épaules en arrière, la fierté prenant le pas sur la peur. En sortant de la cabine, elle découvrit d'autres personnes et son arme lui sembla désormais inutile. Elle tira sur le bas de sa veste de tailleur pour la garder cachée en pénétrant dans l'hôpital et prit un autre ascenseur avec un trio d'étudiants en médecine au visage juvénile. De la poche de leurs blouses dépassaient des stéthoscopes et ils parlaient en utilisant le jargon médical, faisant étalage d'un vocabulaire tout nouveau pour eux, sans prêter la moindre attention à la femme à l'air las qui se trouvait près d'eux. Oui, celle au pistolet dissimulé sous la veste.

Au service des soins intensifs, elle passa sans s'arrêter devant l'accueil et se dirigea vers le box 5. Elle s'arrêta, regarda à travers la cloison de verre en fronçant les sourcils : une femme était allongée dans le lit de Korsak.

– Excusez-moi, madame, dit une infirmière, les visiteurs doivent se présenter à l'accueil.

Rizzoli se retourna.

– Il est où ?

– Qui ?

– Vince Korsak. Il devrait être dans ce lit.

– Désolée, j'ai pris mon service à trois heures...

– Vous deviez me prévenir s'il arrivait quoi que ce soit !

L'agitation de Rizzoli avait attiré l'attention d'une autre infirmière qui intervint rapidement avec le ton apaisant d'une femme ayant l'habitude des parents bouleversés.

– M. Korsak a été extubé ce matin, madame.

– Ça veut dire quoi ?

– Le tube qu'il avait dans la gorge, celui qui l'aidait à respirer, nous l'avons enlevé. M. Korsak va bien, nous l'avons transféré dans un autre service, au bout du couloir.

Sur la défensive, elle ajouta :

– Nous lui avons sauvé la vie, vous savez.

Rizzoli pensa à Diane Korsak et à ses yeux vides ; elle se demanda si son coup de téléphone avait été transmis ou si l'information était simplement tombée comme un penny dans un puits sombre.

Lorsqu'elle arriva à la chambre de Korsak, elle était plus calme et avait recouvré son sang-froid. Sans bruit, elle passa la tête à l'intérieur de la pièce.

Korsak était éveillé et fixait le plafond, le ventre faisant saillie sous le drap. Il gardait les bras parfaitement immobiles le long du corps, comme s'il craignait en les bougeant de déranger l'enchevêtrement de fils et de tubes qui l'enveloppaient.

– Hé, appela-t-elle à voix basse.

Il la regarda.

– Hé, croassa-t-il en retour.

– Ça vous dit, de la visite ?

En réponse, il tapota le lit, invitation à entrer. A rester.

Rizzoli approcha une chaise et s'assit. Korsak avait de nouveau levé les yeux, non vers le plafond, comme elle l'avait cru, mais vers un moniteur fixé dans un coin de la pièce. Le point lumineux d'un électrocardiogramme traversait l'écran.

– C'est mon cœur, dit Korsak d'une voix rendue rauque par l'intubation.

– On dirait qu'il marche bien maintenant.

– Ouais.

Il garda le silence, les yeux rivés au moniteur.

Rizzoli vit sur la table de chevet le bouquet qu'elle avait envoyé le matin. C'était le seul de la pièce. Personne d'autre ne lui avait envoyé de fleurs ? Pas même sa femme ?

– J'ai fait la connaissance de Diane, hier.

Korsak lui jeta un coup d'œil puis détourna vivement le regard, mais elle eut le temps de percevoir du désarroi dans ses yeux.

– Apparemment, elle ne vous en a pas parlé.

Il haussa les épaules.

– Elle est pas venue aujourd’hui.

– Ah. Elle passera sûrement plus tard.

– J’en sais rien.

Sa réponse étonna Rizzoli. Peut-être l’étonna-t-elle aussi lui-même car son visage se colora brusquement.

– J’aurais pas dû dire ça, murmura-t-il.

– Vous pouvez me dire tout ce que vous voulez.

Il se tourna de nouveau vers le moniteur et soupira.

– OK. Alors, quelle merde !

– Quoi ?

– Tout. Un type comme moi passe sa vie à faire ce qu’il est censé faire. Il ramène sa paie à la maison. Il donne à la gamine tout ce qu’elle veut. Il touche pas un pot-de-vin, pas un seul. Il se retrouve à cinquante-quatre balais et, vlan, son propre cœur se retourne contre lui. Je suis étendu là sur le dos à me demander à quoi ça a servi, tout ça. J’ai suivi les règles, j’ai une fille ratée qui continue à appeler papa quand elle a besoin de fric. Une femme abrutie par toutes les saloperies qu’elle peut trouver dans l’armoire à pharmacie. Je peux pas lutter contre le prince Valium. Je suis juste le gars qui lui donne un toit et paie ces foutues ordonnances.

Il eut un rire résigné et amer.

– Pourquoi vous restez marié ? dit Rizzoli.

– C’est quoi, l’autre solution ?

– Etre célibataire.

– Etre seul, vous voulez dire.

Il avait prononcé le mot « seul » comme si c’était la pire des possibilités. Certains faisaient des choix en espérant que tout irait bien ; Korsak avait fait un choix uniquement pour éviter le pire. Il contemplait sa courbe cardiaque, symbole sinueux de sa mortalité. Bons ou mauvais choix, tout avait conduit à cet instant, à cette chambre d’hôpital où la peur tenait compagnie aux regrets.

Où serai-je, moi, à son âge ? se demanda Rizzoli. Allongée sur le dos à l’hôpital, regrettant les choix que j’ai faits, la route que je n’ai jamais prise ? Elle songea à son appartement silencieux, à ses murs blancs et à son lit solitaire. En quoi sa vie était-elle meilleure que celle de Korsak ?

– J’ai toujours peur qu’il s’arrête, dit-il. Vous savez, que la ligne devienne plate. Ça me fout les jetons.

– Ne la regardez plus.

– Si je la regarde plus, qui est-ce qui la surveillera ?

– Les infirmières. Elles ont aussi des moniteurs dans leur poste, vous savez.

– Mais elles regardent vraiment ? Ou elles flemmardent en parlant d’emplettes, de petits copains ou de conneries de ce genre ? C’est ma patate, là-haut.

– Elles ont aussi des systèmes d’alarme. S’il y a quoi que ce soit d’anormal, l’appareil se met à sonner.

Il la regarda.

– Sans déconner ?

– Quoi, vous ne me faites pas confiance ?

– Je sais pas.

Leurs regards se nouèrent un moment et Rizzoli eut soudain honte. Elle n’avait pas le droit de réclamer sa confiance, pas après ce qui s’était passé au cimetière. L’image la hantait encore d’un Korsak gisant seul dans l’obscurité tandis qu’elle l’abandonnait, obsédée qu’elle était, oubliant tout ce qui n’était pas la traque. Incapable de soutenir son regard, elle baissa les yeux vers un bras charnu hérissé de tubes.

– Je suis désolée, dit-elle. Vraiment désolée.

– De quoi ?

– De ne pas m’être occupée de vous.

– Qu’est-ce que vous racontez ?

– Vous ne vous souvenez pas ?

Il secoua la tête.

Elle marqua une pause, comprenant soudain qu’il ne se rappelait vraiment rien, qu’elle pouvait continuer à se taire et qu’il ne saurait jamais qu’elle l’avait laissé tomber. Le silence était peut-être la solution de facilité, mais Rizzoli savait qu’elle ne pourrait pas vivre avec ce poids.

– C’est quoi la dernière chose que vous vous rappelez sur l’autre soir, au cimetière ?

– La dernière chose ? Je courais. On courait, c’est ça ? On poursuivait le sujet.

– Qu’est-ce que vous vous rappelez d’autre ?

– J’avais les boules.

– Pourquoi ?

– Parce que j’arrivais pas à suivre une femme, grogna-t-il.

– Et puis ?

Il haussa les épaules.

– C’est tout. Je me rappelle plus rien. Jusqu’au moment où les infirmières m’ont enfoncé ce tube dans... Là, je me suis réveillé. Et j’ai gueulé, vous pouvez me croire.

Il y eut un silence. Korsak, mâchoires serrées, fixait obstinément le moniteur.

– J’ai merdé, finit-il par lâcher avec un calme dégoût.

Rizzoli fut prise au dépourvu.

– Korsak...

– Regardez ça, fit-il en montrant sa panse. On dirait que j’ai avalé un ballon de basket. Ou que je suis en cloque de quinze mois. Je suis même pas capable de faire la course avec une femme. J’étais rapide, dans le temps, vous savez. J’étais bâti comme un pur-sang. Vous auriez dû me voir. Mais je parie que vous croyez pas un mot de tout ça. Parce que vous voyez ce que je suis devenu. Une merde. Trop de clopes, trop de bouffe.

Trop de gnôle, ajouta-t-elle en silence.

– ... un tas de graisse, conclut-il en assenant à son ventre une claque furieuse.

– Korsak, c’est moi qui ai foiré, pas vous.

Il eut l’air totalement perdu.

– Dans le cimetière. On courait tous les deux. Derrière ce qu’on pensait être le coupable. Vous étiez à un mètre de moi, je vous entendais respirer, essayer de rester dans mon sillage.

– Pas la peine de me le rappeler.

– Et puis d’un seul coup, vous n’étiez plus là. Mais j’ai continué à courir. Pour rien. Ce n’était pas le SI. C’était Dean. Le sujet était parti depuis longtemps. Nous avons poursuivi des ombres, Korsak.

Silencieux, il attendit la suite de l’histoire.

– C’est à ce moment-là que j’aurais dû vous chercher. J’aurais dû me rendre compte que vous n’étiez plus là. Mais les choses se sont emballées. Et je n’ai pas réfléchi. Je n’ai pas pris le temps de me demander où vous étiez passé.

Elle soupira, poursuivit :

– Je ne sais pas combien de temps il m’a fallu pour m’apercevoir de votre absence. Quelques minutes seulement, peut-être. Mais je crois, je crains que ça n’ait été plus long. Et pendant tout ce temps, vous étiez allongé derrière une des pierres tombales. Il m’a fallu si longtemps pour me mettre à vous chercher. A me souvenir.

Il y eut un nouveau silence et elle se demanda si Korsak avait saisi ce qu’elle avait dit parce qu’il commença à tripoter sa perfusion, à arranger les boucles du tube.

– Korsak ?

– Ouais.

– Vous n’avez rien à dire ?

– Si. Oubliez tout ça. Voilà ce que j’ai à dire.

– Je me sens tellement nulle.

– Pourquoi ? Parce que vous avez fait votre boulot ?

– Parce que j’aurais dû penser à mon coéquipier.

– Je suis votre coéquipier ?

– Vous l’étiez, ce soir-là.

Il ricana.

– Ce soir-là, j’étais un poids mort. Un boulet de deux tonnes qui vous retardait. Vous vous rongez les sangs de pas vous être occupée de moi ; moi, je suis en rogne parce que je me suis ramassé dans le boulot. Littéralement. Bada-boum. Je pense à tous les mensonges que je me suis racontés. Vous voyez cette bedaine ?

Il gifla de nouveau son ventre.

– Elle devait fondre. Ouais, ça aussi, j’y ai cru. Un de ces jours, je me mettrais au régime et je me débarrasserais du pneu. Sauf que je continuais à acheter des pantalons de plus en plus larges. En me disant que les fabricants de fringues se gouraient dans les tailles. Deux ans de plus et j’aurais fini par porter un pantalon de clown. Et c’est pas une tonne de laxatifs et de pilules qui m’aurait aidé à passer l’examen médical.

– Vous l’avez fait ? Vous avez pris des pilules avant l’examen médical ?

– Je réponds pas à ça. Je dis seulement que mon problème de palpitant, il vient de loin. C’est pas comme si je savais pas que ça pouvait m’arriver. Mais maintenant que c’est arrivé, j’ai les boules.

Avec un grognement agacé, il leva de nouveau les yeux vers le

moniteur, où le point lumineux traversait l'écran plus vite.

– Tiens, le voilà qui s'excite, maintenant.

Ils observèrent un moment l'électrocardiogramme en attendant que les battements ralentissent. Rizzoli n'avait jamais beaucoup prêté attention au cœur battant dans sa poitrine. En regardant la courbe tracée par celui de Korsak, elle prit conscience de son propre pouls. Elle l'avait toujours tenu pour acquis et elle se demanda quelle impression cela faisait d'être accroché à chaque battement en redoutant que le suivant ne vienne pas. Que la vie palpitant dans votre poitrine soit soudain réduite au silence.

Elle regarda Korsak, dont le regard restait rivé au moniteur et songea : il n'est pas seulement en rogne, il est terrifié.

Soudain, il se redressa et porta une main à son cœur, les yeux fous de panique.

– Appelez l'infirmière ! Appelez l'infirmière !

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous n'entendez pas l'alarme ?

– Korsak, c'est mon bip.

– Hein ?

Elle décrocha l'appareil de sa ceinture, l'arrêta. Le montra à Korsak pour qu'il puisse lire le numéro de téléphone inscrit sur le cadran.

– Vous voyez ? Ce n'est pas votre cœur.

Il se laissa retomber sur les oreillers.

– Bon Dieu. Foutez-moi ce truc dehors. Vous auriez pu me causer une attaque.

– Je peux me servir du téléphone ?

La main sur la poitrine, le corps flasque de soulagement, il répondit :

– Ouais, ouais. Je m'en fous.

Elle décrocha, composa le numéro. Une voix rauque familière répondit :

– Service de médecine légale, Dr Isles.

– Rizzoli.

– L'inspecteur Frost et moi sommes en train d'examiner une série de radios dentaires sur mon ordinateur. Nous avons parcouru la liste des femmes disparues en Nouvelle-Angleterre que le Centre national de recherches criminelles nous a envoyée. Et la police du Maine m'a

expédié ce dossier par e-mail.

– Une affaire de quoi ?

– Meurtre et enlèvement. Ça remonte à début juin. Le mort est Kenneth Waite, trente-six ans. La personne enlevée est sa femme, Maria Jean, trente-quatre ans. Ce sont les radios de Maria que j'examine.

– On a identifié la Rachitique ?

– Ça correspond, répondit Isles. Elle a un nom maintenant. Maria Jean Waite. On nous faxe le reste du dossier.

– Attendez. Vous avez dit que cette affaire s'est passée dans le Maine ?

– Une petite ville appelée Blue Hill. Frost connaît le coin, il dit que c'est à cinq heures d'ici en voiture.

– Notre SI a un territoire de chasse plus grand que nous le pensions.

– Je vous passe Frost, il veut vous parler.

– Hé, fit la voix joyeuse de l'inspecteur dans l'appareil, vous avez déjà mangé un sandwich au homard ?

– Quoi ?

– On pourra s'en taper un sur la route. Y a une grande baraque qui en fait à Lincoln Beach. Si on part d'ici vers huit heures demain matin, on peut arriver là-bas à temps pour déjeuner. Ma voiture ou la vôtre ?

– On peut prendre la mienne, répondit Rizzoli.

Après une pause, elle ne put s'empêcher d'ajouter :

– Dean voudra probablement nous accompagner.

– D'accord, fit Frost sans enthousiasme. Si vous pensez qu'il faut.

– Je l'appelle.

En raccrochant, elle sentit le regard de Korsak sur elle.

– Alors, monsieur FBI fait partie de l'équipe, maintenant, dit-il.

Sans répondre, elle enfonça les touches pour composer le numéro du téléphone portable de Dean.

– Depuis quand ? insista Korsak.

– C'est un atout supplémentaire.

– Vous pensiez pas ça de lui avant.

– Nous avons eu l'occasion de travailler ensemble depuis.

– Attendez, vous allez pas me dire que vous avez découvert un

« autre côté de sa personnalité » ?

De la main, elle réduisit Korsak au silence quand elle entendit la sonnerie, mais Dean ne répondit pas. Un message enregistré annonça que l'abonné n'était « pas disponible pour le moment ».

Rizzoli raccrocha, se tourna vers Korsak.

– Il y a un problème ?

– Apparemment, c'est vous qui avez un problème. On vous file une nouvelle piste et vous vous dépêchez de prévenir votre nouveau copain le fibbie. Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien.

– C'est pas l'impression que j'ai.

Une vague de chaleur envahit le visage de Rizzoli. Elle n'était pas franche avec Korsak, ils en étaient tous les deux conscients. Au moment même où elle composait le numéro de Dean, elle avait senti son pouls s'accélérer et elle savait exactement ce que cela voulait dire. Elle était comme un toxico en manque, incapable de s'empêcher d'appeler l'hôtel de Dean. Tournant le dos au regard mauvais de Korsak, elle fit face à la fenêtre quand la sonnerie se fit entendre.

– Hôtel Colonnade.

– Vous pourriez me passer la chambre de Gabriel Dean ?

– Un instant, s'il vous plaît.

Pendant l'attente, elle chercha les mots justes à lui dire, le ton adéquat. Mesuré. Boulot, boulot. *Un flic. Tu es un flic.*

L'employé de l'hôtel revint en ligne.

– Désolé, M. Dean n'est plus chez nous.

Rizzoli plissa le front, resserra sa main sur le téléphone.

– Il a laissé un numéro où on peut le joindre ?

– Non.

Elle regarda par la fenêtre, soudain éblouie par le soleil couchant.

– Il est parti quand ? demanda-t-elle.

– Il y a une heure.

Rizzoli referma le classeur contenant les documents faxés par la police du Maine et tenta de se concentrer plutôt sur les bois qui défilaient de l'autre côté de la vitre, la vue occasionnelle d'une ferme blanche entre les arbres. Lire en voiture lui avait toujours donné mal au cœur et les détails de l'enlèvement de Maria Jean Waite n'avaient fait qu'accentuer son état. Le déjeuner pris en route n'avait rien arrangé non plus. Frost avait tenu absolument à lui faire goûter les sandwiches au homard et, bien qu'elle eût aimé le repas, la mayonnaise lui retournait l'estomac. Elle regardait maintenant la route en attendant que sa nausée se dissipe. Par chance, Frost était un chauffeur calme et prudent qui ne faisait pas d'embardées et dont le pied ménageait l'accélérateur. Rizzoli avait toujours apprécié ce collègue parfaitement prévisible mais jamais autant qu'aujourd'hui, où elle se sentait elle-même très perturbée.

Lorsqu'elle commença à aller mieux, elle remarqua la beauté du paysage. Elle ne s'était jamais aventurée aussi loin dans le Maine. Le plus au nord qu'elle fût allée, c'était quand ses parents l'avaient amenée à Old Orchard Beach, à l'âge de dix ans. Elle se rappelait les planches de la promenade et les tours de manège, la barbe à papa bleue et les épis de maïs grillés. Elle se souvenait aussi qu'elle avait marché dans la mer, dont l'eau était si froide qu'elle l'avait glacée jusqu'aux os. Pourtant, elle avait continué à patauger, précisément parce que sa mère avait tenté de l'en dissuader. « Elle est trop froide pour toi, Janie, avait crié Angela. Reste sur le sable chaud. » Et puis ses frères s'étaient mis de la partie : « Ouais, n'y va pas, Janie. Ça gèlerait tes horribles pattes de poulet ! » Alors, bien sûr, elle avait encore avancé en grimaçant. Mais ce n'était pas la morsure froide de l'eau qu'elle se rappelait des années plus tard, c'était la brûlure des regards de ses frères qui l'observaient de la plage, qui se moquaient d'elle, la défiaient d'aller plus loin. Elle avait continué, l'eau montant jusqu'à ses cuisses, jusqu'à sa taille, jusqu'à ses épaules, marchant sans hésitation, sans même une pause pour rassembler son courage. Parce que ce n'était pas la douleur qu'elle craignait le plus, c'était l'humiliation.

Ils avaient laissé Old Orchard Beach derrière eux et la vue qu'elle découvrait de la voiture ne ressemblait pas du tout au Maine de son

enfance. Si haut sur la côte, il n'y avait ni planches ni manèges. Rien que des arbres, des champs verts et de temps à autre un village, ancré autour du clocher blanc d'une église.

– Alice et moi, on remonte jusqu'ici tous les ans en juillet, dit Frost.

– Je n'y suis jamais venue, répondit Rizzoli.

– Jamais ?

Il lui lança un regard surpris qu'elle trouva agaçant. Où tu es allée, alors ? demandait ce regard.

– Jamais eu envie.

– Les parents d'Alice ont un camping sur l'île de Little Deer. C'est là qu'on va.

– C'est drôle, je ne pensais pas qu'Alice était du genre à camper.

– Oh ! ils appellent ça un camping mais c'est plutôt comme une maison. Avec de vraies salles de bains et de l'eau bien chaude, expliqua Frost en riant. Alice flipperait si elle devait faire pipi dans les bois.

– Il n'y a que les animaux qui sont faits pour ça.

– Moi, j'aime les bois, je vivrais ici si je pouvais, déclara Frost.

– L'excitation de la grande ville vous manquerait.

Il secoua la tête.

– Je vais vous dire ce qui me manquerait pas. Les sales trucs. Les trucs qui font se demander ce qui va pas chez les gens.

– Vous pensez que ça va mieux ici ?

Il garda un instant le silence, le regard sur la route.

– Non, finit-il par répondre. Puisqu'on y est.

Rizzoli contempla les arbres en pensant : le sujet inconnu est venu ici lui aussi. Le Dominateur, en quête de proies. Il a peut-être même pris cette route et traversé ces bois ; il s'est peut-être arrêté au même endroit pour manger du homard. Tous les prédateurs ne vivent pas dans les villes ; certains sillonnent les routes de campagne ou rôdent dans les bourgades, là où se rencontrent des voisins sans méfiance et des portes qu'on ne ferme pas à clef. Était-il venu ici en vacances et avait-il repéré une occasion à ne pas manquer ? Les prédateurs partent en vacances eux aussi. Ils se baladent à la campagne et aiment l'odeur de la mer, comme tout le monde. Ils sont parfaitement humains.

Entre les arbres, on commençait à apercevoir la mer et les caps de granit, paysage déchiqueté auquel Rizzoli aurait davantage pris plaisir si elle n'avait su que le sujet inconnu l'avait vu également.

Frost ralentit, tendit le cou en examinant la route.

– On a raté le tournant ? fit-il.

– Quel tournant ?

– On était censé prendre à droite à Cranberry Ridge Road.

– Je ne l'ai pas vu.

– On a dû le passer, soupira-t-il.

– Nous sommes déjà en retard.

– Je sais, je sais.

– Je vais biper Gorman. Lui annoncer que ces crétins de citadins se sont perdus.

Rizzoli ouvrit son téléphone portable, fronça les sourcils devant la faiblesse du signal de réception.

– Vous pensez que son bip marchera à cette distance ?

– Attendez, dit Frost. Je crois qu'on a de la chance.

Devant eux, un véhicule avec des plaques officielles de l'Etat du Maine était garé sur le bas-côté de la route. Frost s'arrêta le long de la voiture, Rizzoli baissa sa vitre pour interroger le chauffeur. Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, l'homme leur lança :

– Vous êtes de la police de Boston ?

– Comment vous avez deviné ?

– Vos plaques du Massachusetts. Je me suis douté que vous vous perdriez. Je suis l'inspecteur Gorman.

– Rizzoli et Frost. J'allais vous biper pour vous demander la route.

– Les portables ne marchent pas au pied de la colline. Vous me suivez là-haut ?

Sans Gorman pour les conduire, ils n'auraient jamais trouvé Cranberry Ridge. C'était un simple chemin de terre battue tracé dans les bois, indiqué seulement par une pancarte fixée à un poteau : « Voie de secours 24 ». Ils cahotèrent sur les ornières d'une route en lacets dans un tunnel de verdure qui cachait complètement la vue. Puis les bois firent place à une explosion de soleil et ils découvrirent des jardins en terrasses, un pré ondulant vers une vaste maison jugée au sommet de la colline. La vue était si saisissante que Frost ralentit.

– On devinerait jamais, dit-il. Quand on voit cette route minable, on pense qu'elle doit conduire à une cabane ou à un mobile home. Pas à un truc pareil.

– C'est peut-être voulu, fit Rizzoli.

- Pour tenir la canaille à l'écart ?
- Ouais. Sauf que ça n'a pas marché.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent derrière la voiture de Gorman, celui-ci se tenait déjà dans l'allée, les attendant pour leur serrer la main. A l'instar de Frost, il portait un costume, mais le sien flottait autour de lui comme s'il avait perdu beaucoup de poids depuis qu'il l'avait acheté. Sur son visage à la peau jaunâtre et pendante pesait l'ombre d'une maladie récente. Il remit un classeur et une cassette à Rizzoli en disant :

– Vidéo du lieu de crime. On vous a photocopié le reste du dossier. J'en ai une partie dans mon coffre, vous pourrez la prendre en partant.

– Le Dr Isles vous enverra le rapport final sur les restes de la victime, répondit Rizzoli.

– Cause de la mort ?

– Impossible à déterminer. Elle était à l'état de squelette.

Gorman soupira.

– Au moins, on sait où est Maria Jean, maintenant. Ça nous rendait dingues.

Il indiqua la maison d'un geste et poursuivit :

– Y a pas grand-chose à voir à l'intérieur. Tout a été nettoyé. Mais comme vous avez demandé...

– Qui l'habite, maintenant ? dit Frost.

– Personne.

– Dommage de laisser vide une aussi belle maison.

– La succession n'est pas encore réglée. Et même si elle était mise sur le marché, elle serait pas facile à vendre.

Ils montèrent les marches d'une véranda où le vent avait amassé des feuilles mortes. Des pots de géraniums desséchés pendaient à l'avant-toit. Apparemment, personne n'avait balayé ni arrosé depuis des semaines et la maison avait déjà pris un air négligé.

– Je ne suis pas venu depuis juillet, dit Gorman en tirant un trousseau de clefs de sa poche. Je n'ai repris le boulot que la semaine dernière et je n'ai pas encore retrouvé le rythme. L'hépatite, ça vous met à plat, mais bien, vous pouvez me croire. Et j'ai seulement eu la moins grave, la A. Au moins, elle ne m'a pas tué. Un conseil : ne mangez jamais de coquillages au Mexique.

Il trouva la bonne clef et ouvrit la porte. En franchissant le seuil, Rizzoli inspira des relents de peinture fraîche et de cire, les odeurs

d'une maison nettoyée à fond. Et abandonnée, pensa-t-elle en faisant courir son regard sur les formes fantomatiques de meubles recouverts de housses dans le séjour. Le parquet de chêne clair luisait comme un miroir sous le soleil qui pénétrait par des baies vitrées allant du sol au plafond. Ici, au sommet de la colline, ils échappaient à l'étreinte claustrophobique des bois et la vue s'étendait jusqu'à Blue Hill Bay. Un avion à réaction traçait une ligne blanche dans le ciel bleu ; en bas, un bateau laissait un sillage à la surface de l'eau. Rizzoli se tint un moment à la fenêtre pour admirer un panorama que Maria Jean Waite avait sans doute aimé.

– Parlez-nous de ces gens, dit-elle.

– Vous avez lu le dossier que je vous ai faxé ?

– Oui. Mais je n'ai pas réussi à me faire une impression sur eux. Sur ce qui les motivait dans la vie.

– Est-ce qu'on sait jamais une chose pareille ? fit Gorman.

Elle se tourna vers lui et fut frappée par la teinte malade de ses yeux soulignée par le soleil de l'après-midi.

– Commençons par Kenneth. L'argent était à lui, non ?

Gorman acquiesça de la tête.

– C'était un connard.

– Ça, je ne l'ai pas lu dans le rapport.

– Il y a des choses qu'on ne peut pas mettre dans les rapports. Mais c'était l'avis général en ville. Vous savez, on a pas mal d'héritiers comme lui, ici. Blue Hill est devenu un centre pour riches réfugiés de Boston. La plupart d'entre eux s'entendent bien avec la population, mais de temps en temps on tombe sur un Kenny Waite, qui joue à vous-savez-qui-je-suis ? Ouais, on le savait tous. Un type bourré de fric.

– Qui lui venait d'où ?

– Des grands-parents. Des armateurs, je crois. En tout cas, Kenny ne l'avait pas gagné lui-même. Mais il aimait le dépenser. Il avait un superbe Hinckley dans le port. Et il faisait la navette entre ici et Boston dans sa Ferrari rouge. A toute pompe. Jusqu'au jour où on lui a sucré son permis et confisqué sa voiture. Conduite en état d'ivresse un peu trop fréquente.

Gorman émit un grognement et conclut :

– Je crois que ça résume assez bien Kenneth Waite troisième du nom. Beaucoup d'argent, peu de cervelle.

– Quel gâchis, fit Frost.

– Vous avez des enfants ?

– Pas encore.

– Si vous voulez élever une bande d’inutiles, suffit de leur laisser de l’argent, déclara Gorman.

– Et Maria Jean ? dit Rizzoli.

Elle se rappela les restes de la Rachitique disposés sur la table d’autopsie. Les tibias arqués et le sternum déformé, preuves osseuses d’une enfance misérable.

– Elle n’était pas riche au départ, elle, non ?

– Elle avait grandi dans une ville minière de Virginie, répondit Gorman. Elle est venue ici pour faire un boulot de serveuse pendant l’été. C’est comme ça qu’elle a connu Kenny. Je crois qu’il l’a épousée parce qu’elle était la seule qui supportait ses conneries. Mais ce n’était pas un couple heureux, apparemment. Surtout depuis l’accident.

– L’accident ?

– Il y a quelques années, Kenny conduisait pété, comme d’habitude. Il a jeté la voiture contre un arbre. Il s’en est tiré sans une égratignure – toujours verni, hein ? -, mais Maria Jean a passé trois mois à l’hôpital.

– C’est sûrement à ce moment-là qu’elle s’est cassé le fémur.

– Quoi ?

– Elle avait une broche dans le fémur. Et deux vertèbres soudées.

Gorman hocha la tête.

– Ouais, elle boitait. Dommage, parce que c’était vraiment une belle femme.

Et les moches, ça ne les dérange pas de boiter, ajouta intérieurement Rizzoli, mais elle s’abstint de tout commentaire. Elle s’approcha d’un mur couvert de rayonnages et examina la photo d’un couple en maillot de bain sur une plage, une eau turquoise leur battant les chevilles. La femme avait des traits délicats, presque enfantins, des cheveux bruns tombant sur ses épaules. Des cheveux de cadavre, maintenant, ne put s’empêcher de penser Rizzoli. L’homme était blond, avec une taille qui commençait à s’épaissir, le muscle tournant en graisse. Un visage qui aurait pu être attirant était gâché par une vague expression de dédain.

– Le mariage ne marchait pas, vous disiez ?

– D’après leur femme de ménage. Après l’accident, Maria Jean ne voulait plus voyager, Kenny n’arrivait plus qu’à la traîner jusqu’à Boston. Mais comme il avait l’habitude d’aller à Saint-Barth tous les

ans en janvier, il la laissait ici.

– Seule ?

Gorman acquiesça.

– Le type sympa, hein ? La femme de ménage faisait les courses pour Maria Jean. Elle l'emmenait aussi dans les magasins puisque Maria n'aimait pas conduire. C'est un coin solitaire, cette colline, mais, toujours d'après la femme de ménage, Maria Jean paraissait plus heureuse quand Kenny n'était pas là.

Après un silence, il reprit :

– Je dois avouer que quand on a retrouvé le corps de Kenny, l'idée m'a traversé...

– Que c'était Maria Jean qui l'avait tué, acheva Rizzoli pour lui.

– C'est toujours la première hypothèse qu'on fait.

Il tira un mouchoir d'une poche de sa veste et s'épongea le visage.

– Vous ne trouvez pas qu'on étouffe, ici ?

– Il fait chaud.

– Je ne supporte plus la chaleur. J'ai le corps encore déglingué. Ça m'apprendra à manger des clams au Mexique.

Ils traversèrent le séjour, passèrent devant les fantômes de meubles, devant une cheminée de pierre massive près de laquelle étaient empilées des bûches. De quoi alimenter un feu par les soirées froides du Maine. Gorman les mena à une partie de la pièce où le parquet était nu et le mur blanc, sans décoration. Rizzoli remarqua que le mur avait été récemment repeint et que le parquet, plus clair, avait été sablé et verni de nouveau. Mais le sang ne s'efface pas aussi facilement et, s'ils avaient plongé la pièce dans l'obscurité et aspergé les lattes de Luminol, elles auraient montré des traces incrustées si profondément dans les fentes et le grain du bois quelles ne disparaîtraient jamais complètement.

– Kenny était adossé là, dit Gorman en tendant le bras vers le mur repeint. Les jambes étendues devant lui, les bras derrière. Les chevilles et les poignets attachés avec du ruban adhésif. Une seule plaie au cou, faite au coutelas.

– Pas d'autres blessures ? demanda Rizzoli.

– Rien que le cou. Comme une exécution.

– Pas de trace de pistolet incapacitant ?

Gorman réfléchit.

– Vous savez, il était là depuis deux jours quand la femme de

ménage l'a trouvé. Deux jours de chaleur. La peau était déjà abîmée. La trace aurait facilement pu passer inaperçue.

– Vous avez examiné le parquet sous une autre source lumineuse ?

– Il y avait du sang partout. Je sais pas ce qu'on aurait vu avec un Luma-Lite. Mais tout est sur la vidéo.

Gorman regarda autour de lui, repéra le téléviseur et le magnétoscope.

– Vous pouvez la voir tout de suite, suggéra-t-il. Ça répondra à la plupart de vos questions.

Rizzoli s'approcha des appareils, les alluma, glissa la cassette dans le magnétoscope. Sur la chaîne de téléachat, une voix sonore proposa pour quatre-vingt-dix-neuf dollars quatre-vingt-quinze seulement un pendentif en zircon dont les facettes étincelaient sur la gorge d'un mannequin au cou de cygne.

– Ces trucs me rendent dingue, maugréa Rizzoli en tripotant les deux boîtiers de télécommande. Je n'ai jamais su me servir du mien.

Elle se tourna vers Frost, qui se défila :

– Eh, me demandez pas.

Gorman soupira et prit l'une des télécommandes. Le mannequin au pendentif disparut, remplacé par une vue de l'allée des Waite. Le vent soufflant dans le micro avait déformé la voix du cameraman lorsqu'il avait décliné son identité, inspecteur Pardee, l'heure, la date et le lieu. Cinq heures de l'après-midi, le 2 juin, des rafales de vent agitant les arbres. Pardee avait braqué sa caméra vers la maison et avait gravi les marches, comme le laissait supposer l'image sautillante sur l'écran. Rizzoli vit des géraniums épanouis, ceux-là mêmes qui étaient morts faute d'arrosage. Elle entendit une voix appeler Pardee et l'écran devint vide.

– La porte d'entrée n'était pas fermée à clef, dit Gorman. D'après la femme de ménage, ce n'était pas inhabituel. Ici, les gens laissent souvent la porte ouverte. Elle a pensé qu'il y avait quelqu'un puisque Maria Jean ne sortait jamais. Elle a frappé. Pas de réponse.

Une nouvelle image apparut soudain, la caméra filmant le hall, plongeant droit dans le séjour. C'était ce que la femme de ménage avait dû découvrir en ouvrant la porte. Lorsque la puanteur et l'horreur l'avaient submergée.

– Elle a fait un pas dans la maison, dit Gorman. Elle a vu Kenny appuyé contre le mur du fond. Et tout ce sang. Elle ne se souvient pas d'avoir vu autre chose, elle ne pensait qu'à sortir de là. Elle est remontée dans sa voiture, elle est repartie en écrasant tellement

l'accélérateur que ses pneus ont creusé des marques dans le gravier.

La caméra fit un panoramique sur les meubles du séjour avant de s'arrêter sur l'élément essentiel de la scène : Kenneth Waite III, en caleçon, la tête sur la poitrine. Un début de décomposition brouillait ses traits. Le ventre était gonflé par les gaz et le visage, boursoufflé, n'avait plus rien d'humain. Mais ce n'était pas la figure qui retenait l'attention de Rizzoli, c'était l'objet d'une délicatesse incongrue placé sur les cuisses.

– Ça, on n'a pas compris, commenta Gorman. J'ai pensé que c'était peut-être pour ridiculiser la victime. « Regardez comme j'ai l'air bête, ligoté comme ça, une tasse à thé sur les cuisses. » C'est exactement ce qu'une femme aurait pu faire à son mari pour montrer à quel point elle le méprisait.

Il soupira.

– A ce moment-là, je pensais que ça pouvait être Maria Jean qui l'avait tué.

La caméra abandonna le cadavre pour remonter le couloir. Suivre les pas du tueur se dirigeant vers la chambre où Kenny et Maria Jean avaient dormi. L'image oscillait comme la vue d'un hublot sur une mer houleuse. La caméra s'arrêtait à chaque porte pour offrir un coup d'œil sur ce qu'il y avait à l'intérieur des pièces. D'abord une salle de bains, puis une chambre d'amis. Le pouls de Rizzoli s'accéléra. Sans s'en rendre compte, elle se rapprocha du téléviseur comme si c'était elle, et non Pardee, qui marchait dans le long couloir.

Soudain la chambre du couple apparut sur l'écran. Des fenêtres à doubles-rideaux de damas vert. Une commode et une armoire toutes deux peintes en blanc, une porte de placard. Un lit à baldaquin aux couvertures rabattues, presque arrachées au matelas.

– Ils ont été surpris dans leur sommeil, dit Gorman. L'estomac de Kenny était quasiment vide, il n'avait rien mangé depuis au moins huit heures au moment de sa mort.

Rizzoli fit un pas de plus vers le poste, inspecta rapidement l'écran. La caméra montra de nouveau le couloir.

– Revenez en arrière, demanda Rizzoli à Gorman.

– Pourquoi ?

– Revenez à ce qu'on a vu en premier dans la chambre.

Il lui tendit la télécommande. Elle appuya sur « Rewind » et la bande se rembobina en bourdonnant. De nouveau Pardee approcha de la grande chambre ; de nouveau, il tourna sa caméra vers la droite, promena l'objectif sur la commode, l'armoire, la porte du placard, et

l'arrêta sur le lit. Frost avait rejoint Rizzoli et cherchait la même chose.

Elle pressa le bouton « Pause ».

– Elle n'y est pas.

– Qu'est-ce qui n'y est pas ? demanda Gorman.

– La chemise de nuit. Vous n'en avez pas trouvé ?

– J'aurais dû ?

– Elle fait partie de la signature du Dominateur. Il plie soigneusement la chemise de nuit de sa victime et la place en évidence dans la chambre pour montrer qu'il maîtrise parfaitement la situation.

– Si c'est lui, il ne l'a pas fait ici.

– Tout le reste colle. Le ruban adhésif, la tasse à thé, la position du mari.

– Vous voyez ce que nous avons trouvé, assura l'inspecteur de Blue Hill.

– Vous êtes sûr qu'on n'a touché à rien avant de filmer ?

La question manquait de tact et Gorman se raidit.

– Il est toujours possible que le premier policier sur les lieux ait déplacé quelque chose, rien que pour rendre l'affaire plus intéressante.

Toujours diplomate, Frost intervint pour apaiser les remous que Rizzoli laissait souvent dans son sillage :

– Le sujet ne suit quand même pas une check-list. On dirait que, cette fois, il s'est permis une variante.

– Si c'est bien lui, dit Gorman.

Rizzoli se tourna de nouveau vers le mur où Kenny Waite était mort et avait lentement gonflé sous l'effet de la chaleur. Elle pensa aux Yeager et aux Ghent, au ruban adhésif et aux victimes endormies, au réseau de détails qui reliait étroitement ces affaires.

Mais ici, dans cette maison, le Dominateur en a omis un. Il n'a pas plié la chemise de nuit. Parce que Hoyt et lui ne faisaient pas encore équipe.

Elle se rappela l'après-midi chez les Yeager, l'impression glaçante de déjà-vu quelle avait éprouvée en fixant la chemise de nuit de la femme.

Ce n'est qu'avec les Yeager que le Chirurgien et le Dominateur ont inauguré leur alliance. Le jour où ils m'ont attirée dans leur jeu, avec un vêtement de nuit plié. Même en prison, Warren Hoyt s'est débrouillé pour me faire parvenir sa carte de visite.

Elle regarda Gorman, qui s'était assis sur l'un des fauteuils recouverts d'une housse et essuyait de nouveau la sueur de son visage. Cette rencontre l'avait vidé et il se liquéfiait sous leurs yeux.

– Vous n'avez identifié aucun suspect ? demanda-t-elle.

– Aucun sur qui on avait quoi que ce soit de solide. Après quatre, cinq cents interrogatoires.

– Et à votre connaissance, les Waite n'avaient de liens ni avec les Yeager ni avec les Ghent ?

– Ces noms ne sont jamais venus dans l'enquête. Ecoutez, vous recevrez une copie de tout le dossier dans un jour ou deux. Vous pourrez tout vérifier.

Gorman remit son mouchoir dans la poche de sa veste et ajouta :

– Vérifiez aussi avec le FBI, ils ont peut-être autre chose.

– Le FBI ? fit Rizzoli après un silence.

– Tout au début, nous leur avons envoyé un rapport VICAP et un agent de leur unité des sciences du comportement est venu ici. Il a passé quelques semaines à suivre notre enquête puis il est retourné à Washington. Depuis, plus de nouvelles.

Rizzoli et Frost se regardèrent ; elle vit son propre étonnement reflété dans les yeux de son collègue.

Gorman se leva lentement du fauteuil et pécha dans sa poche le trousseau de clefs, signe qu'il avait envie de mettre fin à la rencontre. Ce n'est que lorsqu'il prit le chemin de la porte que Rizzoli recouvra suffisamment de voix pour poser la question évidente. Bien qu'elle ne voulût pas entendre la réponse.

– Cet agent du FBI qui est venu ici, dit-elle, vous vous rappelez son nom ?

Gorman s'arrêta sur le seuil de la porte, ses vêtements pendant sur sa silhouette décharnée.

– Oui. Il s'appelait Gabriel Dean.

Elle roula tout l'après-midi et une partie de la nuit, les yeux sur la route obscure, l'esprit focalisé sur Gabriel Dean. Frost, assoupi à côté d'elle, la laissait seule avec ses pensées, avec sa rage. Qu'est-ce que Dean lui avait caché d'autre ? Quelles autres informations avait-il gardées pour lui tandis qu'elle cherchait péniblement des réponses ? Dès le début, il avait eu plusieurs pas d'avance sur elle. Il avait été le premier à atteindre le cadavre du gardien dans le cimetière. Le premier à repérer le corps de Karenna Ghent déposé sur une tombe. Le premier à suggérer une préparation humide pendant l'autopsie de Gail Yeager. Il avait su avant tous les autres qu'on y trouverait du sperme encore frais. *Parce qu'il avait déjà rencontré le Dominateur.*

Mais Dean n'avait pas prévu que le Dominateur prendrait un coéquipier. *C'est à ce moment-là qu'il est venu chez moi. Qu'il a commencé à s'intéresser à moi. Parce que je détenais quelque chose qu'il voulait, quelque chose dont il avait besoin. J'étais son guide dans l'esprit de Warren Hoyt.*

Frost émit un léger grognement dans son sommeil. Elle lui jeta un coup d'œil et vit qu'il avait la mâchoire pendante, image de l'innocence sans méfiance. Pas une fois depuis qu'ils travaillaient ensemble elle n'avait décelé chez lui un côté sombre. Mais la déception causée par Dean l'avait tellement secouée qu'elle se demandait maintenant ce que Frost cachait lui aussi. Quelles cruautés il dissimulait lui aussi aux autres.

Il était près de neuf heures quand elle regagna enfin son appartement. Comme toujours, elle prit le temps de s'assurer que sa porte était bien fermée. Pourtant, tandis qu'elle mettait la chaîne de sûreté et poussait les verrous, ce n'était pas la peur qui la possédait mais la colère. Elle poussa le dernier avec un claquement sec puis passa dans la chambre sans procéder à la vérification rituelle des placards et des autres pièces. La trahison de Dean avait temporairement écarté de son esprit Warren Hoyt. Elle déboucla son hols-ter, glissa l'arme dans le tiroir de la table de nuit et le referma. Elle se retourna et s'examina dans le miroir de la commode, fut dégoûtée par ce qu'elle vit. La chevelure de Méduse. Le regard blessé. Le visage d'une femme qui avait laissé son attirance pour un homme

l'aveugler et la faire passer à côté de l'évidence.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Elle vit s'afficher le numéro d'appel, qui était précédé de l'indicatif de Washington. Elle laissa sonner une deuxième, une troisième fois en tentant de maîtriser ses émotions et, quand elle décrocha enfin, ce fut pour accueillir le correspondant d'un froid « Rizzoli ».

– Vous avez essayé de me joindre, je crois, dit Gabriel Dean.

Elle ferma les yeux et, bien qu'elle s'efforçât de chasser toute hostilité de sa voix, les mots jaillirent comme une accusation :

– Vous êtes à Washington.

– On m'a rappelé hier soir. Désolé de ne pas avoir pu vous parler avant mon départ.

– Et qu'est-ce que vous m'auriez dit ? La vérité, pour changer ?

– Essayez de comprendre, c'est une affaire très délicate.

– C'est pour ça que vous ne m'avez pas dit un mot de Maria Jean Waite ?

– Ce n'était pas indispensable pour votre partie de l'enquête.

– Vous êtes qui pour en décider ? Pardon, j'oubliais, vous faites partie de ce putain de FBI.

– Jane, fit-il d'une voix calme, je veux que vous veniez à Washington.

Sidérée, Rizzoli marqua une pause avant de demander :

– Pourquoi ?

– Parce que nous ne pouvons pas parler de ça au téléphone.

– Vous vous imaginez que je vais sauter dans un avion sans savoir pourquoi ?

– Je ne vous le demanderais pas si je ne l'estimais pas nécessaire. C'est déjà réglé avec le commissaire Marquette par l'intermédiaire du BCP. Quelqu'un vous appellera pour vous donner tous les détails.

– Attendez. Je ne comprends pas...

– Vous comprendrez. Quand vous serez là-bas.

La communication fut coupée. Rizzoli reposa lentement le téléphone. Le fixa sans parvenir à croire à ce qu'elle venait d'entendre. Décrocha aussitôt quand il se remit à sonner.

– Inspecteur Jane Rizzoli ? fit une voix de femme.

– Elle-même.

– Je vous appelle au sujet de votre voyage à Washington demain. Je peux vous réserver une place sur US Airways, vol 6521, départ de Boston à midi, arrivée à Washington à 13 h 36. Ça vous irait ?

– Une seconde.

Rizzoli saisit un stylo et un bloc, nota les renseignements sur le vol.

– Oui, ce serait très bien.

– Retour à Boston jeudi, il y a le vol US Airways 6406 qui part de Washington à 9 h 30 et arrive à Boston à 10 h 53.

– Je passe la nuit là-bas ?

– C'est-ce qu'a demandé l'agent Dean. Nous vous avons réservé une chambre au Watergate, mais si vous préférez un autre hôtel...

– Non. Le... euh... Watergate, c'est parfait.

– Une limousine vous prendra à votre appartement demain à dix heures pour vous conduire à l'aéroport. Une autre voiture vous attendra à Washington. Je peux avoir votre numéro de fax, s'il vous plaît ?

Quelques instants plus tard, le fax de Rizzoli se mit à crépiter. Assise sur le lit, elle lisait l'itinéraire nettement imprimé, abasourdie par la vitesse avec laquelle les événements se déroulaient. Elle eut envie d'appeler Thomas Moore pour lui demander conseil, tendit un bras vers le téléphone, le laissa lentement retomber. La prudence que Dean avait montrée au téléphone lui faisait douter de la sûreté de sa ligne.

L'idée lui vint tout à coup qu'elle n'avait pas procédé à la vérification de l'appartement. Maintenant, elle se sentait poussée à s'assurer qu'elle ne risquait rien dans sa forteresse. Elle prit le pistolet dans le tiroir de la table de nuit et, comme chaque soir depuis un an, elle alla de pièce en pièce à la chasse aux monstres.

Cher docteur O'Donnell,

Dans votre dernière lettre, vous me demandez à quel moment j'ai su que j'étais différent des autres. Franchement, je ne suis pas sûr d'être différent. Je pense être simplement plus honnête, plus conscient. Plus à l'écoute de ces mêmes pulsions primitives qui murmurent en nous tous. Je suis persuadé que vous les entendez-vous aussi, que des images interdites traversent quelquefois votre esprit comme un éclair, illuminant rien qu'un instant le paysage sombre de votre inconscient. Il vous arrive sûrement, lorsque vous vous promenez dans un bois, de repérer un oiseau aux plumes brillantes, et votre première impulsion – que votre sens moral se hâte d'écraser de son talon, c'est de le chasser. De le tuer.

C'est un instinct inscrit dans notre ADN. Nous sommes tous des chasseurs, aguerris par des milliers d'années d'épreuves dans le creuset sanglant de la nature. En cela, je ne suis différent ni de vous ni de qui que ce soit d'autre et je trouve quelque amusement dans le nombre de psychologues et de psychiatres qui ont défilé dans ma vie ces douze derniers mois, cherchant à me comprendre, fouillant mon enfance comme s'il y avait quelque part dans mon passé un moment, un incident qui aurait fait de moi la créature que je suis aujourd'hui. Je crains de les avoir tous déçus car ce moment fondateur n'existe pas. En fait, j'ai retourné leurs questions. Je leur ai demandé pourquoi ils se croyaient différents. Eux aussi nourrissent probablement dans leur esprit des images dont ils ont honte, qui les horrifient et qu'ils ne parviennent pas à chasser.

Amusé, je les observe, jecoute leurs dénégations. Ils me mentent comme ils se mentent à eux-mêmes, mais je vois de l'incertitude dans leurs yeux. J'aime les amener au bord du gouffre, les forcer à plonger le regard dans l'abîme noir de leurs fantasmes.

La seule différence entre eux et moi, c'est que je n'ai pas honte de mes fantasmes et qu'ils ne m'horrifient pas.

C'est pourtant moi qu'on traite de malade. Moi qui ai besoin d'être analysé. Alors, je leur dis toutes les choses qu'ils ont secrètement envie d'entendre, des choses qui les fascineront, je le sais. Pendant l'heure que dure à peu près leur visite, je satisfais leur curiosité, parce que c'est la vraie raison pour laquelle ils sont venus me voir. Personne n'alimente comme moi leurs fantasmes.

Personne ne les emmène en territoire interdit. Au moment même où ils cherchent à établir mon profil, j'établis le leur, j'évalue leur goût du sang. En parlant, je guette sur leur visage des signes révélateurs d'excitation. Pupilles dilatées. Cou tendu en avant. Joues cramoisies, souffle retenu.

Je leur parle de ma visite à San Gimignano, petite ville perchée sur une colline de Toscane. En déambulant devant les boutiques de souvenirs et les terrasses des cafés, je tombe sur un musée uniquement consacré à la torture. Ma partie, vous le savez. Il fait sombre à l'intérieur, l'éclairage cherchant à reproduire l'atmosphère d'un donjon médiéval. L'obscurité sert aussi à masquer l'expression des touristes, leur épargnant la honte de révéler avec quel trouble ils contemplent les objets exposés.

L'un d'eux en particulier attire l'attention de tous les visiteurs : c'est un instrument vénitien du XVII^e siècle destiné à châtier les femmes coupables de rapports sexuels avec Satan. Fabriqué en fer et ayant la forme d'une poire, il est inséré dans le vagin de la malheureuse accusée. A chaque tour de la vis dont il est muni, la poire s'ouvre et s'élargit, jusqu'à la rupture de la cavité vaginale avec conséquences fatales. Cette poire n'est qu'un des nombreux instruments anciens servant à mutiler les poitrines et les parties

génétales au nom de la sainte Eglise, qui ne tolérait pas le pouvoir sexuel des femmes. Je garde un ton parfaitement neutre en décrivant ces appareils à mes médecins, dont la plupart n'ont jamais visité un tel musée et qui seraient sans nul doute gênés d'avouer le désir d'en voir un. Mais tandis que je leur parle des griffes à quatre dents pour lacérer les poitrines et des ceintures de chasteté mutilantes, j'observe leurs yeux. Je cherche, sous le dégoût et l'horreur, la lueur d'excitation. Le désir.

Oh ! oui, ils veulent tous entendre les détails.

Lorsque l'avion atterrit, Rizzoli referma le classeur sur la lettre de Warren Hoyt et regarda par le hublot. Elle vit un ciel gris, lourd de pluie, et de la sueur sur le visage des hommes en combinaison se tenant sur la piste. Dehors, ce serait le bain de vapeur, mais elle se réjouissait de la chaleur parce que les mots de Hoyt l'avaient glacée.

Dans la limousine qui la conduisait à l'hôtel, elle regarda à travers des vitres teintées une ville qu'elle n'avait visitée que deux fois, la dernière en date pour une conférence interservices au bâtiment Hoover du FBI. Arrivée la nuit, elle avait été impressionnée par les monuments baignés de lumière. Elle gardait le souvenir d'une semaine de fiesta pendant laquelle elle avait cherché à rivaliser avec les hommes, bière pour bière, mauvaise plaisanterie pour mauvaise plaisanterie. L'alcool, les hormones et une ville inconnue s'étaient conjugués pour aboutir à une nuit de baise désespérée avec un collègue participant à la conférence, un flic de Providence – marié, bien sûr. C'était ce que Washington signifiait pour elle : la ville des regrets et des draps tachés. La ville qui lui avait appris qu'elle n'était pas immunisée contre les tentations d'un mauvais cliché. Qu'elle avait beau se croire l'égale de n'importe quel homme, le lendemain matin, c'était elle qui se sentait vulnérable.

Dans la queue de la réception au Watergate, Rizzoli observa à la dérobée la blonde élégante qui se trouvait devant elle. Coiffure parfaite, escarpins rouges aux talons interminables. Elle au moins avait l'air à sa place dans cet hôtel. Rizzoli avait péniblement conscience de ses chaussures bleues lourdes et éraflées. Des chaussures de femme flic, faites pour marcher, beaucoup marcher. Pas besoin d'excuses, se dit-elle. C'est moi, voilà qui je suis. La fille de Revere qui gagne sa vie en chassant des monstres. Les hauts talons ne sont pas pour les chasseurs.

– Madame ? l'appela un des employés.

Elle fit rouler son bagage jusqu'au comptoir.

– Vous devez avoir une réservation à mon nom. Rizzoli.

– Oui, c'est exact. Et vous avez un message de M. Dean. La réunion

est prévue pour trois heures et demie.

– La réunion ?

Il leva les yeux de l'écran de son ordinateur.

– Vous n'êtes pas au courant ?

– Je le suis, maintenant. Vous avez une adresse ?

– Non, madame. Mais une voiture viendra vous prendre à trois heures.

L'employé lui tendit une carte magnétique et ajouta avec un sourire :

– Tout est réglé.

Des nuages noirs brouillaient le ciel et l'électricité d'un orage approchant faisait se dresser les poils de ses bras. Rizzoli se tenait à l'entrée du hall, transpirant dans l'air moite, attendant l'arrivée de la limousine. Ce fut une Volvo bleu foncé qui franchit la porte cochère et s'arrêta devant elle.

Elle regarda à travers la vitre côté passager, découvrit Gabriel Dean derrière le volant.

La serrure de la portière s'ouvrit en cliquetant et Rizzoli s'assit à côté de lui. Elle ne pensait pas avoir à l'affronter si tôt et se sentait prise au dépourvu. Furieuse de le voir si calme et maître de lui alors qu'elle était encore désorientée par le vol du matin.

– Bienvenue à Washington, Jane, dit-il. Comment s'est passé le voyage ?

– Sans problème. Je crois que je pourrais m'habituer aux limousines.

– Et la chambre ?

– Bien au-dessus de ce dont j'ai l'habitude.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Dean, qui se concentra sur la circulation.

– Alors, ce n'est pas vraiment une torture pour vous.

– J'ai dit que ça l'était ?

– Vous n'avez pas l'air particulièrement contente d'être ici.

– Je le serais beaucoup plus si je savais pourquoi vous m'avez fait venir.

– Ce sera clair quand nous serons arrivés.

En regardant le nom des rues, elle s'aperçut qu'ils roulaient vers le nord-ouest, dans la direction opposée au siège du FBI.

– On ne va pas au bâtiment Hoover ?

– Non. A Georgetown. Il veut vous recevoir chez lui.

– Qui ?

– Le sénateur Conway. Vous n'êtes pas armée, si ?

– Mon flingue est resté dans ma valise.

– Bien. Le sénateur n'autorise pas les armes à feu dans sa maison.

– Il s'inquiète pour sa sécurité ?

– Il cherche la paix de l'esprit. Conway a combattu au Vietnam. Il n'a plus besoin d'armes.

Les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur le pare-brise.

– Si je pouvais en dire autant, soupira-t-elle.

Le bureau du sénateur Conway était meublé de bois sombre et de cuir, une pièce masculine, avec des objets masculins, pensa Rizzoli en remarquant les sabres japonais accrochés au mur. Le propriétaire de cette collection avait des cheveux argentés, une poignée de main chaleureuse et une voix douce, mais ses yeux sombres étaient perçants comme des lasers et elle le sentit prendre ouvertement sa mesure. Elle se soumit à l'examen uniquement parce qu'elle avait compris qu'il ne se passerait rien avant que Conway ne soit satisfait de ce qu'il voyait. Ce qu'il voyait, c'était une femme qui soutenait son regard. Une femme qui se fichait des subtilités de la politique et se souciait de la vérité.

– Asseyez-vous, je vous en prie, inspecteur, dit-il. Je sais que vous venez d'arriver de Boston. Vous avez probablement besoin d'un peu de temps pour décompresser.

Une secrétaire apporta un plateau avec une cafetière et des tasses en porcelaine. Rizzoli contint son impatience pendant qu'on servait le café, qu'on faisait passer le lait et le sucre. Enfin, la secrétaire se retira et ferma la porte derrière elle.

Conway reposa sa tasse sans y avoir touché. Maintenant qu'on avait sacrifié au cérémonial, il reportait toute son attention sur la visiteuse.

– C'est aimable à vous d'être venue.

– Je n’ai pas eu vraiment le choix.

Sa franchise le fit sourire. Bien qu’il observât les règles de la courtoisie, café et ronds de jambe, elle le soupçonnait d’apprécier autant qu’elle les propos directs, comme la plupart des natifs de la Nouvelle-Angleterre.

– Si nous en venions tout de suite au fait ? suggéra-t-il.

Elle reposa elle aussi sa tasse.

– J’aime autant.

Dean se leva et alla au bureau. Il revint avec un classeur à soufflet gonflé de documents et en extirpa une photo qu’il posa sur la table basse devant Rizzoli.

– 25 juin 1999, dit-il.

Elle regarda l’image d’un homme barbu assis par terre, affalé contre un mur blanchi à la chaux éclaboussé d’une gerbe de sang. Les pieds nus, il était vêtu d’un pantalon sombre et d’une chemise blanche déchirée. Sur ses cuisses étaient posées une tasse et une soucoupe.

Rizzoli tentait encore d’analyser ce qu’elle venait de voir lorsque l’agent du FBI plaça une deuxième photographie à côté de la première.

– 15 juillet 1999, dit-il.

Là encore, la victime était un homme, rasé de près, cette fois. Là encore, il était mort adossé à un mur taché de sang.

Dean posa sur la table une troisième photo montrant un cadavre gonflé, le ventre tendu par les gaz dus à la décomposition.

– 12 septembre, dit-il. Même année.

Elle demeurait immobile, stupéfaite par cette galerie de morts exposée sur la table en cerisier, archives d’horreur incongrues parmi les tasses et les cuillères de la civilité. Tandis que Dean et Conway l’observaient en silence, elle examina tour à tour chacune des photos, se força à assimiler les détails qui rendaient chaque affaire unique. Mais elles étaient toutes des variations sur le thème joué chez les Yeager et les Ghent. Le témoin silencieux. Le vaincu, contraint d’assister à l’innommable.

– Et les femmes ? demanda-t-elle. Il y a forcément eu des femmes.

Dean hocha la tête.

– Une seulement a été identifiée. L’épouse du troisième. On l’a retrouvée partiellement enterrée dans les bois une semaine après la photo.

– Cause de la mort ?

- Strangulation.
- Rapports sexuels post mortem ?
- Il y avait du sperme dans le vagin.

Rizzoli prit une longue inspiration et demanda dans un murmure :

- Et les deux autres ?
- Du fait de leur état de décomposition avancée, elles n'ont pas pu être formellement identifiées.
- Mais vous aviez des restes ?
- Oui.
- Alors pourquoi vous n'avez pas pu les identifier ?
- Parce que nous n'avions pas que deux corps. Nous en avons beaucoup d'autres.

Elle releva la tête et son regard plongea directement dans celui de Dean. Guettait-il sa réaction depuis le début ? En réponse à sa question muette, il lui tendit trois dossiers.

Rizzoli ouvrit le premier, découvrit un rapport d'autopsie sur l'un des trois hommes. Elle passa aussitôt à la dernière page et lut les conclusions :

Cause de la mort : hémorragie massive due à une blessure unique avec sectionnement de l'artère carotide et de la veine jugulaire gauches.

Le Dominateur, pensa-t-elle. C'est sa façon de tuer.

Elle laissa les feuilles retomber et, sur la première page du rapport, remarqua un détail qui lui avait échappé dans sa hâte à prendre connaissance des conclusions du légiste.

C'était dans le deuxième paragraphe :

Autopsie effectuée le 16 juillet 1999 à 22 h 15 dans le local mobile installé à Gjakove, Kosovo.

Rizzoli prit les deux autres rapports, chercha immédiatement les lieux où les autopsies avaient été pratiquées.

Peje, Kosovo.

Djakovica, Kosovo.

– Les médecins légistes ont opéré sur le terrain, précisa Dean. Dans des conditions parfois rudimentaires. Sous une tente éclairée par une lanterne. Sans eau courante. Et avec tant de cadavres à traiter que nous étions débordés.

- Il s'agit d'enquêtes sur des crimes de guerre, dit-elle.

Il hochait la tête.

– Je faisais partie de la première équipe du FBI, arrivée en juin 1999. A la demande du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, le TPIY. Soixante-cinq d'entre nous ont été déployés pour cette première mission. Notre travail consistait à localiser l'une des plus vastes scènes de crime de l'histoire et à recueillir des preuves. Nous avons rassemblé des indices balistiques provenant de lieux de massacre. Nous avons exhumé et autopsié plus de cent victimes albanaises et nous sommes probablement passés à côté de centaines d'autres que nous n'avons pas réussi à trouver. Pendant tout ce temps, la tuerie continuait.

– Des vengeances, dit Conway. Tout à fait prévisibles étant donné le contexte de cette guerre. Ou de n'importe quelle guerre, d'ailleurs. Dean et moi avons été dans les marines. J'ai fait le Vietnam, il a combattu dans l'opération « Tempête du désert ». Nous avons vu des choses qui nous font nous demander pourquoi nous, êtres humains, nous considérons meilleurs que les animaux. Pendant cette guerre, les Serbes ont tué des Albanais ; après la guerre l'ALK albanaise a tué des civils serbes. Il y a du sang sur les mains des deux côtés.

– Nous avons d'abord cru que ces meurtres entraient dans le cadre de vengeances faisant suite à la guerre, expliqua Dean. Or nous n'avions pas pour mission de nous occuper de criminalité ordinaire. Nous étions là à la demande du TPIY pour enquêter sur les crimes de guerre. Pas sur ces meurtres.

– Pourtant, vous vous en êtes occupé, fit observer Rizzoli en montrant l'en-tête du FBI sur le rapport d'autopsie. Pourquoi ?

– Parce que j'ai compris leur nature. Ces meurtres n'avaient pas un fondement ethnique. Deux des hommes étaient albanais, le troisième serbe. Mais ils avaient pour point commun d'être mariés à de jeunes femmes. Séduisantes, enlevées de chez elles. Au troisième cas, j'ai reconnu la signature d'un tueur, j'ai su à qui nous avions affaire. Mais ces assassinats relevaient des autorités locales, pas du TPIY, pour qui nous étions là.

– Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

– En un mot, rien. Il n'y a pas eu d'arrestation parce qu'on n'a identifié aucun suspect.

– Bien sûr, une enquête a été menée, dit Conway. Mais songez à la situation, inspecteur. Des milliers de victimes de la guerre enterrées dans plus de cent cinquante fosses communes. Des troupes étrangères s'efforçant de maintenir l'ordre. Des criminels armés rôdant dans des villages dévastés, cherchant une raison de tuer. Et les civils eux-

mêmes entretenant de vieilles colères. C'était l'Ouest sauvage, là-bas, avec des batailles rangées pour la drogue, pour des querelles entre familles ou des vendettas personnelles. Et presque toujours, on mettait les morts sur le compte des tensions ethniques. Comment distinguer un meurtre d'un autre ? Il y en avait tellement.

– Pour un tueur en série, c'était le paradis sur terre, conclut Dean.

Elle regarda Dean. Elle n'avait pas été surprise d'apprendre qu'il avait fait l'armée, elle l'avait deviné à sa façon de se tenir, à l'autorité qui émanait de lui. Les zones de guerre, il connaissait, et le comportement des soldats vainqueurs lui était familier. Humiliation de l'ennemi. Prise de butin.

– Notre SI était au Kosovo, dit-elle.

– C'est le genre d'endroit idéal pour lui, souligna Conway. Là où la mort violente fait partie de la vie quotidienne, un tueur en série peut commettre des atrocités sans que personne voie la différence. Il n'y a pas moyen de savoir combien de meurtres ont été pris pour de simples actes de guerre.

– Alors, nous avons peut-être affaire à un immigré récent, raisonna Rizzoli. Un réfugié du Kosovo.

– C'est une possibilité, approuva Dean.

– Une possibilité que vous connaissiez depuis le début, répliqua-t-elle.

– Oui, admit-il sans hésitation.

– Vous avez gardé pour vous des informations essentielles. Et vous avez regardé ces crétins de flics tourner en rond.

– Je vous ai laissée tirer vos propres conclusions.

– Oui, mais sans que j'aie tous les éléments en main, accusa-t-elle.

Dean et Conway échangèrent un regard et le sénateur déclara :

– Il y a d'autres éléments que nous vous avons cachés, j'en ai peur.

Dean tira du classeur à soufflet une quatrième photo de lieu de crime. Rizzoli vit un homme jeune aux cheveux blonds, avec une fine moustache. Au-dessus de la cage osseuse de la poitrine, ses épaules maigres saillaient comme des boutons de porte blancs. On distinguait clairement son expression d'agonie, les muscles du visage figés en un rictus d'horreur.

– Découvert le 29 octobre de l'année dernière, commenta Dean. Le corps de sa femme n'a jamais été retrouvé.

Rizzoli avala sa salive, détourna le regard du visage de la victime.

– Toujours au Kosovo ?

– Non. A Fayetteville, Caroline du Nord.

Etonnée, elle leva les yeux vers Dean. Soutint son regard tandis que la chaleur de la colère lui montait au visage.

– Il y en a combien d'autres dont vous ne m'avez pas parlé ? lança-t-elle. Combien, bon Dieu ?

– Je vous ai fait part de tous les cas dont nous avons connaissance.

– Ce qui signifie qu'il pourrait y en avoir d'autres ?

– C'est possible. Mais nous n'avons pas accès à cette information.

Elle lui jeta un regard incrédule.

– Le FBI n'a pas accès à cette information ?

– L'agent Dean veut dire qu'il y a peut-être des cas en dehors de notre juridiction, intervint Conway. Dans des pays ne disposant pas de données criminelles accessibles. Il s'agit de zones de guerre, ne l'oubliez pas. De pays livrés à des bouleversements politiques. De lieux attirants pour notre sujet inconnu. De lieux où il se sentirait chez lui.

Un tueur qui franchit librement les océans. Dont le territoire de chasse ne connaît pas de frontières. Rizzoli pensa à tout ce qu'elle avait appris sur le Dominateur. La vitesse avec laquelle il maîtrisait ses victimes. Son goût pour le contact avec les morts. L'utilisation d'un coutelas type Rambo. Et les fibres de toile de parachute vert terne. Elle sentit les regards des deux hommes sur elle tandis qu'elle analysait ce que Conway venait de dire. Ils la testaient, ils voulaient savoir si elle était à la mesure de leurs attentes.

Elle baissa les yeux vers la dernière photo posée sur la table.

– Fayetteville, vous dites ?

– Oui, répondit l'agent du FBI.

– Il y a une base militaire dans le coin, non ?

– Fort Bragg. A une quinzaine de kilomètres.

– Combien d'hommes y sont stationnés ?

– Environ quarante et un mille. Le 18^e corps aéroporté, la 82^e division aéroportée et le commandement des opérations spéciales de l'armée de terre.

Le fait que Dean eût répondu sans la moindre hésitation fit comprendre à Rizzoli que l'information était liée à l'affaire.

– C'est pour ça que vous m'avez laissée dans le noir, hein ? Le sujet est quelqu'un qui sait se battre. Quelqu'un qu'on paie pour tuer.

– Nous aussi, on nous a laissés dans le noir, repartit Dean.

Il se pencha en avant, le visage si proche de celui de Rizzoli qu'elle ne voyait plus que lui. Conway et le reste de la pièce étaient sortis de son champ de vision.

– Quand j'ai lu le rapport VICAP rempli par la police de Fayetteville, je me suis cru revenu au Kosovo, poursuivit-il. Le tueur aurait aussi bien pu laisser son nom tant le lieu de crime était distinctif. La position de la victime masculine. Le type de couteau utilisé pour le coup de grâce. La tasse ou le verre placé sur les cuisses. L'enlèvement de la femme. J'ai tout de suite pris l'avion pour Fayetteville et j'ai passé deux semaines avec les autorités locales, j'ai suivi leur enquête. On n'a trouvé aucun suspect.

– Pourquoi vous ne pouviez pas me dire ça avant ?

– A cause de l'identité possible de notre SI.

– Je me fous que ce soit un général à quatre étoiles. J'avais le droit d'être informée de l'affaire de Fayetteville.

– Si cela avait été essentiel pour l'identification d'un suspect de Boston, je vous en aurais parlé.

– Vous dites que quarante et un mille soldats vivent à Fort Bragg ?

– Oui.

– Combien d'entre eux ont servi au Kosovo ? Je suppose que vous avez posé la question.

– J'ai demandé au Pentagone la liste de tous les hommes dont les états de service coïncident avec les lieux et dates des meurtres. Le Dominateur n'y figure pas. Seuls quelques-uns habitent maintenant en Nouvelle-Angleterre et aucun d'eux n'émerge comme notre homme.

– Je suis censée vous faire confiance, là-dessus ?

– Oui.

– C'est me demander un bel acte de foi, fit-elle en riant.

– A moi aussi. Je fais le pari que je peux avoir confiance en vous, Jane.

– Me faire confiance pour quoi ? Jusqu'ici, vous ne m'avez rien dit qui justifierait le secret.

Dans le silence qui suivit, Dean coula un regard à Conway, qui hocha presque imperceptiblement la tête.

Par cet échange muet, ils convenaient de lui livrer la pièce essentielle du puzzle.

– Vous avez déjà entendu parler de moutons en estive, inspecteur ?

demanda le sénateur.

– Je suppose qu'il ne s'agit pas de vrais moutons.

– Non, répondit-il en souriant. Cela se réfère à la pratique de la CIA d'emprunter à l'occasion des soldats des opérations spéciales pour certaines missions. Cela s'est produit au Nicaragua et en Afghanistan quand le propre groupe d'opérations spéciales de l'Agence avait besoin de main-d'œuvre supplémentaire. Au Nicaragua, des gars des commandos de la marine ont été prêtés pour miner des ports. En Afghanistan, des bérets verts ont entraîné les moudjahidin. Travaillant pour la CIA, ces soldats deviennent des officiers traitants de l'Agence. Ils disparaissent des registres du Pentagone. L'armée n'a pas de dossiers sur leurs activités.

Rizzoli se tourna vers Dean.

– Alors, cette liste que le Pentagone vous a donnée, les noms des soldats de Fayetteville ayant servi au Kosovo...

– Etait incomplète.

– Très incomplète ? Il manquait beaucoup de noms ?

– Je n'en sais rien.

– Vous avez demandé à la CIA ?

– C'est là que je me suis heurté à un mur.

– Ils refusent de vous fournir des noms ?

– Ils n'y sont pas obligés, dit Conway. Si votre sujet a participé à des opérations secrètes à l'étranger, ils ne le reconnaîtront jamais.

– Même si leur gars tue maintenant sur le territoire national ?

– Surtout s'il tue sur le territoire national, répondit Dean. Ce serait une catastrophe sur le plan des relations publiques. Et s'il décidait de témoigner ? Quelles informations sensibles communiquerait-il aux médias ? Vous croyez que l'Agence a envie qu'on sache que son petit gars pénétrait chez des civils et massacrait des citoyens respectueux des lois ? Violait des mortes ? Impossible d'empêcher ça de faire la une.

– Qu'est-ce que la CIA vous a répondu ?

– Qu'elle ne détenait aucune information relative au meurtre de Fayetteville.

– La rebuffade classique.

– Plus que ça, renchérit Conway. Vingt-quatre heures après sa demande à la CIA, l'agent Dean s'est vu retirer l'affaire de Fayetteville et a dû rentrer à Washington. L'ordre émanait directement du cabinet

du directeur adjoint du FBI.

Elle fixa un moment le sénateur, sidérée par le secret dont l'identité du Dominateur était entourée.

– C'est alors que l'agent Dean est venu me voir, reprit Conway.

– Parce que vous faites partie de la Commission des forces armées ?

– Parce que nous nous connaissons depuis des années. Les marines se retrouvent toujours. Et ils se font confiance. Il m'a demandé de mener l'enquête pour lui, mais je n'ai pas pu aller très loin, j'en ai peur.

– Vous, un sénateur ?

Il lui adressa un sourire ironique.

– Un sénateur démocrate d'un Etat libéral, faut-il préciser. J'ai servi mon pays sous l'uniforme, mais certaines personnes du ministère de la Défense ne me feront jamais totalement confiance.

Le regard de Rizzoli retourna aux photos de la table basse. A la série d'hommes choisis pour être massacrés non à cause de leurs convictions politiques ou religieuses mais parce qu'ils avaient de jolies femmes.

– Vous auriez pu me dire tout ça des semaines plus tôt, maugréa-t-elle.

– Il y a toujours des fuites dans les enquêtes de la police, argua Dean.

– Pas dans les miennes.

– Dans *toutes* les enquêtes de police. Si vous aviez partagé cette information avec vos coéquipiers, elle serait finalement parvenue aux médias. Et cela aurait attiré sur vous l'attention de certaines personnes. Qui vous auraient empêchée de procéder à une arrestation.

– Vous pensez vraiment qu'elles l'auraient protégé ? Après ce qu'il a fait ?

– Non, je pense qu'elles veulent autant que nous le retirer de la circulation. Mais elles veulent le faire discrètement, loin des yeux du public. Manifestement, elles ont perdu sa trace. Il a échappé à leur contrôle et il tue des civils. Il est devenu une bombe ambulante, un problème qu'elles ne peuvent se permettre d'ignorer.

– Et si elles le coincent avant nous ?

– Alors, nous ne le saurons jamais. Les meurtres s'arrêteront. Et nous continuerons à nous interroger.

– Ce n'est pas ce que j'appelle une conclusion satisfaisante, dit

Rizzoli.

– Non, vous voulez une arrestation, un procès, une condamnation. Tout le bazar.

– A vous entendre, c'est demander la lune.

– Peut-être, en l'occurrence.

– C'est pour ça que vous m'avez fait venir ici ? Pour me dire que je ne l'attraperai jamais ?

Dean se pencha vers elle avec une soudaine intensité dans le regard.

– Nous voulons exactement la même chose que vous, Jane. Tout le bazar. Je suis la piste de cet homme depuis le Kosovo. Vous pensez que je me contenterais de moins ?

Conway intervint de nouveau :

– Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai tenu à ce que vous veniez ici, inspecteur ? La nécessité du secret ?

– Le secret, je trouve qu'il y en a déjà trop.

– Pour le moment, c'est le seul moyen de parvenir à une élucidation complète de l'affaire. Qui est-ce que nous désirons tous, je présume.

Elle observa le sénateur.

– C'est vous qui payez mon voyage, n'est-ce pas ? Les billets d'avion, la limousine, l'hôtel chic. Rien ne vient de la poche du FBI.

Conway acquiesça d'un hochement de tête, eut un sourire ironique.

– Les choses qui comptent vraiment, dit-il, il vaut mieux qu'elles ne figurent pas dans les dossiers.

Le ciel s'était ouvert et la pluie tombait comme un millier de marteaux sur le toit de la Volvo de Dean. Les balais d'essuie-glace passaient devant une vue détrempée de véhicules bloqués et de rues embouteillées.

– Une chance que vous ne repreniez pas l'avion ce soir, dit-il. C'est sûrement la pagaille à l'aéroport.

– Par ce temps, je préfère garder les pieds sur terre, merci, répondit Rizzoli.

Il lui lança un regard amusé.

– Moi qui croyais que vous n'aviez peur de rien.

– Qu'est-ce qui vous a donné cette impression ?

– Vous. Vous faites tout pour ça, d'ailleurs. L'armure est toujours en place.

– Vous essayez encore une fois de vous glisser dans ma tête.

– Question d'habitude. C'est-ce que je faisais pendant la guerre du Golfe. Opérations psychologiques.

– Je ne suis pas l'ennemi, d'accord ?

– Je ne l'ai jamais pensé, Jane.

Elle se tourna vers lui et ne put s'empêcher d'admirer, comme à chaque fois, les lignes dures et lisses de son profil.

– Vous ne m'avez pas fait confiance, pourtant.

– Je ne vous connaissais pas.

– Vous avez changé d'avis depuis ?

– Pourquoi pensez-vous que je vous ai fait venir à Washington ?

– Oh ! je ne sais pas, fit-elle avec un rire désinvolte. Parce que je vous manquais et que vous étiez impatient de me revoir ?

Le silence de Dean la fit rougir. Elle se sentit soudain idiote et désespérée, ce qu'elle détestait précisément chez les autres femmes. Echappant à son regard, elle fixa le pare-brise, l'écho de sa propre voix, de ses paroles stupides, résonnant encore à ses oreilles.

Devant, les voitures commençaient enfin à repartir, barattant de leurs roues l'eau de flaques profondes.

– En fait, j'avais envie de vous voir, avoua-t-il.

– Ah ? fit-elle d'un ton léger.

Elle s'était déjà rendue ridicule, elle ne répéterait pas son erreur.

– Je voulais m'excuser. D'avoir dit à Marquette que vous n'étiez pas à la hauteur. Je me trompais.

– Quand avez-vous décidé ça ?

– Il n'y a pas eu de moment précis. Simplement, je vous ai vue travailler, jour après jour. J'ai remarqué votre concentration, votre désir de faire bien les choses.

Après une pause, il ajouta en baissant la voix :

– Et puis j'ai découvert ce par quoi vous êtes passée depuis l'été dernier. Je n'en avais pas du tout conscience.

– Ouah ! « Et elle arrive quand même à faire son boulot ! »

– Vous croyez que j'ai pitié de vous.

– Eh, ce n'est pas particulièrement flatteur : « Regardez ce qu'elle a réussi, *compte tenu* de ce qu'elle doit affronter. »

Donnez-moi la médaille des Jeux pour handicapés. Celle des (lies psychologiquement démolis.

Il eut un soupir d'exaspération.

Vous cherchez toujours un mobile secret derrière chaque compliment, chaque mot d'éloge ? Les gens pensent parfois ce qu'ils disent, Jane.

Vous comprendrez que je sois un peu sceptique.

– Vous croyez toujours que j'ai un objectif caché ?

– Je ne sais plus.

– Mais j'en ai forcément un, n'est-ce pas ? Parce que vous ne méritez *sûrement* pas un compliment sincère de ma part.

– Je vois ce que vous voulez dire.

– Mais vous n'y croyez pas.

Il freina au feu rouge, se tourna vers elle et poursuivit :

– D'où vient ce scepticisme ? Cela a été si dur pour vous d'être Jane Rizzoli ?

Avec un rire las, elle répondit :

– Ne nous égarons pas sur ce terrain, Dean.

- C'est le fait d'être une femme flic ?
- Je n'ai pas besoin de vous expliquer, je suppose.
- Vos collègues vous respectent.
- A quelques notables exceptions près.
- Il y en a toujours.

Le feu passa au vert et Dean ramena son regard sur la circulation.

– C'est la nature du boulot de flic, tenta d'expliquer Rizzoli. Toute cette testostérone...

- Alors, pourquoi vous l'avez choisi ?
- Parce que j'ai eu une bulle en économie domestique.

Ils s'esclaffèrent tous deux. Le premier rire sincère qu'ils partageaient.

– Non, la vérité, c'est que je voulais être flic depuis l'âge de douze ans.

– Pourquoi ?

– Tout le monde respecte les flics. Du moins, c'est l'impression que j'avais quand j'étais gosse. Je voulais la plaque, le flingue. Les choses qui forceraient les gens à me remarquer. Je ne voulais pas finir dans un bureau où je disparaîtrais. Où je deviendrais la femme invisible. Ce serait comme être enterrée vivante, être quelqu'un que personne n'écoute. A qui personne ne prête attention.

Elle appuya un coude à la portière et posa la tête sur sa main.

– Maintenant, je commence à trouver des charmes à l'anonymat.

Au moins le Chirurgien ne connaîtrait pas mon nom.

– Vous regrettez d'avoir choisi la police ?

Elle songea aux longues nuits debout, dopée à la caféine et à l'adrénaline. A l'horreur d'affronter le pire que des êtres humains puissent commettre. Elle songea à l'Homme de l'avion, dont le dossier était resté sur son bureau, symbole de la vanité éternelle de tous les efforts. Ceux de ce type comme les siens. Nous rêvons, pensa-t-elle, et parfois nos rêves nous transportent dans des lieux imprévus. Une cave à l'air empuanti d'une odeur de sang. Un ciel bleu d'où l'on tombe en chute libre en agitant vainement les membres. Mais ce sont nos rêves et nous allons là où ils nous mènent.

– Non, je ne le regrette pas, répondit-elle enfin. C'est-ce que je fais. C'est-ce qui me préoccupe. C'est-ce qui provoque ma colère. Beaucoup de colère, je dois le reconnaître. Je ne peux pas regarder les corps des victimes sans être en rogne. C'est à ce moment-là que je deviens leur

avocate : quand je laisse leur mort me toucher. Si un jour cela ne provoque plus ma colère, je saurai qu'il est temps de jeter l'éponge.

– Personne n'a autant de tripes que vous, dit-il en la regardant. Je crois bien que vous êtes la personne la plus passionnée que je connaisse.

– Ce n'est pas une qualité.

– Si, c'en est une.

– Même quand on est toujours sur le point d'exploser ?

– C'est votre cas ?

– Quelquefois, j'ai cette impression, dit-elle. Je devrais essayer d'être plus comme vous.

Il ne répondit pas et elle se demanda si elle l'avait froissé en sous-entendant qu'il était froid et sans émotion. C'était pourtant ainsi qu'elle le voyait depuis le début : l'homme au complet gris. Pendant des semaines, il l'avait déconcertée et elle avait maintenant envie de le provoquer, de le faire réagir, ne serait-ce que pour prouver qu'elle en était capable. Le défi de l'inaccessible.

Mais c'était ce genre de défi qui conduisait les femmes à se ridiculiser.

Lorsque Dean s'arrêta enfin devant le Watergate, Rizzoli était prête pour un au revoir acerbe.

– Merci pour la balade, dit-elle. Et pour les révélations. On se retrouve à Boston, ajouta-t-elle en ouvrant la portière, laissant ainsi entrer un air chaud et humide.

– Jane ?

– Oui ?

– Plus de mobiles cachés entre nous, d'accord ? Ce que je dis est-ce que je pense.

– Si vous y tenez.

– Vous ne me croyez pas ?

– Quelle importance ?

– C'est très important pour moi.

Le poulx de Rizzoli s'accéléra soudain et son regard revint à celui de Dean. Ils s'étaient caché si longtemps des choses que ni lui ni elle ne savaient comment lire la vérité dans les yeux de l'autre. C'était un moment où tout pouvait être dit, où tout pouvait arriver. Aucun d'eux n'osait faire le premier pas. Commettre la première erreur.

Une ombre tomba sur la portière ouverte.

– Bienvenue au Watergate, madame ! Vous avez besoin d'aide pour vos bagages ?

Rizzoli leva les yeux, découvrit un portier souriant.

– Ils sont déjà dans la chambre, merci.

Elle regarda à nouveau Dean, mais l'instant était passé. Le portier restait là, attendant qu'elle descende de voiture. Alors, elle descendit.

Un coup d'œil à travers la vitre, un geste de la main. Ce fut leur adieu. Rizzoli entra dans le hall, s'arrêta assez longtemps pour voir la Volvo franchir la porte cochère et disparaître sous la pluie.

Dans l'ascenseur, elle se laissa aller contre la cloison, les yeux clos, et se reprocha tous les sentiments qu'elle avait peut-être révélés, toutes les choses idiotes qu'elle avait dites dans la voiture. Le temps qu'elle arrive à sa chambre, elle ne désirait plus qu'une chose : demander sa note et rentrer à Boston. Il y avait certainement un vol qu'elle pouvait prendre le soir même. Ou même un train. Elle avait toujours adoré le train.

Pressée maintenant de s'échapper, de laisser Washington et sa gêne derrière elle, elle se mit à faire sa valise. Elle avait emporté peu d'affaires et il ne lui fallut pas longtemps pour prendre dans le placard le pantalon et le chemisier qu'elle y avait accrochés, les jeter sur son pistolet et son étui, mettre sa brosse à dents et son peigne dans sa trousse de toilette. Puis elle ferma sa valise et la faisait déjà rouler vers la porte, quand elle entendit frapper.

Dean se tenait sur le seuil, son costume gris éclaboussé de pluie, les cheveux mouillés et luisants.

– Je crois que nous n'avons pas fini notre conversation, fit-il.

– Vous avez autre chose à me dire ?

– Oui, en fait.

Il entra dans la chambre et referma la porte, plissa les yeux en voyant la valise.

Bon Dieu, pensa Rizzoli, il faut que quelqu'un fasse preuve de courage, maintenant. Il faut que quelqu'un prenne ce taureau par les cornes.

Avant qu'un autre mot ne soit prononcé, elle l'attira contre elle et sentit en même temps les bras de Dean lui entourer la taille. Lorsque leurs lèvres se rencontrèrent, ni lui ni elle n'avaient plus aucun doute : l'étreinte était mutuelle et, si c'était une erreur, ils en étaient tous deux responsables. Elle ne savait presque rien de lui si ce n'est qu'elle le désirait et qu'elle s'occuperait plus tard des conséquences.

Il avait le visage humide de pluie et quand ses vêtements tombèrent, ils laissèrent sur sa peau une odeur de laine mouillée que Rizzoli inhala tandis que sa bouche explorait le corps de Dean et qu'il revendiquait le sien. Trop impatiente pour faire l'amour en douceur, elle voulait de la frénésie, de l'imprudence. Elle sentit qu'il se contenait, qu'il (herc hait à ralentir, à se maîtriser. Elle lutta contre lui et se servit de son corps pour le railler. Et cette fois, pour leur première véritable rencontre, ce fut elle qui conquit et lui qui capitula.

Ils dormirent tandis que la lumière de l'après-midi s'estompait lentement. Lorsque Rizzoli se réveilla, seule la faible lueur du crépuscule éclairait l'homme étendu à côté d'elle. Un homme qui demeurait encore une énigme pour elle. Elle s'était servie du corps de Dean comme il s'était servi du sien et, bien qu'elle sût qu'elle aurait dû se sentir un peu coupable du plaisir qu'ils avaient pris, elle n'éprouvait qu'une satisfaction lasse. Et un sentiment d'étonnement.

– Tu avais fait ta valise, dit-il.

– J'allais partir.

– Pourquoi ?

– Je ne voyais pas l'intérêt de rester.

Elle tendit le bras pour toucher le visage de Dean, caresser la dureté de sa barbe et ajouta :

– Jusqu'à ce que tu viennes.

– J'ai failli ne pas venir. J'ai fait plusieurs fois le tour du pâté de maisons. En rassemblant mon courage.

Elle eut un rire.

– Tu dis ça comme si tu avais peur de moi.

– Tu es une femme redoutable, tu sais.

– C'est vraiment l'impression que je donne ?

– Farouche. Passionnée. Ça me stupéfie, toute cette énergie que tu dégages.

Il lui caressa la cuisse et le contact de ses doigts la fit de nouveau frissonner.

– Dans la voiture, tu as dit que tu voudrais être plus comme moi. En fait, Jane, c'est moi qui voudrais être plus comme toi. Avoir ton intensité.

Elle posa une main sur la poitrine de Dean.

– Tu parles comme s’il n’y avait pas un cœur qui bat là-dedans.

– C’est ce que tu pensais, non ?

Elle garda le silence. *L’homme au complet gris.*

– Tu le pensais, hein ? insista-t-il.

– Je ne savais pas quoi faire de toi, admit-elle. Tu sem-blais toujours si détaché. Pas tout à fait humain.

– Engourdi.

Il avait prononcé le mot si bas qu’elle se demanda s’il avait voulu qu’elle l’entende. Ce n’était peut-être qu’une pensée murmurée à lui-même.

– Nous réagissons de manière différente, poursuivit-il. Ces choses que nous devons affronter, elles te mettent en colère, dis-tu.

– Très souvent.

– Alors tu te jettes dans la bagarre. Tu fonces, à fond de train. Comme tu fonces dans la vie, ajouta-t-il avec un léger rire. Mauvais caractère et tout ce qui s’ensuit.

– Comment tu peux ne pas être en colère ?

Je me contiens. C’est comme ça que je fonctionne. Je prends du recul, je respire profondément. Je traite chaque affaire comme un puzzle.

Il la regarda et continua :

– C’est pour ça que tu m’intrigues. Tout ce tourbillon, toutes ces émotions que tu investis dans tout ce que tu fais. Cela me paraît... dangereux, d’une certaine façon.

– Pourquoi ?

– C’est en totale contradiction avec ce que je suis. Ce que j’essaie d’être.

– Tu as peur que je déteigne sur toi.

– C’est comme s’approcher trop près du feu. Il nous attire, même si nous savons parfaitement qu’il nous brûlera.

Elle pressa ses lèvres contre celles de Dean et murmura :

– Un peu de danger, ça peut – être très excitant.

La fin de l’après-midi se fondit dans la soirée. Chacun fit partir sous la douche la sueur de l’autre et ils sourirent ensemble à leur image en

peignoir de l'hôtel dans le miroir. Ils dînèrent dans la chambre, burent du vin au lit en regardant la chaîne Comedy à la télévision. Ce soir, pas de CNN, pas de mauvaises nouvelles pour aigrir leur humeur. Ce soir, Rizzoli voulait être à des millions de kilomètres de Warren Hoyt.

Mais même la distance et le réconfort des bras d'un homme ne purent chasser le Chirurgien de ses rêves. Elle se réveilla en sursaut dans l'obscurité, couverte de sueur. Par-dessus le martèlement de son cœur, elle entendit la sonnerie de son portable. Il lui fallut quelques secondes pour s'arracher aux bras de Dean, tendre la main vers la table de chevet et ouvrir l'appareil.

– Rizzoli.

– Je vous réveille sûrement, fit la voix de Frost.

Elle regarda le radio-réveil en clignant des yeux.

– A cinq heures du matin ? Ouais, vous ne risquez pas de vous tromper.

– Ça va ?

– Très bien. Pourquoi ?

– Je sais que vous rentrez aujourd'hui mais j'ai préféré vous mettre au courant avant.

– De quoi ?

Il ne lui répondit pas immédiatement. Elle entendit quelqu'un demander s'il fallait ou non utiliser un sac pour les indices et comprit que Frost était sur un lieu de crime. A côté d'elle, Dean s'agita, alerté par la tension soudaine de Rizzoli. Il se redressa, alluma la lumière.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Frost revint en ligne :

– Rizzoli ?

– Où vous êtes ?

– Je suis sur un 10-64...

– Vous vous occupez des cambriolages, maintenant ?

– C'est à votre appartement.

Elle se figea, le téléphone collé à l'oreille.

– Comme vous étiez partie, on a suspendu temporairement la surveillance de votre immeuble, poursuivit Frost. Votre voisine, le 203, au bout du couloir, c'est elle qui a appelé, M^{me}... euh...

– Spiegel, murmura-t-elle. Ginger.

– Ouais. En rentrant du boulot – elle est serveuse au McGinty's, elle

a remarqué des morceaux de verre sous l'escalier de secours. Elle a levé les yeux, elle a vu que votre fenêtre était cassée, elle a tout de suite appelé le 911. Le policier qui est intervenu s'est rendu compte que c'était chez vous et il m'a prévenu.

Dean lui pressa le bras en une question muette qu'elle ignore. Elle s'éclaircit la voix, réussit à demander avec un calme trompeur :

– Il a pris quelque chose ?

Déjà, le mot « il ». Elle n'avait pas besoin de prononcer un nom, ils savaient tous deux qui était le cambrioleur.

– C'est ce que vous nous direz quand vous serez ici, répondit Frost.

– Vous êtes où, maintenant ?

– Dans votre séjour.

Elle ferma les yeux, fut presque prise d'une nausée de rage en se représentant des inconnus envahissant son appartement. Ouvrant ses placards, tripotant ses vêtements. S'attardant sur les objets les plus intimes.

– A première vue, on n'a touché à rien, dit Frost. Votre télé et votre chaîne stéréo sont là. Il y a une grande jarre de pièces de monnaie sur le comptoir de la cuisine... Y a autre chose qu'on aurait pu voler ?

Ma tranquillité d'esprit. Ma santé mentale.

– Rizzoli ?

– Non, je ne vois rien d'autre.

Une pause, puis de nouveau la voix de Frost, avec douceur :

– On regardera partout ensemble quand vous serez là. Le gardien a déjà cloué une planche sur la fenêtre pour empêcher la pluie de pénétrer. Si vous voulez dormir provisoirement chez moi, je sais qu'Alice sera d'accord. Nous avons une chambre qui sert jamais...

– Ça ira.

– Ça ne pose aucun problème...

– Ça ira.

Il y avait de la colère dans la voix de Rizzoli. Et de l'orgueil, surtout de l'orgueil.

Frost la connaissait assez pour savoir qu'il valait mieux laisser tomber et ne pas se vexer.

– Appelez-moi dès que vous serez rentrée, dit-il.

En refermant son portable, elle sentit sur elle les yeux de Dean et ne supporta soudain plus qu'on la regarde, nue et effrayée. Sa

vulnérabilité exposée. Elle sortit du lit, alla dans la salle de bains, ferma le verrou.

Un moment plus tard, elle entendit frapper à la porte.

– Jane ?

– Je vais reprendre une douche.

– Ne me laisse pas planté là. Ouvre et parle-moi.

– Quand j’aurai fini.

Elle ouvrit le robinet de la douche et entra dans la cabine, non parce qu’elle avait besoin de se laver mais parce que le bruit de l’eau empêchait la conversation. Lui fournissait un rideau d’intimité derrière lequel se cacher. Elle se tint sous le jet, la tête baissée, les mains plaquées sur le carrelage, luttant contre sa peur. Elle imagina cette peur glissant de sa peau comme de la saleté, couche après couche, et s’écoulant dans un gargouillis. Quand elle referma enfin le robinet, elle se sentit calme. Purifiée. Elle s’essuya et, dans le miroir embué, entrevit son visage, non plus pâle mais rougi par la chaleur. A nouveau prêt à jouer le rôle public de Jane Rizzoli.

En sortant de la salle de bains, elle vit Dean assis dans le fauteuil près de la fenêtre. Sans rien dire, il la regarda commencer à s’habiller, ramasser ses vêtements par terre en faisant le tour du lit aux draps chiffonnés, preuve muette de leur passion. Un coup de téléphone y avait mis fin et Rizzoli allait et venait maintenant dans la pièce avec une froide détermination, boutonnait son chemisier, remontait la fermeture de son pantalon. Dehors il faisait encore noir mais, pour elle, la nuit était terminée.

– Tu peux m’expliquer ? lui lança Gabriel Dean.

– Hoyt s’est introduit chez moi.

– Ils sont sûrs que c’était lui ?

Elle se tourna vers lui.

– Qui veux-tu que ce soit d’autre ?

Les mots avaient jailli de sa bouche, plus stridents qu’elle ne l’aurait voulu. Rougissant, elle récupéra ses chaussures sous le lit.

– Il faut que je rentre.

– Il est cinq heures du matin, fit-il observer. Ton avion part à neuf heures et demie.

– Tu t’attends vraiment à ce que je retourne me coucher ? Après ça ?

– Tu arriveras à Boston épuisée.

- Je ne suis pas fatiguée.
 - Parce que tu fonctionnes à l'adrénaline.
- Elle enfila ses chaussures.
- Arrête, s'il te plaît.
 - Quoi ?
 - D'essayer de t'occuper de moi.

Il y eut un silence, puis Dean répondit sur un ton sarcastique :

– Excuse-moi. J'oublie toujours que tu es parfaitement capable de le faire toi-même.

Le dos tourné, elle s'immobilisa, regrettant déjà ses paroles. Souhaitant pour la première fois qu'il s'occupe d'elle. Qu'il la prenne dans ses bras et qu'il la ramène au lit en la cajolant. Qu'ils dorment enlacés jusqu'à l'heure du départ.

Mais lorsqu'elle se retourna, Dean s'était levé du fauteuil et avait commencé à s'habiller.

Elle s'était endormie dans l'avion. Lorsqu'il entama sa descente vers Boston, elle se réveilla groggy et mourant de soif. Le mauvais temps l'avait suivie depuis Washington et des turbulences faisaient vibrer les nerfs des passagers autant que les tablettes des dossiers de leurs sièges tandis que l'appareil traversait les nuages. De l'autre côté de son hublot, l'extrémité de l'aile disparaissait derrière un rideau de gris, mais Rizzoli était trop fatiguée pour que les conditions de vol provoquent chez elle la moindre anxiété. De plus, Dean occupait encore ses pensées et la détournait de ce dont elle aurait dû se soucier. En fixant le brouillard, elle se rappelait la caresse de ses mains, la chaleur de son haleine sur sa peau.

Elle se rappelait les derniers mots qu'ils avaient échangés devant l'aéroport, un au revoir froid et précipité sous une pluie crépitante. Ils s'étaient séparés non comme des amants mais comme des associés pressés de retourner à leurs préoccupations respectives. Elle se reprocha cette distance nouvelle entre eux et lui reprocha de la laisser par-

tir. Une fois de plus, Washington était devenue la ville des regrets et des draps tachés.

L'avion atterrit, des hommes en ciré à capuche se déployèrent sur la piste. Rizzoli redoutait déjà ce qui allait suivre. Le retour dans un appartement où elle ne se sentirait plus jamais en sécurité parce *qu'il* y avait pénétré.

Après avoir récupéré sa valise, elle sortit du terminal et reçut au visage la gifle de la pluie poussée sous l'avant-toit par le vent. Une longue file de passagers maussades faisaient la queue devant la station de taxis. Parcourant des yeux la rangée de limousines garées sur le trottoir d'en face, elle vit avec soulagement son nom encadré par l'une des fenêtres du troisième véhicule.

Rizzoli tapota la vitre du chauffeur, qui la fit descendre. Ce n'était pas le vieux Noir qui l'avait conduite à l'aéroport la veille.

– Oui, m'dame ?

– Je suis Jane Rizzoli.

– Vous allez à Claremont Street, c'est ça ?

– Exactement.

L'homme sortit et ouvrit la portière arrière pour elle.

– Bienvenue à bord, je mets votre valise dans le coffre.

– Merci.

Elle se glissa sur la banquette en cuir luxueux avec un soupir. Dehors, les voitures klaxonnaient, les pneus grésillaient dans les flaques, mais le monde intérieur de la limousine était parfaitement silencieux. Elle ferma les yeux tandis que le chauffeur quittait en souplesse l'aéroport Logan et prenait la direction de l'autoroute.

Le portable de Rizzoli sonna. Refoulant sa fatigue, elle plongea la main dans son sac, fit tomber un stylo et des pièces de monnaie sur le plancher de la voiture en cherchant l'appareil. Elle réussit à répondre à la quatrième sonnerie.

– Rizzoli.

– Margaret, la secrétaire du sénateur Conway. J'ai pris les dispositions pour votre voyage. Je veux simplement m'assurer que vous avez une voiture pour vous ramener chez vous.

– Oui, je suis dans la limousine.

Une pause puis :

– Ah. Je suis contente que le problème ait été réglé.

– Quel problème ?

– Le service de limousines a appelé pour confirmer que vous aviez annulé le rendez-vous à l'aéroport.

– Non, le chauffeur m'attendait. Merci.

Rizzoli coupa la communication et se pencha pour ramasser ce qui était tombé de son sac. Le stylo à bille avait roulé sous le siège du chauffeur. En le récupérant, ses doigts effleurèrent la moquette et elle remarqua soudain sa couleur. Bleu marine.

Elle se redressa lentement.

La voiture venait de pénétrer dans le tunnel Callahan, qui s'enfonçait sous la rivière Charles. La circulation avait ralenti et ils roulaient à faible allure dans un interminable tube en béton éclairé par une lumière ambre malade.

Cadillac et Nylon Dupont Antron six, six bleu marine. Moquette standard pour les les Lincoln.

Rizzoli demeura immobile, les yeux tournés vers la paroi du tunnel. Elle pensa à Gail Yeager et aux cortèges funèbres, aux files de limousines serpentant vers les grilles des cimetières.

Elle pensa à Alexander et Karenn Ghent, qui étaient arrivés à Boston par l'aéroport Logan une semaine avant leur mort.

A Kenneth Waite qui conduisait en état d'ivresse. On lui avait retiré son permis mais il avait trouvé un moyen de se rendre quand même à Boston avec sa femme.

C'est comme ça qu'il les trouve »

Un couple monte dans la voiture. Le joli visage de la femme se reflète dans le rétroviseur. Elle s'installe confortablement sur la banquette en cuir sans se douter qu'on l'observe. Qu'un homme qu'elle a à peine remarqué vient de porter son choix sur elle.

Les lampes ambrées du tunnel défilaient tandis que Rizzoli bâtissait son hypothèse brique après brique. Une voiture luxueuse, un trajet silencieux sur une banquette au cuir souple comme de la peau humaine. Un homme anonyme derrière le volant. Tout est conçu pour que le passager se sente en sécurité. Il ne sait rien du chauffeur, mais celui-ci connaît le nom du passager. Le numéro de son vol. Le nom de la rue où il habite.

La circulation était bloquée. Loin devant, Rizzoli apercevait le bout du tunnel, étroit portail de jour gris. Elle gardait le visage tourné vers la fenêtre pour ne pas laisser voir son appréhension au chauffeur. Elle glissa une main moite dans son sac, saisit son téléphone portable mais ne le sortit pas et réfléchit à ce qu'elle devait faire, si elle devait faire quoi que ce soit. Jusqu'ici, le chauffeur n'avait rien fait d'inquiétant, rien qui puisse laisser supposer qu'il n'était pas ce qu'il prétendait être.

Lentement, Rizzoli tira le portable de son sac. L'ouvrit. Dans le tunnel obscur, elle distinguait mal les touches. Sois naturelle, détendue, s'exhorta-t-elle. Tu annonces simplement ton arrivée à Frost, tu ne lances pas un SOS. Mais que devait-elle dire ? « Je crois que j'ai des ennuis, je ne suis pas sûre » ? Elle appuya sur le chiffre correspondant au numéro de Frost entré en mémoire. Entendit la sonnerie puis un faible « Allô » suivi d'un crépitement de friture.

Le tunnel. Je suis dans ce foutu tunnel.

Elle referma le portable. Regarda devant elle pour voir s'ils approchaient de la sortie. Ses yeux croisèrent involontairement ceux du chauffeur dans le rétroviseur et elle commit l'erreur de ne pas les détourner aussitôt, de se rendre compte qu'il l'observait. A cet instant, ils surent tous deux, ils comprirent tous deux.

Sors ! Sors de la voiture !

Elle se jeta sur la poignée mais il avait déjà verrouillé les portières. Prise de panique, elle chercha le bouton d'ouverture.

Cela laissa à l'homme le temps de passer un bras pardessus la banquette, de viser avec le Taser et de tirer.

La décharge frappa Rizzoli à l'épaule. Cinquante mille volts déferlant dans sa poitrine, parcourant son système nerveux comme un éclair. Sa vision s'obscurcit. Elle s'affala sur la banquette, les mains inutiles, les muscles contractés en une tornade de convulsions, le corps échappant à son contrôle, tremblant de soumission.

Un tambourinement au-dessus d'elle la tira du noir. Une brume grise atteignit lentement ses rétines. Elle sentit dans sa bouche le goût chaud et métallique du sang. Sa langue palpitait à l'endroit où elle l'avait mordue. Le brouillard se dissipa, fit place à la lumière du jour. Ils avaient quitté le tunnel et roulaient... dans quelle direction ? Bien que sa vision fût encore trouble, Rizzoli discernait à travers la vitre les formes de hauts bâtiments se découpant sur un ciel gris. Elle tenta de lever un bras mais il était lourd et engourdi, les muscles vidés de leur énergie par les convulsions. Les immeubles et les arbres défilant à la fenêtre l'étourdirent au point qu'elle dut fermer les yeux. Elle concentra toute sa volonté pour faire obéir ses membres, sentit des muscles se contracter et ses doigts se refermer en un poing.

Ouvre la portière. Appuie sur le bouton.

Elle ouvrit les yeux, luttait contre le vertige, contre son estomac qui se soulevait tandis que le monde filait devant la fenêtre. Elle força son bras à se tendre, chaque centimètre constituant une petite victoire. Sa main approchait de la portière, du bouton de déverrouillage. Elle appuya dessus, entendit un clic sonore quand la serrure se débloqua.

Soudain elle sentit une pression sur sa cuisse. Elle vit le visage de l'homme qui se penchait par-dessus la banquette et lui touchait la jambe avec le pistolet incapacitant. Une autre explosion d'énergie secoua le corps de Rizzoli.

Ses membres se tétanisèrent. L'obscurité tomba sur elle comme un capuchon.

Une goutte d'eau froide s'écrasant sur sa joue. Le bruit de ruban adhésif qu'on déroule. Elle reprit conscience au moment où l'homme lui attachait les poignets derrière le dos, faisait plusieurs tours avec le ruban avant de le couper. Il lui ôta ensuite ses chaussures, les laissa choir sur le plancher avec un bruit sourd, défit les chaussettes pour

que le ruban adhère à la peau. La vision de Rizzoli s'éclaircit lentement tandis qu'il s'affairait et elle vit le dessus de son crâne quand il se pencha à l'intérieur de la voiture, totalement concentré sur sa tâche. Derrière lui, par la portière ouverte, elle découvrit une étendue verte. De l'eau et des arbres. Aucun bâtiment. Des marais ? Il s'était arrêté aux marais de Back Bay ?

Nouveau crépitement du rouleau, odeur de colle du ruban appliqué sur sa bouche.

L'homme la regardait et elle remarqua des détails qu'elle n'avait pas pris la peine d'enregistrer quand la vitre de la limousine s'était baissée à l'aéroport. Des détails qui lui avaient paru sans importance. Des yeux sombres, un visage anguleux, une expression de vivacité animale. Et d'excitation à l'idée de ce qui allait suivre. Des traits qu'on ne remarque pas de la banquette arrière d'une limousine. Ils appartiennent à l'armée sans visage des gens en uniforme, songea-t-elle. Ceux qui nettoient nos chambres d'hôtel, portent nos bagages, conduisent les limousines qui nous transportent. Ils évoluent dans un monde parallèle et on ne leur prête quasiment pas attention avant qu'on ait besoin d'eux.

Avant qu'ils fassent intrusion dans notre monde.

Il prit le téléphone portable sur le plancher de la voiture, le laissa tomber sur la route et l'écrasa du talon, le réduisit à un tas de fils et de plastique éclaté qu'il expédia du pied dans les buissons. Ce n'était pas avec son portable que ses collègues remonteraient jusqu'à elle.

Il était tout efficacité à présent. Le professionnel expérimenté accomplissant les gestes qu'il faisait le mieux. Il la tira vers la portière, la souleva dans ses bras sans même un grognement d'effort. Un soldat des opérations spéciales capable de marcher des kilomètres avec cinquante kilos sur le dos n'avait aucune difficulté à soulever une femme d'à peine cinquante-deux kilos. La pluie mouilla le visage de Rizzoli tandis qu'il la portait derrière la voiture. Elle aperçut des arbres, argentés par la brume, et un épais fouillis de sous-bois. Mais pas d'autres voitures, bien qu'elle les entendît passer au-delà des arbres avec un grondement semblable au bruit de l'océan dans un coquillage. Assez près pour qu'un hurlement étouffé monte de sa gorge.

Le coffre de la limousine était déjà ouvert, le parachute vert teme disposé sur le plancher, prêt à recevoir son corps. L'homme la laissa tomber à l'intérieur, retourna chercher ses chaussures, les jeta sur elle puis il referma le coffre et elle l'entendit tourner la clef dans la serrure. Même avec les mains libres, elle n'arriverait pas à s'échapper de ce cercueil noir.

La portière claqua, la voiture repartit. Vers le rendez-vous avec celui qui les attendait, elle le savait.

Warren Hoyt. Elle imagina son sourire mielleux, ses longs doigts gantés de latex. Elle imagina ce qu'il tenait dans ces doigts et la terreur la submergea. Elle suffoquait, elle n'arrivait pas à respirer assez vite pour ne pas étouffer. Prise de panique, elle se tortillait, agitait les jambes comme un animal affolé, cherchant désespérément à vivre. Son visage heurta sa valise et le choc l'étourdit un moment. Elle demeura immobile, épuisée, la joue palpitant de douleur.

La voiture ralentit, s'arrêta.

Rizzoli se raidit, le cœur cognant à tout-va dans sa poitrine. Elle entendit une voix d'homme dire « Bonne journée », et la limousine repartit, prit de la vitesse.

Un péage. Ils venaient de passer le péage.

Elle pensa à toutes les petites villes situées à l'ouest de Boston, aux champs et aux étendues de forêt vides, des endroits où personne d'autre n'aurait l'idée de s'arrêter. Où on ne retrouverait jamais un corps. Elle se souvint du cadavre de Gail Yeager, gonflé, veiné de noir, et des os de Maria Jean Waite dispersés dans le silence des bois. Ainsi va toute chair.

Elle ferma les yeux, se concentra sur le grondement de la route sous les pneus. Ils roulaient vite. Ils devaient être loin des limites de Boston, maintenant. Qu'est-ce que Frost se dirait en attendant son coup de fil ? Combien de temps s'écoulerait avant qu'il se rende compte qu'il était arrivé quelque chose ?

Ca ne change rien. Il ne saurait pas où chercher, de toute façon. Personne ne saurait.

Le bras gauche engourdi par le poids de son corps, elle roula sur le ventre et pressa son visage contre la toile de parachute soyeuse. Cette même toile qui avait servi de linceul aux cadavres de Gail Yeager et de Karenna Ghent, et Rizzoli crut sentir la mort dans ses plis. Une odeur de putréfaction. Saisie de dégoût, elle tenta de s'agenouiller et se cogna au dessus du coffre. Une douleur lui vrilla le cuir chevelu. Sa valise, pour petite qu'elle fût, lui laissait peu de place pour manœuvrer et la claustrophobie la fit de nouveau céder à la panique.

Ressaisis-toi. Bon Dieu, Rizzoli. Ressaisis-toi.

Mais elle ne parvenait pas à bloquer les images du Chirurgien. Elle se rappela le visage de Hoyt au-dessus d'elle alors qu'elle gisait sur le sol de la cave. Elle se rappela avoir attendu le coup de scalpel auquel elle savait qu'elle n'échapperait pas. Elle se rappela que le mieux qu'elle pouvait espérer alors, c'était une mort rapide.

Et que l'autre hypothèse était infiniment plus atroce.

Elle se força à respirer lentement, profondément. Elle avait mal au dessus de la tête et une goutte chaude glissait le long de sa joue. Elle s'était entaillé le cuir chevelu, un filet de sang coulait sur le parachute. Un indice, pensa-t-elle. Mon passage marqué par du sang.

Je saigne. A quoi je me suis coupée ?

Elle leva les bras derrière elle, promena les doigts sur le toit du coffre, chercha ce qui avait coupé son cuir chevelu. Elle sentit du plastique moulé, du métal lisse. Et soudain le bord tranchant d'une vis qui dépassait lui pinça la peau.

Elle s'arrêta pour soulager les muscles douloureux de ses bras, chasser le sang de ses yeux en battant des cils. Elle écouta le ronflement régulier des pneus sur la route.

Ils roulaient toujours vite, laissant Boston loin derrière eux.

C'est charmant, ici, dans les bois. Je suis entouré d'un cercle d'arbres dont les cimes percent le ciel comme les flèches d'une cathédrale. Il a plu toute la matinée, mais un rayon de soleil traverse maintenant les nuages et se répand sur le sol, où j'ai planté quatre piquets. Excepté le bruit des gouttes qui tombent des feuilles, tout est silencieux.

J'entends un battement d'ailes et, levant la tête, découvre trois corbeaux perchés dans les branches au-dessus de moi. Ils m'observent avec une intensité étrange, comme s'ils devinaient la suite. Ils savent déjà à quoi cet endroit va servir et ils attendent, attirés par une promesse de charogne.

Le soleil chauffe le sol et de la vapeur monte des feuilles mouillées. J'ai accroché mon sac à dos à une branche pour qu'il reste sec et il y pend comme un fruit mûr, alourdi par les instruments qu'il contient. Je les ai préparés avec soin, j'ai caressé leur acier froid en les mettant à l'intérieur. Un an d'emprisonnement n'a pas émoussé mon habileté, et lorsque mes doigts se referment sur un bistouri, j'ai l'impression agréable de serrer la main d'un vieil ami.

Je vais maintenant accueillir une autre vieille amie.

Je m'avance sur la route pour l'attendre.

Les nuages se sont effilochés, l'après-midi est devenu chaud et étouffant. La route se réduit en fait à deux ornières de terre battue entre lesquelles se dressent de hautes herbes dont nul passage récent de voiture n'a brisé les fragiles extrémités porteuses de graines. J'entends croasser, je constate en levant les yeux que les trois corbeaux m'ont suivi et qu'ils attendent le spectacle.

Tout le monde aime regarder.

Une mince volute de poussière s'élève derrière les arbres. Une voiture approche. J'attends moi aussi, le cœur battant plus vite, les mains moites. Enfin elle apparaît, monstre noir miroitant qui remonte la route lentement, digne, prenant son temps. Amenant mon amie.

Ce sera une longue visite, je crois. Levant de nouveau les yeux, je vois que le soleil est encore haut, ce qui nous laisse de longues heures de jour. Des heures de plaisir estival.

Je me place au milieu de la route et la limousine s'arrête devant moi. Le chauffeur descend. Nous n'avons pas besoin d'échanger le moindre mot, un regard et un sourire suffisent. Le sourire de deux frères, unis non par le sang mais par des désirs partagés. Des mots écrits sur une feuille nous ont rapprochés. Dans de longues lettres, nous avons dévidé nos fantasmes et forgé notre alliance, les phrases s'étirant sur le papier tels les fils soyeux d'une toile d'araignée nous liant l'un à l'autre. Nous amenant dans ces bois où des corbeaux nous observent de leurs yeux avides.

Ensemble, nous allons au coffre. Il est excité à l'idée de la baiser, je vois le renflement de sa braguette, j'entends les clefs cliqueter dans ses mains. Ses pupilles sont dilatées, sa lèvre supérieure luit de transpiration. Nous nous tenons devant le coffre, tous deux impatients de jeter un premier coup d'œil à notre invitée. De sentir la première délicieuse bouffée de sa peur.

Il glisse la clef dans la serrure et la tourne. Le coffre s'ouvre.

Elle est couchée sur le flanc et cligne des yeux, éblouie par la clarté soudaine. Mon attention est tellement concentrée sur elle que je ne saisis pas tout de suite le sens du soutien-gorge blanc qui dépasse d'un coin de sa petite valise. Ce n'est que lorsque mon partenaire se penche pour tirer mon amie du coffre que je comprends ce que cela signifie.

Je crie :

– Non !

Mais déjà elle a ramené ses mains devant, déjà elle presse la détente.

La tête de mon associé explose dans une bruine de sang.

C'est un ballet étrangement gracieux, la façon dont son corps s'arque et tombe en arrière. La façon dont les bras de mon amie pivotent vers moi avec une précision infaillible. Je n'ai que le temps de me tourner sur le côté avant que la deuxième balle ne jaillisse de son arme.

Je ne la sens pas me percer la nuque.

L'étrange ballet continue mais c'est maintenant mon propre corps qui danse, mes bras décrivant un cercle tandis que je fends l'air en un saut de l'ange. J'atterris sur le côté et cependant le choc ne s'accompagne d'aucune souffrance, simplement du bruit de ma poitrine frappant le sol. Allongé par

terre, j'attends la douleur, mais rien ne vient. Juste un sentiment de surprise.

Je l'entends sortir péniblement du coffre. Elle y est restée recroquevillée sur elle-même pendant plus d'une heure, il lui faut quelques minutes pour se faire de nouveau obéir de ses jambes.

Elle s'approche de moi. Enfonce un pied sous mon épaule, me fait rouler sur le dos. Parfaitement conscient, je lève les yeux vers elle en sachant ce qui va suivre. Elle braque le pistolet sur mon visage, les mains tremblantes, la respiration saccadée. Du sang séché dessine sur sa joue des peintures de guerre. Tous les muscles de son corps sont prêts à tuer. Je soutiens son regard sans la moindre peur et assiste à la lutte qui se déroule dans ses yeux. En me demandant quelle forme de défaite elle choisira. Elle tient dans ses mains l'instrument de sa propre destruction ; je ne suis que le catalyseur.

Tue-moi et les conséquences te détruiront.

Laisse-moi vivre et j'habiterai à jamais tes cauchemars.

Avec un bref sanglot, elle abaisse lentement son arme.

– Non, murmure-t-elle.

Puis, plus fort, sur un ton de défi :

– Non.

Elle se redresse, prend une longue inspiration.

Et retourne à la voiture.

Au milieu de la clairière, Rizzoli baissa les yeux vers les quatre piquets en fer plantés dans la terre. Deux pour les bras, deux pour les jambes. On avait retrouvé à proximité quatre morceaux de corde formant déjà boucle et attendant d'être serrés autour des poignets et des chevilles. Evitant de s'attarder sur l'usage évident auquel étaient destinés les piquets, elle allait et venait avec l'air affairé de n'importe quel flic ratissant un lieu de crime. Que ces piquets auraient servi à lui entraver les membres, que les instruments contenus dans le sac à dos de Hoyt auraient découpé sa chair, elle s'efforçait de ne pas y penser. Elle sentait ses collègues l'observer, elle les entendait baisser la voix à son approche. Le pansement recouvrant son cuir chevelu suturé la désignait clairement comme la blessée valide et ils la traitaient tous comme si elle était en verre. Elle ne pouvait le permettre, pas maintenant qu'elle avait besoin, plus que jamais, de se convaincre qu'elle n'était pas une victime. Qu'elle maîtrisait parfaitement ses émotions.

Elle déambulait donc comme elle l'aurait fait sur n'importe quel autre lieu de crime. L'endroit avait déjà été photographié et la police de l'Etat en avait officiellement pris possession la veille, mais ce matin Rizzoli et son équipe se sentaient tenus de l'examiner eux aussi. Elle fouinait dans le bois avec Frost, le mètre ruban sortant de sa boîte lorsqu'ils mesuraient la distance de la route à la petite clairière où la police de l'Etat avait découvert le sac de Warren Hoyt. Malgré la signification qu'avait pour elle le cercle d'arbres, Rizzoli le considérait avec détachement. Elle avait noté dans son calepin la liste de ce qu'on avait trouvé dans le sac : scalpels et clamps, écarteur, gants. Elle avait étudié les photos des empreintes de pas de Hoyt, à présent moulées en plâtre, avait examiné les sachets contenant les morceaux de corde noués sans prendre le temps de songer à quels poignets et chevilles ils étaient destinés. Elle inspecta un ciel changeant sans reconnaître que cette vue aurait été la dernière pour elle. Jane Rizzoli la victime n'était pas là aujourd'hui. Ses collègues avaient beau la guetter, ils ne la verraient pas. Personne ne la verrait.

Elle referma son calepin et, levant les yeux, découvrit Gabriel Dean marchant vers elle entre les arbres. Bien que son cœur bondît en le voyant, elle le salua d'un simple hochement de tête et d'un regard

signifiant : on reste sur le terrain du boulot.

Il comprit et ils se firent face comme deux professionnels, veillant à ne livrer aucun indice des moments intimes qu'ils avaient partagés deux jours plus tôt.

– Le chauffeur avait été embauché par VIP Limousines il y a six mois, dit-elle. Les Yeager, les Ghent, les Waite, il les a tous véhiculés. Et il avait accès à la liste des clients. Il a vu mon nom dessus, il a annulé le rendez-vous prévu pour prendre la place du chauffeur qui aurait dû être à l'aéroport.

– VIP avait vérifié ses références ?

– Elles dataient de quelques années mais elles étaient excellentes.

Après une pause, Rizzoli ajouta :

– Son CV ne faisait pas mention d'un passage dans l'armée.

– C'est parce que John Stark n'était pas son vrai nom, expliqua Dean.

Elle le regarda en fronçant les sourcils.

– Usurpation d'identité ?

D'un geste, il indiqua les arbres et ils quittèrent la clairière pour le bois, où ils pourraient parler sans risquer d'être entendus.

– Le vrai John Stark est mort en septembre 1999 au Kosovo, dit-il. Il appartenait à une organisation humanitaire de l'ONU et il a été tué quand sa Jeep a roulé sur une mine. Il est enterré à Corpus Christi, au Texas.

– Alors, nous ne savons même pas le vrai nom de notre homme.

Dean secoua la tête.

– On enverra les empreintes digitales, les radios dentaires et des échantillons de tissus au Pentagone et à la CIA.

– Ce n'est pas d'eux que nous aurons une réponse. Tu ne crois pas ?

– Pas si le Dominateur était l'un des leurs. En ce qui les concerne, tu as réglé leur problème.

– J'ai peut-être réglé leur problème, mais le mien vit toujours, fille d'un ton amer.

– Hoyt ? Il ne pourra plus jamais t'inquiéter.

– Bon Dieu, j'aurais dû appuyer une troisième fois sur la détente...

– Il est probablement tétraplégique, Jane. Je ne peux pas imaginer pire châtement.

Ils sortirent du bois pour s'avancer sur la route de terre battue. La

limousine avait été remorquée la veille mais des traces de ce qui s'était passé demeuraient visibles. Rizzoli baissa les yeux vers le sang séché marquant l'endroit où l'homme connu sous le nom de John Stark était mort. Quelques mètres plus loin, une tache plus petite indiquait l'endroit où Hoyt était tombé, la moelle épinière sectionnée.

J'aurais pu l'achever mais je l'ai laissé vivre. Et je ne sais toujours pas si j'ai bien fait.

– Comment tu vas, Jane ?

Elle décela dans la question une note d'intimité, la reconnaissance non exprimée qu'ils étaient plus que de simples collègues. En le regardant, elle se sentit soudain gênée par son propre visage contusionné et son crâne surmonté d'un pansement. Ce n'était pas l'image qu'elle aurait voulu lui offrir d'elle, mais puisqu'elle lui faisait face, il ne servait à rien de cacher ses blessures. Elle ne pouvait que se tenir droite devant lui et affronter son regard.

– Très bien, répondit-elle. Quelques points de suture, quelques muscles endoloris... Et une bobine à faire peur.

D'un geste vague, elle montra ses hématomes et s'esclaffa.

– Mais tu devrais voir la tête de l'autre.

– Je ne crois pas que ce soit bien pour toi d'être ici.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– C'est trop tôt.

– Je suis la seule qui doit être ici.

– Tu ne t'accordes jamais de répit, hein ?

– Non. Pourquoi ?

– Parce que tu n'es pas une machine. Ça finira par te retomber dessus. Tu ne peux pas faire comme si cet endroit était pour toi un lieu de crime comme un autre.

– C'est pourtant exactement la façon dont je le vois.

– Même après ce qui a failli arriver ?

Ce qui a failli arriver.

Rizzoli regarda les traces de sang sur le sol et, un instant, la route parut onduler, comme si la terre, prise d'un tremblement, secouait les murs quelle avait édifiés avec soin pour se protéger et menaçait les fondations mêmes sur lesquelles elle se tenait.

Dean lui prit la main, un geste qui amena des larmes aux yeux de Rizzoli. Un geste qui disait : pour une fois, tu as la permission d'être humaine. D'être faible.

– Je regrette, pour Washington, murmura-t-elle.

Il lui lança un regard blessé et elle comprit qu'il avait mal interprété ses mots.

– Tu aurais préféré qu'il ne se passe rien entre nous ?

– Non. Non, pas du tout.

– Alors, qu'est-ce que tu regrettes ?

Elle soupira.

– Je regrette d'être partie sans t'avoir dit ce que cette nuit signifiait pour moi. Je regrette de ne pas t'avoir vraiment dit au revoir. Et je regrette...

Elle s'interrompit et reprit :

– De ne pas t'avoir laissé t'occuper de moi, juste une fois. Parce que j'en avais terriblement besoin. Je ne suis pas aussi forte que je veux le croire.

Il sourit en lui pressant la main.

– Personne ne l'est, Jane.

– Hé, Rizzoli !

C'était Frost qui l'appelait de la lisière du bois.

Elle cligna des yeux pour refouler ses larmes et pivota vers lui.

– Ouais ?

– On vient de choper un double 10-54. Une supérette de Jamaica Plain. Deux morts, le gérant et un client. Le lieu de crime a déjà été circonscrit.

– Bon Dieu. Si tôt le matin.

– On nous demande d'y aller. Vous êtes en état ?

Elle prit une profonde inspiration et se tourna de nouveau vers Dean. Il avait lâché sa main et, bien que son contact lui manquât déjà, elle se sentait plus forte. La terre ne tremblait plus, le sol était de nouveau ferme sous ses pieds. Elle n'était cependant pas prête à mettre fin à ce moment. A Washington, leurs adieux avaient été bâclés, il n'était pas question de refaire la même bêtise. Elle ne laisserait pas sa vie devenir, comme celle de Korsak, la triste chronique d'une succession de regrets.

– Frost ? dit-elle sans cesser de regarder Dean.

– Ouais ?

– Je ne viens pas.

– Quoi ?

– Qu'ils envoient une autre équipe. Je ne me sens pas très bien.

Comme il ne répondait pas, elle jeta un regard pardessus son épaule et découvrit le visage sidéré de Frost.

– Vous voulez dire... que vous prenez votre journée ?

– Ouais. C'est la première fois que je me fais porter pâle. Ça vous pose un problème ?

Il secoua la tête en riant.

– Je dirais que c'est pas trop tôt.

Elle le regarda s'éloigner, l'entendit continuer à rire dans le bois et attendit qu'il ait disparu parmi les arbres pour se tourner vers Dean.

Il ouvrit les bras et elle se glissa contre lui.

Toutes les deux heures, elles examinent ma peau pour vérifier que je n'ai pas d'escarres. C'est un trio tournant de visages : Armina dans la journée, Bella le soir et, la nuit, la tranquille et timide Corazon. Mon ABC, comme je les surnomme. Pour qui ne sait pas observer, avec leurs mêmes faces lisses et brunes, leurs voix chantantes, il est impossible de les différencier. Un chœur gazouillant de Philippines en blouse blanche. Moi, je vois ce qui les distingue. La façon dont elles s'approchent de mon lit, dont elles m'empoignent lorsqu'elles me font rouler sur un côté ou un autre pour changer ma position sur la peau de mouton. Il faut le faire nuit et jour parce que je ne peux pas me retourner moi-même et que le poids de mon corps sur le matelas abîme ma peau. Il comprime les capillaires et interrompt le flot nourricier du sang, met les tissus à la diète, les rend pâles et fragiles, vulnérables aux frottements. Une petite plaie peut suppurer et s'agrandir, comme un rat grignotant la chair.

Grâce à mon ABC, je n'ai pas d'escarres, c'est du moins ce qu'elles me disent. Je ne peux pas vérifier parce que je ne vois ni mon dos ni mes fesses, que je ne sens rien au-dessous des épaules.

Je dépends totalement d'Armina, Bella et Corazon pour ma santé et, comme un bébé, j'observe avec une attention captive les personnes qui s'occupent de moi. J'étudie leur visage, je renifle leur odeur, je mémorise leur voix. Je sais que l'arête du nez d'Armina n'est pas tout à fait droite, que l'haleine de Bella empeste souvent l'ail et que Corazon a une trace de bégaiement.

Je sais aussi qu'elles ont peur de moi.

Elles savent naturellement pourquoi je suis ici. Tous ceux qui travaillent au service médullaire savent qui je suis et, bien qu'ils me traitent avec la même courtoisie que les autres patients, je note qu'ils ne me regardent pas vraiment dans les yeux, qu'ils hésitent avant de me toucher, comme s'ils allaient vérifier la chaleur d'un fer. Dans le couloir, les aides-soignantes me lancent des coups d'œil à la dérobée en murmurant. Elles bavardent avec les autres malades, les interrogent sur leurs amis et leurs familles mais ne me posent jamais ce genre de questions. Oh ! elles me demandent comment je me sens, si j'ai bien dormi, mais notre conversation s'arrête là.

Je sais pourtant qu'elles sont curieuses. Tout le monde l'est, tout le monde voudrait lorgner le Chirurgien, mais elles ont peur d'approcher,

comme si je pouvais soudain bondir de mon lit et leur sauter dessus. Alors, elles me jettent de brefs coups d'œil par la porte ouverte mais elles n'entrent dans la chambre que si leur service le réclame. Le trio ABC s'occupe de ma peau, de ma vessie et de mes intestins, puis s'enfuit, laissant le monstre seul dans sa tanière, enchaîné au lit par son propre corps détruit.

Pas étonnant que j'attende avec une telle impatience les visites du Dr O'Donnell.

Elle vient me voir une fois par semaine. Avec son magnétophone, son bloc-notes et son sac plein de stylos à bille bleus. Avec sa curiosité aussi, qu'elle porte sans peur et sans honte telle une cape rouge. Une curiosité purement professionnelle, ou du moins le croit-elle. Elle approche sa chaise de mon lit et pose le micro sur la table roulante pour qu'il capte le moindre mot. Puis elle se he en avant, tend le cou vers moi comme pour m'offrir sa ?. Une gorge adorable. C'est une blonde naturelle au teint et ses veines courent, lignes bleues délicates, sous le lait de x de sa peau. Elle me regarde, pas du tout effrayée, et pose uestions.

- John Stark vous manque ?
- Vous le savez bien. J'ai perdu un frère.
- Un frère ? Mais vous ne connaissez même pas son vrai nom.
- Et la police ne cesse de me le demander. Je ne peux pas l'aider, il ne me l'a jamais dit.
- Cependant vous avez échangé des lettres pendant que vous en prison.
- Les noms n'avaient pas d'importance pour nous.
- Vous vous connaissiez assez bien pour tuer ensemble.
- Nous ne l'avons fait qu'une fois, à Beacon Hill. C'est comme l'amour, je crois. La première fois, on apprend encore à se confiance.
- Tuer avec lui était donc une façon d'apprendre à le connaître ? 7 y en a une meilleure ?

Elle hausse un sourcil comme si elle n'était pas sûre que je sois x. Je le suis.

- Vous parlez de lui comme d'un frère. Que voulez-vous dire i ?
- Nous étions unis par un lien. Un lien sacré. C'est si dur de ? r des gens qui me comprennent totalement.
- J'imagine.

Je suis à l'affût de la moindre trace de sarcasme mais je n'en ? ni dans sa voix ni dans son regard.

- Je sais qu'il doit y en avoir d'autres comme nous, là-dehors. Le défi, c'est de les trouver. D'établir le contact. Nous vou-ous être avec nos pareils.

– Vous parlez comme si vous apparteniez à une autre espèce. *Homo sapiens reptilis*, dis-je d'un ton railleur.

– Pardon ?

– J'ai lu qu'une partie de notre cerveau remonte à nos origines reptiliennes et commande nos fonctions les plus primitives. Le combat et la fuite. L'accouplement.

– Oh, vous voulez parler de *Varchipallium*.

– Oui. Le cerveau que nous avions avant de devenir humains et civilisés. Il n'a aucun sentiment, aucune conscience. Pas de morale. Exactement ce qu'on voit en regardant les yeux d'un cobra. Cette partie de notre cerveau réagit directement aux stimulations olfactives. C'est la raison pour laquelle les reptiles ont un odorat si développé.

– Exact. D'un point de vue neurologique, notre système olfactif est étroitement lié à l'*archipallium*.

– Vous savez que j'ai toujours eu un odorat particulièrement fin ?

Pendant un moment, elle m'observe sans rien dire. Cette fois encore, elle se demande si je suis sérieux ou si je lui expose cette théorie parce qu'elle est neuropsychiatre et que je sais qu'elle l'appréciera.

La question suivante révèle quelle a décidé de me prendre au sérieux :

– John Stark avait aussi un odorat particulièrement fin ?

– Je ne sais pas. Maintenant qu'il est mort, nous ne le saurons jamais. Elle m'observe tel un chat sur le point de bondir.

– Vous avez l'air en colère, Warren.

– N'ai-je pas tout lieu de l'être ?

Je baisse les yeux vers mon corps inutile, inerte sur la peau de mouton. Je n'y pense même plus comme mon corps. Pourquoi le ferais-je ? Ce n'est qu'un tas de chair étrangère.

– Vous êtes en colère contre cette femme de la police.

Une remarque aussi évidente ne mérite même pas de réponse et je garde le silence.

Mais le Dr O'Donnell a l'habitude de fondre sur les sentiments, de faire sauter le tissu cicatriciel pour mettre à nu la plaie sanglante qui se trouve dessous. Elle a reniflé l'odeur d'émotions purulentes et elle s'apprête à pincer, à gratter, à creuser.

– Vous pensez encore à l'inspecteur Rizzoli ?

– Tous les jours.

– Quel genre de pensées ?

– Vous voulez vraiment le savoir ?

– Je cherche à vous comprendre, Warren. A comprendre ce que vous pensez, ce que vous ressentez. Ce qui vous pousse à tuer.

– Alors, je suis toujours votre petit rat de laboratoire. Pas votre ami.

Une pause et :

– Si. Je peux être votre amie.

– Ce n'est pas pour ça que vous venez ici, cependant.

– En toute franchise, je viens pour ce que vous pouvez m'apprendre. Pour ce que vous pouvez nous dire sur les raisons qui amènent les hommes à tuer.

Elle se penche plus encore et dit à voix basse :

– Alors, parlez-moi de vos pensées. Toutes vos pensées, aussi troublantes qu'elles puissent être.

Après un long silence, je réponds :

– J'ai des fantasmes...

– Quels fantasmes ?

– Sur Jane Rizzoli. Sur ce que j'aimerais lui faire.

– Dites-le-moi.

– Ils ne sont pas très jolis. Je suis sûr que vous les trouverez écoeurants.

– Je veux les connaître quand même.

Ses yeux ont maintenant une lueur étrange, comme s'ils étaient éclairés de l'intérieur. Les muscles de son visage se sont contractés et elle retient sa respiration.

Je la regarde et je pense : oh ! oui, elle veut les entendre. Comme tout le monde, elle veut tout savoir, jusqu'au dernier sinistre détail. Elle prétend que son intérêt est purement scientifique, que ce que je lui confie ne sert que ses recherches. Mais je vois l'étincelle de désir dans ses yeux ; je sens l'odeur phéromonale de son excitation.

Je vois le reptile remuer dans sa cage.

Elle veut savoir ce que je sais. Elle veut pénétrer dans mon monde. Elle est enfin prête pour le voyage.

Il est temps que je l'invite.

Remerciements

Pendant toute la rédaction de ce livre, une équipe formidable m'a encouragée, m'a prodigué les conseils et le soutien affectif dont j'avais besoin pour aller de l'avant. Mille mercis à mon agent, amie et guide, Meg Ruley, ainsi qu'à Jane Berkey, Don Cleary et leurs extraordinaires collaborateurs de l'agence Jane Rotrosen. J'exprime également ma reconnaissance à ma fabuleuse éditrice, Linda Marrow, à Gina Centrello, pour son enthousiasme inlassable, à Louis Mendez, qui m'a aidée à maîtriser la situation, à Gilly Hail-parn et à Marie Coolman, qui m'ont soutenue pendant les heures tristes et sombres qui ont suivi le 11 Septembre. Merci à Peter Mars pour ses informations sur la police de Boston et à Selina Walker, ma « propagandiste » de l'autre côté de la mare.

Enfin, mes remerciements les plus chaleureux à mon mari, Jacob, qui sait combien il est difficile de vivre avec un écrivain... et qui reste cependant à mes côtés.